
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01565638 2

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

DIRIGÉE PAR

FORTUNAT STROWSKI

LES SOURCES D'IDÉES

AU XVI[e] SIÈCLE

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

XVIe SIÈCLE

LES SOURCES D'IDÉES

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR

PIERRE VILLEY

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

DISPOSITIONS TYPOGRAPHIQUES

ADOPTÉES POUR LA COLLECTION

DANS LE TEXTE

Les biographies, notices et commentaires sont imprimés en gros caractères.

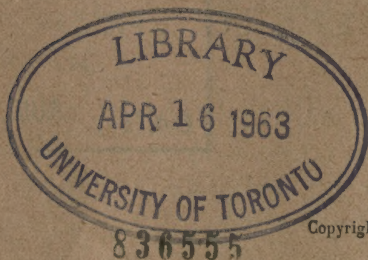
Les citations et les extraits sont imprimés en petits caractères.

Les extraits qui se rapportent à un ouvrage important et qui forment un tout, sont signalés, en haut de la page, par un double trait qui encadre le titre courant.

DANS LA TABLE DES MATIÈRES

Les titres et les sommaires des chapitres sont imprimés en *italique.*

Les titres des extraits et des citations sont imprimés en romain.



AVANT-PROPOS

Le sujet que j'aborde dans ce petit livre mériterait une étude très développée. J'ai dû me contenter d'en indiquer les grandes lignes. Au seizième siècle l'apport des civilisations étrangères est considérable. Il y aura lieu d'en faire avec précision l'inventaire. J'ai voulu dégager seulement les caractères essentiels des diverses influences qui s'exercent alors sur l'esprit français.

Sur les traductions d'auteurs grecs et latins on pourra lire deux ouvrages intéressants : HENNEBERT, *Histoire des traducteurs français d'auteurs grecs et latins pendant le seizième et le dix-septième siècle* (Gand, 1858); BELLANGER, *Histoire de la traduction en France* (Paris, 1892 et 1903).

Pour les traductions d'ouvrages italiens on trouvera des renseignements dans la *Bibliographie italico-française* de J. BLANC. Voir aussi un article de J. TEXTE, dans ses *Etudes de littérature européenne* (1898), un ouvrage de M. E. PICOT, *les Français italianisants* (1906 et 1907); et le livre très important de M. VIANEY, *le Pétrarquisme en France* (1910).

Pour l'Espagne, on peut voir Morel FATIO, l'*Espagne en France* (première série, deuxième éd., 1895), et un article de M. LANSON dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (1896).

P. VILLEY.

LES SOURCES D'IDÉES AU XVIe SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LES IDÉES NOUVELLES AU SEIZIÈME SIÈCLE ET LEUR DIFFUSION

Si la France a été, au seizième siècle, le théâtre d'une révolution intellectuelle et morale si profonde, c'est que de toutes parts des idées nouvelles l'ont envahie, ont pénétré les cerveaux et les ont bouleversés. Le mobilier de l'esprit, si l'on peut ainsi parler, s'est trouvé profondément modifié. D'où venaient ces idées nouvelles? Comment se sont-elles propagées? Voilà les deux questions que nous avons à examiner.

Le fait essentiel est certainement la rencontre de la civilisation italienne. D'Italie est venue la grande secousse qui a tout ébranlé. Par toutes les séductions de ses arts, de ses mœurs, de son esprit, l'Italie a transformé la France. Elle a été la source, ou tout au moins l'intermédiaire auquel le seizième siècle a emprunté tous les éléments de sa formation intellectuelle. On sait qu'à la fin du quinzième siècle les Valois entrèrent en contestation avec quelques princes italiens au sujet de la possession du duché

de Milan et du royaume de Naples. Ces querelles les obligèrent à passer périodiquement les Alpes. Ils entraînaient derrière eux toute leur noblesse. Ce fut pour ces barbares une révélation, un enchantement irrésistible. Domptés par tous les sens à la fois, les vainqueurs revenaient fascinés, conquis par tout le luxe des vaincus. Rentrés chez eux, ils s'efforçaient d'imiter les seigneurs italiens, de singer leurs manières, de vivre de leur vie. Des communications constantes s'établirent entre les deux pays. Alléchés par les récits de leurs compatriotes, de nombreux Français allaient s'instruire et se policer en Italie. Chaque année, nous dit La Noue, vers la fin du siècle, trois cents à quatre cents jeunes hommes s'y rendent. La plupart des écrivains qui ont marqué dans les lettres au seizième siècle ont fait pour le moins un voyage au delà des Alpes. En revanche, beaucoup d'Italiens venaient chercher fortune chez nous et importaient du même coup les mœurs italiennes. Avec Catherine de Médicis, qui amena derrière elle une foule compacte d'aventuriers, la cour de France tout entière s'italianisa, et le pays voulut imiter la cour. Pendant plus d'un siècle la France se tint en contact perpétuel avec la civilisation italienne; elle s'imprégna de son esprit. Un goût très vif des plaisirs de l'esprit et des plaisirs de société, un culte ardent de la beauté, une richesse extrême d'œuvres littéraires et artistiques en tout genre, une pensée très alerte, très libre, se jouant avec délices dans une moisson d'idées déjà fort abondante, des habitudes de vie entièrement dégagées de toute contrainte religieuse, tout cela était nouveau et singulièrement séduisant pour nos Français.

Mais, outre sa propre civilisation, l'Italie nous en révéla d'autres. C'est par elle surtout que tout d'abord nous avons connu l'Espagne. Sans doute, au cours du siècle, les occasions de rencontres entre Français et Espagnols ne manquèrent pas, mais les relations furent beaucoup moins constantes qu'avec les Italiens, et au début c'est dans la péninsule italique ouverte à toutes les influences que les Français semblent s'être trouvés en contact avec la littérature espagnole. Elle y pénétrait largement à cause de la

forte position qu'occupaient les Aragonais au sud du pays. Un fait caractéristique est que les premiers ouvrages espagnols qui passèrent en France furent traduits non sur le texte espagnol, mais sur des traductions italiennes. On ne savait pas chez nous la langue espagnole, on ne recevait pas de livres imprimés en Espagne. Bientôt sans doute les conquêtes des Portugais et des Castillans, qui tenaient du prodige, fixèrent sur la péninsule ibérique l'attention du monde entier ; puis les démêlés de François Ier avec Charles-Quint et surtout les guerres de religion multiplièrent les rapports entre les deux peuples; l'Italie n'en avait pas moins été l'initiatrice, et elle continua longtemps à servir d'intermédiaire.

L'influence espagnole a été sur notre seizième siècle sans comparaison beaucoup moins profonde que l'influence italienne. Elle n'est pourtant pas négligeable. L'Espagne nous avait devancés dans la voie de la culture littéraire. Ses œuvres, moins dégagées que les œuvres italiennes de l'esprit du moyen âge, pourront paraître par là même moins loin de nous et par conséquent plus aisément assimilables. Souvent aussi elles étaient empreintes d'un caractère national très accusé qui leur donnait une couleur spéciale, tout à fait distincte des couleurs italiennes, et qui frappera nos imaginations.

Mais le service le plus important que nous ait alors rendu l'Italie, c'est assurément de nous avoir fait connaître, de nous avoir fait aimer la source d'idées la plus abondante de beaucoup à laquelle il était possible de puiser, je veux dire l'antiquité grecque et latine. La postérité a jugé que la réapparition des lettres grecques et latines était le caractère distinctif de cette période; elle l'a désignée du nom de Renaissance. A vrai dire, pour s'exprimer avec propriété, il ne faudrait pas parler de renaissance, mais de vulgarisation. Jamais la tradition de l'antiquité ne s'était complètement éteinte chez nous. Il semble bien qu'un fil continu relie l'antiquité païenne à notre seizième siècle. Mais la culture ancienne, au moyen âge, était l'apanage d'un petit nombre, de quelques hommes qui vivaient dans des couvents et qui

se mêlaient peu au monde. De plus, les barbares, héritiers de la civilisation romaine, avaient dilapidé leur patrimoine : une partie des lettres latines et les lettres grecques presque entières avaient disparu. Ils avaient écrasé ce qui leur restait sous des gloses et de pesants commentaires, et ils n'en retrouvaient plus le sens véritable. C'était moins la lettre qu'il fallait ressusciter que l'esprit, et voilà ce que l'Italie a fait excellemment pour nous.

Elle avait hérité plus directement que nous de la culture romaine, et elle recevait chez elle les savants de l'Orient, héritiers de la culture grecque ; en particulier elle offrit un refuge à beaucoup d'entre eux après la prise de Constantinople, lorsque les chrétiens durent fuir devant le flot montant de l'islamisme. Aussi, bien avant nous, elle avait fait revivre la civilisation ancienne : elle l'avait comme exhumée à notre usage et animée d'une nouvelle vie, afin que nous pussions en sentir toutes les séductions. L'Italie nous a conduits comme par la main vers l'antiquité païenne. A la fin du quinzième siècle et au début du seizième, un grand nombre des livres anciens qui se lisent en France ont été imprimés en Italie ; les éditions, les commentaires dont on fait usage sont dus pour la plupart à des Italiens. Vite, sans doute, nous apprendrons à nous suffire et à nous passer de nos voisins : nous imprimerons, nous commenterons, nous expliquerons. L'Italie ne s'interposera plus entre nous et l'antiquité. Nous en viendrons même à oublier totalement le service qu'elle nous a rendu, et nous croirons ne devoir qu'à nous seuls notre culture ancienne. C'est elle pourtant sur ce point-là encore qui a fait notre éducation.

Les humanistes de l'Europe du Nord qui devaient à l'Italie la meilleure part de leur culture, l'y ont aidée. Ils répétaient les leçons de l'antiquité, en les fondant plus ou moins adroitement aux enseignements chrétiens, et ils ne faisaient guère que cela. Erasme prolonge la littérature latine. L'Allemagne, si l'on excepte son influence sur le mouvement de la Réforme, n'a guère agi sur nous au seizième siècle que par ses érudits. C'est dire qu'elle ne nous a pour ainsi dire rien apporté qui lui fût propre ; elle nous

a seulement aidés à nous pénétrer davantage des idées anciennes. On en peut dire à peu près autant de l'Angleterre.

L'Italie nous a rendu là dans son intégrité un trésor incomparable d'expériences et de réflexions accumulé pendant des siècles. Toutes ces observations, toutes ces idées se présentaient avec l'autorité d'un grand âge, avec le prestige aussi des grands souvenirs qui s'attachaient à elles. Elles s'inspiraient de principes diamétralement opposés à la discipline chrétienne qui comprimait alors les esprits : elles disaient la bonté de la nature, la joie de vivre, la légitimité du plaisir et du bonheur, le charme des belles œuvres; elles célébraient la vie présente, toutes les forces de la nature, toutes les grandeurs humaines; elles présentaient des croyances et des coutumes très différentes des nôtres, et le sens païen de tout cela avait été si fortement mis en évidence par l'Italie qu'il n'était pas possible de s'y tromper. Comment un homme du seizième siècle n'en eût-il pas été troublé? Que d'excitations son cerveau ne devait-il pas rencontrer à chaque pas dans ses lectures!

Et précisément dans le même temps, de tous les coins du monde, soudainement tirées de l'ombre, affluaient en masse des observations plus surprenantes encore, des récits que l'imagination se refusait presque à admettre. Les Indes de l'Orient et de l'Occident venaient d'être découvertes. Les voyageurs qui en arrivaient contaient qu'ils avaient vu des animaux inouïs, des plantes gigantesques, des monstres de toute sorte; ils avaient remarqué des coutumes étranges et révoltantes, des religions qui confondaient l'imagination, des lois incroyables. Étourdis eux-mêmes de leurs propres narrations, ils enflaient la voix, ils rapportaient dix fois plus de prodiges encore qu'ils n'en avaient constaté; et tout était si fort bouleversé qu'on ne savait plus distinguer ce qu'il fallait croire de ce qu'on pouvait révoquer en doute. Les livres italiens, espagnols, français répétaient tous à l'envi ces histoires déconcertantes; et certains ouvrages anciens comme l'histoire naturelle de Pline et plusieurs livres d'Hérodote semblaient prolonger ces récits et leur donner autorité. C'étaient les mêmes collections de traits de mœurs inatten-

dus, de monstruosités et de merveilles. Que d'images nouvelles à classer dans son cerveau, que d'idées à assimiler, que de concepts à contrôler et à reviser dans le vieux magasin traditionnel.

Sans doute, dans cette masse de coutumes et de notions que nous envoyaient des sauvages, à la différence de ce qui se passait pour l'Italie et pour l'antiquité, il n'y avait rien ou à peu près rien à faire passer dans la pratique, à adapter ou à imiter. Elles ne pouvaient pas mordre sur notre vie individuelle et sociale, si l'on peut ainsi parler. Elles n'avaient pas l'autorité qui recommandait tout ce qui venait de l'antiquité, et ne présentaient pas ce minimum de ressemblance avec nos mœurs sans lequel toute adaptation est impossible. Pas d'œuvres d'art qui pussent convenir à notre goût, pas de plaisirs qui eussent chance de cadrer avec nos usages, pas de lois capables de s'insérer dans notre système politique et social. Mais si la pratique échappait au désordre qu'eût causé l'immixtion brutale de tous ces éléments étrangers, dans le domaine théorique, en revanche, le trouble était grand : que de notions essentielles, de ces notions qui commandent la vie tout entière, risquaient de se voir altérées, transformées, décomposées! Les idées qu'on se faisait de la nature, de notre monde, les idées surtout qu'on se faisait de l'homme, de la morale, de la religion, tant d'autres encore, étaient constamment battues, minées par la marée sans cesse montante des anomalies, des monstruosités, des prodiges, des coutumes étranges, des faits singuliers. Toutes étaient sapées jusqu'en leurs fondements. Il ne se pouvait pas que le contre-coup ne s'en fît pas sentir violemment dans la vie et dans la littérature.

Ainsi de partout à la fois, du fond du passé comme de tous les points de l'horizon, convergeaient en foule des idées nouvelles, des ferments de pensée qui transformaient les esprits. Les apports qui venaient de l'Espagne, de l'Italie et de l'antiquité étaient de beaucoup les plus considérables et les plus agissants; mais il en arrivait de partout, et ceux qui débarquaient de très loin avaient pour eux le merveilleux et frappaient plus vivement les imaginations. Supposez que

toutes ces découvertes se fussent faites deux cents ans plus tôt, certes, elles auraient eu sur les esprits une action profonde; et pourtant leurs effets eussent été beaucoup moindres qu'au seizième siècle. Alors une circonstance les multiplia d'une manière considérable, je veux parler de la diffusion des livres par l'imprimerie. Les premières presses venaient de commencer à fonctionner vers 1455. Dès la fin du quinzième siècle on en voit s'établir dans les grandes villes du royaume, et leur multiplication sera rapide au début du seizième siècle. Sans l'imprimerie les idées nouvelles risquaient de n'atteindre qu'un petit nombre d'individus, de ne se creuser que difficilement leur chemin dans les esprits. Les voyageurs sans doute auraient conté à leur entourage les merveilles dont ils avaient été les témoins; quelques-uns même en auraient composé des relations pour de grands seigneurs. Mais ces narrations manuscrites n'auraient eu qu'une diffusion minime, et probablement elles eussent été beaucoup moins nombreuses. L'esprit public n'aurait été que mollement ébranlé. La vague qui apportait de l'autre extrémité de l'océan tant d'enseignements nouveaux serait morte à peine formée, elle n'aurait pas pu se propager. Et, quant aux leçons de l'Italie et de l'antiquité, assurément, au retour des invasions, dans beaucoup de châteaux, de petits foyers de civilisation italienne se seraient constitués; mais de ces tentatives trop isolées les unes des autres, trop raffinées pour notre noblesse encore mal dégrossie, beaucoup auraient avorté probablement, et en tout cas autour de chacun de ces foyers le rayonnement eût été médiocre. Tout cela serait resté assez superficiel. L'imprimerie, en multipliant les livres, a vulgarisé la culture intellectuelle, elle a fait pénétrer partout à une certaine profondeur l'esprit nouveau.

Il ne faudrait pas croire que cela s'est produit soudainement, du jour au lendemain. L'imprimerie s'est d'abord faite la servante du goût régnant avant de le transformer. Bien qu'à la fin du quinzième siècle les genres littéraires paraissent éteints, elle publie d'abord les œuvres du quinzième siècle et des ouvrages de même inspiration. Puis par

degrés, lentement, la substitution s'est faite et chacun de ses progrès était à la fois un signe et une cause de la transformation qui s'opérait.

L'homme du moyen âge vivait dans un petit monde très étroit, clos de toutes parts et presque à l'abri des influences du dehors. Il ne lui était pas malaisé d'en faire le tour et de le connaître. Il se sentait respirer sous l'œil de Dieu, qui, tout près de lui, au-dessus de sa tête, le tenait à vue, lui parlait, lui révélait par ses anges et par ses prêtres ce qu'il désirait savoir, et le garrottait dans des coutumes envoyées du ciel. Avec un garant aussi sûr, avec un champ d'expériences aussi limité, il n'était guère exposé aux surprises, aux hésitations, au doute. Tout était déterminé, fixé, assuré. A peu de frais il pouvait s'imaginer connaître la nature parce qu'il s'en faisait une idée simple, basée sur les révélations des Ecritures, et parce qu'il rejetait dans le surnaturel tout ce qui contrariait cette idée; ses principes d'action lui apparaissaient comme absolus, nécessaires, parce qu'aucune expérience ne les contrariait. Sa foi était indiscutable, parce qu'elle n'était pour ainsi dire pas discutée, et parce qu'à moins d'aberration on devait l'accepter. Il avait une réponse certaine à tous les grands problèmes, et, tout étant réglé par la tradition, pas n'était besoin de faire appel à la raison. Mais par degrés les barrières qui encerclaient ce monde se sont abaissées, et l'horizon reculait peu à peu, s'enfonçait à perte de vue dans un éloignement effrayant. En même temps la voûte du ciel s'élevait au-dessus des têtes, disparaissait, s'abîmait dans des profondeurs mystérieuses, et laissait l'homme isolé, désemparé, perdu dans une immensité sans bornes. Il découvrait autour de lui des principes d'action qui étaient en contradiction formelle avec les siens, des coutumes qui différaient radicalement de ses usages à lui, des croyances qui s'opposaient à sa foi. Et toutes ces croyances et ces coutumes s'imposaient à ceux qui les professaient avec la même autorité absolue qu'à lui-même sa foi et sa tradition. Ses anciennes certitudes n'étaient donc pas indiscutables; cette foi et cette tradition, qu'il avait jusqu'alors regardées comme néces-

saires à la vie, n'occupaient donc qu'un point dans l'immensité du temps et de l'espace. Peu à peu il s'habituait à les considérer comme relatives, sujettes à discussion et à changement. En même temps ses sens étaient sollicités par des formes de vie voluptueuses, sensuelles; son intelligence s'étourdissait à la fête des idées; sa volonté vacillait; tiraillé en tous sens, il n'entendait plus auprès de lui la voix de Dieu pour le maintenir dans la vieille route. Les premières expériences avaient glissé sur lui sans entamer les anciennes convictions; les premières surprises avaient passé sans laisser derrière elles d'émotion durable. Mais peu à peu elles avaient fait masse, elles s'étaient imposées à son attention; et le vieil édifice se délabrait lentement. Sous les coups répétés les cadres de l'esprit se brisaient. Au milieu de ces ruines, dans ce chaos de conceptions contradictoires, l'homme commençait à penser qu'il lui fallait s'éclairer de sa propre lumière, s'accrocher de ses mains à quelque point d'appui. Il cherchait avec sa raison seule la vérité, et sa raison parfois le rendait à ses anciennes croyances, mais mieux comprises et comme teintes de couleurs différentes; parfois aussi elle le jetait dans des opinions nouvelles, dans ces « nouvelletés » de toutes sortes dont il est question partout au seizième siècle. C'était le rationalisme qui s'essayait à organiser la vie.

Le meilleur exemple que nous ayons de cet effort du rationalisme au seizième siècle, c'est peut-être celui que nous offre Michel de Montaigne dans ses *Essais*. Il travaille à raisonner, à organiser sa vie en fonction des connaissances qui se déposent dans son esprit, qui s'y amassent chaque jour, et, bien que ses connaissances soient les mêmes que celles qui parviennent à ses contemporains, il semble les classer et les utiliser d'une manière plus consciente, plus méthodique qu'on ne le fait en général autour de lui. Il va plus loin que les autres dans une route où beaucoup s'engagent avec lui.

Montaigne lit avec avidité et sa curiosité est insatiable. Il lit les ouvrages grecs dans les traductions françaises qui commencent à pulluler, et, quand les traductions françaises

font défaut, dans des traductions latines. Il étudie avec un soin très particulier toute la littérature des Latins. Il lit encore quelques ouvrages espagnols, beaucoup d'ouvrages italiens; il passe les Alpes et séjourne en Italie. Il est vivement intéressé par les relations de voyages et fait de nombreux emprunts à des livres qui lui parlent du nouveau monde. Il réfléchit sur toutes les singularités, toutes les coutumes, toutes les idées qu'il rencontre sur son chemin; il s'y arrête, il tâche d'en butiner quelque enseignement. Le résultat de cette méditation active est de lui faire perdre la foi spontanée, aveugle, qu'il était tenté d'avoir dans les idées traditionnelles. Il les sent faibles; elles cèdent à l'examen. La nature n'est pas définie et simple comme on le pensait. La vérité est que nous ne la connaissons pas, que nous ignorons les limites du possible et de l'impossible, et qu'il est d'une facilité par trop naïve de se débarrasser des complications qui nous étonnent en faisant intervenir le surnaturel au gré de nos besoins. L'homme est un être infiniment divers, et les opinions d'un Français du seizième siècle n'ont pas plus de prix aux yeux de la raison que telles autres opinions qui leur sont peut-être toutes contraires. Les certitudes métaphysiques sont convaincues par les discordances des philosophes anciens de nous avoir leurré, et l'infaillibilité de la méthode scolastique qui prétendait mettre notre pensée en contact direct avec l'être n'était qu'une ambitieuse illusion. Tout est donc relatif, douteux; et pourtant, malgré le désarroi intellectuel de l'*Apologie de Sebonde*, Montaigne continue à chercher, à raisonner, à organiser sa vie. Il tâche de s'orienter sans le secours de l'autorité, avec la pâle lumière de la raison, et le voilà qui trouve des principes d'action, qui règle sa conduite, qui aide le lecteur des *Essais* à régler la sienne à son tour. Le voilà qui juge, je dirais presque qui décide et qui tranche. Il trace un programme d'éducation. Il a assimilé les idées nouvelles, il les a incorporées, elles font partie de la substance même de son cerveau. Il n'en est plus ébloui, il les domine. Montaigne parvient sinon au dogmatisme, du moins à une forme d'esprit très positiviste.

Mais Montaigne écrit à la fin du siècle. Beaucoup d'efforts' malheureux ou moins heureux avaient précédé le sien, ou plutôt le travail intellectuel du siècle tout entier n'a guère été qu'un long effort en ce sens. L'assimilation de tant de faits, de tant d'idées nouvelles, pour les esprits mal préparés, était nécessairement chose difficile. On peut dire sans exagération qu'elle a été la grande affaire de la littérature du seizième siècle. Avant tout il fallait débrouiller ce chaos, s'y reconnaître, filtrer ce que l'esprit français pouvait retenir dans cet amas indigeste. Nous ne voyons plus cela aujourd'hui parce que, pour juger cette littérature, nous nous plaçons à un point de vue qui nous fausse l'aspect de la réalité. Nous ne considérons plus que les œuvres qui, grâce à un caractère de beauté artistique qui les distingue, ont mérité de survivre et se font lire encore aujourd'hui. Ce caractère de beauté artistique dont nos auteurs commencent à se soucier fait partie de l'héritage de l'Italie et de l'antiquité, et l'on peut même estimer qu'il en est un des plus précieux joyaux; mais enfin ce n'en est qu'une partie, et ne penser qu'à ces œuvres-là c'est oublier ce qu'il y a de plus caractéristique dans la littérature du temps, et c'est risquer de réduire considérablement notre dette.

Donc, derrière la brillante floraison poétique de la Pléiade et de ses successeurs, derrière les belles œuvres en divers genres qui illustrent notre seizième siècle, se dissimule une ample production d'ouvrages de second plan, si l'on peut ainsi dire, d'ouvrages qu'il faut négliger lorsqu'on dresse le bilan des chefs-d'œuvre français, mais auxquels l'histoire doit faire une place, parce que leur influence a été profonde et parce qu'ils nous révèlent le travail qui se faisait alors dans les esprits. Ils élaboraient en quelque sorte les matériaux que mettaient en œuvre les écrivains du premier plan, et ils préparaient un public à ces écrivains. Leur tâche était de vulgariser les trésors de connaissances amassés par les anciens et par les Italiens, les observations prodigieuses qu'on avait pu faire dans le nouveau monde, les œuvres de tout genre qui nous révélaient des coutumes et des manières différentes des nôtres, dignes quelquefois

d'être imitées, quelquefois seulement d'être remarquées. Cette tâche achevée, le public une fois satisfait dans sa curiosité et instruit dans la mesure où il pouvait l'être, toutes ces œuvres devaient subir le sort des œuvres de vulgarisation, elles n'avaient plus qu'à retomber dans l'oubli. Rien ne les recommandait plus à l'attention, et rien ne pouvait leur donner crédit auprès de la postérité. Tout occupés de vulgariser des faits, leurs auteurs s'étaient rarement souciés de leur donner une forme esthétique, et, lorsqu'ils s'en étaient piqués, souvent ils y avaient mal réussi.

Parmi ces pionniers obscurs de l'esprit nouveau on peut distinguer trois groupes principaux : des voyageurs, qui nous ont laissé des relations de leurs expéditions; des traducteurs, qui, en les annotant quelquefois, mais le plus souvent sans aucun commentaire, ont mis à la portée de tous des ouvrages étrangers; enfin des compilateurs, qui diffèrent moins des traducteurs qu'on ne serait tenté de le croire, puisque leur tâche se bornait le plus souvent à traduire de longs fragments d'ouvrages anciens en les groupant d'une manière nouvelle et en les agrémentant de réflexions morales généralement vides d'originalité. De tous, les plus importants sont les traducteurs, et ce sont eux qui nous retiendront presque exclusivement. La masse de connaissances qu'ils ont fait passer dans le domaine commun est considérable. D'ailleurs, quelques-unes des plus fameuses compilations du temps ont été traduites du latin, de l'italien et de l'espagnol, et les principaux récits de voyages, ceux qui ont été le plus répandus alors, ont été connus grâce à des traductions. Cela s'explique aisément : les grands explorateurs, les grands conquérants étaient les Espagnols et les Portugais. C'est donc surtout de l'Espagne et du Portugal que devaient venir les ouvrages de cette sorte.

Il faut bien comprendre que le rôle des traducteurs était au seizième siècle beaucoup plus important qu'il n'est devenu par la suite. Avant tout on était avide d'apprendre, d'avoir part à ces trésors que détenaient et qu'enveloppaient de mystère les livres en langues étrangères. Là seu-

lement étaient la science et les parures de l'esprit; on ne pouvait pas les trouver ailleurs. Fascinées par l'Italie, par l'Espagne, par les antiquités, toutes les imaginations se tendaient de ce côté-là. Ceux qui en avaient le loisir apprenaient les langues, mais beaucoup ne le pouvaient pas; ces derniers ne satisfaisaient leur curiosité que par le moyen des traductions. Même les premiers, lorsqu'ils n'étaient pas des Budés, trouvaient souvent plus simple de recourir à la version française. Les œuvres de l'antiquité n'étaient pas seulement, comme aujourd'hui, une source de plaisirs esthétiques; elles étaient avant tout une source de connaissances, et souvent la source unique de connaissances qui apparaissaient tout à coup comme très nécessaires à la vie, et auxquelles l'autorité des anciens donnait un prix démesuré. Traduire, vulgariser était donc une besogne essentielle au seizième siècle. Une traduction avait alors souvent plus d'influence et de valeur qu'une œuvre originale. Des traducteurs comme Jacques Amyot ou Blaise de Vigenère se sont acquis une très grande réputation auprès de leurs contemporains. Ecoutez en quels termes Montaigne salue la traduction des *Œuvres morales* de Plutarque qu'Amyot venait de publier (1).

« Je donne avec grande raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos écrivains français, non seulement pour la naïveté et pureté du langage, en quoi il surpasse tous autres, ni pour la constance d'un si long travail, ni pour la profondeur de son savoir, ayant pu développer si heureusement un auteur si épineux et serré (car, on m'en dira ce qu'on voudra, je n'entends rien au grec, mais je vois un sens si beau, si bien joint et entretenu partout en sa traduction que, ou il a certainement entendu l'imagination vraie de l'auteur, ou, ayant par longue conversation hanté vivement dans son âme une générale idée de celle de Plutarque, il ne lui a au moins rien prêté qui le démente ou qui le dédie); mais surtout je lui sais bon gré d'avoir su trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire présent à son pays. Nous autres ignorants

(1) MONTAIGNE, *Essais*, II, 4.

étions perdus, si ce livre ne nous eût relevés du bourbier : sa merci (*grâce à lui*), nous osons à cette heure et parler et écrire ; les dames en régentent les maîtres d'école ; c'est notre bréviaire. »

Remarquez cependant que Montaigne avait reçu une instruction des plus soignées. Si, ne se contentant pas d'une moyenne intelligence, il n'abordait pas volontiers les textes grecs, du moins il lisait le latin à peu près aussi facilement que le français. Plutarque lui était accessible dans des traductions latines, et, comme Plutarque, à peu près tous les auteurs grecs pouvaient se lire en latin. Mais ces hommes voulaient davantage. Ils aspiraient à ce que tout pût se lire en français. L'étude des langues étrangères coûte un effort long et pénible. Il fallait qu'on pût s'en dispenser, que tout homme eût la possibilité de s'instruire et de s'assurer une culture complète, sans s'imposer une étude de vocabulaire qu'on jugeait stérile autant qu'aride. Si l'on désespérait de traduire d'une manière suffisante les textes proprement littéraires, tout au moins les œuvres poétiques, si l'on reconnaissait que « chacune langue (1) a je ne sais quoi de propre seulement à elle, dont, si vous vous efforcez d'exprimer le naïf en une autre langue, observant la loi de traduire qui est n'espacier point (*ne pas s'éloigner*) hors des limites de l'auteur, votre diction sera contrainte, froide et de mauvaise grâce », on savait que pour tout ce qui est connaissances objectives la traduction est parfaitement possible, et que le français est aussi clair et expressif que toute autre langue. Voici comment s'exprime sur ce point du Bellay dans sa *Défense et illustration de la langue française* (2).

« Si on veut dire que la philosophie est un faix d'autres épaules que de celles de notre langue, j'ai dit au commencement de cette œuvre, et le dis encore, que toutes langues sont d'une même valeur, et des mortels à une même fin, de même jugement formées. Par quoi ainsi comme sans muer de coutumes ou de nation, le français et l'allemand, non

(1) Du Bellay, *Défense et illustration de la langue française*, I, 5.
(2) *Ibid.*, I, 10.

seulement le grec, ou romain, se peut donner à philosopher; aussi je crois qu'à un chacun sa langue puisse compétemment communiquer toute doctrine. Donc si la philosophie semée par Aristote et Platon au fertile champ attique était replantée en notre plaine française, ce ne serait la jeter entre les ronces, et épines, où elle devînt stérile : mais ce serait la faire de lointaine prochaine, et d'étrangère citadine de notre république. Et par aventure, ainsi que les épiceries et autres richesses orientales que l'Inde nous envoie, sont mieux connues et traitées de nous, et en plus grand prix, qu'en l'endroit de ceux qui les sèment ou recueillent, semblablement les spéculations philosophiques deviendraient plus familières qu'elles ne sont ores (*actuellement*), et plus facilement seraient entendues de nous si quelque savant homme les avait transportées de grec et latin en notre vulgaire que de ceux qui les vont (s'il faut ainsi parler) cueillir aux lieux où elles croissent. Et, si on veut dire que diverses langues sont aptes à signifierdiver ses conceptions, aucunes les conceptions des doctes, autres celles des indoctes (1), et que la grecque principalement convient si bien avec les doctrines que pour les exprimer il semble qu'elle ait été formée de la même nature, non de l'humaine providence (*prévoyance, sagesse*); je dis qu'icelle nature, qui en tout âge, en toute province, en toute habitude est toujours une même chose, ainsi comme volontiers elle exerce son art par tout le monde, non moins en la terre qu'au ciel, et pour être ententive (*attentive*) à la production des créatures raisonnables, n'oublie pourtant les irraisonnables, puis avec un égal artifice (*art*) engendre celles-ci et celles-là, aussi est-elle digne d'être connue et louée de toutes personnes et en toutes langues... Celles langues et celles écritures devraient plus être en usage lesquelles on apprendrait plus facilement. Las (*hélas*) et combien serait meilleur qu'il y eût au monde un seul langage naturel, que d'employer tant d'années pour apprendre des mots! Et ce jusques à l'âge bien souvent que n'avons plus ni le moyen, ni le loisir de vaquer à plus grandes choses. Et certes songeant beaucoup de fois d'où provient que les hommes de ce siècle généralement sont moins savants en toutes sciences et de moindre prix que les anciens, entre beaucoup de raisons je

(1) Que les langues, étant diverses, sont aptes à exprimer des conceptions diverses; que certaines sont aptes à exprimer les conceptions des doctes, d'autres les conceptions des ignorants.

trouve celle-ci, que j'oserais dire la principale, c'est l'étude des langues grecque et latine. Car si le temps que nous consumons à apprendre lesdites langues était employé à l'étude des sciences, la nature certes n'est point devenue si brehaigne (*stérile*) qu'elle n'enfantât de notre temps des Platons et des Aristotes. Mais nous qui ordinairement affectons plus d'être vus (*de paraître*) savants que de l'être, ne consumons pas seulement notre jeunesse en ce vain exercice, mais comme nous repentant d'avoir laissé le berceau et d'être devenus hommes, retournons encore en enfance, et par l'espace de vingt ou trente ans ne faisons autre chose qu'apprendre à parler qui grec, qui latin, qui hébreu. Lesquels ans finis, et finie avec eux cette vigueur et promptitude qui naturellement règne en l'esprit des jeunes hommes, alors nous procurons (*cherchons à*) être faits philosophes, quand pour les maladies, troubles d'affaires domestiques, et autres empêchements qu'amène le temps, nous ne sommes plus aptes à la spéculation des choses. Et bien souvent étonnés de la difficulté et longueur d'apprendre des mots seulement, nous laissons tout par désespoir, hayons (*haïssons*) les lettres premier que nous les ayons goûtées ou commencé à les aimer... A ce propos il me souvient avoir ouï dire maintes fois à quelques-uns de leur académie que le roi François (je dis celui François à qui la France ne doit moins qu'à Auguste Rome) avait déshonoré les sciences et laissé les doctes en mépris. O temps! ô mœurs! ô crasse (*épaisse*) ignorance! n'entendre point que tout ainsi qu'un mal quand il s'étend plus loin, est d'autant plus pernicieux; aussi est un bien plus profitable, quand il est commun. »

Des déclarations analogues se retrouvent chez beaucoup d'auteurs de cette époque. Le rôle des traducteurs ne s'est pas limité d'ailleurs à l'apport d'idées nouvelles et de conseils pratiques. Là surtout leur influence a été féconde, mais même en matière d'art elle n'a peut-être pas été négligeable. Avec les idées nouvelles ils apportaient parfois les mots nouveaux qui étaient nécessaires à leur expression : ils fournissaient donc la langue de vocables indispensables, et l'on sait combien les artistes d'alors étaient préoccupés d'enrichir la langue. De plus leur travail de traduction les invitait à suivre pas à pas le texte étranger qu'ils avaient sous les yeux, à faire passer en français autant que possible

des tours, des figures qui n'y étaient pas habituels, à les acclimater en quelque sorte chez nous, et à nous parer des dépouilles de nos devanciers. Ils devaient tendre encore à calquer la phrase française sur la phrase de leur modèle, à lui donner par conséquent le caractère qu'elle y pouvait avoir de souplesse ou de fermeté, d'amplitude ou de brièveté. Ils travaillaient ainsi à la guérir de cette noblesse atone et de cette boursouflure ampoulée qu'elle présente si souvent au seizième siècle, et ils préparaient pour les artistes un précieux instrument d'expression.

Les services qu'ont rendus les traducteurs expliquent donc fort bien la faveur que le public leur témoignait. Si tous, à l'exception d'Amyot, sont aujourd'hui fort oubliés, il convient pourtant de rappeler les noms de ceux qui furent les plus fameux, de relire quelques-unes de leurs meilleures pages, d'indiquer très brièvement les idées principales qu'ils ont vulgarisées.

CHAPITRE II

TRADUCTIONS DE POÈTES

I. Généralités. — II. Le sentiment de l'amour. — III. Remy Belleau, traducteur d'Anacréon; Louis des Masures, traducteur de Virgile; Charles Fontaine, traducteur d'Ovide; Vasquin Phillieul, traducteur de Pétrarque. — IV. Conclusion.

Nous n'avons pas à nous attarder longuement sur les traductions de poètes. Ce sont, en effet, des sources d'idées que nous cherchons, et les idées à proprement parler s'expriment plus complètement dans la prose que par les vers. Quand il n'est pas un instrument de la mémoire, comme dans la poésie didactique, le vers est la langue des sentiments, comme la prose est la langue des idées. Pourtant n'exagérons rien : il est des idées anciennes que nous ne connaissons guère que par les poètes. La civilisation homérique se révèle à nous surtout par des œuvres poétiques. Et puis, dans l'expression de nos sentiments nos idées sont constamment impliquées. La sensibilité est trop intimement liée au jeu de la pensée pour jamais se séparer d'elle complètement. Les peintures poétiques elles-mêmes peuvent avoir une influence sur les mœurs, et par les mœurs sur les intelligences. Le seizième siècle, qui aimait tant à moraliser, tirait des enseignements même de la poésie. Jusque dans les *Héroïdes* d'Ovide, Charles Fontaine espère trouver un profit moral. On peut attendre, à ce qu'il pense, un double fruit de sa traduction « premièrement quant à la réthorique... » mais surtout « quant aux mœurs..., parce que il n'y a personne tant abandonnée et échauffée en

l'amour voluptueuse, qui ne soit bien refroidie et détournée, après qu'elle aura bien lu ici dedans et bien considéré les peines et misères des amoureux, les poignantes passions, les pertes de sens et folles perturbations, les belles paroles et fausses promesses, les regrets et complaintes, les impatiences et inconstances, et pour la fin les mauvaises issues, avec désespoir mal répondant à leur commencement tout joyeux et tout plein de grand espoir... » Et, continue Fontaine, « ces épîtres nous offrent en outre les exemples excellents de Pénélope, de Déjanire et d'autres femmes fidèles ». A l'écouter, les *Héroïdes* auraient été pour ses contemporains un véritable cours de morale. Nous n'en croirons certes pas Fontaine qui prêche pour sa traduction, mais peut-être ces hommes, qui étaient si curieux des idées anciennes, de la morale des anciens et des Italiens, trouvaient plus à s'instruire que nous ne serions tentés de le penser dans les traductions des poètes.

Et puis, avec bon nombre de ces traductions, apparaissaient des formes d'art nouvelles qui frappaient les imaginations, des genres non encore expérimentés par nos poètes. C'était une conception nouvelle d'une littérature aristocratique et païenne qui allait s'implanter chez nous, et le sentiment de parures inaccoutumées de l'existence, de plaisirs plus raffinés que ceux auxquels on était habitué. Elles ont ainsi préparé le public qui a goûté la Pléiade. Elles orientaient l'esprit vers des voies nouvelles, et par conséquent il nous appartient d'en donner quelques rapides spécimens.

Un caractère commun à presque toutes les traductions de poètes au seizième siècle est qu'elles sont en vers. Fort peu sont en prose. Aujourd'hui la préoccupation de l'exactitude nous interdit presque la traduction en vers. Mais, au seizième siècle, le souci de la précision n'était pas la grande affaire. On voulait constituer une littérature en français. On se hâtait de piller les anciens pour enrichir notre langue de leurs dépouilles. Qu'importaient quelques infidélités de détail? La forme poétique était l'essentiel. Aussi dès le temps de Marot les traductions en vers se multiplient rapi-

dement. Marot lui-même, dont la culture antique semble avoir été très superficielle, en publie quelques-unes. Le genre est en grande faveur. Dans son *Art poétique*, en 1548, Sibilet écrit : « Pourtant t'avertis-je que la version ou traduction est aujourd'hui le poème le plus fréquent et mieux reçu des estimés poètes et des doctes lecteurs, à cause que chacun d'eux estime grande œuvre et de grand prix rendre la pure et argentine invention des poètes dorée et enrichie de notre langue. Et vraiment celui et son œuvre méritent grande louange qui a pu proprement et naïvement exprimer en son langage ce qu'un autre avait mieux écrit au sien, après l'avoir bien conçu en son esprit, et lui est due la même gloire qu'emporte celui qui par son labeur et longue peine tire des entrailles de la terre le trésor caché pour le faire commun à tous les hommes. » Fort peu de temps après le manifeste de Sibilet, du Bellay riposta par la *Défense et Illustration de la langue française*. Il y condamnait la traduction des poètes. Le succès de la Pléiade allait-il arrêter la vogue des traductions en vers? Il n'en fut rien. Le mouvement était trop fort. Les seigneurs demandaient des traductions en vers, et du Bellay reconnaissait qu'on ne pouvait pas leur désobéir. On continua à « translater » les poètes. Bien vite la Pléiade elle-même s'insurgea contre son propre programme. Belleau traduisit Anacréon, Baïf traduisit des pièces de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Théocrite, de Térence et de plusieurs autres. Du Bellay le premier avait donné l'exemple : trois ans après la publication de la *Défense*, il faisait imprimer une traduction du quatrième livre de l'*Enéide*, et d'autres traductions de sa main devaient suivre celle-là. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si la protestation de la Pléiade est restée sans effet. Elle mit en honneur l'imitation systématique de l'antiquité, mais ne découragea pas les traducteurs. A la fin du siècle on pouvait lire en français une bonne partie des poètes anciens et les plus grands poètes italiens : Dante, Pétrarque, Sannazar, l'Arioste, bientôt même le Tasse. On remarquera que vers 1580, loin que leur vogue soit en baisse, les traductions

en vers se multiplient très rapidement et semblent jouir d'une faveur plus grande encore que par le passé.

II

Toute cette floraison de traductions poétiques n'a pas eu seulement pour effet d'assouplir la langue aux exigences du rythme, de l'enrichir de termes et de tours poétiques, de fournir aux poètes des modèles à imiter, elles ont appris aux lecteurs à analyser leurs sentiments, à pénétrer dans leur propre cœur, à se mieux connaître et, par eux-mêmes, à mieux connaître les autres, à dégager de cette connaissance des idées plus riches et plus exactes sur les sentiments de l'homme, sur ses passions, sur sa nature. La poésie est une merveilleuse école de psychologie et de morale. Elle éveille en nous mille choses qui y sommeillent; comme une rosée vivifiante, elle fait épanouir, des sentiments et des idées dont la nature avait déposé les germes dans notre cœur et que la vie n'avait pas fécondés. On voit très bien cela chez Montaigne. Il sème à chaque page dans ses *Essais* les citations de poètes latins. On y trouve même des vers italiens et des vers grecs. Et sans aucun doute la plupart de ces citations sont des citations d'apparat : notre humaniste est fier de montrer qu'il entretient un commerce assidu avec les grands auteurs de l'antiquité; et puis ces vers le séduisent par leur beauté même et il en veut orner son livre. Il est sensible à l' « honneur de l'allégation », et il veut faire profiter sa prose du charme de la poésie. Mais prenez-y garde : beaucoup de ces citations ont un intérêt plus élevé. Il en est, et en grand nombre, qui aident notre philosophe à exprimer plus complètement et à dégager telle tendance, telle inclination de sa propre nature; et de la connaissance qu'il prend ainsi de lui-même découlent ses idées morales, ses jugements sur l'homme et ses opinions sur l'art de bien vivre et de bien

mourir. Horace, par exemple, lui donne une conscience plus claire de tant de goûts qui leur sont communs, de cet égoïsme épicurien qui les pousse l'un et l'autre à jouir du présent sans se préoccuper de l'avenir, à se contenter de ce qu'ils possèdent plutôt qu'à chercher les moyens d'acquérir plus de biens et de réputation, à se bâtir un idéal de bon sens et de modération qui suppose beaucoup de sagesse, s'il manque un peu de noblesse et d'élévation morale. Et chacun sait combien cette attitude morale, qu'Horace avait aidé à fixer, eut de retentissement sur toutes les opinions et les doctrines de Montaigne.

Les traductions de poètes ont donc contribué à cette découverte de la nature humaine par l'homme, à cette culture et à cet épanouissement de toutes ses facultés qui constituent peut-être le trait le plus caractéristique de la Renaissance. Elles parlaient à nos Français de tous les sentiments qui habitent le cœur humain, elles les développaient tous, les exaltaient, les analysaient dans leurs nuances les plus complexes : l'amour de la gloire, le goût de la nature, l'horreur de la mort, la joie de vivre, etc. Mais c'est l'amour peut-être qu'elles ont représenté sous le plus de formes diverses et sur lequel elles ont répandu le plus d'idées neuves.

Les principaux maîtres de l'amour pour notre seizième siècle ont été parmi les poètes : Anacréon, Virgile, Ovide et Pétrarque. Avec Pétrarque nous avons l'amour platonique, qui se subtilise, qui se raffine à force de se complaire en lui-même et de s'analyser. Avec Ovide et Martial c'est un amour réaliste, lascif et quelquefois brutal, mais qui masque sa grossièreté d'esprit et de raffinement. Anacréon nous offre l'amour facile, spirituel, aimable, qui ne se sépare guère de la chanson à boire ; Virgile, la passion déchirante, torturante, dont le quatrième livre de l'*Enéide* est resté longtemps pour nos poètes le principal modèle. Il faudrait ajouter à ces noms ceux des élégiaques latins, Catulle, Tibulle et Properce, mais chez eux nous retrouverions les mêmes formes du sentiment et ils ont été moins traduits que ceux que je viens de citer. Leur influence semble avoir été moins grande.

Certes l'amour avait été célébré chez nous avec persévérance. Qui ne voit cependant combien Anacréon, Virgile, Ovide et Pétrarque, pour nous tenir à ceux-là, apportaient d'éléments nouveaux pour le mieux connaître et le cultiver? On peut dire que Pétrarque et Ovide n'ont guère fait que renouveler deux formes d'inspiration qui déjà étaient vivantes chez nous. Encore est-il qu'ils les ont renouvelées, infiniment enrichies et affinées. Mais les élans enflammés d'une Didon et les chansons délicates que Remy Belleau traduisit sous le nom d'Anacréon procèdent d'inspirations qui n'étaient guère représentées encore chez nous. A titre d'exemples nous emprunterons quelques courts extraits aux traducteurs de ces quatre poètes.



REMY BELLEAU

TRADUCTEUR D'ANACRÉON

SONGE OU DEVIS D'ANACRÉON ET D'AMOUR (1)

Naguères en plein minuit
Alors que l'Ourse reluit
Et qu'entre les mains se tourne
Du Bouvier, où ell' séjourne,
Lorsque les membres lassés
En dormant sont délassés,
Amour du beau trait qu'il porte
S'en vint heurter à ma porte.
« Qu'est-ce qui frappe à mon huis,
Ce dis-je, alors que je suis
En mon lit où je sommeille ? »
Lors Amour qui toujours veille
Répond : « Ouvre hardiment :
Enfant suis assurément
Mouillé jusqu'à la chemise,
Et bien qu'ores (*à présent*) ne reluise
La lune de ses beaux rais (*rayons*),
J'erre seul par l'ombre épais,
Ouvre donc, et n'aie crainte. »
Je pris pitié de sa plainte,
Allumant mon lamperon,
Je vis son double aileron,

(1) Edit. Marty-Laveaux, p. 8.

Et sa trousse découverte
Si tôt qu'eus ma porte ouverte.
Alors ce petit archer
Vient au feu pour se sécher.
Je réchauffe les mains siennes,
Tout soudain entre les miennes
Je pressure tout moiteux
L'humeur de ses blonds cheveux.
Sitôt que sec il se treuve,
« Faisons, me dit-il, épreuve
Si mon arc est point gâté. »
Il le bande, et tout voûté,
Ainsi qu'un taon il me jette
Droit au cœur une sagette (*flèche*),
Puis se va moquant de moi,
Disant : « Hôte, éjouis-toi,
Mon arc est bien, et t'assure
Qu'au cœur en as la blessure. »

QU'IL FAUT BOIRE PAR NÉCESSITÉ (1)

La terre noircissante boit,
Et les arbres boivent la terre;
La mer boit les vents qu'elle enserre,
La mer, le soleil qui tout voit;
De luy, la lune se dessoive :
Pourquoi donc empêchez-vous tous,
Vu que tout boit, que je ne boive,
Mes compagnons, de ce vin doux?

D'AMOUR PIQUÉ D'UNE MOUCHE A MIEL (2)

Amour ne voyait pas enclose
Entre les replis de la rose
Une mouche à miel, qui soudain
En l'un de ses doigts le vint poindre (*piquer*) :

(1) Edit. Marty-Laveaux, p. 19.
(2) *Ibid.*, p. 34.

Le mignon commence à se plaindre,
Voyant enfler sa blanche main.
Aussitôt à Vénus la belle,
Fuyant il vole à tire d'aile.
« Mère, dit-il, c'est fait de moi,
C'en est fait, et faut qu'à cette heure
Navré (*blessé*) jusques au cœur je meure
Si secouru ne suis de toi.
Navré je suis en cette sorte,
D'un petit serpenteau qui porte
Deux ailerons dessus le dos,
Aux champs une abeille on l'appelle :
Voyez donc ma playe cruelle,
Las! il m'a piqué jusqu'à l'os. »
« Mignon (dit Vénus) si la pointe
D'une mouche à miel telle atteinte
Droit au cœur (comme tu dis) fait,
Combien sont navrés davantage
Ceux qui sont espoints de ta rage,
Et qui sont blessés de ton trait? »

LOUIS DES MASURES

TRADUCTEUR DE VIRGILE

« L'ÉNÉIDE »

Imprécations de Didon (1)

La reine alors, voyant du haut séjour
De ses créneaux blanchir l'aube du jour,
Et s'avancer les voiles roide et fort
Par ordre égal, aussitôt que du port
Et du rivage aperçut assez loin
Toute la flotte, elle frappa du poing
Trois, quatre fois sur sa poitrine belle,
Et, dérompant ses blonds cheveux, dit-elle :
« Ah! Jupiter, cet étranger ici
S'en ira donc, après avoir ainsi
Tenu mon règne en fraude et moquerie?
Le suivra point l'armée de Tyrie,
Et de la ville entière les gendarmes
Iront-ils point saccager de leurs armes
Tous leurs vaisseaux? Allez : tôt portez flammes,
Voiles au vent donnez, tirez aux rames.
Que dis-je? où suis-je? en quelle fureur forte
Ai-je le sens ravi qui se transporte?

(1) Liv. IV, vers 584. C'est par la traduction de Louis des Masures que l'*Enéide* a été surtout vulgarisée, mais, deux ans avant des Masures, Joachim du Bellay avait déjà traduit le quatrième livre dont nous donnons ici un extrait.

Hélas! Didon, née en malheur exprès,
Le cruel sort te touche or' (*aujourd'hui*) de bien près.
Ce devait être à l'heure que ton sceptre
Tu lui baillais... Voilà la sainte dextre,
Voilà la foi de celui qu'on dit tant
Qu'il va les dieux domestiques portant
Avecques soi, qui a son père âgé,
Le soutenant sur son col, soulagé.
N'ai-je eu pouvoir lui démembrer le corps,
L'épandre en mer, rendre tous ses gens morts?
Même Ascanie à coups de fer trenchant
En pièces mettre et au père méchant
Le présenter sur sa table à manger?
Mais de la guerre en ceci le danger
Etait douteux. Eh bien, qu'il fût en doute!
De qui pouvais-je avoir crainte, étant toute
Prête à mourir? J'eusse de tout côté
Par le tillac l'ardente flamme éparse,
Le fils, le père et la race entière arse (*brûlée*).
Moi, je me fusse aussi mise au-dessus.
Soleil, qui vois de tes rais (*rayons*) de là-sus (*là-haut*)
Tout ce qu'on fait en cette terre basse,
Et toi, Junon, qui sais comme je passe,
Et qui entends le cours de mes ennuis,
Toi, Hécaté, aux carrefours des nuits
Par les cités ayant cris lamentables,
Vous, au venger Furies non traitables,
Et tous les dieux de la mourante Elise (*Didon*),
Chacun de vous mes dits reçoive et lise.
Tous inclinant vos déités soyez
A ces malheurs, et ma prière oyez.
S'il est besoin qu'au port se vienne rendre
L'homme exécrable, et doive terre prendre,
S'ainsi le veut la destinée ferme
De Jupiter, là est préfix le terme,
Qu'au moins pressé par armes et par guerre
D'un hardi peuple, aille secours requerre
En étranger pays qui le recule
Des gracieux embrassements d'Iule;
Que de ses gens les morts cruelles voie;
Et, quand aux lois et à l'inique voie
De paix contrainte il se sera soumis,

Jouir de règne il ne lui soit permis,
Et en la vie aimable il ne demeure:
Ains (*mais*) que bientôt avant ses jours il meure,
Et qu'au milieu du sable à l'aventure
Il soit jeté sans ordre ou sépulture.
Je le requiers. J'épands à cette fois
Le sang ensemble et la dernière voix.
O vous aussi, Tyriens, en tout âge,
A l'avenir poursuivez son lignage
Et tous les siens d'une haine obstinée:
Ce bien de vous ma cendre terminée
Reçoive en don: ne soit faite à fiance (*confiance*)
D'un peuple à l'autre amitié n'alliance.
Quiconque sois, de mes ossements sors,
Qui à jamais me venges de ces torts
En poursuivant d'effort roide et urgent
A feu et sang la dardanique gent;
Or, ci-après, toujours, en quelque temps
Qu'on ait la force à guerres et contents (*combats*)
Hâvres aux ports je prie être ennemis,
Les rudes flots contre les ondes mis,
Armes sans fin contre les armes fortes,
Et des neveux combattent les cohortes. »
Ainsi disait, et tournait l'insensée
De toutes parts sa dolente pensée,
Cherchant bientôt se priver de la vie
Que de plus voir elle n'avait envie.

CHARLES FONTAINE

TRADUCTEUR D'OVIDE

« LES HÉROÏDES »

Epître de Briséis à Achille (fin) (1).

« Mais, Achilles, par les os je te jure
De mon mari, mal mis en sépulture
Et trop soudain, os qu'à jamais j'honore,
Et par les trois que comme dieux j'adore,
Les espérits de mes trois frères morts,
Et par ton chef conjoint avec le mien,
Pareillement par ce dur glaive tien,
Connu des miens, qui leur coûte la vie,
D'Agamemnon je n'eus onc (*jamais*) compagnie :
Si je te ments, veuille-moi délaisser.
Or, maintenant si je te viens presser
De dire au vrai, et de grand serment faire,
Si tu n'as eu à autre femme affaire,
Certaine suis que jurer tu n'en veuilles.
Mais les Grecs vont pensant que tu te deuilles,
Et ce pendant le luth à gré te vient,
Et ton amie en son giron te tient.

(1) Edit. de 1556, p. 60. — Briséis était une esclave aimée d'Achille. Elle se plaint de l'abandon ou la laisse son maitre. On sait que la querelle d'Agamemnon et d'Achille, qui est le sujet de l'*Iliade*, a pour point de depart l'enlèvement de Briséis qu'Agamemnon envoya prendre par ses hérauts dans la tente d'Achille.

Si quelqu'un quiert (*demande*) pourquoi tu ne combats,
Le luth, la harpe, et l'amie et la nuit,
Tout cela est plus plaisant et moins nuit
Que batailler : c'est trop (*beaucoup*) plus grand' seurté
Tenir sa dame en liesse (*joie*) et gaieté,
Sonner le luth, que tenir toute prête
La lance au poing et l'armet (*casque*) en la tête.
Mais autrefois pour les faits de repos
Les faits d'honneur t'étaient mieux à propos.
Ce ne t'était que tout plaisir et gloire
D'avoir acquis par guerre une victoire.
N'estimais-tu les faits chevaleureux
Que pour m'avoir ? Et ton los (*renommée*) tant heureux
Avec ma ville est-il jamais au bas ?
Fassent les dieux que ce n'advienne pas,
Ains que plutôt ta lance roide et fière
D'un bras puissant Hector transperce et fière (*frappe*).
Envoyez-moi, ô Grecs, en ambassade
Vers mon seigneur, et je me persuade
Qu'entremêlant mes baisers aux prières,
Je ferai plus par mes douces manières
Qu'Ulysse sage, et qu'Ajax et Phénix.
C'est quelque cas d'avoir les bras unis,
Joints et serrés au col accoutumé,
Et faire voir le sein qu'on a aimé.
Bien que tu sois cruel, rude et sévère
Plus que ne sont les ondes de ta mère,
Je me fais fort, encor que je me taise,
Vaincu seras, si pleurant je te baise.
Or maintenant (tous ses vieux ans ton père
Ainsi parfasse, et ton fils bien prospère
Te suive en faits de guerre heureusement)
Preux Achilles, jette piteusement
Ton œil dessus Briséis la pauvrette,
Pleine d'ennui, qui sans fin te regrette.
Toi, endurci, ne la trouble et tourmente
D'une tant longue et trop fâcheuse attente ;
Ou, si l'amour qu'en moi tu avais pris
A tourné chance en dédain et mépris,
Contrains mourir celle, en peine et émoi,
Que tu contrains aussi vivre sans toi,
Ce que feras, ainsi que jà tu fais.

Jà s'est passé mon corps et mon teint frais;
Mais l'espoir seul de toi, en qui me fie,
Soutient en moi ce peu que j'ai de vie :
Lequel espoir si je perds sans merci,
Mari suivrai et mes frères aussi.
Tu n'auras pas titre d'honneur et fame (*gloire*)
De commander mettre à mort une femme.
Quoi! Commander? ton glaive me traverse :
J'ai sang, lequel j'épandrai s'il me perce
Ce glaive tien, qui jà le fils d'Atreus
Eût traversé, n'eût été que tu eus
Empêchement que te fit la déesse,
Vienne percer mon corps en grand' rudesse.
Mais plutôt soit ma vie conservée
Par toi, ami, qui me l'as jà sauvée.
Ce que vainqueur donnas à l'ennemie
Je t'en requiers, donne-le à ton amie.
La Troie peut trop mieux de gens fournir
Que tu feras par ton glaive finir.
L'occasion sur ton ennemi prends.
Comment que soit, si déjà tu reprends
A faire voile, ou si attends encore,
Comme seigneur mande-moi quérir ore (*maintenant*). »

VASQUIN PHILLIEUL

TRADUCTEUR DE PÉTRARQUE

ŒUVRES VULGAIRES

Sonnet IX

ARGUMENT. — *Ici est montré le deuil qu'ont les serviteurs des dames se voyant hors d'espérance de jamais pouvoir de leurs amours jouir, comme Pétrarque et mia donna Laure qui avaient voué de jamais ne se marier.*

Très amers pleurs pleuvent de mes deux yeux
Avec un vent angoisseux de soupirs,
Quand à vous voir je prends tous mes plaisirs.
Pour qui me tiens loin du monde ennuyeux.

Vrai est qu'un peu ce souris gracieux
Va apaisant l'ardeur de mes désirs,
Et, en rognant ces miens grands déplaisirs,
Vos yeux me font moins triste et soucieux.

Mais mes esprits deviennent puis glaçons,
Quand au départ vois ces douces façons
Tordre (*détourner*) de moi mes fatales étoiles ;

L'âme, à la fin des clés d'amour lâchée,
Sort de mon cœur, et, pensive et fâchée,
S'en arrachant, vous suit à pleines voiles.

Sonnet X

Argument. — *Voulant Pétrarque, selon sa coutume, en été aller d'Avignon à Vaucluse philosopher, et, encore qu'il fût heure tarde, allant prendre congé de sa dame, fit ce sonnet.*

Maints animaux ont la vue si forte
Qu'elle est au droit du soleil assurée;
D'autres, craignant sa lumière honorée,
Jusques au soir ne sortent de leur porte;

D'autres, qu'au feu un fol désir transporte,
Cuident (*espèrent*) jouir de la clarté dorée,
Ou mettent fin à leur vie essorée.
Las! en ce rang je meurs de même sorte.

Car je suis faible à voir mon excellente
Et seule dame, et ne sais me défendre
De lieu obscur ou d'heure tarde et lente.

Pourtant avec vue plaintive et tendre
De ne le voir mon destin me recule,
Et sais que vais après ce qui me brûle.

Sonnet XIII

Argument. — *Il rêve toujours sur la maladie en laquelle il avait laissé sa dame en Avignon.*

Celle qui est parmi cent et cent mille
La plus parfaite, et amour et nature
Sont contre moi jurés : amour procure (*prend soin de, s'efforce de*)
De me tuer, ensuivant son dur style.

Nature a fait ma dame si gentile
Qu'un petit mal lui est angoisse dure,
Et elle est tant donnée au ciel que cure
N'a d'habiter en cestui monde vile.

Ainsi l'esprit vient faillant (*défaillant*) peu à peu
En ce gent corps dont amour est repeu,
Qui est miroir d'excellente beauté.

Et si pitié de mort le frein ne tient,
Las! je vois bien à quelle fin revient
Le vain espoir dont nourri j'ai été.

Sonnet XIX

ARGUMENT. — *Se plaint d'un voile, écrivant à un sien ami nommé Orson, qui lui demanda pourquoi tant il était morne et défait, et de ce que quelquefois rencontrant madame Laure, elle avec sa main se couvrait dudit voile.*

Orson ami, ne fut onques rivière,
Ni haute mer où toutes les eaux tendent,
Ne murs, ne monts qui grands ombrages rendent,
N'au ciel nuée à pleuvoir coutumière,

Ni autres cas privatifs de lumière,
Tant soient-ils grands et hauts, qui tant m'offendent
Que fait un voile où deux beaux yeux s'émendent,
Et semble dire : « Or de plaindre as matière. »

Et leur baisser qui m'ennuie à grand tort
(Ne sais s'il vient pour crainte ou pour dédain)
Cause sera avant temps de ma mort.

D'une main blanche encore me complains
Qui à me nuire a été toujours caute (*habile*),
Soi faisant roche encontre mes yeux haute.

Sonnet XXX

ARGUMENT. — *Ayant à faire Pétrarque un long voyage, voulut porter le portrait de sa dame Laure, lequel il fit faire à un maître Simon, peintre de son temps : dont il loue ladite image, disant que, du temps que Dieu créa madame Laure, maître Simon devait être aussi en Paradis présent, et vit comment Dieu la fit : voilà pourquoi si bien la sut portraire.*

Quand Policlet aurait travaillé dix
Et dix mille ans, et tous maîtres de l'art
Onques n'auraient compris la moindre part
De la beauté qui mon cœur a conquis.

Mais mon Simon fut vif (*vivant*) en Paradis
Avant que cette en eût fait son départ,
Où il la vit, et la peignit sans fard,
Pour faire ici foi des biens interdits.

L'œuvre fut bien de celles qu'au ciel faites
L'on peut penser, non parmi les humains
Où par maints cas (*accidents*) les beautés sont défaites.

Bien fut courtois; mais depuis que ses mains
Vinrent çà-bas en la vie mortelle,
Ne se saurait jamais plus peindre telle.

III

Ces diverses conceptions de l'amour n'ont pas eu chez nous une égale fortune. Autour de 1550, la Pléiade se jette à corps perdu dans l'imitation de Pétrarque. On pétrarquise sans mesure. Jusqu'à la fin du siècle Pétrarque et ses successeurs seront les grands maîtres de notre poésie amoureuse. Mais, pour imiter les subtilités de l'amour italien, nos poètes sont obligés de se guinder, ils se mettent à la torture. De là des réactions passagères. Du Bellay, après avoir pétrarquisé d'un bout à l'autre de l'*Olive*, se ressaisit et se moque des grâces affectées de Pétrarque. Ronsard échappe à Pétrarque par l'imitation d'Anacréon, et, grâce à son autorité, l'anacréontisme devient fort à la mode chez ses disciples. D'autres, comme Magny, se délassent dans l'imitation d'Ovide, de Catulle et de Properce, et chez Passerat on sent parfois un amour réaliste et naturel qui semble tout à fait dégagé de l'influence italienne. Mais l'amour-passion, l'amour-torturant n'a guère produit d'œuvres durables dans notre poésie du seizième siècle.

Au reste, le rôle des traducteurs n'a pas été de préparer les œuvres originales de nos poètes. Tout ce qu'ils ont pu

pour eux, ç'a été de contribuer à façonner la langue et de leur préparer un public. L'*Anacréon* de Belleau, l'*Homère* de Salel et de Jamyn n'auraient pas suffi à inspirer à Ronsard ses généreuses ambitions et à faire de lui l'artiste que nous aimons. Il lui fallait une profonde connaissance des textes grecs, de même qu'un contact direct avec les poésies latine et italienne était nécessaire à du Bellay. On lisait pourtant les traductions de poètes, on les a beaucoup lues, et cela nous assure que leur influence n'est pas négligeable.

CHAPITRE III

LES TRADUCTIONS DE PROSATEURS GRECS ET LATINS

I. **L'Histoire** : *Claude Seyssel, traducteur de Diodore de Sicile; Pierre Saliat, traducteur d'Hérodote; Blaise de Vigenère, traducteur de Chalcondyle; Jacques Amyot, traducteur de Plutarque.* — II. **La morale** : *Jacques Amyot, traducteur de Plutarque* (Œuvres morales). — III. **Les œuvres d'imagination ; le roman** : *Jacques Amyot, traducteur d'Héliodore et de Longus.* — IV. **Les sciences** : *Claude Pinet, traducteur de Pline l'Ancien.* — V. **La Bible et les ouvrages des saints Pères.** — VI. **Ouvrages latins modernes** : *Jacques Grévin, traducteur de Jean Wier.*

Les traductions de prosateurs pouvaient prétendre à un rôle plus important. Elles pouvaient dispenser de recourir au texte ancien. Dans la prose, en effet, l'idée était moins dépendante de la forme que les Grecs et Latins lui avaient d'abord donnée. Mise en français, elle avait la même vérité, la même efficacité pour instruire et meubler les esprits.

Dès la fin du quinzième siècle l'imprimerie répand des traductions de prosateurs anciens. Mais, sauf quelques exceptions, ce ne sont guère que des traductions d'auteurs latins. Vers 1530 ou 1535 elles se multiplient d'une manière considérable, et, dans le même temps, il devient possible de lire en français un bon nombre d'ouvrages grecs. La Pléiade ne cherche pas à interrompre ce mouvement; elle l'encourage au contraire, et du Bellay déclare que c'est rendre un grand service à la langue que de l'enri-

chir de toutes les connaissances antiques. L'activité des « translateurs » ne se ralentit que vers la fin du siècle, quand on eut mis en français à peu près tout ce qui avait chance d'intéresser le public.

Il y aura lieu de nous arrêter surtout aux traductions d'auteurs grecs. Celles-là, en effet, ont eu une action tout particulièrement importante au point de vue de la diffusion des idées. Ce n'est pas que le bagage intellectuel des Grecs diffère de celui des Romains qui leur ont tout emprunté. Mais les hommes de lettres au seizième siècle se recrutaient principalement dans la classe la plus instruite de la nation, la classe des magistrats et des hommes de loi. Or, ils avaient parfois une connaissance assez approfondie du latin. Ils n'avaient pas besoin d'interprètes pour lire les auteurs latins, ils pouvaient en général les connaître directement dans le texte, et ils se piquaient de le faire. La connaissance du grec était beaucoup moins commune. On en avait bien quelque teinture, mais il était assez rare qu'on pût le lire couramment. Aussi savait-on grand gré aux traducteurs d'ouvrir les trésors de la littérature grecque. Les traductions du latin s'adressaient surtout à un public moins lettré. Les traductions du grec étaient utiles à tout le monde. Elles vulgarisaient des œuvres dont l'accès était beaucoup plus malaisé.

La connaissance du grec a pénétré si lentement en France que, pour la plupart, les traductions d'ouvrages grecs ont été faites non sur le texte, mais sur des traductions latines. Sans doute un Grec d'origine comme Jacques de Vintemille, un érudit comme Amyot sont capables de comprendre le grec, et, tout en s'aidant de traductions latines, c'est le texte grec qu'ils suivent d'ordinaire. Mais au seizième siècle on ne les imite que rarement. Il en résulte que les chances d'inexactitude sont doublées : aux contresens et aux infidélités de la traduction française s'ajoutent les contresens et les infidélités de la traduction latine. Quand les deux traducteurs sont savants et diligents, le mal est tolérable : c'est le cas, par exemple, pour les traductions de Seyssel, quand Seyssel a pour se guider le latin de Las-

caris. Mais quand Saliat traduit la traduction latine d'Hérodote par Valla, les érudits comme Henri Estienne ne contiennent plus leur indignation. Pour des lecteurs du vingtième siècle les traductions du seizième sont en général très inexactes. Les instruments du travail philologique n'étaient pas encore assez perfectionnés pour qu'on pût serrer constamment de près le sens d'un auteur difficile. Et puis, pour la plupart, ces traductions étaient trop hâtives : on ne faisait pas œuvre de savants, on voulait agir, répandre des idées utiles, diriger la pratique de la vie. Qu'importait une précision minutieuse? L'essentiel était d'aller vite.

De là encore l'habitude de moderniser l'antiquité, habitude qui est constante à cette époque. On ne cherche pas à conserver aux institutions anciennes leur caractère propre et distinctif. Volontiers on les désigne par des termes modernes qui, représentant des choses modernes, les rendent actuelles en quelque sorte, contemporaines, et les défigurent par conséquent en leur prêtant les traits de la civilisation du seizième siècle. Et cela encore est très naturel : puisqu'on veut agir avant tout, puisqu'on veut adapter à la pratique moderne les idées anciennes, pas n'est besoin de leur conserver un cadre exotique qui dépayse le lecteur; mieux vaut les rapprocher de nous, donner des équivalents moins exacts sans doute que ne seraient les termes spéciaux, mais qui parlent bien davantage à l'imagination. Et voilà comment les anciens se mettent à nous entretenir de ducs, d'églises, d'évêques, de marguilliers, de saints cantiques, d'escadrons, de compagnies de gendarmes, de capitaines généraux de la gendarmerie, de secrétaires d'Etat, etc. Tout cela fait un habit un peu moderne aux vieux textes, et les puristes ont peut-être lieu de se plaindre; mais combien le passé retrouve de vie dans ce contact avec le présent? Il y a des mots qui ne peuvent pas se traduire, parce qu'ils représentent des choses qui sont propres à une civilisation. Plutôt que de les conserver dans leur forme barbare, plutôt que d'alourdir la phrase de termes morts ou des longues paraphrases qu'ils auraient exigées, les traducteurs du seizième siècle leur substituaient des termes qui

désignaient des choses analogues dans leur propre civilisation. Ils donnaient des récits anciens une sorte d'adaptation esthétique. Leurs narrations y gagnaient en vivacité, et le plaisir des lecteurs en était grandi. En même temps ils rapprochaient d'eux les hommes du passé, et, les sentant plus voisins, ils étaient plus disposés à profiter de leur expérience.

De tous les genres littéraires cultivés par les anciens, l'histoire est peut-être celui qui a le plus tenté les traducteurs au seizième siècle.

> L'histoire (1), disait Montaigne, c'est mon gibier en matière de livres. [Et encore :] Les historiens (2) sont ma droite balle, car ils sont plaisants et aisés; et quand et quand (*de plus*) l'homme en général, de qui je cherche la connaissance, y paraît plus vif et plus entier qu'en nul autre lieu, la diversité et vérité de ses conditions internes, en gros et en détail, la variété des moyens de son assemblage et des accidents qui le menacent... En ce genre d'étude des histoires il faut feuilleter sans distinction toutes sortes d'auteurs, et vieils et nouveaux, et baragouins et français, pour y apprendre les choses de quoi diversement ils traitent.

Et tous répètent, chacun à sa façon, que l'histoire est agréable et utile : agréable parce qu'elle présente un imbroglio de faits, d'anecdotes, d'aventures à la manière d'un roman; utile parce qu'elle est un roman vrai, parce qu'elle met à la disposition des lecteurs un ample magasin d'expériences dont qui veut peut profiter, d'expériences politiques pour les hommes d'Etat, d'expériences militaires pour les capitaines, d'expériences morales pour tous. Elle prolonge en tous sens, indéfiniment nos observations personnelles, et nous permet d'améliorer notre vie par l'exemple d'autres vies semblables.

Tous les traducteurs à l'envi redisent cela dans leurs préfaces. Ecoutez comment Jacques Colin présente au public la traduction que Seyssel avait faite de Thucydide.

(1) *Essais*, I, XXVI.
(2) *Ibid.*, II, X.

Il la dédie à « la très illustre et très haute excellence des princes et à la très honorée magnificence des seigneurs et nobles français », afin de bien marquer que l'objet du livre est de donner aux gentilshommes des enseignements politiques et militaires.

La sentence, leur dit-il, usurpée par les anciens disant toute personne ignorante être mauvaise, à bon droit a été reçue, et jusque-là approuvée, que Térence n'a point douté de faire dire par un vieillard expérimenté que la terre ne porte rien pire qu'un homme ignorant. Car comme il soit en toutes choses incivil et impertinent, en cela il est intolérable qu'il ne trouve rien bien fait sinon ce qu'il fait lui-même. Et certainement ignorance est moult déconvenable et malséante en toutes personnes, mais en celles des nobles d'autant plus réprouvable et pernicieuse que, tout ainsi qu'ils surmontent les autres en dignité de sang, richesse, accoutrements et autorité, ce leur est grand'honte s'ils ne les surpassent en excellence du savoir qui appartient à leur vocation consistant plus aux charges et maniements publics (principalement en ce royaume de France, où coutumièrement le prince, qui, seul, ne pourrait vider tant d'affaires, se repose de la plupart sur la bonne fiance qu'il a en eux) qu'à un tas de déduits (*divertissements*) inutiles et exercices récréatifs, où ils perdent une grande partie de leur temps, qui serait beaucoup mieux employé à apprendre le rôle du personnage qu'il leur convient jouer au théâtre de la chose publique, quand ce vient à leur tour et rang. A laquelle coûte trop cher s'il faut qu'ils deviennent sages à ses dépens, comme d'apprendre en faisant la guerre que la guerre est une chose en toutes manières à éviter. Car très misérable est la prudence qui seulement est acquise par usage. Et est certain que ceux qui défaillent de prudence et de savoir ne pourraient faire beaux faits en temps de guerre ni de paix. A quoi regardant Salomon, roi de Judée, après que celui qui peut donner toutes choses lui eut baillé choix de demander ce qu'il voudrait, ne requit sinon sapience, laquelle advient, ou par un souverain privilège de nature, ou est acquise par une grande connaissance de lettres jointe à un bon sens naturel... qui est le timon du navire, et est de telle vertu et efficace que, par le moyen de lui, comme dit Cicéron, il s'est trouvé plusieurs grands et vertueux personnages sans doctrine. Et plus est capable de louange et vertu le naturel sans doctrine que la doctrine sans naturel. Et toute-

fois pour bon qu'il soit, se fier en lui, et l'employer sans expérience à prendre parti sur la multitude des événements différents qui surviennent d'heure à autre en ce monde, est aussi périlleux que d'entreprendre un navigage sans calamite (*pierre d'aimant*), car si bien le navire est bon et fort, et bien garni et équipé de voile et de sartie celui qui est dedans ne saurait pourtant connaître en un fortunal (*tempête*), quel vent souffle, ni la route qu'il doit tenir, sans la boussole. Au moyen de quoi a toujours été dit que l'expérience est maîtresse des choses, nous enseignant à nous régir et gouverner ès présentes et à venir par le jugement et mémoire des passées. Mais quand ceux qui entendent les matières parlent d'expérience, ils ne s'arrêtent pas à celle-là dont est venu le proverbe qui dit « en gâtant l'on apprend », ni en celle qui s'acquiert en la seule vie d'un homme, car elle est trop brève, frêle et caduque pour faire due provision de toutes les preuves, dont nous avons métier (*besoin*) en ce mondain pélerinage. Et moins sans lettres de soi-même est suffisante, pour nous donner claire connaissance de l'antiquité, laquelle est si convenable et requise que l'ignorance d'elle, ainsi que met Paul-Emile, contraint ceux mêmes qui sont envieillis ès études des autres arts libéraux, toujours sembler enfants, ignares du sentiment et vie commune, vivre comme étrangers au pays de leur nativité, et peu dignes d'être appelés au gouvernement de la chose publique et à la compagnie des conseils. Ains (*mais*) veulent signifier la louange que nous donnons en langage français à un homme excellent quand nous disons « il sait beaucoup et a beaucoup vu », et parlent de celle expérience qui est conjointe avec littérature, car, comme dit sagement messire Philippe de Commynes en son histoire, plus se voit de choses en un seul livre en trois mois que n'en sauraient voir à l'œil vingt hommes de rang, vivant les uns après les autres. Avec ce la civile et militaire discipline, les constitutions et lois des royaumes, les façons par lesquelles ils sont acquis et entretenus, les moyens par où ils viennent en décadence, et derechef par où ils sont rétablis et remis ; toutes ces choses sont contenues seulement en la description des bonnes histoires, et non ailleurs, la méprisance desquelles avec faute de les avoir sues a bien souvent été cause de très grandes ruines et totales destructions de plusieurs Etats, et sera encore, tant que l'outrecuidance avec le déprisement des bonnes doctrines aura plus de vogue que la contemplation de l'antiquité inventeresse de toutes bonnes choses. Dont ayant claire intelligence, le très

vertueux, très magnanime et très chrétien François, premier de ce nom, par la grâce de Dieu roi de France, mon souverain seigneur et maître, et sachant l'utilité que lui a portée la connaissance des histoires tant en armes qu'en conseils à se gouverner et conduire en la diversité de ses fortunes, il a voulu non seulement témoigner, mais aussi mettre en évidence et communiquer par un acte formellement contraire à un autre du grand Alexandre le fruit et délectation que l'on en doit attendre et percevoir. Mais après que nous les aurons tous deux récités, vous jugerez lequel est le plus digne de louange. Etant Alexandre jà passé en Asie, il eut nouvelles comment Aristote son précepteur avait publié et mis en communication les livres des sciences spéculatives, pour laquelle cause lui escrivit une lettre de cette teneur : « Ce n'est pas bien fait à toi d'avoir « publié les livres de science spéculative, car en quelle chose « désormais serons-nous plus excellents que les autres si les « doctrines que nous avons apprises commencent à être connues « à chacun? Quant à moi, j'aimerais mieux être excellent en « science que en puissance. Et adieu. » Les sciences qu'il appelle spéculatives sont les métaphysiques, lesquelles au témoignage de Plutarque, sont de nulle utilité, tant à apprendre, qu'à enseigner. Et toutefois, Alexandre était mal content qu'elles fussent communiquées. Mais le roi François ayant en sa librairie Thucydide, Athénien, translaté en notre langue par un tel personnage que fut messire Claude de Seyssel, qu'il solennise pour son chef-d'œuvre, pource que ledit livre ne se trouvait ailleurs, de son propre mouvement a été content d'en faire part aux princes, seigneurs et gentilshommes de son royaume, encore qu'il fût historiographe tant estimé entre les siens qu'ils lui firent dresser une statue ayant la langue d'or, pour l'élégance et vérité qu'il avait suivies en son histoire, et que Démosthène, prince de tous les orateurs qui jamais furent, y prit tant de goût qu'il le voulut écrire par huit fois de sa propre main. Et à la vérité, nul de tous ceux qui s'en sont mêlés onques approcha de lui à décrire les délibérations, exploits et événements, gardant ce qui convient aux personnes, lieux et saisons; de sorte que pour être compris et contenus les exemples de tous humains offices et devoirs, tant en ce volume qu'en ceux de Diodore, Sicilien, des satrapes et successeurs d'Alexandre, et d'Appien, Alexandrin, des guerres civiles et foraines (*étrangères*), tous trois d'une même translation, tous trois reposant en la royale librairie (*bibliothèque*), tous trois non trouvables ailleurs en

vulgaire, le roi, voyant que la science des langues étrangères n'était encore généralement épandue (*répandue*) parmi la noblesse de son royaume, a voulu cette compagnie être mise comme sur un perron, dont elle soit vue de toutes parts, afin que, de ce qui y sera trouvé imitable et bon à ensuivre, l'on en prenne et tourne les enseignements au profit de la chose publique et édification de soi-même, et ce dont l'on verra la fin et commencement contrarier à honnêteté, soit prudemment considéré pour se garder d'enchoir au semblable. De là est, mes très redoutés et mes très honorés seigneurs, que, en lieu des Tristans, Girons et Lancelots, et autres qui emplissent les papiers de songes, et où plusieurs ont souvent mal colloqué les bonnes heures, vous avez par le bénéfice du roi non moins fructueux que délectable passe-temps, à connaître quelles gens furent Périclès, Nicias, Antigonus, Lysimachus, Eumène, Annibal, Scipion et plusieurs autres sages et vaillants capitaines, dont les gestes mémorables tant décrits ès volumes dessus-mentionnés, vous donnent occasion de tâcher à votre pouvoir, à vous transformer ès vertus que vous verrez en tels personnages reluire, et faire votre profit des fautes que vous apercevrez y être notées (*blâmées*) en prenant finablement pour escorte et guide cette doctrine historiale, qui est (ainsi que dit Cicéron) le témoin des temps, la lumière de vérité, la vie de mémoire, la maîtresse de la vie et la messagère de l'antiquité en tous et chacuns les passages de l'une et de l'autre fortune, qui vous donnera la claire lumière de vraie expérience, pour vertueusement vous y conduire, et honorablement en échapper, à la très grande consolation et satisfaction de votre esprit.

Prenons un autre témoignage et demandons-le à l'un des principaux traducteurs de la fin du siècle. Nous verrons que la conception de l'histoire est bien restée la même. Voici comment s'exprime Goulard en tête de son *Histoire du Portugal* sur laquelle nous aurons à revenir.

La sagesse et justice que nous contemplons en Dieu, et selon laquelle toutes nos pensées, délibérations, entreprises et actions doivent être réglées, se manifeste ès commandements de la première et seconde tables de la loi morale, lesquelles sont autant de beaux rayons de la sagesse de Dieu qui a discerné si bien les choses bonnes d'avec les méchantes, ayant infus

quelque clarté de tels rayons ès entendements de tous hommes, et iceux fait paraître plus à découvert en la montagne de Sinaï, prononçant de sa bouche sacrée ses commandements afin de renouveler ce que les ténèbres de péché et de notre corruption tâchent d'ensevelir. Alors donc il s'est montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'ils doivent à sa haute majesté et à leurs prochains. Or les histoires, en la plupart de ce qu'elles contiennent, ne sont sinon des miroirs bien polis qui montrent par les divers exemples que nous y lisons plusieurs évidents témoignages de cette sagesse et loi de Dieu, au gouvernement des Etats du monde et en la vie des grands et des petits. Quand nous y voyons les méchantes résolutions et exécutions suivies de grands malheurs, au contraire, la piété, la justice, bref, les vertus récompensées et favorisées de bénédictions et assistance de Dieu, cela touche et émeut beaucoup plus nos cœurs à aimer le bien et haïr le mal que si nous n'avions que les simples commandements ou défenses. C'est donc chose profitable en la lecture de l'histoire d'appliquer les exemples qui nous y sont décrits aux règles de la vie humaine, dont la première est que nous tenions pour résolu que Dieu est auteur des légitimes vocations, qu'il maintient le monde, est tout-puissant et juste, demande qu'on le craigne et honore, et récompense ses serviteurs, qu'il hait et punit l'impiété, l'injuste violence, la tyrannie, l'orgueil, les larcins, meurtres, paillardises et autres telles méchancetés, et qu'après avoir supporté ceux qui le méprisent il les frappe tant plus rudement. Mais entre tous ceux qui doivent avoir l'œil fiché sur l'histoire, les magistrats et gouverneurs de la société humaine, soit en monarchie, en aristocratie ou en démocratie, doivent être les premiers pour remarquer les bons conseils des princes vertueux, *item* les causes du changement et renversement des villes et royaumes, les sources des guerres et calamités publiques. Ils voient en l'histoire beaucoup d'excellents personnages qui, par justice, bonté, clémence, magnanimité en guerres nécessaires, patience et modération en leurs déportements, de petits sont devenus très grands, ont heureusement gouverné leurs Etats et laissé leurs sujets en toute prospérité, comme à l'opposite, par tyrannie, dissolution, envie, orgueil, trop grande confiance sur le bras de la chair, haines et dissensions secrètes, les grands royaumes ont souvent été ruinés, Dieu transportant la domination d'une personne ou d'un peuple à l'autre, à cause de l'injustice, comme en parle le sage. L'histoire avertit les princes

et seigneurs de bien considérer les semences et origines des confusions publiques, afin de les fuir soigneusement, comme le sage pilote se donne garde des écueils et sablons mouvants, de faire naufrage et perdre soi-même avec ses passagers. Et comme les hommes d'aujourd'hui sont de la même pâte de ceux de jadis ainsi voit-on au gouvernement public et particulier renaître mêmes affaires, conseils, occasions, événements, misères et malheurs qu'autrefois. Il n'y a que changement de personnes qui comparaissent les unes après les autres sur ce grand théâtre de la vie humaine, pour prendre l'habit que leurs compagnons ont laissé, et jouer même rôle en substance, n'y ayant différence qu'en quelques particularités dont la principale est du plus ou du moins, comme les impiétés et injustices anciennes se voient ès histoires de notre temps plus grandes en quelques particuliers, moindres ès autres, mais toujours conspirant à même fin. Autant en faut-il dire des vertus dont l'histoire ancienne et moderne nous présente les exemples. Outre plus il y a en l'histoire des instructions propres à tous Etats pour abhorrer le vice et chérir la vertu en quelque temps que ce soit. Surtout les merveilleux effets de la providence de Dieu qui fait tête aux orgueilleux, les renverse pieds contre-mont, voire les acravante (*écrase*), nous admonestent de sentir notre petitesse et vanité, nous commandent d'être modérés, humbles, équitables, dépouillés de toute fiance de nous-mêmes, pour ne remuer ni entreprendre chose que bien à point et dont nous ne pesions exactement les conséquences afin de nous avancer quand il faut demeurer coi, comme, au contraire, elle nous incite à entreprendre et suivre courageusement ce que requiert notre vocation, et montre qu'en bien faisant nous devons être paisibles en nos cœurs, encore que souventes fois l'événement soit tout autre que nous n'attendions.

Et là-dessus Goulard s'efforce de démontrer que l'histoire du Portugal, qu'il présente au public, saura faire aimer la vertu et détester le vice, répandre la connaissance de l'homme et donner des leçons de prudence politique et militaire. Sans cela elle n'eût pas valu la peine d'être traduite. On voit bien chez lui, et beaucoup mieux encore chez quelques autres, l'exagération de cette méthode. On est tenté de plier l'histoire aux exigences de la morale. Il

faut qu'elle justifie des conceptions *à priori*, que les hommes de bien y soient récompensés, que les méchants reçoivent le salaire de leurs crimes, que l'impie surtout soit foudroyé par la colère divine.

Jacques Colin et Simon Goulard expriment ici l'opinion de tous leurs contemporains. Au seizième siècle l'histoire n'est pas une science ; elle fournit des matériaux à la constitution des divers arts qui améliorent la vie. C'est un vaste répertoire d'expérimentations où l'on vient chercher des règles de conduite, de beaux exemples à imiter. Sans elle, répètent les historiens, la philosophie resterait sans force : l'histoire la met en action et lui donne la vie. Jean Bodin a exprimé cette conception d'une manière très curieuse dans sa *Méthode pour apprendre l'histoire* (1). L'histoire, nous dit-il, se recommande à nous par sa facilité, par son agrément, mais surtout par son utilité. Et pour mettre en relief cette utilité, il demande qu'on dresse des tables de « lieux communs », comme disaient les anciens, ou d'idées générales, à la manière de celles qu'avaient dressées Valère Maxime, Stobée, d'autres encore, et qu'à mesure qu'on rencontre des exemples capables de nous donner quelque leçon pratique, on les classe sous les rubriques correspondantes. Ainsi de chacun d'eux on tirera le fruit qu'il est capable de porter; il ne risquera pas de rester stérile. Bodin recommande encore de réunir les exemples qui donnent des enseignements contraires, d'indiquer pour chacun par des signes dans quelle mesure il est conforme à l'honnêteté comme à l'utilité. De la sorte se dégageront spontanément dans l'esprit du lecteur de petites règles pratiques qui tendront à gouverner sa vie. En tout cela Bodin ne fait que systématiser ce que tous faisaient autour de lui.

Claude de Seyssel est l'un des premiers qui, sentant cette utilité particulière des histoires, ait formé le dessein de les traduire en français. Il a offert au roi dans cet habillement nouveau Justin, Appien, deux livres de Diodore, l'*Anabase*

(1) *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*. Paris, 1566.

de Xénophon, l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, surtout Thucydide. Bien qu'il ne comprît pas le grec, il allait, comme l'on voit, de préférence aux ouvrages grecs, comme moins accessibles que les latins. Toutes ces traductions furent publiées après sa mort. Louis XII, qui les avait provoquées, les garda manuscrites dans sa bibliothèque. Son successeur François Ier les fit imprimer, afin que toute sa noblesse pût profiter de leurs enseignements. Originaire d'Aix en Savoie, Claude de Seyssel professa le droit et l'éloquence à Turin jusqu'à l'âge de cinquante ans environ. C'est le roi qui l'appela en France. Il le chargea de nombreuses missions diplomatiques et fit de lui un haut dignitaire de l'Eglise, puisque Seyssel, après avoir été évêque de Laon, puis de Marseille, était archevêque de Turin lorsqu'il mourut. Peut-être ces honneurs furent-ils les récompenses de simples traductions, tant les traductions avaient alors de prix. En tout cas, tout grand personnage qu'il était, Seyssel ne dédaigna pas de continuer ses « translations ». Bien lui en a pris, car ses ouvrages originaux ont été très vite oubliés, et c'est d'elles que lui vient sa réputation littéraire. On y loue surtout la pureté et la fermeté du langage, qualités rares au début du seizième siècle. Voici quelques extraits de sa traduction de Diodore (1), qui nous en offriront un spécimen.

(1) Voici le titre de cet ouvrage : *Histoire des successeurs d'Alexandre le Grand, extraite de Diodore Sicilien, et quelque peu des vies écrites par Plutarque, translatée par messire Claude de Seyssel, conseiller et maître des requêtes du roi Louis, roi de France, douzième de ce nom.* — Ce sont les derniers livres de l'histoire de Diodore (à partir du dix-huitième), auxquels sont joints, comme le titre l'indique, quelques extraits de la *Vie de Démétrius*, de Plutarque. Le volume parut en 1530. En 1535 Antoine Macault traduisit les trois premiers livres du même auteur. Amyot découvrit plus tard en Italie les livres X à XVII et en publia la traduction en 1554.



CLAUDE SEYSSEL

TRADUCTEUR DE DIODORE DE SICILE (1)

COMME LE CORPS D'ALEXANDRE FUT PORTÉ DE BABYLONE A ALEXANDRIE, ET LA FORME DU CHARIOT ET DE LA POMPE (2)

Ce temps pendant Arrideus, qui avait eu la charge de faire porter le corps d'Alexandre, après qu'il eut parachevé le chariot où il devait être porté et apprêté tout le remanant (*le reste*) de l'appareil, se voulait déjà mettre en chemin. Mais pour tant que (*parce que*) l'artifice et l'ouvrage d'icelui chariot était moult somptueux et singulier et convenable à la gloire et à la grandeur d'Alexandre, non pas tant pour la dépense, combien qu'elle coûtât maints talents, comme pour la singularité et excellence de l'artifice et digne de mémoire, m'a semblé n'être point hors de propos de m'arrêter quelque peu à la description d'icelui. Et premièrement fut faite une châsse selon la grandeur du corps toute d'or massif, forgé et battu au marteau. Laquelle fut remplie d'épices et d'autres drogues aromatiques, tant pour donner bonne odeur comme pour préserver le corps de corruption et putréfaction, et avait le couvercle de même proportionné à la châsse, ouvré curieusement et artificieusement, qui couvrait ladite châsse de tous côtés. Et pardessus icelle avait un drap de cramoisi broché et ouvré d'or en toute excellence d'ouvrage. Sur lequel était mis le harnais

(1) Historien grec de la fin du premier siècle avant Jésus-Christ. Il a écrit une histoire universelle dont nous possédons d'importants fragments.
(2) Liv. Ier, chap. XI.

(*armure*) du défunt, pour tant qu'ils (*parce qu'ils*) voulaient que tout l'ouvrage ensemble représentât une figure de ses hauts faits. Après firent amener le chariot, sur lequel on le devait porter, qui était couvert d'un tabernacle, élevé en manière d'une voûte toute d'or, auquel était attachée une lame d'or large de huit pieds et longue de douze. Et dessous icelle avait un lit et trône royal de la même grandeur tout carré, duquel sortaient des têtes de cerfs et bœufs bien sculptées et ouvrées qui portaient à leurs cols des cercles d'or de deux paumes de large, desquels pendaient les blasons d'Alexandre, tels que l'on avait accoutumé de porter aux grandes solennités, peintes et variées de diverses couleurs bien appropriées. Et aux extrémités d'icelui lit et trône avait des franges longues en manière de files, auxquels pendaient des grandes campanes (*cloches*) que l'on pouvait ouïr de bien loin. Et à tous les coins dudit tabernacle était la statue de la déesse Victoire toute d'or qui portait un trophée en sa main. Icelui tabernacle voûté était soutenu par petits piliers tous d'or dont les chapiteaux étaient ouvrés et émaillés d'ouvrage d'Ionie. Au dedans des piliers y avait un treillis aussi d'or épais d'un doigt, et, joignant audit treillis, y avait quatre tableaux tous d'une mesure, à chacun coin le sien, également distants l'un de l'autre, qui avaient diverses images sculptées. Car au premier avait un chariot sur lequel était Alexandre assis, tenant un sceptre en sa main, très bien accoutré; et autour de lui était premièrement une bande de Macédoniens, tous en habillements de guerre et une autre de Persiens qui étaient appelés porte-pommes, lesquels étaient pareillement en armes au-devant desdits Macédoniens. Au second tableau étaient sculptés les éléphans qui venaient après lesdits gendarmes, accoutrés tout ainsi qu'on les mène à la bataille, portant sur eux leurs gouverneurs et combattants, c'est à savoir du côté devant Indiens et du côté derrière Macédoniens, tous armés et accoutrés en la manière qu'ils avaient accoutumé d'être en la guerre. En la troisième étaient sculptées les batailles (*troupes*) et escadres des gens de cheval qui se préparaient comme pour combattre. Et en la quatrième étaient sculptés les navires tout équipés et préparés pour la bataille. A l'entrée du tabernacle avait deux lions tout d'or, assis comme s'ils regardaient ceux qui voudraient entrer dedans. Et entre les piliers avait certains menus feuillages d'or subtilement ouvrés qui venaient en montant petit à petit jusques aux chapiteaux d'iceux piliers. Et dessus de tout avait

un ciel de cramoisi, en manière d'un pavillon, qui couvrait le tabernacle environné par dehors au sommet d'une grande couronne d'or en manière de feuille d'olivier, dont, quand les rais (*rayons*) du soleil frappaient contre, sortait une resplendeur si reluisante et flamboyante qu'il semblait de loin une foudre. Le lit et trône, qui était sous le tabernacle, était assis sur deux essieux que quatre roues persiennes tournaient. Lesquelles roues n'avaient, fors les extrémités qui touchaient la terre, de fer, et le remanant (*le reste*), qui était au dedans, ensemble les rais (*rayons*) était tout doré; et les boutains qui sortaient des roues étaient tout ouvrés d'or, en forme de têtes de lions qui mordaient un dard tout d'or, lequel servait de chevilles pour retenir les roues. Et entre lesdits deux essieux avait un pôle rond et mobile attaché par tel artifice qu'icelui tabernacle et le lit et trône qui était dessous, allant le chariot par montées et par vallées, demeurait toujours tout droit sans pendre ne vaciller d'un côté ne d'autre. Le chariot avait quatre timons et un chacun d'iceux avait quatre jougs, et à chacun joug avait quatre grands mulets attelés qui le tiraient en manière qu'il y avait en tout soixante-quatre mulets tous élus et choisis de puissance et de beauté excellente, lesquels portaient tous couronnes d'or sur leur tête, et aux mâchoires portaient campanes (*cloches*) toutes d'or, et au col grands colliers d'or, chargés de pierres précieuses. En telle manière était le chariot accoutré, lequel pour tant qu'il (*parce qu'il*) était plus somptueux et plus magnifique à le voir qu'il n'est possible de le décrire, venaient pour le bruit (*réputation*) et renommée d'icelui gens de tous côtés pour le voir. Et quand il arrivait en quelque cité, les citoyens n'étaient pas contents de lui avoir été au-devant pour le regarder, mais encore au départir l'allaient accompagner, car tant le trouvaient beau, riche, magnifique et excellent qu'ils ne se pouvaient soûler de le regarder.

A la conduite d'icelui avait grand nombre de pionniers qui allaient aplanant et rabotant les chemins par là où il devait passer. Et pour la compagnie y avait grand nombre de soudards (*soldats*) tous richement armés et accoutrés qui suivaient le corps. En telle pompe et magnificence ayant Arrideus mis environ deux ans à faire tout l'appareil porta le corps d'Alexandre en Egypte. Au-devant duquel vint Ptolémée avec tous ses gendarmes jusques à l'entrée de Syrie, et mit tout son étude et toute son entente à l'honorer, et ne fut pas d'opi-

nion qu'on le dût pour lors porter au temple de Hammon, comme il avait ordonné, mais qu'on le dût laisser en repos en la cité d'Alexandrie qu'il avait lui-même fondée, laquelle était l'une des plus belles et plus renommées du monde. Et afin que ledit corps reposât plus honorablement, lui fit icelui Ptolémée édifier un temple convenable à la grandeur et dignité dudit Alexandre, auquel fit faire les jeux et les sacrifices funéraux en la manière de celui temps appartenant à un prince. Pour raison de laquelle gratitude icelui Ptolémée fut estimé et rémunéré non pas des hommes tant seulement, mais encore des dieux. Car les hommes entendant sa magnanimité et la gratuité qu'il avait usée envers son prince et seigneur venaient de tous côtés habiter en Alexandrie et lui offrir leur service à la guerre, jaçoit (*bien que*) qu'ils entendissent que l'exercite (*armée*) royal que menait Perdiccas viensît contre lui, et que par ce moyen lui et son Etat étaient en grand danger. Et les dieux pareillement, voyant sa bonté, sa franchise et son humanité envers ses amis, le délivrèrent de plusieurs grands dangers.

COMME EUMÈNE FIT ENSEVELIR LES MORTS, ET DU CAS MERVEILLEUX QUI ADVINT DE DEUX FEMMES INDIENNES (1)

Combien qu'Eumène fût averti par les espies (*espions*) du partement (*départ*) des ennemis ne s'efforça pas pourtant de les suivre, voyant que ses gens étaient tous travaillés et recrus (*rendus, épuisés*) pour la bataille qu'ils avaient eue, ains s'arrêta à faire ensevelir les morts, ce qu'il fit en grande magnificence, et en ce faisant l'on vit une chose nouvelle et inopinée que les Grecs trouvèrent bien étrange. Car étant en cette bataille mort Ceteus, capitaine des Indiens, se trouvèrent deux de ses femmes qu'il avait menées avec lui en celle guerre, dont l'une il avait épousée nouvellement, et l'autre aucunes années devant, lesquelles montrèrent toutes deux la grande amour et excessive qu'elles lui portaient. Car il faut présupposer que jadis la loi était aux Indes que les mariages se faisaient par la volonté et accord des mariés, sans qu'il fût besoin que les pères ne les mères y consentissent, dont il advenait souvent

(1) Liv. II, chap. XIII.

que plusieurs jeunes gens se mariaient ensemble par amourettes assez légèrement et qui n'étaient pas pareils, et après s'en repentaient. A l'occasion de quoi, plusieurs femmes incontinentes prenaient accointance à autres. Et pource qu'honnêtement ne pouvaient laisser leurs premiers maris, les faisaient mourir par poison, dont en celui pays l'on trouve grande quantité de toutes sortes, qui faisait la chose plus aisée, pour tant (*d'autant*) mêmement qu'il y en a d'aucuns si véhéments qu'en les approchant tant seulement de la viande (*aliments*) que l'on veut manger où des vaisseaux où elle est, icelle viande devient mortelle. Et pour tant que ce cas advenait souvent et que plusieurs maris mouraient tous les jours par tels moyens, quelque punition que l'on fît des femmes, quand les cas étaient atteints, firent une loi générale que, quand le mari mourrait, la femme fût brûlée avec son corps, si elle n'était enceinte, ou si elle n'avait enfants de lui ; et celles qui refuseraient d'être ainsi brûlées fussent réputées méchantes et comme telles ne pussent jamais avoir autre mari ni être reçues aux sacrifices ne aux autres actes publics avec les femmes de bien. Au moyen de laquelle loi le méfait, qui était si commun entre les femmes de faire mourir leurs maris, fut converti au contraire. Car, voyant la nécessité de la loi et le vitupère (*blâme*) et déshonneur que celles qui refusaient l'accomplir encouraient, n'étaient pas tant seulement soigneuses de la vie de leurs maris dont la leur dépendait, mais, quand le cas advenait, se débattaient les femmes, quand il y en avait plusieurs, laquelle aurait cette gloire et cet honneur d'être brûlée avec son mari, ainsi qu'il advint lors, car la loi voulait que l'une fût brûlée. Et pour tant qu'elles étaient deux, chacune d'icelles débattait son cas devant les ducs et capitaines de l'armée, pour avoir cette gloire. La plus jeune disait que l'autre était enceinte d'enfant, par quoi ne lui était loisible selon la loi de soi exposer au feu. Mais la plus vieille disait que, si comme elle était plus ancienne d'âge, lui était mieux dû celui honneur. Toutefois les commissaires qui furent députés pour connaître de ce différent, étant informés par le rapport des matrones que la première était grosse d'enfant, jugèrent que la plus jeune devait être préférée. Duquel jugement l'autre fut si très déplaisante qu'à grands pleurs et larmes jeta son habillement de tête par terre et s'arracha les cheveux, comme si on lui eût apporté quelques nouvelles bien mauvaises. Et de l'autre côté, celle qui avait eu la victoire s'en allait toute joyeuse au feu, accompagnée des

autres femmes ses domestiques qui lui mettaient chapeaux de fleurs sur la tête, comme si elle allait aux noces. Et pareillement était accompagnée de ses parents qui la conduisaient chantant hymnes et chansons convenables à sa vertu. Et, dès qu'elle approcha du bûcher, elle se commença à déshabiller de ses ornements dont elle avait à foison, tant d'anneaux et de bagues d'or que d'autres pierres précieuses qu'elle portait aux doigts, sur la tête, au col et par les bras; si les départait (*distribuait*) à ses amis et domestiques, afin qu'ils eussent souvenance d'elle. Et après qu'elle fut du tout (*entièrement*) déshabillée, son propre frère la mena par la main sur le bûcher, sur lequel, à la vue de tout l'exercite (*armée*) qui s'assembla là en grande admiration pour voir celui spectacle, fina (*termina*) sa vie très glorieusement. Car tout l'exercite (*armée*) environna par trois fois le bûcher avant que l'on y mît le feu. Et cela fait, elle embrassa étroitement le corps de son mari qui était dessus et fut brûlée avec lui sans jeter une seule voix (*parole*) de plainte ne de regret, dont tous ceux qui la regardaient furent mus à grande pitié, et les uns la louaient grandement, les autres blâmaient la loi des Indiens comme trop cruelle.

DE DEUX GRANDS INCONVÉNIENTS QUI ADVINRENT A TOUS LES DEUX CAMPS PAR FORTUNE (1)

La nuit ensuivant advint inopinément un grand méchef (*malheur*) à tous les deux camps. Car les Carthaginois, après la victoire, choisirent quelque nombre des prisonniers, c'est à savoir des plus beaux hommes, lesquels ils sacrifièrent aux dieux, pensant leur rendre par ce moyen grâces de ladite victoire. Et comme ils les brûlaient, ayant mis grande quantité de bois autour de leurs charognes pour les brûler, se leva un vent si impétueux qu'il jeta le feu dedans le tabernacle des dieux, qui était prochain à l'autel où se faisait le sacrifice, et de là en la tente de l'empereur, et successivement aux autres prochaines, tellement que tout le camp fut en grand tumulte et si en mourut plusieurs, les uns en cuidant (*cherchant à*) éteindre le feu, et les autres en voulant retirer et sauver leurs harnais (*armures*) et leurs bagages, car le feu était si soudain,

(1) Liv. III, chap. XXIV.

(*rapide*) pour tant que (*parce que*) les logis étaient de cannes et d'autre matière sèche, que nulle diligence y pouvait résister; mêmement pour la grande violence du vent qui jetait le feu trop impétueusement, en manière que, en peu d'heures tout le camp fut en flambe (*flamme*), et grand nombre de gens qui se trouvèrent en lieux étroits empêchés et brûlés. Et par ce moyen furent sans aucun délai bien punis de la cruauté qu'ils avaient usée envers lesdits prisonniers. Et davantage ceux qui se sauvèrent du feu à grand'peur et difficulté eurent un autre encombrier (*embarras*) encore plus grand. Car il advint par malheur que celle nuit plus de cinq mille de Libyens qui étaient avec Agathocle s'étaient partis de son camp à l'emblée (*à la dérobée*) pour eux aller rendre aux Carthaginois, lesquels ayant été rencontrés par ceux qui faisaient le guet desdits Carthaginois, et cuidant (*pensant*) ceux du guet que ce fût toute l'armée des Grecs qui vînt courir sur leur camp, en avertirent à toute diligence leurs gens. Si fut le bruit incontinent par tout le camp que les ennemis étaient illec (*là*) qui les venaient assaillir, dont ils furent si effrayés qu'ils ne surent autre chose faire fors que s'enfuir sans congé du capitaine et sans ordre, en tel desroi (*désarroi*) qu'ils s'occiaient (*se tuaient*) les uns les autres ne eux rencontrant, cuidant (*pensant*) que ce fussent ennemis pour tant qu'il (*parce qu'il*) était nuit et ne s'entre-reconnaissaient point; aucuns autres s'occirent (*se tuèrent*) en fuyant, qui tombaient par les rochers et barricanes de la grand'peur qu'ils avaient; de sorte qu'il en mourut plus de cinq mille, et les autres se retirèrent dedans la cité de Carthage, laquelle fut pareillement en tumulte; car les citoyens cuidaient (*pensaient*) que leurs gens eussent été défaits en bataille et craignaient grandement que les ennemis n'entrassent pêle-mêle avec les derniers. Et encore le jour venu, étant informés de la vérité, à peine se pouvaient-ils assurer (*reprendre assurance*) de la peur qu'ils avaient eue.

De l'autre côté, ceux qui étaient avec Agathocle, celle nuit même eurent un pareil méchef (*malheur*) et effroi, pour tant que (*parce que*) les Libyens, qui s'étaient partis de leur camp pour aller en celui des Carthaginois, voyant le feu et le désordre qui était audit camp, n'osèrent passer outre, ains s'en retournèrent au camp des Grecs, dont aucuns desdits Grecs qui les sentirent venir, cuidant (*pensant*) que ce fussent les ennemis, vinrent avertir Agathocle que les Carthaginois les venaient approcher, lequel incontinent fit commander que tous se

missent en armes; mais plusieurs sortaient à grand'peur dehors du camp, et après, voyant le feu qui sortait du camp des ennemis, et oyant (*entendant*) le bruit qu'ils faisaient, cuidaient (*pensaient*) certainement qu'ils viensissent frapper sur eux. Si furent en tel effroi qu'ils se mirent tous en fuite sans aucun ordre, et s'occiaient (*se tuaient*) les uns les autres en la même manière que faisaient les Carthaginois, tellement qu'il en y eut de morts plus de quatre mille, et les autres ne cessèrent toute la nuit de courir çà et là, et à peine le lendemain, entendant la vérité de la chose, s'en retournèrent dedans leur camp. En telle manière les deux armées par malheur et par erreur reçurent chacune grand dommage, comme il advient souvent en la guerre, ainsi que dit le proverbe.

PIERRE SALIAT

TRADUCTEUR D'HÉRODOTE

Hérodote semble avoir joui au seizième siècle d'une vogue particulière. Il était le père de l'histoire « prince et premier des historiens », comme l'on disait alors. On trouvait dans ses premiers livres une masse de coutumes étranges qui frappaient l'imagination. Surtout il abondait en anecdotes, en fables de tout genre. C'est par ces caractères de l'original grec, bien plus que par les mérites du traducteur, qu'on doit expliquer le succès de la traduction que Pierre Saliat donna vers le milieu du siècle. Mais si Saliat est souvent peu fidèle, pour nos oreilles du vingtième siècle sa langue a l'avantage de conserver quelque chose de la naïveté du texte grec. Les fables d'Hérodote ont chez Saliat une grâce qui était déjà sensible pour ses contemporains, et qui nous les fait lire avec plaisir.

SOTTISE D'UN ROI ENAMOURÉ (1)

Ils régnèrent vingt-deux générations d'hommes, qui furent cinq cent cinq ans, allant toujours le royaume de père en fils jusqu'audit Candaule, fils de Myrsus, lequel, grandement épris de l'amour de sa femme, estima qu'elle était trop (*beaucoup*) plus belle que toute autre. Etant en cette opinion, et ayant un archer de sa garde nommé Gigès, fils de Dascile, qui lui était sur tous agréable et auquel il commettait (*confiait*) les prin-

(1) Liv. Ier, chap. VII-XIII.

cipaux de ses affaires, commença à lui haut-louer la beauté de sa femme. Et peu de temps après, comme si fût besoin que ses affaires allassent mal, il parla à lui en cette manière : « Gigès, il m'est avis que tu n'ajoutes foi à ce qu'autrefois je t'ai dit de la beauté de ma femme. Et pour autant que je sais que les oreilles des hommes sont plus lentes à croire que les yeux, je veux que tu la voies nue. » Gigès s'écria, disant : « Sire, que dites-vous? La parole n'est pas saine me commander que je regarde ma maîtresse nue. Croyez que jamais femme ne dévêt la robe pour être vue à découvert, qu'elle ne dévête quand et quand (*en même temps*) honte et vergogne. Davantage les anciens ont jadis inventé beaucoup de belles coutumes, lesquelles il convient apprendre d'eux, et se souvenir qu'ils ont mis cette-ci pour une : nul jette l'œil sur chose non sienne. De ma part je ne fais doute que la reine, ma maîtresse, ne soit la plus belle du monde; mais je vous supplie, Sire, ne me commandez chose qui ne soit licite. » Ainsi débattait Gigès contre le roi, craignant que de telle vue mal ne luy vînt. Le roi lui dit : « Gigès, je te prie, assure-toi et ne me crains, comme si mon propos était pour t'essayer (*t'éprouver*); ne crains aussi ma femme, comme si de la part d'elle te pouvait revenir aucun dommage, car je dresserai si bien la partie qu'elle ne pourra savoir que tu l'aies vue à nu, et voici que je ferai. Tu entreras dans la chambre où nous couchons elle et moi et te cacheras derrière la porte qui sera ouverte. Quand je me retirerai, il n'y aura faute qu'elle ne se rende incontinent léans (*là dedans*). A l'entrée de la chambre est un banc sur lequel elle posera chacun habillement qu'elle dévêtira; lors tu la pourras voir à ton aise. Mais, quand elle se viendra mettre dans le lit et que tu lui sera à dos, donne-toi bien garde qu'elle ne te voie sortir. » Gigès, connaissant qu'il ne pouvait fuir au commandement du roi, dit qu'il était prêt d'obéir. Le soir venu qu'il sembla à Candaule heure de se retirer, il mena Gigès en sa chambre et fut incontinent suivi de la reine. Gigès la voit arriver et regarde comme elle dévêt ses habillements, puis quand elle lui a le dos tourné pour se mettre dans le lit, il sort et se dérobe; toutefois il est aperçu de la reine, laquelle, apprenant de son mari la chose telle qu'elle était, ne sonna mot de la honte qu'elle recevait et ne fit semblant de l'avoir entendue, mais bien proposa en son esprit de se venger, car entre les Lydiens et presque près tous les Barbares il se trouve fort déshonnête que mêmement l'homme soit vu à nu. Elle donc, sans donner à connaître

sa marrisson (*tristesse*) pour ce soir se tint coite, mais sitôt que le lendemain fut venu, après avoir rendu ses plus fidèles serviteurs prêts à exécuter son vouloir, elle manda Gigès, lequel, estimant qu'elle n'était avertie de ce que fait avait été, soudain s'achemina vers elle, comme qui avait accoutumé de venir souvent à son mandement. Arrivé, la reine lui entama tel propos : « Gigès, tu as de présent deux chemins à tenir, desquels tu peux élire celui que bon te semble. Car ou il faut que tu fasses mourir mon mari, le roi Candaule, et que je sois tienne avec le royaume de Lydie, ou bien faut que tu meures présentement, afin que, n'étant plus si obéissant au roi en toutes choses, tu connaisses dorénavant ce qui ne t'est loisible, et soit mis à mort celui qui t'a instigué (*incité*) ou toi qui as été si hardi de me regarder nue en commettant cas prohibé et défendu. » Gigès se trouva fort étonné de telle harangue, et, par ce, quand la reine eut achevé de dire, il commença supplier très humblement qu'il ne fût contraint faire telle élection. Toutefois voyant qu'il ne pouvait persuader, et que nécessairement il fallait tuer ou être tué, il choisit pour soi qu'il resterait vivant, et dit ainsi à la reine : « Madame, puisque outre mon devoir vous me contraignez tuer le roi mon maître, dites, si vous plaît, et j'écouterai par quel expédient nous pourrons exécuter telle entreprise. » Elle répond : « Tu te jetteras sur le roi du lieu même où il a fait que tu m'aies vue à nu, et regarderas qu'il soit endormi. » La délibération ainsi prise, et venue la nuit, Gigès, sans faire le rétif, car aussi n'avait-il moyen de s'exempter et fallait nécessairement que lui ou Candaule mourût, suit la reine pas à pas jusqu'en sa chambre, laquelle lui met en main une dague et le fait cacher derrière la porte. L'embûche ainsi dressée, quand Candaule fut en son repos, Gigès se jeta sur lui et le fit trépasser, dont il eut tout moyen prendre possession de la reine et du royaume. Et de ce le poète Archilochus qui fut de ce temps-là a fait mention en un vers ïambique trimètre. Ainsi Gigès se trouva roi de Lydie. A quoi lui fut aidant un oracle répondu en Delphy.

ARION SAUVÉ PAR UN DAUPHIN (1)

Icelui Arion n'étant second à aucun de son temps en l'art de la harpe fut le premier entre les hommes d'alors, selon que

(1) Liv. Ier, chap. XXIII-XXIV.

j'ai entendu, lequel inventa le chant dithyrambe, lui donna nom et le mit en avant. Après avoir demeuré longtemps en la cour de Périandre, il lui prit volonté de naviguer en Italie et en Sicile, où il fit grand gain, puis voulut retourner à Corinthe. Si partit de Tarente, et ne se fiant en nulles gens tant qu'aux Corinthiens, prit d'eux à loyer d'argent un vaisseau, mais tantôt qu'ils furent en pleine mer, ils délibérèrent de le noyer pour avoir son argent. Entendant leur mauvais vouloir, il commença les prier qu'en leur quittant la bourse il eût la vie sauve ; toutefois, il ne les put persuader, et lui dirent qu'il lui convenait tuer soi-même, afin d'avoir sépulture en terre, ou bien fallait qu'il se précipitât en la mer. Réduit à telle nécessité, les pria, puisqu'ainsi étaient résolus, qu'il lui fût permis se vêtir de tous ses accoutrements, et, assis sur le tillac, sonner de sa harpe, leur promettant qu'il se déferait en sonnant. Ils pensèrent au grand plaisir que ce serait d'ouïr le plus excellent en son art qui fût entre les hommes, et par ce lui accordèrent sa requête et descendirent de la poupe au milieu du navire. Arion, qui fut revêtu de tous ses accoutrements, prit sa harpe et se planta sur le tillac, puis commença sonner une aubade haute et harmonieuse, laquelle achevée, il se précipita dans la mer, aussi bien en point qu'il était. Ce voyant, les mariniers corinthiens poursuivirent chemin, tirant droit à Corinthe. Au regard d'Arion on dit qu'un dauphin le reçut sur son dos et le porta jusqu'au susdit promontoire de Ténare, où, arrivé à bord, tantôt s'achemina vers Corinthe sans rien ôter de son habillement. Là fit le conte de la fortune qui lui était advenue, mais Périandre, pour le peu de foi qu'il lui avait gardée, commanda qu'on le tînt étroitement sans le laisser aller çà ne là, et, au regard des mariniers, qu'il les eût tout soudain. Venus à son mandement, il les interrogea si n'avaient point de nouvelles d'Arion. Ils répondirent qu'il était en Italie sain et sauf, et l'avaient laissé à Tarente faisant grand'chère. Sur ces paroles fut présenté Arion avec les habillements qu'il avait quand il laissa les mariniers, dont ils furent fort étonnés, car ils se trouvaient convaincus sans rien pouvoir alléguer au contraire. Les Corinthiens donc et les Milésiens devisent ainsi de cette aventure. Au surplus, Arion posa à Ténare un petit dauphin d'airain sur lequel sied un homme à chevauchon.

LA JEUNESSE DE CYRUS (1)

Mandane ayant épousé cestui Cambyse, la première année de leur mariage Astyage eut une autre vision et songea qu'il voyait sortir des parties honteuses de sa fille une vigne qui s'épandait par toute l'Asie. Il proposa comme dessus la chose aux interprètes des songes, et, les ayant ouïs, envoya quérir sa fille qui était en Persie et qui jà était enceinte. Elle venue, il la fit garder soigneusement, délibérant faire mourir ce qui était entour elle, à cause que les mages lui avaient dit que le fils de sa fille quelque jour régnerait en son lieu. Et ne s'endormit là-dessus, mais, sitôt que sa fille eut fait l'enfant, qui fut nommé Cyrus, il manda Harpagus, qui était son favori et le plus fidèle de ses serviteurs, même qui maniait tous ses affaires, et lui dit ainsi : « Mon ami Harpagus, j'ai une affaire à vous recommander, auquel je vous prie que ne soyez négligent, et ne m'abusez pour désir de faire service à autrui, car vous tromperiez vous-même. Prenez l'enfant qu'a fait Mandane et le portez chez vous, puis le faites mourir et enterrer ainsi que vous aviserez. » Harpagus répondit : « Sire, jusqu'à présent vous n'avez en moi connu chose qui vous dût déplaire, et, pour l'avenir, j'ai bonne envie me garder de méprendre (*mal agir*) contre votre majesté. Puisqu'il vous plaît que l'enfant soit occis (*tué*), c'est raison que votre volonté soit accomplie, et que de ma part je sois prêt à vous faire service. » Ainsi répondit Harpagus, et sur ce lui fut l'enfant mis entre mains, paré d'un accoutrement pour aller à la mort. Il le reçut et, pleurant, le porta en son logis. Arrivé, il conte à sa femme la commission que lui a donnée Astyage. Elle lui dit : « Comment, Monsieur, avez-vous proposé d'exécuter ce commandement ? » Harpagus répondit : « Assurez-vous que non, au moins en la sorte qu'il m'est enjoint. Et dût Astyage devenir fol et démoniaque cent fois plus, si ne sera-t-il par moi obéi en cet endroit, et ne lui servirai de bourreau. Je trouve plusieurs raisons pourquoi je ne dois ce faire. Premièrement, l'enfant est mon parent; secondement, Astyage est vieil et caduc et n'a point d'enfant mâle. Si d'aventure il veut que par la mort de l'enfant le royaume tombe à sa fille, de laquelle il me commande faire mourir le

(1) Liv. Ier, chap. CVIII-CXX.

fils, que me restera-t-il de par elle, sinon encourir danger très grand? On dira que pour me sauver il convient que l'enfant meure. Oui, mais il vaut mieux que cet office soit fait par les gens du roi que par les miens. » Etant en ces difficultés, il dépêcha un homme vers le berger du roi, sachant qu'il gardait ses bœufs et vaches en lieux fort propres pour faire mourir l'enfant, comme sont montagnes désertes et pleines de bêtes sauvages. Ce berger se nommait Mitradate et avait épousé une femme qui avait nom Cyno, selon la langue grecque, et, selon la langue des Mèdes, Spaco, car les Mèdes appellent une chienne spaca. Aux pendants de ces montagnes sont les pâtis où gardait ce berger son bétail du côté de la bise qui souffle travers Ecbatane et du côté aussi de la Majour, car toute la région des Mèdes qui confine les Sapires est fort bossue, haute et couverte de forêts, au demeurant pleine et unie. Le berger averti fit diligence de venir. Harpagus lui parla ce langage : « Berger mon ami, le roi te commande de prendre cet enfant et le porter chez toi pour l'exposer aux bêtes sauvages, afin qu'il périsse et meure soudain ; davantage il m'a chargé te dire que, si tu ne le fais mourir et le sauves en façon que soit, il te fera mourir toi-même avec misérable tourment. Au reste, je me suis ordonné que de ma part j'enverrai voir si tu l'auras exposé aux bêtes. » Le berger, écoutant ces paroles, prit l'enfant, et retourna sur ses brisées tant qu'il arriva en sa cabane. Et Dieu voulut, pendant qu'il était en la ville, que sa femme accoucha, laquelle tout le jour avait été en travail, dont ils étaient tous deux en émoi, craignant que le fruit de son ventre ne vînt point à perfection. Mais, pour cause qu'Harpagus, contre son accoutumé, avait mandé le berger, quand il fut de retour, comme si sa femme l'eût vu contre son espoir, elle lui demanda la première pourquoi Harpagus l'avait si hâtivement envoyé quérir. Le berger répondit : « M'amie, quand je suis là arrivé, j'ai vu et ouï chose qui voir et faire ne se doit chez nos maîtres et seigneurs, et je vous dirai comment. Toute la maison d'Harpagus était en deuil et en tristesse, dont j'ai été fort étonné. Incontinent que je suis entré, j'ai vu un petit enfant parmi la place qui haletait et criait, et toutefois il était enveloppé d'un lange de drap d'or et d'un maillot de diverses couleurs. Soudain qu'Harpagus m'a vu, il m'a commandé prendre l'enfant et m'en venir l'exposer aux bêtes en la montagne la plus dangereuse qui soit en ces environs, me disant que le roi Astyage me commande ce faire, et me menaçant rudement si je fais le contraire.

J'ai pris l'enfant et l'ai apporté, pensant bien qu'il était à quelqu'un de la cour ; de juger à qui il ne m'était possible. Certes, je me suis émerveillé de le voir ainsi enveloppé de drap d'or, et que toute la maison d'Harpagus était en pleurs. Enfin, j'ai entendu l'affaire par le valet qui m'a conduit hors la ville et m'a baillé l'enfant. Il m'a dit qu'il est à Mandane, fille du roi, et à Cambyse, fils de Cyrus, et m'a certifié qu'Astyage a commandé qu'on le fasse mourir. Et voilà ce que j'en sais. » Le berger découvrit l'enfant et le montra à sa femme, laquelle, voyant qu'il était grand et beau, se prit à pleurer, et, embrassant les genoux de son mari, suppliait, comment que ce fût, qu'il ne le jetât point. Le berger répondit : « Il n'est possible faire autrement, car gens viendront de la part d'Harpagus voir si j'aurai exécuté le commandement du roi, et si je ne l'ai fait, ils me feront malheureusement mourir. » Voyant qu'elle ne pouvait gagner son mari, elle lui dit pour la seconde fois : « Puisque je n'ai ce crédit de vous démouvoir (*détourner*) de jeter l'enfant, je vous prie, si c'est à toute force qu'il faille voir comment il aura été exposé aux bêtes, faites-moi ce bien d'y besogner ainsi, vous voyez que je viens d'accoucher d'un fils que j'ai rendu mort ; il me semble que vous le devez porter en la montagne et le produire aux gens d'Harpagus quand ils viendront. Au regard de cettui-ci, fils de madame Mandane, nous le nourrirons comme de nous engendré. Par ce moyen nous ne ferons tort à nos maîtres, et, de notre part, nous aurons avisé à nous, car notre enfant aura sépulture royale, et cettui-ci ne perdra la vie. » Le berger eut opinion que sa femme parlait fort bien selon le cas qui s'offrait ; par quoi exécuta soudain comme il était avisé, et, prenant le mort, bailla le vif à sa femme. Il mit le sien dans le berceau où il avait apporté le petit Cyrus, et le couvrit de tout son accoutrement pour le porter en la plus déserte montagne qui fût entour lui. Trois jours après, il s'achemina vers la ville et bailla la garde du berceau à un sien compagnon. Arrivé en la maison d'Harpagus, il dit qu'il est prêt de montrer l'enfant mort. Harpagus y envoya les plus fidèles de ses archers, par lesquels il entendit la vérité, et donna sépulture à l'enfant du berger. Le petit Cyrus se fit nourrir par la gente pastourelle laquelle lui changea son nom. Venu en l'âge de dix ans, il fit un acte qui le découvrit. Au village où le berger tenait ses troupeaux, il jouait sur un chemin avec les petits enfants de son âge qui l'élurent pour leur roi, ce qu'il accepta, et ordonna à tous leurs états et offices. Les uns lui devaient bâtir maisons

et châteaux, et les autres lui servir de gardes. Davantage, l'un devait être l'œil du roi, et l'autre était établi pour lui faire rapport du gouvernement de ses affaires, en sorte que chacun des petits enfants avait sa charge. Entre eux était le fils d'Artembare, seigneur illustre parmi les Mèdes, lequel ne voulut obéir au commandement de Cyrus, et par ce fut saisi par ses compagnons et amené vers leur roi qui le châtia assez rudement. Quand il fut échappé, il se dépita plus, d'autant qu'il avait souffert chose indigne de soi, et, retournant en la ville, se plaignit à son père du traitement que lui avait fait Cyrus; non qu'il le nommât Cyrus, mais le fils du berger. Artembare, tout coléré qu'il fut, s'en alla vers le roi, et, menant son fils avec lui, conta le tort qu'on lui avait fait, disant : « Sire, voici comment nous sommes outragés par un valet fils de votre berger. » Ce disant, découvrit à nu les épaules de son fils. Le roi, écoutant et voyant, voulant aussi venger l'enfant pour l'honneur d'Artembare, envoya quérir le berger et son fils. Lesquels comparant (*comparaissant*) le roi jeta l'œil sur Cyrus et lui dit : « Viens çà, toi qui es fils de ce berger; as-tu ainsi vilainement fouetté le fils de ce personnage, qui est des premiers de ma cour? » Cyrus répondit : « Sire, je ne lui ai rien fait qu'avec droit et équité. Si vous plaît, vous entendrez comment. Les enfants du village, entre lesquels était cettui-ci, se jouant m'ont élu pour leur roi, estimant que j'étais le plus capable pour cet état. Les autres enfants ont très bien accompli ce qu'il leur a été ordonné faire, mais cettui-ci a été désobéissant et m'a méprisé, à cause de quoi il a reçu punition. Si vous êtes d'avis que pour ce je doive souffrir, me voici pour l'amender. » Astyage, oyant ainsi parler Cyrus, eut appréhension qu'il le reconnaissait et que le trait de son visage lui rapportait (*ressemblait*), joint que la contenance de l'enfant montrait une noblesse et quelque franche condition, outre que le temps auquel il fut exposé accordait avec son âge. Ces choses étonnèrent le roi tellement qu'il demeura quelque temps sans mot dire, puis enfin ayant repris ses esprits, voulut qu'Artembare se retirât pour interroger le berger à part et dit à Artembare : « Mon ami Artembare, je fais ceci afin que votre fils n'ait occasion de se plaindre. » Ainsi donna congé à Artembare. Cyrus d'autre part est mené dans le château par le commandement du roi, et, étant le berger demeuré seul, le roi lui demanda où il avait pris cet enfant et qui lui avait baillé. Il répondit qu'il était sien, et que celle qui l'avait porté en son

ventre était chez lui. Astyage lui dit : « Tu pourvois mal à ton affaire et me fais croire que tu as envie de tomber en grandes nécessités. » Ce disant fit signe à ses archers de le prendre. L'ayant saisi, ils le menaient à la question; mais tantôt il commença à découvrir tout le fait sans rien déguiser, puis descendit aux prières, suppliant au roi qu'il lui voulût pardonner. Quand Astyage eut tiré la vérité du berger, il ne se soucia plus de lui, mais il se trouva fort marri contre Harpagus et commanda à ses archers de l'appeler. Quand il est arrivé, le roi lui dit : « Harpagus, je voudrais savoir de vous en quelle manière vous avez fait mourir l'enfant de ma fille que je vous baillai. » Harpagus, voyant le berger présent, ne voulut gauchir chemin, craignant être convaincu du contraire; par quoi il usa de ce langage : « Sire, ayant reçu l'enfant de vos mains, je disputai en moi comment je pourrais fournir à votre intention sans me charger de crime, et, pour ne faillir endroit (*envers*) vous, ni endroit (*envers*) votre fille, je besognai en cette sorte. Je mandai cettui votre berger et lui baillai l'enfant, lui disant que vous aviez commandé sur la vie qu'il fût occis, en quoi je ne mentais, car ainsi me le commandâtes. Pour donc mettre votre commandement à exécution, je baillai l'enfant à ce berger, lui chargeant bien expressément qu'il l'exposât en quelque montagne déserte et demeurât auprès jusqu'à ce qu'il serait mort, et n'oubliai de le menacer, si ne rendait la chose faite et parfaite. Ayant accompli sa charge jusqu'à la mort ensuivie, j'envoyai vers lui les plus fidèles de mes eunuques, par lesquels je vis la vérité du fait, tant que moi-même ai donné sépulture à l'enfant. Et je vous assure, Sire, qu'il en est ainsi allé et que l'enfant est mort en la sorte que je vous dis. » Harpagus parla ainsi rondement. Mais Astyage sut cacher son courroux et le dissimula jusqu'à réciter à Harpagus ce qu'il avait appris du berger, puis lui vint à dire : « Dieu merci, l'enfant est vivant, et du fait ne va que bien, car j'étais fort marri du commandement que j'avais fait, et me pesait grandement que ma fille m'en pouvait blâmer. Mais, puisque la fortune est si bien tombée, d'une part, je vous prie envoyer votre fils pour faire compagnie au petit mignon nouveau venu, d'autre, à cause que je veux sacrifier pour la sauve de l'enfant aux dieux, auxquels appartient l'honneur, ne faillez de vous trouver ici à dîner. » Harpagus écoutant ces paroles fit une grande révérence et se tint fier que sa faute était tombée si à propos, et, outre le bon événement, que le roi l'avait semont (*invité*) de dîner.

Il prit le chemin de sa maison, et, arrivé léans (*là dedans, dans sa maison*), incontinent envoya son fils unique qui avait environ treize ans vers le roi Astyage, lui chargeant bien étroitement faire tout ce que le roi lui commanderait, et, joyeux de son aventure, en fit le conte à sa femme. Astyage, qui lui gardait bonne, fit mourir son fils sitôt qu'il fut arrivé vers lui, et le fit mettre en pièces pour en faire rôti, bouilli, puis donna si bon ordre à l'accoutrement qu'il fut prêt quand il le demanda. Venue l'heure de dîner, les autres seigneurs assistèrent et ne se tint loin Harpagus. Au plat d'Astyage et des autres seigneurs furent présentées chairs de mouton, mais à Harpagus furent offertes les carbonnades (*grillades*) du corps de son fils, excepté la tête et les extrémités des pieds et des mains que l'on tenait à part cachées dans une corbeille. Quand Astyage pensa qu'Harpagus avait suffisamment repu, il lui demanda s'il avait trouvé goût en la viande, et il lui répondit : « Oui, Sire, bien grand. » Lors ceux qui avaient commandement de ce faire lui apportèrent à couvert la tête de son fils, pieds et mains, et lui dirent : « Découvrez ce mets et en prenez telle portion que voudrez. » Ce que fit Harpagus, et découvrant le présent, vit les piteuses reliques de son fils, de quoi il ne fit semblant, et là dedans se posséda soi-même. Adonc Astyage lui demanda s'il connaissait la venaison dont il avait repu. Il répondit que si, et, au reste, qu'il faut trouver bon tout ce que fait le roi. Sur ce, prit les reliefs (*restes*) de son fils et retourna en son logis, et j'ai bien opinion que depuis il fit recueillir tout ce qu'on put trouver du corps de son fils et le fit mettre en sépulture. Telle fut la peine que fit porter Astyage à Harpagus.

BLAISE DE VIGENÈRE

TRADUCTEUR DE CHALCONDYLE (1)

Les traductions d'histoires étaient si fort en faveur au seizième siècle qu'on pouvait alors lire en français les ouvrages d'historiens qui ne nous sont plus guère accessibles aujourd'hui que dans le texte ou dans des traductions latines. De ce nombre sont Appien d'Alexandrie, que Seyssel avait traduit (2), Zonaras, que presque simultanément Maumon et Millet de Saint-Amour entreprirent de faire parler français. De ce nombre encore est Chalcondyle, ou Chalcocondyle, un Grec du quinzième siècle qui écrivit en dix livres l'*Histoire de la décadence de l'empire grec et de l'accroissement de l'empire turc.* L'ouvrage de Chalcondyle eut l'avantage d'avoir pour traducteur l'un des écrivains les plus fameux de la fin du seizième siècle, Blaise de Vigenère, dont du Verdier a écrit dans sa *Bibliothèque française* : « Entre tous les nourrissons des muses que la France ait enfantés, Blaise de Vigenère a si bien dit que l'on estime avoir clos la porte (comme l'on dit) à tous ceux qui viendront par ci-après, soit en élégance de langage que doctrine, ainsi que témoignent ses œuvres et traductions. » On l'égalait à Jacques Amyot. Mais les qualités qu'on se plai-

(1) Nicolas Chalcondyle ou Chalcocondyle est un historien byzantin du quinzième siècle. Son ouvrage en dix livres commence à la fin du treizième siècle et s'achève à l'année 1463, décrivant les progrès de l'empire turc et la ruine de Constantinople.

(2) Des Avenelles et Tagault complétèrent l'œuvre de Seyssel.

sait à louer en lui nous choquent aujourd'hui comme des défauts. Sa science, qu'il étalait dans d'interminables annotations, n'est pour nous qu'indigeste et pédante érudition. Son souci de style s'appelle aujourd'hui affectation. Ses néologismes, multipliés à plaisir, nous semblent faire tache dans sa langue. Il n'en est pas moins vrai que Vigenère occupe une place importante parmi les traducteurs. Avec lui la traduction prétend être une œuvre d'art. D'une manière très consciente, il s'efforce de rendre la qualité du style qu'il interprète. Dans un même volume il publie un fragment de Cicéron, un fragment de César et un fragment de Tacite, afin de faire sentir en français l'opposition des trois styles. Les *Commentaires de la guerre des Gaules* avaient été plusieurs fois traduits avant lui : il les reprend afin de leur donner une forme artistique. Dans sa traduction de la première décade de Tite-Live il cherche à conserver l'allure oratoire de l'original. Ses *Chroniques et annales de Pologne*, traduites de Herburt, et surtout son *Histoire des Turcs*, traduite de Chalcondyle, ont intéressé par le grand nombre de détails piquants qu'on y rencontre sur les mœurs, les coutumes, les croyances des Orientaux, mais aussi par les harangues très étudiées que Chalcondyle avait composées à l'imitation des grands historiens de l'antiquité, et que Vigenère a traduites avec un soin très particulier.

FACÉTIEUSE HISTOIRE D'UN JEUNE SOLDAT TURC (1)

Or, comme les deux armées fussent ainsi rangées d'une part et d'autre, n'attendant sinon de commencer l'escarmouche, un houssard de la cornette d'Huniade, la lance au poing, se jeta hors des rangs, demandant un coup de lance de gaieté de cœur ; sur quoi les Turcs, qui étaient prêts à charger, s'arrêtèrent tout court, et, un d'entre eux, nommé Haly, fils de Barizas, qui en son temps avait été homme de nom et l'un des saniaques de l'Asie, auparavant aga ou colonel des janissaires, se présenta en semblable équipage pour lui répondre, et, sans autrement mar-

(1) Liv. II, chap. VIII.

chander, vinrent à toute bride l'un contre l'autre tant que les chevaux purent traire (*de toute la vitesse des chevaux*), de si droit fil, que leurs lances volèrent en éclats. Mais le houssard fut porté par terre, et Haly renversé sur la croupe de son cheval, car sangles et poitrail rompirent de la force du coup auquel il se trouva plus ferme et plus roide que l'autre, tellement que cela lui donna l'honneur de cette joute. Mais, pource qu'il était ainsi en mauvaise assiette, il ne lui fut possible de retourner sur son ennemi pour l'achever, lequel gisait emmi le champ, tout étourdi de la chute ; aussi que tout à un instant les Turcs, voyant l'avantage de leur champion, jetèrent un haut cri, prenant cela pour un bon augure de la victoire à venir ; et ainsi, s'étant retirés tous deux, chacun devers les siens, Amurat, fort content du devoir qu'il avait vu en ce jeune homme, le fit venir en sa présence et lui dit telles paroles : « O mon enfant, quel beau commencement as-tu montré ici de ce que l'on peut espérer ci-après de ta vaillance, vu qu'on sait assez que c'est la première guerre où tu te trouvas onques (*jamais*) et les prémices de ta milice. Néanmoins tu t'es porté en ce coup d'essai contre ton ennemi tout ainsi que si tu eusses déjà atteint le plus haut degré de ce métier. » A cela le jeune homme répondit d'une naïveté fort grande : « Certes, seigneur, pour t'en dire la vérité, un lièvre a été en ceci mon maître et précepteur et m'a enseigné de faire ce que j'ai fait. » Amurat, tout ébahi d'une si étrange et fantastique réponse, lui demanda : « Et comment est-ce, je te prie, que le plus peureux et imbécile animal de tous autres pût tenir école de prouesse et assurance ? » Il répliqua : « J'étais en Asie, résidant en cette province dont il avait plu à ta Grandeur de donner le gouvernement à mon père, quand, une matinée, il me prit envie d'aller à la chasse avec mon arc et une laisse (*couple*) de lévriers. Et voici que je rencontrai un lièvre en forme (*au gîte*) qui se laissa approcher de si près qu'il me sembla que ce serait chose plus sûre de le tuer d'un coup de trait que de m'aventurer de le prendre à la course. Car le pays d'Attalie, comme tu sais, seigneur, a de fort bons lièvres, combien que (*quoique*) ceux de l'Europe soient encore beaucoup meilleurs. Et, ainsi faisant ce discours à part moi, je commençai à décocher sur lui la première flèche, puis la seconde, et la tierce encore et tout le reste conséquemment, sans que je pusse asséner (*frapper*), non pas seulement éveiller le lièvre, ne le faire partir de son gîte, que je n'eusse achevé vider tout mon carquois (si y avait-il pour le moins

quarante flèches dedans, il m'en souvient bien). Et pource qu'il se voulait sauver, je lâchai mes lévriers après, qui le faillirent aussi bien que moi. Voyant donques par une si claire épreuve que sa destinée l'avait garanti d'un tel péril, je m'imprimai dès lors cette opinion qui m'est toujours demeurée en la fantaisie (*en l'imagination, en l'esprit*) que je ne devais non plus craindre ni lance, ni épée, ni coups de flèche ou d'arquebuse, pource que tout cela ne me saurait abréger une minute d'heure de la vie qui m'a été premièrement ordonnée de là-haut. Et sous cette confiance je me suis ainsi hardiment exposé sans rien craindre contre celui qui nous venait braver, sachant très bien que, si mon heure n'était venue, il ne me pouvait arriver de cela aucun inconvénient. » Amurat prit fort grand plaisir à ce discours et aima toujours depuis ce jeune homme, lequel il avança aux charges que soulait tenir (*qu'avait occupées habituellement*) feu son père et les ôta à celui qu'il en avait déjà pourvu pour les donner à cettui-ci. Mais cela fut puis après, car, pour l'heure, lui ayant donné une robe de drap d'or et fait tout plein d'autres caresses en témoignage de sa vertu, il le renvoya en son rang, pour achever de bien faire à la bataille qui s'allait commencer. Les Turcs, à la vérité, et tous ceux qui suivent leurs superstitions, défèrent beaucoup à la prédestination et n'estiment pas qu'il soit possible d'en rien éviter, ce qui les rend plus courageux et hardis d'entreprendre des choses hasardeuses.

JACQUES AMYOT

TRADUCTEUR DE PLUTARQUE (1)

LES « VIES »

De tous les ouvrages historiques traduits des anciens, celui qui eut le plus de succès est le recueil des *Vies* de Plutarque. Là les enseignements politiques et les enseignements moraux pullulaient. On en faisait tant de cas que Bernard de Girard, seigneur du Haillant, en détacha un grand nombre qu'il publia sous le titre de *Recueil d'avis et conseils sur les affaires d'État*. On trouve, disait-on (2), dans les *Vies* « tant de beaux et graves discours partout, tirés des plus profonds et plus cachés secrets de la philosophie morale et naturelle, tant de belles allégations, tant de sages avertissements et de fructueuses instructions, si affectueuse recommandation de la vertu et détestation du vice, tant de belles allégations d'autres auteurs que c'est un trésor de toute rare et exquise littérature ». Plutarque eut la bonne fortune de rencontrer un traducteur digne de lui, le plus fameux de tous les traducteurs du seizième siècle, Jacques Amyot (3). Il est vrai que Jacques Amyot doit à

(1) Philosophe et historien, né à Chéronée au milieu du premier siècle de notre ère, mort vers 125. Ses *Vies parallèles*, où les grands hommes de la Grèce sont comparés à ceux de Rome, constituent son ouvrage principal. Ses autres écrits, de nature diverse, ont été groupés sous le titre de : *Œuvres morales*.

(2) Du Verdier, *Bibliothèque française*, article Jacques Amyot.

(3) Sur Amyot consulter l'excellente étude de M. René Sturel dans la Biblio-

Plutarque une bonne partie de sa renommée : c'est parce qu'il a choisi un auteur aussi « excellent » que son nom est devenu si populaire. Ses mérites propres suffisaient pourtant, semble-t-il, à lui assurer un rang à part. De tous ceux qui enrichissaient notre langue des œuvres écrites en langue étrangère, Amyot est le seul qui soit digne du nom de savant. Il avait affaire à un texte difficile et encore très mal établi. Il a su le corriger, l'améliorer, éclaircir bien des passages obscurs. Ecoutez en outre comment un de ses contemporains, du Verdier, apprécie sa langue et son style :

Il a fait parler français à Plutarque... tant élégamment qu'on doute si Plutarque parle mieux en sa langue par la douceur de la Grèce que par la grâce d'Amyot en français. Amyot a la vertu qui est singulière en écriture parfaite, à savoir le langage du commun et du peuple et la liaison du docte. Ce personnage a joint ces deux points en perfection, et partant tous ceux qui se veulent mêler d'écrire doivent avoir et tenir son langage pour un patron, ou bien une règle d'écriture accomplie. Car il a tellement embelli et enrichi la langue française par son propre domaine qu'il est impossible de mieux traduire Plutarque en toute autre langue qu'il a fait en la nôtre.

L'extrait suivant, que j'emprunte à la *Vie de Caton le Censeur*, permettra d'apprécier, avec les mérites du traducteur, la tendance invincible de l'auteur à insister chez ses héros tout particulièrement sur leurs qualités et leurs défauts, et à s'attarder aux questions morales. On remarquera surtout à ce propos la digression sur la cruauté envers les serviteurs et les animaux.

PORTRAIT DE MARCUS CATON

En allant par pays il cheminait à pied, portant lui-même ses armes, et avait quelque serviteur après lui qui lui portait

THÈQUE DE LA RENAISSANCE : *Jacques Amyot, traducteur des Vies parallèles de Plutarque.*

ce qui lui était nécessaire pour son vivre, auquel, à ce que l'on dit, il ne se courrouça jamais pour chose qu'il lui eût apprêtée à son dîner ou à son souper, ains (*mais*) lui aidait lui-même le plus souvent à l'apprêter, quand il avait loisir, après avoir fait ce que le privé soudard (*soldat*) était tenu de faire pour la fortification du camp ou autre affaire. Il ne buvait jamais étant à la guerre que de l'eau, si ce n'était aucunes fois qu'il se trouvait excessivement altéré, car alors il prenait un peu de vinaigre, ou bien qu'il se sentait faible, car alors il buvait de quelque petit vin. Or, était d'aventure l'héritage de Marcus Curius, celui qui gagna par trois fois l'honneur du triomphe, et la maison où il s'était anciennement tenu prochaine (*proche*) des terres de Caton, lequel y allait à l'ébat bien souvent, et, voyant le peu de terre qu'il y avait, et comment le logis était petitement et pauvrement bâti, il pensait en lui-même quel personnage devait avoir été celui qui, étant le premier homme des Romains en son temps, et ayant vaincu et dompté les plus fières et plus belliqueuses nations d'Italie et en ayant chassé dehors le roi Pyrrhus, labourait néanmoins et cultivait avec ses propres mains ce peu de terre, et habitait en une si pauvre et si petite métairie; en laquelle, après ses trois triomphes, des ambassadeurs envoyés de la part des Samnites l'allèrent quelquefois visiter, et le trouvèrent au long de son foyer où il faisait cuire des raves, et lui présentèrent de par leur communauté une bonne quantité d'or; mais il les renvoya avec leur or en leur disant que ceux qui se contentaient d'un tel souper n'avaient que faire d'or ni d'argent, et que, quant à lui, il estimait plus honorable commander à ceux qui avaient de l'or que non pas en avoir. Caton, remémorant ces choses en lui-même, s'en retournait chez lui et se mettait derechef à revoir tout l'état de sa maison, ses terres, sa famille, ses serfs, sa dépense, et à retrancher toute superfluité, et à travailler lui-même de ses bras plus que jamais. Au surplus, quand Fabius Maximus reprit la ville de Tarente, Caton y était sous sa charge en fort grande jeunesse, là où il prit familièrement connaissance avec Nearchus, philosophe pythagoricien, lequel il avait fort désiré ouïr deviser et discourir de la philosophie. Si lui fit Nearchus les mêmes discours que fait Platon quand il appelle volupté la principale amorce et le plus grand appât de mal faire que les hommes aient, et quand il dit que le corps est la première peste de l'âme, et que sa guérison, sa délivrance et sa purgation sont les discours, les remontrances et contemplations qui

la retirent (*éloignent*) le plus loin des passions et affections corporelles. Caton adonc en aima encore davantage la sobriété, la tempérance et l'accoutumance à se passer et contenter de peu... Il acquérait tous les jours de plus en plus autorité et crédit par le moyen de son éloquence, tellement que plusieurs l'appelaient le Démosthène romain; mais toutefois sa manière de vivre était encore bien plus renommée et plus estimée, pour autant que (*parce que*) l'éloquence et la louange de bien dire étaient déjà le but ordinaire auquel aspiraient et tâchaient de parvenir tous les jeunes hommes Romains à l'envi les uns des autres. Mais il s'en trouvait bien peu qui voulussent labourer la terre avec leurs propres mains, comme faisaient les anciens, souper petitement, dîner sans feu ni appareil de cuisine, ne qui se contentassent d'une robe simple et d'un logis tel quel, ne, bref, qui estimassent plus le non-appéter (*rechercher*) toutes telles délices et superfluités que les avoir ni en user, à cause que la chose publique était déjà si grande qu'elle ne pouvait plus retenir son ancienne discipline, celle pureté de son austérité première, ains, pour la longue étendue de son empire et pour le grand nombre des peuples qu'elle avait sous elle, était force qu'elle fût mêlée de plusieurs différentes façons de vivre et de divers exemples de mœurs. Au moyen de quoi ce n'était pas sans occasion que l'on avait la vertu de Caton et grande admiration, quand on voyait les autres incontinent recrus (*épuisés*) et rompus de travail, ou bien amollis ou énervés de délices, et lui, au contraire, invincible de l'un et de l'autre, non seulement durant le temps qu'il fut jeune et convoiteux d'honneur, mais aussi depuis qu'il fut devenu vieil et chenu, après son consulat et son triomphe, comme un bon et gentil champion de lutte qui, en ayant gagné le prix, ne se lasserait pas de continuer toujours son exercice jusques à la fin de ses jours. Car il écrit lui-même qu'il ne porta onques robe qui eût coûté plus de cent drachmes d'argent, et qu'il avait toujours bu, tant en son consulat que durant le temps qu'il avait été chef d'armée, du même vin que buvaient les manœuvres de sa maison, et que pour son souper jamais on n'avait acheté au marché de la viande (*nourriture*) pour plus de trente as de monnaie romaine; encore, dit-il, que c'était afin qu'il eût le corps plus fort et plus dispos pour pouvoir mieux servir à la chose publique aux affaires de la guerre. Et dit davantage qu'ayant quelquefois eu de la succession de l'un de ses amis, qui l'avait fait son héritier, une pièce de tapisserie de haute

lice que l'on apportait lors de Babylone, il la fit incontinent vendre, et que de toutes les maisons qu'il avait aux champs il n'y en avait pas une dont les murailles fussent crépies ni enduites; et, outre qu'il n'acheta onques serf plus cher que mille cinq cents drachmes, qui valent environ cent cinquante écus, comme celui qui ne cherchait pas des serfs délicats, ni de ceux que l'on achète pour leur beauté, mais des forts et robustes pour pouvoir porter (*supporter*) le travail, comme des charretiers, palefreniers et des bouviers, encore voulait-il qu'on les vendît quand ils devenaient vieux, afin que l'on ne les nourrît point inutiles. Bref, il disait que l'on n'avait jamais bon marché d'une chose dont on se pouvait bien passer, et qu'une chose dont on n'avait que faire, encore qu'elle ne coûtât qu'un liard, que c'était toujours beaucoup et trop l'acheter. Il voulait que l'on acquît des héritages et maisons où il y eût plus à semer et à pâturer que non pas à balier (*balayer*) et à arroser. Mais, quant à cela, aucuns disaient qu'il le faisait par chicheté et par avarice, les autres le prenaient en autre sens et disaient qu'il se retirait et se resserrait ainsi étroitement pour inciter les autres par son exemple à retrancher leur superfluité en dépense. Toutefois de vendre ainsi les serfs ou les chasser de la maison après qu'ils sont envieillis en votre service, ne plus ne moins que si c'étaient bêtes mues (*muettes, qui n'ont pas l'usage de la parole*), quand on en a tiré le service de toute leur vie, il me semble que cela procède d'une par trop dure et trop rude austérité de nature, et qui pense que d'homme à homme il n'y ait point de plus grande société qui les oblige réciproquement que de tant qu'ils peuvent tirer profit et utilité l'un de l'autre. Et toutefois nous voyons que bonté s'étend bien plus loin que ne fait justice, parce que nature nous enseigne à user d'équité et de justice envers les hommes seulement, et de grâce et de bénignité quelquefois jusques aux bêtes brutes, ce qui procède de la fontaine de douceur et d'humanité, laquelle ne doit jamais tarir en l'homme. Car, à la vérité, nourrir les chevaux usés et rompus de travail en notre service, et non seulement nourrir les chiens quand ils sont petits, mais aussi les alimenter et en avoir soin encore quand ils sont envieillis avec nous, sont offices convenables à une nature charitable et débonnaire, comme le peuple d'Athènes voulut et ordonna, du temps que l'on bâtissait le temple appelé Hécatompédon, qu'on laissât aller francs et libres les mules et mulets qui avaient longuement travaillé à l'achèvement de celle fabrique, et qu'on les

souffrît paître, sans leur faire empêchement, là où ils pourraient; et dit-on qu'il y eut une mule de celles qui avaient ainsi été délivrées, qui d'elle-même se vint présenter au travail en se mettant au-devant des autres bêtes de voiture qui traînaient les chariots chargés vers le château, en marchant quant et elles (*avec elles*), comme si elle les eût voulu inciter et encourager à tirer; ce que le peuple prit tant à gré qu'il ordonna qu'elle serait nourrie aux dépens de la chose publique tant qu'elle vivrait; et voit-on encore les sépultures des juments de Cimon avec lesquelles il gagna par trois fois le prix de la course ès jeux Olympiques, et sont lesdites sépultures tout joignant celle de Cimon. Aussi trouve l'on plusieurs qui ont inhumé des chiens qui avaient été nourris avec eux ou qui leur avaient toujours fait compagnie, comme, entre les autres, l'ancien Xantippus enterra son chien sur un chef (*cap*) en la côte de la mer que l'on appelle encore aujourd'hui le chef de la sépulture du chien, pource que, quand le peuple d'Athènes, à la venue des Perses, abandonna la ville, ce chien suivit toujours son maître, nageant en mer côte à côte de sa galère, depuis la côte de terre ferme jusques en l'île de Salamine. Car il n'est pas raisonnable d'user des choses qui ont vie et sentiment tout ainsi que nous ferions d'un soulier ou de quelque autre ustensile, en les jetant après qu'elles sont toutes usées et rompues de nous avoir servis, ains, quand ce ne serait pour autre cause que pour nous duire (*habituer*) et exerciter toujours à humanité, il nous faut accoutumer à être doux et charitables jusques à tels petits et menus offices de bonté. Et quant à moi, je n'aurais jamais le cœur de vendre le bœuf qui aurait longuement labouré ma terre pource qu'il ne pourrait plus travailler à cause de sa vieillesse, et encore moins un esclave, en le chassant, comme de son pays, du lieu où il aurait longtemps été nourri et de la manière de vivre qu'il aurait de longue main accoutumée, pour un petit d'argent que j'en pourrais retirer en le vendant, lorsqu'il serait autant inutile à ceux qui l'achèteraient comme à celui qui le vendrait. Mais Caton, au contraire, faisant gloire, dit qu'il laissa en Espagne le cheval duquel il s'était servi à la guerre, durant son consulat, pour épargner à la chose publique l'argent qu'il eût coûté à le ramener par mer en Italie. Or, si cela se doit attribuer à une magnanimité ou bien à une chicheté, on en pourrait alléguer des raisons apparentes d'une part et d'autre; mais, au demeurant, c'était véritablement un personnage d'abstinence merveilleusement admirable; car,

étant chef d'armée, il ne prit jamais du public plus de trois minots de froment par mois, pour la nourriture de lui et de sa famille, ni plus d'un minot et demi d'orge par jour pour la nourriture de ses chevaux et autres bêtes de voiture. Le gouvernement de l'île de Sardaigne lui échut une fois par le sort, étant preteur, et, au lieu que les autres préteurs avant lui mettaient le pays en grands frais à leur fournir des tentes et pavillons de lits, de robes et autres meubles, et chargeaient les habitants d'une grande suite de serviteurs et grand nombre de leurs amis qu'ils traînaient toujours quant et eux (*avec eux*), et d'une grosse dépense qu'ils faisaient ordinairement en banquets et festoiements, lui, au contraire, y fit un changement de superfluité excessive en simplicité incroyable, car il ne leur fit pas coûter pour lui un tout seul denier, pource qu'il allait faisant sa visitation par les villes à pied sans monture quelconque, et le suivait seulement un officier de la chose publique, qui lui portait une robe et un vase à offrir du vin aux dieux ès sacrifices. Mais, comme il se montrait ainsi simple et facile aux sujets en telles choses, aussi leur faisait-il d'autre côté bien sentir sa gravité et son austérité ès choses qui concernaient le fait de la justice, là où il ne pardonnait à personne, et ès ordonnances et commandements qu'il leur faisait au nom de la chose publique, car là, il y était si sévère et si âpre qu'il ne voulait pas que l'on y faillît d'un seul point; tellement que l'empire romain ne fut jamais ne plus aimable ne plus redoutable aux habitants de la Sardaigne qu'il fut sous son gouvernement.

II

On goûtait tout particulièrement dans l'histoire, avons-nous dit, les leçons morales et politiques qu'elle donnait. Aussi les histoires moralisées ou moralisantes, celles qui dégagent les enseignements des faits et qui mêlent au récit des événements le plus de réflexions, jouissaient-elles d'une grande faveur. « Ceux qui écrivent les vies, disait Montaigne, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceux-là me sont plus propres : voilà pourquoi en toutes sortes c'est mon homme que Plutarque. » Il ne faisait là que reprendre une pensée qu'Amyot avait exprimée en tête de cette traduction des *Vies* qui enchantait si fort Montaigne, une pensée qui nous explique le grand succès du recueil au seizième siècle. Il y a deux principales espèces d'histoire : l'une qui expose au long les faits et aventures des hommes et s'appelle du nom commun d'histoire; l'autre, qui déclare leur nature, leurs dits et leurs mœurs, qui proprement se nomme vies. Et combien que leurs sujets soient fort conjoints, si est-ce que *(pourtant)* l'une regarde plus les choses, l'autre les personnes; l'une est plus publique, l'autre plus domestique; l'une concerne plus ce qui est au dehors de l'homme, l'autre ce qui procède du dedans; l'une les événements, et l'autre les conseils; entre lesquels il y a bien souvent grande différence, suivant ce que Siramnès persien répondit à ceux qui s'ébahissaient dont venait que ses devis étaient si sages, et ses effets si peu heureux : « C'est pour autant, dit-il, que les devis sont en ma pleine disposition, et les effets en celle de fortune et du roi. Mais entre tous ceux qui se mêlèrent onques *(jamais)* de rédiger par écrit les vies des illustres hommes, la palme d'excellence, au jugement des plus clairvoyants, est méritoirement adjugée à Plutarque. »

Plus instructifs encore que les histoires moralisées étaient les livres de philosophie morale. Là, les réflexions passaient au premier plan, et les faits historiques, souvent abondants, ne servaient plus qu'à illustrer, en les égayant, les leçons de morale. L'esprit des opuscules de Plutarque, est bien le même que celui des *Vies*, et les faits qu'on trouve allégués chez cet auteur se répètent d'un ouvrage à l'autre souvent dans les mêmes termes. Mais d'un côté le cadre est historique et les réflexions morales s'insèrent au cours du récit, de l'autre les enseignements moraux fournissent la trame du sujet et les anecdotes historiques se greffent sur eux et s'y subordonnent.

Peu d'écrits anciens eurent au seizième siècle autant de vogue que ces opuscules de Plutarque. Avant la traduction qu'en donna Amyot en 1572, vingt fois on avait mis en français tel ou tel de ces courts traités dont les leçons familières trouvaient leur application dans la vie quotidienne. Des seuls *Préceptes de mariage* on cite jusqu'à sept traductions différentes. Le gros in-folio d'Amyot ne pouvait dans ces conditions que rencontrer un accueil des plus favorables : très vite les éditions s'en succédèrent. Bientôt les marges des pages se remplirent de manchettes, qui soulignaient les enseignements du texte, et qui mettaient en relief les plus belles sentences de Plutarque. On voit par là le genre d'intérêt qu'on prenait à cette lecture. C'était le même, ou à peu près, qu'on cherchait dans les *Epîtres* de Sénèque, dans quelques écrits de Xénophon, tels que la *Cyropédie*, l'*Economique*, les *Mémorables*, dans certains des dialogues de Platon, dans quelques ouvrages de Cicéron, comme les *Tusculanes*, les traités *De l'amitié*, *De la vieillesse*, *Des devoirs*, etc. Aussi tous ces traités furent-ils fréquemment traduits.

Blaise de Vigenère, en 1579, un an avant la publication du fameux essai de Montaigne sur son amitié pour la Boétie, traduit en français et imprime dans un même volume trois dialogues de l'amitié, le *Lysis* de Platon, le *Lælius* de Cicéron et le *Toxaris* de Lucien. Il veut ramasser tout ce que l'antiquité a dit de plus pénétrant sur cette vertu, afin

de mettre tant de belles sentences et d'exemples à la portée de son lecteur, afin aussi de lui donner le moyen de choisir entre les diverses conceptions qu'elle s'en est faite. Sa préface est une ample dissertation sur le même sujet.

Lentement tous ces ouvrages faisaient pénétrer dans les cerveaux des concepts moraux différents par leur fond et surtout par leur esprit des idées traditionnelles. Les maximes dont ils étaient pleins se gravaient dans la mémoire; les exemples frappaient les imaginations. Avec eux on apprenait à raisonner, à discuter les problèmes pratiques.

Peu à peu la morale de l'Église, qui reposait sur l'autorité de l'Évangile, reculait devant les progrès de la morale laïque et rationnelle. Un homme comme Étienne de La Boétie, qui a traduit des traités de Xénophon et de Plutarque, cite à son lit de mort des sentences latines, et modèle ses sentiments sur les préceptes de Sénèque. S'il meurt en chrétien, auprès des maximes chrétiennes il fait une place, et la plus large, aux enseignements des philosophes païens. Il en était (et c'était le grand nombre) qui conciliaient ainsi les deux morales, tandis que d'autres se prononçaient résolument pour l'une d'elles. Il en était qui, incapables de se passer d'une autorité, ne rejetaient l'autorité de l'Église que pour s'asservir à celle des anciens, tandis que d'autres cherchaient à s'affranchir et à se tracer à eux-mêmes leur ligne de conduite.

Le rôle de Plutarque en tout cela a été si considérable qu'il sera peut-être à propos de citer tout au long un de ses opuscules. On remarquera combien le charme du style, le miroitement continu des images et la familiarité des exemples ont pu contribuer à la diffusion des idées.



JACQUES AMYOT

TRADUCTEUR DE PLUTARQUE

ŒUVRES MORALES

De la curiosité.

Le meilleur serait à l'aventure de ne se tenir du tout point en maison qui fût mal aérée, mal percée, obscure, froide et malsaine; mais encore si pour l'avoir de longtemps accoutumée aucun y voulait demeurer, il y pourrait en remuant les vues, en changeant la montée (*l'escalier*), en ouvrant quelques huis (*portes*) et en fermant quelques autres, la rendre plus claire, mieux exposée au vent et plus salubre; car on a amendé des villes mêmes tout entières par semblables remuements, comme l'on dit que Chéron anciennement tourna la ville de ma naissance, Chéronée, devant le soleil levant, laquelle auparavant regardait vers le ponant et recevait le couchant du côté du mont de Parnasse, et le philosophe naturel Empédocle ayant fait étouper (*boucher*) une bouche et ouverture de montagne de laquelle il sortait un vent de midi pesant et pestilent à toute la campagne d'au-dessous, ôta l'occasion de la pestilence qui était par avant ordinaire en toute la contrée. Pour autant donc qu'il y a des passions de l'âme pestilentes, dommageables, comme celles qui lui apportent travail, tourmente et obscurité, le meilleur serait les chasser de tout point et les jeter entièrement par terre, pour se donner à soi-même une vue libre, une lumière claire et un vent salubre, ou, pour le moins les rechanger et rhabiller en les changeant ou détournant autrement, comme, pour exemple, sans en chercher plus loin, la

curiosité est un désir de savoir les tares et imperfections d'autrui, qui est un vice ordinairement conjoint avec envie et malignité; car, pourquoi est-ce, homme par trop envieux, que tu vois si clair ès affaires d'autrui, et si peu ès tiens propres? Détourne un peu du dehors et retourne au dedans ta curiosité; si tant est que tu prennes plaisir à savoir et entendre des maux, tu trouveras bien chez toi-même à quoi passer ton temps :

Autant que d'eau autour d'une île il passe
Et qu'en un bois de feuilles il s'amasse,

autant trouveras-tu de péchés en ta vie, de passions en ton âme et d'omissions en ton devoir. Car, comme Xénophon dit que chez les bons ménagers il y a lieu propre pour les ustensiles destinés à l'usage des sacrifices, autre lieu pour la vaisselle de table, et qu'ailleurs sont situés les instruments du labourage, et ailleurs, à part, ceux qui sont nécessaires à la guerre, aussi trouveras-tu en toi des maux qui proviennent les uns d'envie, les autres de jalousie, les autres de lâcheté, et les autres de chicheté; amuse-toi à les revisiter, à les considérer; étoupe (*ferme*) et bouche toutes les avenues et toutes les portes et fenêtres qui regardent chez tes voisins, et en ouvre d'autres qui répondent à ta chambre, au cabinet de ta femme, au logis de tes serviteurs; là tu trouveras à quoi t'amuser avec profit et sans malignité, là tu trouveras des occupations profitables et salutaires, si tu aimes tant à enquérir et rechercher ce qui est caché, prouvu (*pourvu*) que chacun veuille dire à part soi :

Où ai-je été, qu'ai-je fait ou défait,
Qu'ai-je oublié que je dusse avoir fait?

Mais maintenant, ainsi comme les fables disent que la fée Lamia ne fait que chanter quand elle est en sa maison, étant aveugle, d'autant qu'elle a serré ses yeux en un vaisseau à part; mais, quand elle se les remet, elle voit alors; aussi chacun de nous, au dehors et pour contempler les autres, ajoute à la male intention la curiosité comme un œil, et en nos propres défauts et en nos maux nous bronchons à tout propos, à faute d'y employer les yeux et la clarté de la lumière. Voilà pourquoi le curieux est plus utile à ses ennemis qu'il n'est pas à lui-même, d'autant qu'il découvre, met en évidence et leur montre ce dont il se faut garder et ce qu'ils doivent corriger; et cependant

il ne voit pas la plupart de ce qui est chez lui, tant il est ébloui à regarder ce qui est au dehors. Mais Ulysse, homme sage, ne voulut pas même parler à sa propre mère devant qu'il eût enquis et entendu du prophète ce pour quoi il était descendu aux enfers, et, après qu'il l'eut entendu, alors il se tourna à parler et à sa mère et aux autres femmes, demandant qui était Tyro, qui était la belle Chloris, et pour quelle occasion Epicaste était morte,

S'étant pendue avec un lacs mortel
Aux soliveaux du haut de son hôtel.

Mais, au contraire, nous mettant à nonchaloir et ne nous souciant point de savoir ce qui nous touche, allons rechercher la généalogie des autres, que le grand-père de notre voisin était venu de la Syrie, que sa nourrice était thracienne, qu'un tel doit trois talents et n'en a point encore payé les arrérages, et nous enquérons de telles choses, d'où revenait la femme d'un tel, et qu'était-ce qu'un tel et un tel disaient à part en un coin. Au contraire, Socrate allait çà et là enquérant de quelles raisons usait Pythagoras pour persuader les hommes; et Aristippe, en la solennité et assemblée des jeux Olympiques, se rencontrant en la compagnie d'Ischomaque, lui demanda de quelles persuasions usait Socrate pour rendre les jeunes hommes si fort affectionnés à lui, et, comme l'autre lui en eut communiqué quelque petit (*peu*) de semence et de montre, il en fut si passionné que son corps en devint incontinent tout fondu, pâle et défait, jusqu'à ce que, s'en étant allé à Athènes avec cette ardente soif, il en puisa à la source même et connut le personnage, ouït ses discours, et sut que c'est de la philosophie, de laquelle la fin est connaître ses maux et le moyen de s'en délivrer. Mais il y en a qui pour rien ne veulent voir leur vie, comme leur étant un très malplaisant spectacle, ni replier et retourner leur raison comme une lumière sur eux-mêmes, mais l'âme étant pleine de toutes sortes de maux, et redoutant et craignant ce qu'elle sent au dedans d'elle-même, saute dehors et va errant çà et là à rechercher les faits d'autrui, nourrissant et engraissant ainsi sa malignité; car, ainsi que la poule, bien souvent qu'on lui aura mis à manger devant elle, s'en ira néanmoins gratter en un coin là où elle aura peut-être aperçu en un fumier quelque grain d'orge, semblablement aussi les curieux, passant par-dessus les propos exposés à chacun et les histoires dont chacun parle et que l'on ne défend point d'enquérir, ni

n'est-on point marri quand on les demande, vont recueillant et amassant les maux secrets et cachés de toute la maison. Et toutefois la réponse de l'Égyptien fut gentille et bien à propos à celui qui lui demandait que c'était qu'il portait enveloppé : « C'est afin que tu ne le saches pas qu'il est enveloppé. » Aussi toi, curieux, pourquoi vas-tu ainsi recherchant ce qui est caché? Car si ce n'était quelque chose de mal, on ne le cacherait pas; et si y a plus, que l'on n'a pas accoutumé d'entrer de plein vol en la maison d'autrui sans frapper à la porte, et maintenant on use de portiers pour même occasion, mais anciennement on avait des marteaux attachés aux portes, dont on tabourait (*frappait*) pour avertir ceux de dedans, afin qu'un étranger ne surprît point la maîtresse au milieu de la maison, ou la fille à marier, ou un serviteur que l'on fouetterait, ou des chambrières (*femmes de chambre*) qui tanceraient (*querelleraient*), mais c'est là où plus volontiers le curieux se glisse, de manière qu'il ne verrait pas volontiers, encore qu'on l'en priât, une maison honnête et bien composée, mais ce pour quoi on use de clef, de verrou et de porte, c'est ce qu'il appète (*désire*) découvrir et le mettre en vue de tout le monde. Et toutefois, comme disait Ariston, les vents que nous haïssons le plus, ce sont ceux qui nous rebrassent (*retroussent*) nos habillements; mais le curieux ne rebrasse pas seulement les robes et les sáies (*manteaux*) de ses voisins, mais il ouvre jusqu'aux parois, il ouvre tout arrière les portes et pénètre même à travers le corps de la tendre pucelle comme un vent, enquérant ses jeux, ses danses et ses veilles, et les calomniant; et comme le poète comique, se moquant de Cléon, dit que :

> Ses deux mains sont au pays d'Étolie
> Et son esprit est en la Clopidie,

voulant dire qu'il ne faisait que demander, que prendre et dérober : aussi, l'entendement du curieux est tout ensemble ès palais des riches et maisonnettes des pauvres, ès cours des rois, ès chambres des nouveau-mariés, il furette toutes choses et s'enquiert des affaires des passants, des seigneurs et capitaines, et quelquefois non sans danger, ains (*mais*) comme si quelqu'un par curiosité d'apprendre la qualité de l'aconit en goûtait se trouverait mort avant qu'il en sût rien connaître; aussi, ceux qui recherchent les maux des grands se perdent eux-mêmes avant que d'en pouvoir rien savoir, car ceux qui ne se contentent pas de la lumière abondante des rayons du

soleil qui s'épandent si clairement sur toutes choses, ains (*mais*) veulent à plein fond regarder le cercle même de son corps, en osant se promettre qu'ils pénètreront sa clarté et entreront des yeux à force au beau milieu, ils s'aveuglent. Et pourtant (*pour ce motif*) Philippide, le joueur de comédies, répondit un jour bien sagement au roi Lysimaque qui lui disait : « Que veux-tu que je te communique de mes biens, Philippide ? — Ce qu'il vous plaira, Sire, dit-il, prouvu (*pourvu*) que ce ne soit point de vos secrets. » Car ce qu'il y a de plus beau et de plus plaisant en l'état des rois se montre au dehors, exposé à la vue d'un chacun, comme sont leurs festins, leurs richesses, leurs fêtes, leurs libéralités et magnificences, mais s'il y a quelque chose de caché et secret, ne vous en approchez pas. La joie d'un roi en prospérité ne se cache point, ni son ire (*colère*) ses quand il est en bonnes, ni quand il se prépare à faire quelque grâce et quelque libéralité ; mais s'il y a quelque chose de secret, c'est cela qui est formidable, triste, non approchable, et où il n'y a pas matière de rire ; car ce sera ou un amas de rancune couverte, ou un projet de quelque vengeance, ou une jalousie de femme, ou une défiance de quelques-uns de ses mignons, ou une suspicion de son fils. Fuis cette épaisse et noire nuée, tu verras bien quel tonnerre et quel éclair elle jettera quand ce qui est maintenant caché viendra à se crever. Quel moyen donc y a-t-il de la fuir ? C'est de détourner et tirer ailleurs la curiosité, mêmement à rechercher les choses qui sont et plus belles et plus honnêtes : recherche ce qui est au ciel, ce qui est en la terre, en l'air, en la mer. Tu demandes à voir ou de grandes ou de petites choses ? Si tu en aimes à voir de grandes, recherche le soleil, enquiers-toi là où il descend, de là où il monte ; cherche la cause des mutations qui se font en la lune comme tu ferais les changements d'un homme : comment est-ce qu'elle a perdu une si grande lumière, d'où est-ce qu'elle l'a depuis recouvrée, et comment est-ce que

> Premièrement de non point apparente
> Elle se montre un petit (*un peu*) éclairante,
> Embellissant sa belle face ronde,
> Et l'emplissant de lumière féconde ;
> Puis derechef se va diminuant
> Et s'en retourne en son premier néant.

Et cela sont des secrets de nature ; mais elle n'est pas marrie quand on les recherche. Te défies-tu de pouvoir trouver les

grandes choses? Recherche les petites : comment est-ce qu'entre les arbres les uns sont toujours verts, fleuris, revêtus de leurs beaux habillements et montrent leurs richesses en tout temps ; les autres sont aucunes fois semblables à ceux-là, mais, puis après, ayant, comme un mauvais ménager, tout à coup mis hors et dépendu (*dépensé*) tout leur bien, ils demeurent tout nus et pauvres ; et pourquoi est-ce que les uns produisent leurs fruits ronds, les autres longs, et les autres angulaires ; car il n'y a mal ni danger quelconque à toutes ces enquêtes-là ; mais, s'il est force que la curiosité s'applique toujours à chercher choses mauvaises, comme un serpent venimeux se nourrit et se tient toujours en lieux pestilents, menons-la à la lecture des histoires et lui présentons abondance et affluence de tous maux ; car là elle trouvera des ruines d'hommes, pertes de biens, corruptions de femmes, des serviteurs qui se sont élevés contre leurs maîtres, calomnies d'amis, empoisonnements, envies, jalousies, destructions de maisons, eversions (*renversement*) de royaumes et de seigneuries ; soûle-t-en, remplis-t'en, prends-y tant que tu voudras de plaisir, tu ne fâcheras ni n'ennuieras personne de ceux avec qui tu converseras ; mais il semble que la curiosité ne se délecte pas de maux qui soient déjà rances et vieux, ains tout frais et tout récents, et qu'elle prenne plus de plaisir à voir toujours de nouvelles tragédies ; car, quant aux comédies et spectacles de joyeuseté, elle ne s'y arrête pas volontiers. Et pourtant (*pour ce motif*) si quelqu'un raconte l'appareil d'une noce, ou d'un sacrifice, ou d'une montre, le curieux l'écoutera froidement et négligemment, et dira qu'il l'aura déjà entendu d'ailleurs, commandera à celui qui fait le conte qu'il passe cela ou qu'il l'abrège ; mais si quelqu'un assis bec à bec raconte comme une fille aura été dépucelée, ou une femme violée, ou un procès qui se va commencer, ou une querelle dressée entre deux frères, alors il ne sommeille ne il ne vague pas,

> Ains pour ouïr le conte il s'appareille
> En approchant soigneusement l'oreille.

Et cette sentence :

> Hélas! que l'homme est prompt à écouter
> Plutôt le mal que le bien raconter.

Cela proprement est dit, à la vérité, touchant la curiosité ; car, ainsi comme les cornets et ventoses attirent du cuir ce qu'il

y a de pire, aussi les oreilles des curieux attirent tous les plus mauvais propos qui soient ; ou, pour mieux dire, comme les villes et cités ont des portes maudites et malencontreuses, par lesquelles elles font sortir ceux que l'on mène exécuter à la mort, et par où elles jettent hors les ordures et les hosties (*victimes*) d'exécration et de malédiction, et jamais n'y entre ni n'en sort chose qui soit nette, sainte ni sacrée ; aussi les oreilles du curieux sont de pareille nature ; car il n'y passe rien qui soit gentil, ni bon, ni honnête, ains toujours y traversent et hantent paroles sanglantes, apportant quand et elles (*avec elles*) des contes exécrables, pollus et contaminés.

Larmes et pleurs sont en toute saison
Le rossignol qu'on oit (*entend*) en ma maison.

Cela est la seule muse, la seule sirène des curieux ; il n'y a rien qu'ils oient (*entendent*) plus volontiers, car curiosité est une convoitise d'ouïr les choses que l'on tient closes et cachées : or, n'y a-t-il personne qui cache un bien qu'il possède, vu que bien souvent on simule d'en avoir que l'on n'a pas. Ainsi le curieux, convoitant de savoir et entendre des maux, est entaché de cette malheureuseté que les Grecs appellent épichaire-cacia, qui signifie joie du mal d'autrui, passion qui est sœur germaine de l'envie d'autant qu'envie est douleur du bien d'autrui, et l'autre perversité est joie du mal : toutes lesquelles deux passions procèdent d'une perverse racine et d'une autre passion sauvage et cruelle, qui est la malignité. Or, est-il si fâcheux et si moleste (*pénible*) à un chacun de découvrir les maux secrets qu'il a que plusieurs ont mieux aimé se laisser mourir que de découvrir aux médecins les maladies cachées qu'ils enduraient ; car, supposez qu'Érophile ou Érasistrate, ou bien Esculape même, du temps qu'il était encore homme, vînt en votre maison vous demander, à un homme s'il aurait une fistule au fondement, ou, si c'était une femme, si elle aurait point un chancre en la matrice, ayant en sa main les utils (*outils*) de chirurgie et les drogues qui sont propres à la guarison de tels maux ; qui est celui qui ne chassât bien au loin un tel médecin qui, sans attendre que l'on eût affaire de lui et que l'on l'eût mandé, vînt de gaieté de cœur et de son propre motif (*mouvement*) pour entendre les maux d'autrui, encore que la curiosité et le soin de bien particulièrement enquérir soit salutaire en cet art-là, là où (*tandis que*) les curieux recherchent

en autrui ces mêmes maux-là et d'autres encore pires. Il est vrai que ce n'est pas pour les guarir, mais seulement pour les découvrir, au moyen de quoi ils sont à bon droit haïs de tout le monde ; car nous haïssons les gabeleurs (*commis de la gabelle*) et sommes marris contre eux, non quand ils font payer la gabelle pour les hardes que l'on fait entrer à découvert en la ville, mais quand ils viennent rechercher et fureter les besognes et hardes d'autrui, encore que l'autorité publique leur donne loi de ce faire, et qu'ils reçoivent dommage quand ils ne le font pas; mais, au contraire, les curieux laissent perdre et abandonnent leurs affaires propres pour vaquer à enquérir ceux d'autrui. Ils ne vont pas souvent aux champs, d'autant qu'ils ne peuvent supporter le requoi (*calme*) ni le silence de la solitude; mais, si, d'aventure, après un long espace de temps, il leur advient d'y aller, ils jetteront plutôt l'œil sur les vignes de leurs voisins que sur les leurs, et s'enquerront combien de bœufs seront morts à leur voisin, ou combien de muids de vin lui seront aigris, et soudain après qu'ils se seront emplis de telles curieuses demandes, ils s'en refuiront à la ville, car il dit :

Puis en marrant (*labourant*) il me racontera
Sous quelles lois paix faite se sera;
Car le méchant fait métier de s'enquerre (*s'enquérir*),
Allant par tout, et de paix et de guerre.

Mais les curieux, fuyant le labourage et l'agriculture comme chose vaine et froide qui ne produit point de grands cas, se jettent, au beau milieu d'un sénat, d'une tribune où les harangues se font au peuple sur la place au plus fréquent lieu du port où abordent les navires : Eh bien ! y a-il rien de nouveau ? Comment, n'as-tu pas été ce matin sur la place ? Penses-tu que la ville se soit changée en trois heures ? Si quelqu'un d'aventure lui fait ouverture de tels propos, s'il est à cheval, mettant pied à terre, il l'embrassera, il le baisera et dressera les oreilles; mais si celui qu'il rencontrera en son chemin lui dit qu'il n'y a rien de nouveau, il lui répondra lors : Que dis-tu ? N'as-tu pas passé par la place ? N'as-tu point été au palais ? Et n'as-tu point parlé à ceux qui sont venus d'Italie ? Voilà pourquoi j'estime que les magistrats de la ville de Locres font bien, car, si quelqu'un de leurs bourgeois, revenant des champs en la ville demande : « Eh bien ! y a-t-il rien de nouveau ? » ils le condamnent à l'amende, parce que, comme les cuisiniers pour bien ruer en cuisine ne demandent autre chose que qu'il y ait

force gibier, et les pêcheurs force poisson, aussi les curieux ne souhaitent que qu'il y ait grande abondance de maux et grand nombre d'affaires, grandes nouveautés, grands changements, à celle fin qu'ils aient toujours de quoi chasser et que tuer. Aussi fit sagement le législateur des Thuriens quand il défendit de farcer ne mocquer aucun ès jeux publiques et comédies, sinon les adultères et les curieux, car il semble que l'adultère soit une espèce de curiosité de rechercher la volupté d'autrui, et une inquisition et recherche de ce que l'on garde caché et que l'on ne veut pas être vu de tout le monde, et la curiosité semble être un déliement, violement et découvrement des choses secrètes. Or est-il que communément ceux qui enquièrent et savent beaucoup parlent aussi beaucoup; c'est pourquoi Pythagoras ordonna aux jeunes gens cinq années de silence qu'il appela échémythie, c'est-à-dire tenir sa langue. Mais il est du tout nécessaire que médisance soit conjointe à curiosité, car ce qu'ils oient volontiers, ils le redisent aussi volontiers, et ce qu'ils recueillent soigneusement des autres, ils le départent encore plus volontiers à d'autres; d'où vient qu'outre les autres maux que ce vice-là contient, encore a-t-il celui-là qu'il est contraire à sa propre convoitise, car il convoite savoir beaucoup et chacun le fuit et se donne garde de lui. Car on n'a pas à plaisir de faire qu'il voie ne dire rien qu'il oie, (*entende*) ains s'il est question de consulter quelque affaire, on en remet la délibération et en diffère l'on la conclusion jusques à ce que celui-là tel s'en soit allé; et si l'on tient quelque propos de secret ou que l'on fasse aucune chose de conséquence, et il y survient un curieux, on l'ôte incontinent et la cache l'on, ne plus ne moins que de la viande qui est en prise, quand on voit passer un chat; de manière que le plus souvent ce que l'on dit et que l'on fait devant les autres, on le tait et le cèle devant celui-là seul. Voilà pourquoi conséquemment il est privé de toute foi, que nul ne se fie plus en lui, tellement que nous fions plutôt des lettres missives ou notre cachet à des serviteurs ou à des étrangers que non pas à des parents, familiers et amis, qui aient ce vice d'être curieux. Bien autrement fit le sage Bellérophon, lequel ne voulut pas ouvrir les lettres qu'il portait, encore qu'il sût bien qu'elles fussent écrites contre lui, et s'abstint de toucher à la missive du roi, tout ainsi qu'il n'avait pas voulu toucher à sa femme, par la même vertu de continence; car la curiosité est une incontinence comme l'adultère, mais outre l'intempérance, il y a une folie et une rêverie extrêmes;

car c'est bien être insensé et hors du sens extrêmement que, laissant tant de femmes communes et publiques, vouloir pénétrer à grands frais et grande dépense jusques à une qui sera tenue sous la clef et qui bien souvent sera laide. Tout autant en font les curieux; car, mettant en arrière plusieurs belles et plaisantes choses à voir et à ouïr et plusieurs honnêtes passe-temps et exercices, ils se mettront à crocheter les lettres missives d'autrui, ils approcheront l'oreille contre les parois des maisons d'autrui pour écouter ce qui se dit et se fait au dedans, ils iront oreiller (*écouter*) ce que des valets ou des chambrières caquetteront en un coin, quelquefois avec danger, mais toujours avec honte et déshonneur. Pourtant serait-il très utile aux curieux, pour les divertir de ce vice-là, se ressouvenir des choses qu'ils auraient auparavant sues et entendues; car, si, comme Simonide soulait dire (*avait coutume de dire*) que, quand par intervalles de temps, il venait à ouvrir ses coffres, il trouvait toujours celui des salaires plein et celui des grâces vuide, aussi si quelqu'un après une espace de temps venait à ouvrir l'armoire ou l'arrière-boutique de la curiosité et regardait au fond, la trouvant toute pleine de choses inutiles, malplaisantes et vaines, à l'aventure lui semblerait cet amas-là bien fâcheux, et que celui qui l'aurait fait aurait eu bien peu d'affaires. Car voyez si quelqu'un, feuilletant les écrits des anciens, en allait élisant et triant ce qu'il y aurait de pire et en composait un livre, comme des vers d'Homère défectueux, commençant par une syllabe brève, ou des incongruités que l'on rencontre ès tragédies, ou des objections vilaines et déshonnêtes qne fait Archiloque à l'encontre du sexe féminin, en se diffamant lui-même, celui-là ne serait-il pas digne de cette triste malédiction,

Maudit sois-tu qui vas faisant recueil
Des maux de ceux qui gisent au cercueil!

Mais sans cette malédiction, c'est à lui un amas qui ne lui apporte ni honneur ni profit, d'aller ainsi partout recueillir les fautes d'autrui, comme on lit que Philippe fit un amas des plus méchants et des plus incorrigibles hommes qui fussent de son temps, lesquels il logea ensemble dans une ville qu'il fit bâtir et l'appela Ponéropolis, c'est-à-dire la ville des méchants; aussi les curieux, en recueillant et amassant de tous côtés les fautes et imperfections, non des vers, ni des poëmes, mais des

vies des hommes, font de leur mémoire un archive et registre fort malplaisant et de fort mauvaise grâce, qu'ils portent toujours quand et eux (*avec eux*). Et tout ainsi comme à Rome il y a des personnes qui ne se soucient point d'acheter de belles peintures ni de belles statues, non pas même de beaux garçons ni de belles filles de celles que l'on expose en vente, ains s'adonnent à acheter affectueusement des monstres en nature, comme qui n'ont point de jambes, ou qui ont les bras tournés au contraire, qui ont trois yeux, ou la tête d'une autruche, prenant plaisir à les regarder et à rechercher s'il y a point

De corps mêlé de diverses espèces,
Monstre avorté de l'un et l'autre sexes.

Mais qui nous mènerait ordinairement voir de tels spectacles, on s'en fâcherait incontinent et feraient mal au cœur à les voir; aussi ceux qui curieusement vont rechercher les imperfections des autres, les infamies des races, les fautes et erreurs advenues ès maisons d'autrui, ils doivent rappeler en leur mémoire comme les premières telles observations ne leur ont apporté ni plaisir aucun ni profit. Or, l'un des plus grands moyens pour divertir cette vicieuse passion, c'est l'accoutumance, si, commençant de loin, nous nous exerçons et accoutumons à cette continence, car l'accroissement se fait par l'accoutumance, gagnant le mal toujours petit à petit en avant; mais comment il s'y faut accoutumer, nous le saurons et entendrons en parlant de l'exercitation. Premièrement donques nous commencerons aux plus petites et plus légères choses, car quelle difficulté y a-t-il en passant chemin de ne s'amuser point à lire les inscriptions des sépultures, ou quelle peine est-ce qu'en se promenant passer des yeux outre les écriteaux qui s'écrivent contre les murailles, en supposant une maxime qu'il n'y a rien qui soit ni profitable ni plaisant, car ce sera quelqu'un qui fera mention d'un autre en bonne part, ou celui-là est le meilleur ami que j'aie, et plusieurs autres écrits pleins de telle badinerie, lesquels semblent n'apporter point de mal pour les lire, mais ils en apportent secrètement beaucoup, d'autant qu'ils engendrent une coutume de rechercher ce que l'on ne doit pas enquérir; et comme les veneurs n'endurent pas que leurs chiens se dévoient ni qu'ils poursuivent toutes odeurs, ains les retiennent et retirent en arrière avec leurs traits pour garder le nez et le sentiment pur et net

à ce qui est propre à leur office, afin qu'ils soient plus ardents à suivre la trace.

> Suivant avec le sentiment du nez
> Les animaux qui seront détournés;

aussi faut-il ôter au curieux ses saillies et ses courses à vouloir tout écouter et tout regarder, et, en le tenant de court, le tirer et détourner à voir et ouïr seulement ce qui est utile; car, ainsi comme les aigles et les lions en marchant resserrent leurs ongles au dedans de peur qu'ils usent et émoussent les pointes, aussi estimant que la curiosité a quelque partie du désir de beaucoup savoir et apprendre, gardons-nous que nous ne l'employons et la rebouchons (*émoussons*) en choses mauvaises et viles. Secondement accoutumons-nous en passant par devant la porte d'autrui, de ne regarder point dedans et ne toucher point de l'œil à chose qui y soit, comme étant l'œil l'une des mains de la curiosité, ains ayons toujours devant les yeux le dire de Xénocrate qui disait qu'il n'y avait point de différence entre mettre les yeux ou les pieds en la maison d'autrui, car ce n'est chose ni juste, ni honnête, ni plaisante à voir,

> Laid à voir est le dedans, étranger.

Car qu'est-ce, pour le plus ordinaire, sinon telles choses, des ustensiles de ménage qui seront l'un deçà, l'autre delà, des chambrières assises, et rien d'importance ni de plaisir; mais cette torse de regard qui tord l'âme quand et quand (*en même temps*), et ce détournement en est laid, et la coutume n'en vaut rien qui soit. Diogène, voyant un jour Dioxippus qui faisait son entrée sur un chariot triomphal en la ville pour avoir gagné le prix ès jeux Olympiques, et observant qu'il ne pouvait retirer ses yeux de contempler une belle jeune dame qui regardait l'entrée, ains la suivait toujours de l'œil et se retournait vers elle : « Voyez, dit-il, notre champion victorieux et triomphant qu'une jeune garce emmène par le collet. » Aussi verriez-vous que les curieux ordinairement sont sujets à tordre le col et se retourner à tout ce qu'ils voient et qu'ils oient (*entendent*), après qu'ils ont fait par accoutumance une habitude de jeter les yeux partout; car il ne faut pas, à mon avis, que le sentiment extérieur vague et rage à son plaisir, comme une chambrière dissolue et mal apprise,

ains faut que, quand il est envoyé par la raison devers des choses, après avoir communiqué et traité avec elles, qu'il s'en retourne incontinent devers sa maîtresse pour en faire son rapport, et puis derechef se rasseoir au dedans de l'âme, étant toujours attentif à ce que la raison lui commandera; mais maintenant il se fait ce que dit Sophocle,

> Comme chevaux effrénés et sans bride
> Raison à force emportent qui les guide.

Les sentiments qui n'ont pas été bien instruits ne bien exercités, courant devant le commandement de la raison, tirent quand et eux (*avec eux*) bien souvent et précipitent l'entendement là où il ne faudrait point. Pourtant (*aussi*) est-ce chose fausse qui se dit communément que Démocritus le philosophe s'éteignit la vue en fichant et appuyant ses yeux sur un miroir ardent, et recevant le réverbération de la lumière d'icelui, afin qu'ils ne lui apportassent aucun détourbier (*trouble*) en évoquant souvent la pensée au dehors, ains la laissassent au dedans en la maison, pour vaquer au discours des choses intellectuelles, étant comme fenêtres répondantes sur le chemin bouchées. Bien est-il vrai que ceux qui besognent beaucoup de l'entendement se servent bien peu du sentiment. C'est pourquoi ils bâtissaient anciennement les temples des Muses, lieux destinés à l'étude, qu'ils appelaient musées, le plus loin qu'ils pouvaient des villes, et appelaient la nuit Euphroné, comme qui dirait la sage, estimant que la solitude, le repos et le n'être point détourbé (*troublé*) servent beaucoup à la contemplation et invention des choses que l'on cherche de l'entendement. Davantage il n'est pas non plus malaisé ne difficile, quand il y a d'aventure quelques hommes qui tancent (*se querellent*) et s'injurient les uns les autres sur la place, de ne s'en approcher point, ni, quand il se fait un concours de plusieurs personnes pour quelque occasion, ne s'en bouger point, ains (*mais*) demourer en sa place; et si tu ne t'y peux tenir, se lever et s'en aller ailleurs, car tu ne gagneras rien à te mêler parmi les curieux, et recevras grand profit en divertissant à force la curiosité, et la réprimant et contraignant par accoutumance d'obéir à la raison. Et pour tendre et roidir encore plus l'exercitation, il sera bon quand il se jouera quelque jeu dedans le théâtre, qui retiendra fort les spectateurs, passer outre et repousser tes amis qui te voudront mener voir un excellent baladin ou un

excellent joueur de comédies, ni se retourner quand on oira (*entendra*) quelques clameurs ou quelque bruit procédant de la carrière où l'on fait au jeu de prix courir les chevaux; car, ainsi comme Socrate conseillait de s'abstenir des viandes qui provoquent les hommes à manger quand ils n'ont point de faim, et des bruvages qui convient à boire encore que l'on n'ait point de soif, aussi faut-il que nous fuyions et nous gardions de voir ni d'ouïr chose quelle qu'elle soit qui nous arrête ou retienne quand il n'en est point de besoin. Le bon Cyrus ne voulait pas voir la belle Panthéa, et, comme Araspe, l'un de ses mignons, lui dit que sa beauté était bien chose digne de voir : « Voilà pourquoi, dit-il, il vaut donques mieux du tout s'abstenir de l'aller voir; car si maintenant à ta persuasion je l'allais voir, à l'aventure que ci-après elle-même m'induirait d'y aller, encore que je n'en eusse pas le loisir, et me seoir auprès d'elle pour contempler sa beauté, en laissant cependant aller plusieurs affaires de grande importance. Semblablement, Alexandre ne voulut point aller voir la femme de Darius, bien que l'on dît que c'était une fort belle jeune dame, ains allant visiter sa mère qui était déjà vieille, s'abstint de voir l'autre qui était belle et jeune. Mais nous jetant les yeux jusque dans les litières des femmes et nous pendant à leurs fenêtres, ne cuidons (*pensons*) pas commettre aucune faute, en laissant ainsi la curiosité glisser et couler à tout ce qu'elle veut. Aussi est-il expédient pour l'exercer à la justice, laisser à prendre quelquefois ce que l'on pourrait bien justement faire, afin de s'accoutumer de s'abstenir tant plus de prendre rien injustement. Semblablement aussi pour s'accoutumer à la tempérance, s'abstenir quelquefois d'habiter avec sa propre femme, afin que jamais on ne soit ému de la convoitise de celle d'autrui. Te servant donc de cette façon de faire encore contre la curiosité, parforce-toi de ne faire pas semblant de voir ni d'ouïr quelque chose qui t'appartienne; et si quelqu'un te veut faire quelque rapport de ta maison, passer outre et rejeter arrière quelques propos qui sembleraient avoir été dits de toi à ton désavantage; car à faute de cela la curiosité enveloppa Œdipe en de très grands maux, parce que, voulant savoir qui il était, comme n'étant pas de Corinthe, en allant à l'oracle pour lui demander, il rencontra Laïus par le chemin, qu'il tua, et épousa sa propre mère, par le moyen de laquelle il obtint le royaume de Thèbes; et lorsqu'il semblait être très heureux, encore se voulut-il chercher soi-même, combien que sa femme

l'en détournât le plus qu'elle pouvait, et plus elle le priait de ne le faire pas, plus il en pressa un vieillard, qui savait toute la vérité du fait, en le contraignant par toutes voies, tant que le discours de l'affaire l'ayant déjà mis sur le bord de la suspicion, comme le vieillard se fut écrié :

> Hélas ! je suis sur le point dangereux
> De déclarer un cas bien malheureux,

toutefois, étant déjà surpris de sa passion de curiosité, et le cœur lui en battant, il répond :

> Et moi aussi sur le point de l'entendre;
> Mais toutefois il me la faut apprendre;

tant est aigre-doux et malaisé à contenir le chatouillement de la curiosité, comme un ulcère qui, plus on le gratte, et plus s'ensanglante lui-même. Mais celui qui est entièrement net et délivre (*libre*) de telle maladie, et qui est de nature paisible, quand il aura ignoré quelque mauvaise nouvelle, il dira :

> O saint oubli de passée tristesse,
> Tant tu es plein de très grande sagesse !

Et pourtant (*en conséquence*) se faut-il petit à petit accoutumer à ceci, quand on nous apportera des lettres de ne les ouvrir pas vitement et à grande hâte, comme font la plupart, que si les mains demeurent un peu trop à leur gré à délier la ficelle, ils la mâchent à belles dents, et, s'il arrive un messager de quelque part, ne courir pas incontinent à lui, ni ne se lever à l'étourdie de sa place soudain que quelqu'un viendra dire : « J'ai quelque chose de nouveau à vous conter. » Mais bien eusses-tu quelque chose de bon et utile à me dire. Un jour que je déclamais à Rome, Rusticus, celui que Domitien depuis fit mourir pour l'envie qu'il portait à sa gloire, y était qui m'écoutait. Au milieu de la leçon, il entra un soudard (*soldat*) qui lui bailla une lettre missive de l'empereur : il se fit là un silence, et moi-même fis une pause à mon dire, jusques à ce qu'il l'eût lue ; mais lui ne voulut pas, ni n'ouvrit point sa lettre devant que j'eusse achevé mon discours et que l'assemblée de l'auditoire fût départie ; dont toute la compagnie prisa et estima beaucoup la gravité du personnage. Mais quand on nourrit la curio-

sité de ce qui est bien loisible, on la rend à la fin si forte et si violente que, puis après, on ne la peut pas facilement retenir, quand elle court aux choses défendues, pour la longue accoutumance. Ains telle sorte de gens ouvrent les lettres, ils s'ingèrent aux conseils secrets de leurs amis, ils veulent voir à découvert les choses saintes qu'il n'est pas licite de voir, ils se vont enquérant des faits et dits secrets des princes, et toutefois il n'y a rien qui rende tant odieux les tyrans que les mouches, c'est-à-dire les espions qui vont partout épiant ce qui se fait et qui se dit, encore qu'ils soient contraints de tenir de telles gens auprès d'eux. Or le premier qui eut rière (*derrière*) soi de telles mouches que l'on appelle otacoustes, comme qui dirait les oreilles du prince fut le jeune Darius qui ne se fiait pas de soi-même et avait tout le monde suspect. Mais ceux que l'on appelle prosagogeas, comme qui dirait courtiers ou rapporteurs, ce furent les tyrans de Sicile, Denys, qui les mêlèrent parmi les bourgeois et le peuple de Syracuse. Aussi, quand vint la mutation de l'État, ce furent les premiers que les Syracusains massacrèrent, car même la nation des sycophantes, c'est-à-dire des calomniateurs, est de la confrérie des curieux. Toutefois encore ces calomniateurs-là recherchent s'il y a aucun qui ait commis ou voulu commettre quelque maléfice. Mais les curieux, découvrant les mésaventures fortuites de leurs voisins, les exposent en vue de tout le monde. Aussi dit-on que ce mot d'alitérius, qui signifie méchant, a été premièrement ainsi dénommé de la curiosité ; car, étant la famine bien grande à Athènes, ceux qui avaient du blé en leurs maisons ne le portaient pas au marché, ains le moulaient secrètement la nuit en leurs maisons, et cette manière de curieux allaient çà et là, oreillant (*écoutant*) là où ils entendaient le bruit des moulins, et de là en furent ainsi appelés. Pareillement aussi dit-on que le nom des sycophantes est venu de semblables occasions, car ayant été prohibé et défendu par édit d'emporter hors du pays des figues, ceux qui allaient épiant et découvrant ceux qui en emportaient en furent de là appelés sycophantes. Et pourtant (*pour ce motif*) ne sera-t-il point inutile que les curieux pensent à cela afin qu'ils aient honte en eux-mêmes d'être trouvés semblables en mœurs et façons de faire à ceux qui sont les plus haïs et les plus mal voulus du monde.

III

Dans les œuvres d'imagination on trouvait encore un profit intellectuel du même genre que dans les histoires et dans les ouvrages moraux. Sans doute ce qu'on leur demandait surtout, c'était le plaisir qu'apportent à l'esprit des événements dramatiques ou des aventures sentimentales. Mais, bien qu'à un moindre degré que les histoires, même les fictions doivent quelque chose à la vie réelle. Elles la représentent toujours dans une certaine mesure. L'idéal des auteurs et de leur public, leurs conceptions de la vie, des vertus, des vices, des passions, de l'amour, de la mort s'y font jour. Le théâtre des anciens n'était pas instructif seulement par les maximes morales qui s'y rencontrent constamment; il l'était encore par ses fables qui transportaient le lecteur dans des milieux variés, qui, par conséquent, élargissaient son champ d'observation et l'invitaient à réfléchir. La *Cyropédie,* qui est un roman historique, était très particulièrement suggestive pour ceux qu'intéressaient les problèmes politiques, et Montaigne y a puisé des exemples pour illustrer quelques-unes de ses idées. La traduction de la *Cyropédie* qu'a donnée Jacques de Vintemille dans une langue pure et correcte semble avoir été goûtée. Mais d'autres romans ont été lus au seizième siècle plus que nous ne les lisons aujourd'hui. Celui d'Héliodore intitulé : *Théagène et Chariclée,* et le roman pastoral de Longus, *Daphnis et Chloé,* ont peut-être dû à leur traducteur Amyot une bonne partie de la faveur dont ils ont joui. Évêque d'Auxerre, il crut devoir à son caractère ecclésiastique de ne pas signer ces deux traductions d'histoires amoureuses, profanes s'il en fut jamais. Mais il les revêtit d'une grâce exquise qu'il sut marier avec une exactitude grande pour l'époque.

L'histoire éthiopique traitant des loyales et pudiques

amours de Théagenes thessalien et Chariclea éthiopienne est un tissu d'aventures qui nous paraît aujourd'hui trop compliqué et trop éloigné de toute vraisemblance pour que nous sachions encore nous y plaire beaucoup. Montaigne déclarait le roman d'Héliodore « digne qu'on s'y amuse », et ses contemporains en jugeaient autrement. La complication même de l'action était pour eux une recommandation. L'héroïne, Chariclée, est la fille de la reine d'Éthiopie, Persina. Abandonnée par sa mère, elle a été recueillie et élevée par le Grec Chariclès, qui lui a donné son nom. La jeune fille vit à Delphes et se consacre au service du temple. Elle est d'une merveilleuse beauté et d'une grâce qui séduit tous les cœurs. Le jeune Thessalien Théagène, qui la mérite par ses qualités physiques aussi bien que par ses qualités morales, n'est pas plus que les autres insensible à ses charmes. Et Chariclée, qu'aucun regard de jeune homme n'avait encore su émouvoir, est troublée et gagnée par le beau Théagène. Ils quittent ensemble la Grèce, et, à l'embouchure du Nil, ils tombent avec tous leurs biens entre les mains des brigands. C'est le début d'une suite de péripéties qui prolongeront le récit pendant dix livres. Le chef des brigands s'éprend de Chariclée. Plus tard la femme du satrape d'Egypte s'éprendra de Théagène. Constants dans leur passion l'un pour l'autre, les deux amants échappent à tous les pièges, et après bien des imprévus, bien des rencontres merveilleuses, les voilà prisonniers en Éthiopie, où, par un dernier caprice du destin, au moment où elle va être exécutée avec Théagène, Chariclée est reconnue par la reine Persina. Leur constance est alors récompensée. Les deux jeunes gens, qui se sont conservés purs à travers tant de voyages, s'épousent enfin et vivent conformément à leur rang.

En dépit de son imagination fantaisiste, qui sème partout les épisodes imprévus, qui le croirait? Héliodore avait le sens du réel. On trouve chez lui beaucoup de coutumes, de traits de mœurs qui renseignaient les lecteurs du seizième siècle sur la manière de vivre des anciens, et l'on sait combien leur curiosité sur ce point était en éveil. Ces cou-

tumes n'étaient pas détachées et comme abstraites de leur milieu; elles étaient encadrées et vivifiées par le récit qui les entourait et auquel elles empruntaient une sorte de réalité et comme une objectivité inaccoutumée. On assistait là aux processions et aux cérémonies de Delphes; on voyait les croyances religieuses des Égyptiens avec leurs conséquences. Héliodore surtout sait parfois décrire des caractères, des états d'âme, et il a le goût des réflexions morales. Il a le sens des choses psychologiques : à chaque instant on rencontre chez lui des analyses assez délicates et des méditations sur les questions pratiques. Il aime les sentences où se résume en quelques mots la leçon qui se dégage d'une situation. Après avoir décrit la joie débordante des deux amants qui, s'étant crus réciproquement perdus, se retrouvent au fond d'un souterrain, il ajoute :

« Par où l'on peut évidemment connaître qu'une joie excessive se termine souventes fois en tristesse, et plaisir démesuré tire douleur après soi, ainsi que l'on peut voir par l'exemple de ces deux amants qui, alors étant contre leur espérance échappés du malheur où ils pensaient être encourus, pour la grande joie qu'ils en eurent furent en danger de perdre leur vie. »

Et ailleurs, à propos des maux qui accablent la maison du grand prêtre Calasiris :

« Tout le mieux qui saurait être en telle chose est de prévoir et de connaître le mal à venir ; car la connaissance précédente rebouche (*émousse*), par manière de dire, la pointe, et adoucit l'inflammation du mal quand il est advenu, pour autant, mon fils, qu'une grande adversité qui survient à l'improuvu (*à l'improviste*), inespérée, non prévue et non attendue, est intolérable ; mais celle qui est prévue en est plus aisée à supporter pour ce qu'en l'une, la raison et l'entendement prévenus de peur est si fort étonné qu'il ne sait qu'il doit faire, mais, en l'autre, l'accoutumance de l'avoir longtemps ou paravant vue et sue fait que l'on s'en résout (*on en prend son parti*) et en dispose l'on avec raison. »

Il disserte dans un autre endroit, et avec de longs développements, sur la croyance populaire au mauvais sort que

les sorciers jettent dans leur regard, et il cherche dans quelle mesure et par quelles explications elle peut se justifier rationnellement. (Voir au livre III.)

Chariclès se prend à rire par manière de moquerie. « Comment, dit-il, vous croyez donc comme le simple et rude vulgaire qu'il en soit quelque chose de ces charmes et ensorcelleries des yeux. Oui, dis-je, autant que chose qui soit. Et la raison est telle : cet air qui est épandu et circonfus tout à l'entour de nous, pénétrant ès plus intérieures et secrètes parties de notre corps par les yeux, par les narines, par l'inspiration et respiration ordinaires et généralement par tous autres conduits et ouvertures de notre corps, et y portant quant et lui (*avec lui*) les qualités extérieures qu'il a telles comme il y flue et entre, telles passions imprime-t-il dedans le corps de ceux qui le reçoivent, de sorte que, quand quelqu'un regarde avec envie quelques belles choses, il infecte l'air circonstant d'une qualité envieuse et maligne et inspire en la personne qu'il regarde un esprit de malignité. Et cet esprit, comme une chose légère et de subtiles parties, pénètre jusque dedans les os et jusques aux moelles mêmes ; et y en a plusieurs qui prennent cette maladie d'envie, laquelle a été par propre nom appelée bascanie en langage grec, c'est-à-dire ensorcellement et charme procédant d'envie. Et qu'il soit ainsi, Chariclée, considérez combien il se trouve de gens qui sont infectés du mal des yeux ou bien d'une contagion pestilente sans avoir jamais touché à ceux qui étaient déjà entachés de telles maladies, sans avoir couché ni bu, ni mangé avec eux, seulement pour avoir haleiné ou participé du même air qu'eux. De quoi vous peut faire foi l'origine et naissance de l'amour autant que chose aucune qui soit ; car il prend son commencement des objets que l'on voit, lesquels, par manière de dire, lancent celle passion comme un vent au dedans de l'âme par les conduits des yeux et non pas sans grande raison, car, étant l'œil le plus remuant, le plus prompt et le plus vif de tous les sens et conduits naturels de notre corps, il en est plus susceptible de toutes dérivations et défluxions, attirant à soi par le moyen de ses esprits vifs et enflammés l'amour de ce qui lui est présenté. »

Je laisse à part la valeur de cette explication, dont le matérialisme amusera peut-être, pour retenir seulement que

dans le roman d'Héliodore le lecteur curieux trouvait à chaque page des excitations pour sa pensée. Il y trouvait surtout des aliments pour sa réflexion morale, des idées et des exemples, et c'est par là que les genres d'imagination nous appartiennent.

Voici un fragment plus développé de l'*Histoire éthiopique*, qui nous permettra d'apprécier la manière de l'auteur et celle du traducteur. Les deux amants, Théagène et Chariclée, viennent de tomber aux mains des brigands, qui les ont emprisonnés dans leur repaire. On va décider du sort de la jeune fille.



JACQUES AMYOT

TRADUCTEUR D'HÉLIODORE (1) ET DE LONGUS

L'HISTOIRE ÉTHIOPIQUE DE HÉLIODORE, TRAITANT DES LOYALES ET PUDIQUES AMOURS DE THÉAGÈNES, THESSALIEN, ET CHARICLÉA, ÉTHIOPIENNE

Ruse de Chariclée pour échapper au chef des brigands.

Thyamis (c'était le nom du capitaine de ces brigands), qui avait bien reposé à son aise la plus grande partie de la nuit, eut en dormant quelques songes fort étranges qui l'éveillèrent en sursaut. Si veillait en grande peine et perplexité pour autant qu'il ne pouvait conjecturer que voulaient dire ces songes. Car, environ le temps que les coqs chantent sur le matin, soit ou que, pour un naturel sentiment et connaissance qu'ils ont, comme l'on dit, du retour du soleil par devers nous, ils soient incités à saluer sa divine lumière, ou que, pour une chaleur qui est en eux et aussi pour un appétit de tôt se paître et se mouvoir, ils éveillent avec un cri qui leur est propre ceux qui sont en la même maison pour besogner (*travailler*), environ ce temps-là, dis-je, par le vouloir des dieux il se présenta un tel songe à son entendement. Il lui fut avis (*il crut*) qu'en se proumenant parmi le peuple d'Isis en la ville de sa naissance, Memphis, il y voyait tout reluire pour une fort grande multitude

(1) Héliodore est né à Émèse, en Syrie. Il semble avoir vécu au troisième siècle de notre ère. Nous ne savons rien de lui. Rohde a démontré qu'il ne faut point le confondre avec l'évêque de Tricca qui porte le même nom.

de torches allumées qu'il y avait, et que les autels étaient tout baignés du sang des bêtes de toutes sortes que l'on avait immolées, et que les cloîtres et portiques qui sont à l'entour du temple étaient pleins d'hommes qui menaient fort grand bruit et faisaient grand tumulte. Puis, quand il voulut entrer dedans le chœur et sanctuaire du temple, que la déesse Isis lui vint au-devant et lui bailla en main Chariclée, disant : « Thyamis, je te baille cette pucelle, mais tu l'auras et si (*pourtant*) ne l'auras point, ains feras injustice et occiras une étrangère, et elle ne sera point occise. » Cette vision le mit en grande perplexité, à tourner de çà et de là l'interprétation de ce songe pour voir s'il pourrait deviner qu'il pourrait signifier. Quant il fut bien las d'y penser et rêver, à la fin il en tira l'intelligence à son vouloir, car il l'interpréta en cette manière, comme si la déesse lui eût voulu dire : « Tu l'auras femme et si (*néanmoins*) ne l'auras pas vierge. » Quant à ce mot « tu occiras », il l'exposa : « Tu blesseras sa virginité, de laquelle blessure Chariclée ne mourrait pas. » Voilà comment il interpréta son songe ainsi comme son désir lui suggérait ; et, sitôt que le soleil fut levé, il envoya signifier aux principaux de ses gens qu'ils eussent à s'en venir promptement par devers lui et qu'ils apportassent leur proie en commun, l'appelant les dépouilles, pour plus honnêtement et magnifiquement nommer la chose, et manda quand et quand (*en même temps*) à Gnémon qu'il amenât aussi les prisonniers qui lui avaient été baillés en garde ; lesquels, ainsi comme on les menait, s'entre-disaient : « Hélas ! quelle fortune maintenant nous attend ! » et priaient affectueusement Gnémon de leur être favorable s'il avait moyen de leur aider en quelque sorte. Il leur promit qu'ainsi le ferait-il, les admonestant (*avertissant*) qu'ils eussent bonne espérance, et les assurant que le capitaine n'était point totalement homme barbare, ains qu'il avait quelque humanité pour autant qu'il était de très noble maison et qu'il ne menait celle manière de vivre seulement que par contrainte. Quand ils furent devant le capitaine, et que pareillement aussi toute la tourbe des brigands fut assemblée, Thyamis s'assit sur un lieu un peu éminent (car son île était députée (*assignée*) à faire les assemblées et harangues) et commanda à Gnémon qu'il fît entendre aux prisonniers grecs ce qu'il disait, pource qu'il entendait déjà bien la langue des Égyptiens et Thyamis ne savait pas fort bien parler grec. Si commença sa harangue en cette sorte : « Vous connaissez de long temps quel je suis, mes compa-

gnons, et comment je me suis toujours porté (*comporté*) envers vous ; car, étant comme vous savez fils du grand pontife et prêtre de Memphis, et ayant été privé de celle dignité du pontificat, laquelle m'était affectée et due comme à l'aîné après le département (*départ*) de notre père, par les trames et menées de mon frère puîné, je fus contraint de recourir à vous pour venger le tort que l'on m'avait fait et pour recouvrer la dignité qui m'appartenait par le moyen de votre aide, là où vous me fîtes tant d'honneur que de m'élire pour votre capitaine ; en laquelle charge je me suis tellement gouverné jusques aujourd'hui que je n'ai jamais voulu rien avoir davantage que l'un d'entre vous. Car, s'il a été question de distribuer quelque argent, je me suis contenté de part égale aux autres ; et, si j'ai vendu quelques prisonniers, j'en ai rapporté le prix en commun, estimant que celui qui veut s'acquitter honnêtement en la charge de capitaine doit prendre sur soi la plus grande part de la peine et néanmoins se contenter du profit égal aux autres. Et, quand nous avons surpris par les champs quelques prisonniers, si c'étaient hommes qui eussent assez force de corps pour faire service, je les ai retenus pour être de nos soldats ; s'ils étaient faibles et débiles, j'en ai fait argent. Quant aux femmes que nous avons prises, je n'en forçai (*violai*) onques (*jamais*) une ; car, si elles ont été de noble sang, je les ai mises ici à fiance, ou bien les ai laissées aller sans rien payer, seulement par pitié et compassion de leur fortune ; et, si elles ont été roturières et telles que la captivité ne les contraignît pas tant de servir comme leur état et condition naturelle et accoutumée, je les vous ai à chacun distribuées pour servantes. Mais maintenant, de tout le butin que nous avons gagné, je vous requiers et mande seulement un don : c'est que vous me donniez cette pucelle étrangère. Et, combien que (*quoique*) il fût en moi la prendre d'autorité, il m'a néanmoins semblé meilleur et ai mieux aimé l'avoir du consentement et octroi de toute la communauté. Car ce serait peu sagement fait à moi que, pour forcer une prisonnière seulement, j'encourusse en votre soupçon de vouloir attenter quelque chose au déçu (*au détriment*) et contre le gré de vous autres mes amis. Et si (néanmoins) ne vous demande point cette grâce sans récompense, car, en la me donnant, je vous cède et quitte entièrement la part et portion de tout le reste du butin qui me pourrait appartenir. Mais, pour autant que nous qui sommes de race prophétique tenons à grand reproche et offense de se mêler indifféremment avec toutes femmes, j'ai avisé de prendre cette

pucelle non pour en abuser à accomplir mon plaisir, mais pour en avoir lignée qui soit apte à me succéder en la dignité pontificale. » Il n'eut pas plus tôt dit cela, que toute la tourbe assistante approuva son dire avec grandes acclamations et cria qu'il l'épousât à la bonne heure. Adonc Thyamis, reprenant la parole : « Je vous remercie, dit-il, mais nous ferons ce que requiert le devoir, ce me semble, si nous enquérons quel vouloir en a la pucelle : car, s'il ne fallait que seulement abuser de la licence de la force, ce me serait assez que de le vouloir, pour ce que le demander est superflu quand on peut prendre de force ; mais, si ce que nous voulons contracter est un mariage, il est nécessaire que le consentement de l'un et de l'autre y soit. » Si détourna adonc sa parole, et dit à Chariclέa : « Dites-nous donc, la belle, si vous me voulez avoir à mari, et nous déclarez quand et quand (*avec*) qui et de quelles gens vous êtes. » La pucelle adonc, avant que répondre, tint assez longtemps la chère (*visage*) basse et les yeux fichés en terre, en remuant un peu la tête ; et était bon à voir qu'elle proupensait (*méditait d'avance*) ce qu'elle avait à répondre. A la fin elle dressa son chef (*tête*), jetant les yeux sur Thyamis, lequel fut encore plus que devant ébloui de la lueur de sa grande beauté, pour autant que les discours qui lui étaient venus en pensée pour faire sa réponse lui avaient coloré le visage plus que de coutume, et son regard en était devenu un peu plus audacieux. Puis répondit en cette sorte par Gnémon qui servait de truchement (*interprète*) à faire entendre son dire : « Cette réponse, dit-elle, était peut-être mieux convenable à ce mien frère Théagène, pource qu'il me semble que le taire est mieux séant à la femme, et le répondre à l'homme, mêmement (*particulièrement*) entre les hommes. Mais, puisque vous me donnez congé de parler et me montrez ce premier signe d'humanité d'essayer à avoir les choses honnêtes, raisonnables, par amitié et de gré plutôt que par force, attendu mêmement (*surtout*) que tout gît en moi, je suis contrainte de transgresser les bornes et les lois de moi et des autres vierges aussi, faisant réponse à la demande de mon seigneur qui me parle de mariage, et ce en une si grande assemblée de tant d'hommes. Quand est donc à notre état, nous sommes du pays d'Ionie, de l'une des plus nobles familles de la ville d'Éphèse, ayant père et mère ; et pour tant que la coutume du pays porte que tels nobles enfants fassent le service divin, il m'est à moi échu de servir à la déesse Diane, et à ce mien frère à Apollo. Cet honneur doit durer un an. Et quand notre temps

a été complet et révolu, on nous a envoyés conduire en l'île de Délos l'appareil d'un solennel sacrifice, là où nous devions faire célébrer des jeux de prix, tant de lettres et de musique que d'exercices du corps, et nous déposer de celle dignité et charge des sacrifices selon la coutume usitée et gardée en notre pays. Pour quoi faire on nous avait chargé un navire d'or, d'argent, de riches draps et de toutes autres choses convenables à faire tournois, jeux, festins solennels et publics. Et ainsi nous montâmes sur mer et nous mîmes à la voile sans nos père et mère, lesquels, tant pour leur grand âge que pour le danger de la mer et du long voyage, ne s'osèrent embarquer avec nous et sont demeurés dans leurs maisons. Mais aucuns des bourgeois en la cité en grand nombre s'étaient en partie embarqués avec nous dedans le même navire et en partie dedans d'autres vaisseaux qu'ils avaient fait équiper pour eux. Quand nous avons été bien avant en mer et que nous avons eu avancé la plus grande partie de notre voyage, il s'est levé soudain un orage impétueux, avec estourbillons de foudre et de tempête qui ont troublé tellement la mer que notre navire en a été dévoyé de son droit cours, en sorte que le pilote fut contraint lui-même de céder à la violence de la tourmente et à la force du navire, en laissant le gouvernement à la fortune. Ainsi avons été l'espace de sept jours et autant de nuits à la merci des vents qui ont toujours soufflé fort impétueusement, tant qu'à la fin ils nous ont jetés en la côte où vous nous avez pris, et là où vous avez pu voir un grand meurtre, parce qu'une troupe de gens de marine nous est venue assaillir et surprendre ainsi comme nous faisions le festin de joie pour notre délivrance et salut, et se sont mis en effort de nous défaire tous pour avoir notre bien, jusques à ce qu'avec la perte universelle d'eux et de nos gens aussi qui se sont tous entre-tués, nous sommes demeurés nous deux tout seuls. Que plût aux dieux que nous ne fussions point échappés, pour être si pitoyables reliques! Un seul bien avons-nous rencontré entre tant de misères: c'est que quelque dieu a voulu que nous soyons tombés entre vos mains; car, au lieu que nous étions en crainte de mort, vous nous faites offre et donnez option de mariage, lequel je ne voudrais quant à moi aucunement refuser. Car, quand il n'y aurait autre chose sinon que le seigneur fît tant d'honneur à son esclave et captive que de la vouloir choisir pour son épouse, si serait-ce un heur (*bonheur*) qui surmonterait toute autre prospérité de fortune. Mais qu'il soit échu qu'un fils de

prophète et qui est prophète lui-même épouse une pucelle dévouée aux dieux, il semble que cela ne se soit point fait sans aucune prévoyance divine. Par quoi, seigneur Thyamis, je vous requiers un seul point, c'est que me permettez que je puisse, premier que (*avant de*) vous épouser, aller en la prochaine ville ou autre lieu plus voisin où il y ait temple et autel consacré à Apollo, là où je puisse me déposer de la charge des sacrifices et en quitter les marques et enseignes; ce qui, à mon avis, sera meilleur en la ville de Memphis, mêmement (*spécialement*) après que vous aurez recouvré votre dignité de pontife; car les noces en seront plus plaisantes et plus joyeuses, quand elles seront conjointes avec la victoire et quasi comme le couronnement de vos glorieux actes. Ou bien, s'il vous plaît que ce soit devant, je le laisse à votre bonne discrétion, moyennant qu'il vous plaise seulement que j'accomplisse les saintes cérémonies usitées en notre pays; ce que je sais bien que vous m'octroierez, attendu (comme vous dites) que dès votre enfance vous avez été dévoué au service divin et que vous avez en grande révérence la religion et dévotion envers les dieux. » En cet endroit Chariclée acheva de parler et commença à pleurer. Quant aux assistants, tous les autres louèrent grandement son dire et commandèrent à Thyamis qu'il le fît ainsi, et que d'eux ils étaient bien délibérés de lui aider. Thyamis lui-même s'y accorda à la fin, moitié de gré et moitié par force, car l'ardent désir qu'il avait de jouir de Chariclée lui faisait estimer qu'une seule heure de délai était un temps infini. Mais, d'autre côté, la grande douceur de son langage, comme si c'eût été le chant d'une sirène, lui détrempait et amollissait le cœur, de sorte qu'il était contraint lui consentir ce qu'elle lui requérait, avec ce qu'il rapportait cela à son songe et concevait espérance que ses noces se feraient en la ville de Memphis. Par quoi il donna congé à la tourbe (*foule*) assemblée, après qu'ils eurent premièrement distribué leur butin, dont il eut une bonne partie du plus beau et du meilleur, que les autres volontairement lui donnèrent. Et leur commanda que dedans dix jours ils fussent tous prêts pour aller assaillir la ville de Memphis. Quant aux deux jeunes prisonniers, il les renvoya en la cabane qui leur avait été destinée le jour de devant, et voulut que Gnémon logeât aussi avec eux, non qu'il le leur baillât désormais tant pour garde comme pour compagnie; et si les traita plus délicatement qu'il ne se soulait (*avait coutume*) traiter lui-même auparavant, faisant quelquefois manger

avec lui Théagène pour l'honneur de sa sœur. Mais quant à elle, il proposa (*résolut*) de ne la voir pas souvent, de peur que la vue de sa beauté n'enflammât davantage le désir qu'il avait empreint en son cœur, et qu'il n'en fût contraint d'attenter quelque chose contre ce qu'il avait délibéré et contre ce qu'il pensait que son songe lui eût signifié. Pour ces raisons Thyamis se défendait à lui-même de la voir, estimant qu'il était impossible de la regarder et de se contenir de la désirer. Quand tout le monde se fut retiré et que tous les pâtres furent serrés en leurs gîtes, les uns deçà, les autres delà, Gnémon sortit de dedans le lac et s'écarta un peu loin, pour aller chercher l'herbe qu'il avait promise le jour de devant à Théagène, lequel cependant, prenant l'occasion de la solitude, se prit à larmoyer et soupirer, ne disant pas un tout seul mot à Chariclée, mais invoquant continuellement les dieux. Et elle lui demanda adonc si c'étaient leurs communes misères qu'il lamentait à la manière accoutumée, ou s'il lui était point survenu quelque nouvelle douleur qui le fît ainsi fort gémir et soupirer. « Et que peut-il être, répond Théagène, plus nouveau ne plus contre Dieu et raison que violer son serment et fausser la foi promise, et que Chariclée m'ait mis en oubli, inclinant à en vouloir épouser un autre que moi ? — Ah ! ne dites jamais cela, dit la pucelle, et ne me soyez en le disant plus grief (*pesant, douloureux*) que ne sont les maux que j'endure. Et, vu que vous avez fait épreuve suffisante de moi et de mon vouloir par tant d'essais et d'expériences, ne soupçonnez point de ma loyauté maintenant pour quelques paroles accommodées au temps et dites pour le bien de vous et de moi ; autrement ce sera tout le contraire de ce que vous dites, et plutôt semblera-t-il que vous-même soyez mué de courage que vous m'en trouviez changée. Car, quant à moi, je ne nie point que je ne sois malheureuse et infortunée ; mais aussi puis-je bien assurer qu'il n'y a force ne violence si grande qui pût faire varier la pudicité de mon vouloir. Il n'y a qu'un tout seul point en quoi je sache jamais avoir failli à étroitement garder toutes les lois de tempérance : ce fut quand premièrement je mis mon amour en vous, combien que l'amour fût saint et légitime, car je n'ai jamais obtempéré à votre vouloir comme à un amant, ains vous ai la foi promise comme à mon époux dès le commencement que je me donnai du tout (*entièrement*) à vous ; et jusques ici me suis maintenue nette et impollue (*non souillée*) non seulement de l'effet mais aussi du parler, en vous repoussant plusieurs fois

que vous avez attenté de faire votre plaisir de moi, attendant l'opportunité que le mariage arrêté et juré entre nous sous les plus saints et plus étroits serments qu'il est possible de faire, se consomme selon les lois et ordonnances des hommes. N'êtes-vous donc pas bien loin de sain jugement de croire que j'aie vouloir de préférer un barbare à un Grec, à un ami un brigand? — Et que voulait donc dire cette votre belle harangue, dit alors Théagène? Car, de feindre que je fusse votre frère, je le trouvais le plus sagement fait du monde, pour autant que c'est un grand moyen d'ôter à Thyamis la jalousie qu'il pourrait avoir contre moi, et de faire que nous pussions être sans soupçon ensemble, et si voyais bien que tout le discours feint et controuvé que vous avez fait et du pays d'Ionie et de notre voyage en l'île de Délos était une bonne couverture pour cacher la vérité de notre fait et pour abuser ceux qui vous écoutaient; mais, de consentir ainsi franchement le mariage et l'accorder expressément et nommément en définir le temps et le lieu, je n'ai ne su ne voulu deviner que c'était à dire, mais bien ai-je fait prière aux dieux d'être plutôt vif englouti en terre que de voir une telle issue de mon espérance et des labeurs que j'ai endurés pour vous. » A cette parole Chariclée vint embrasser Théagène, et, en lui donnant mille et mille baisers, le mouilla tout de ses larmes et dit : « O dieux! combien agréable et plaisante m'est, ami Théagène, cette votre doute et crainte de moi, quand elle me donne clairement à connaître que tant de calamités et de malheurs n'ont encore nullement diminué l'affection et bonne amour que vous me portez. Mais soyez sûr, ô Théagène, que nous n'aurions pas maintenant la liberté de parler seulement ensemble, si je ne l'eusse ainsi promptement accordé et promis; car, comme vous savez, qui combat ouvertement contre l'impatient désir de celui qui est le plus fort, il ne fait que l'enflamber et augmenter davantage; mais qui par douce parole lui cède et condescend à son vouloir, il attiédit cette première fureur bouillante et rebouche (*émousse*) la première pointe de la cupidité par le plaisir de la promesse présente. Car je crois que ceux qui aiment plus rudement estiment que le premier essai de la jouissance soit en la promesse, et, cuidant (*pensant*) déjà tenir ce qu'on leur a promis, ils n'en sont pas après si impétueux ne si farouches, à cause qu'ils flottent et nagent en l'espérance qui les entretient. Ce que prévoyant, je me suis moi-même donnée de paroles, commettant la conduite du reste au bon esprit qui dès le commencement a en-

trepris de conduire et garder notre amour. Une seule journée ou deux souventes fois apportent plusieurs expédients et moyens de salut, et donnent des accidents et aventures que les hommes avec tout leur conseil n'eussent jamais su excogiter (*imaginer*). Voilà pourquoi maintenant aux discours que je faisais en mon entendement il m'a semblé que je devais différer et reculer, repoussant par ce moyen ce qui était certain par ce qui est incertain. Et pourtant, mon très doux ami, faut-il tenir secrète cette feinte et simulation, comme une ruse de lutte et la faut céler non seulement à tous les autres, mais aussi à Gnémon. Car, combien qu'il use de grande honnêteté et courtoisie envers nous et qu'il soit Grec, si (*pourtant*) est-il néanmoins captif, et pour ce est-il vraisemblable qu'il aimera mieux complaire à celui qui est le plus fort. Car nous n'avons ni longueur de temps, ne loi de parenté ou de consanguinirté qui nous soit suffisant plège (*gage*) ni répondant de sa féauté (*fidélité*) envers nous. Par quoi si d'aventure par quelque soupçon il venait à se douter de notre conseil, il lui faudra bien affirmer du commencement qu'il n'en est rien ; car le mentir n'est point répréhensible, ains est honnête, quand il profite à celui qui le dit et ne nuit point à celui à qui il est dit. » (Livre Ier.)

La pastorale de Longus (1), *Daphnis et Chloé*, appartient moins à notre sujet que l'*Histoire éthiopique* parce qu'elle touche à moins d'idées. Elle a pu cependant contribuer à cultiver chez nous le sentiment de la nature, car on y rencontre des tableaux champêtres d'une grâce charmante. Elle a été aidée dans cette œuvre d'abord par quelques poètes anciens, ensuite et surtout par des romans italiens et espagnols qui semblent bien avoir été composés à l'imitation de Longus : l'*Arcadie* de l'Italien Sannazar et la *Diane* de l'Espagnol Montemayor, deux ouvrages qui ont été traduits au seizième siècle et qui nous conduisent à l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé. *Daphnis et Chloé* présentait encore une analyse très fine, parfois jusqu'à la subtilité, de l'amour naissant. C'est l'histoire de deux enfants innocents, un ber-

(1) Longus semble avoir été un sophiste de Lesbos. Il vécut entre le deuxième et le cinquième siècle de notre ère.

ger et une bergère, que l'éveil des sens vient troubler, et qui, invités par la chaude nature qui les entoure, au milieu de bien des incertitudes très gauches, de bien des hésitations angoissées, de bien des pudeurs rougissantes, font ensemble l'expérience de l'amour. Par cette analyse encore le roman de Longus pouvait aider l'homme du seizième siècle à se mieux connaître. En voici une page qui, sans tomber dans la licence de certaines peintures, ne manque ni de pittoresque ni de charme.

Les plaisirs de l'été (1).

Daphnis et Chloé eurent bien de la peine jusques à la nuit à rassembler leurs chèvres et brebis, lesquelles, effrayées pour la peau du loup et quand et quand (*en même temps*) éperdues et effarouchées d'ouïr si fort aboyer les chiens, étaient les unes montées jusques à la cime des plus hauts rochers, les autres courues jusques à la mer, combien qu'elles fussent au demourant bien apprises d'obéir à l'appeau (*appel*) de leurs pasteurs, de se ranger au son du flageolet et de s'amasser ensemble, en oyant seulement battre des mains; mais la peur leur avait adonc fait tout oublier, et, après les avoir suivies et retrouvées à la trace, comme on fait les lièvres, les remenèrent à bien grand'peine toutes au tect (*toit*), puis s'en allèrent eux-mêmes reposer, où ils dormirent cette seule nuit de bon sommeil, car le travail qu'ils avaient pris le soir précédent leur servit de médecine contre leur mésaise d'amour. Mais quand le jour fut revenu ils commencèrent derechef à être passionnés comme devant, ils tressaillaient de joie quand ils s'entre-revoyaient, et étaient bien ennuyés et marris quand il fallait qu'ils s'entre-laissassent; ils se doulaient (*se tourmentaient*) pource qu'ils le voulaient; quand tout est dit, ils ne savaient qu'ils voulaient; cela seulement savaient-ils bien l'un que son mal était venu d'un baiser et l'autre d'un baigner, outre ce que la saison de l'année les enflammait encore davantage, car il était jà environ la fin du printemps et le commencement de l'été, et étaient toutes choses en vigueur, les arbres chargés de fruits, les champs couverts de blés, les cigales chantaient,

(1) Edit. de 1559, fol. 12, ro.

et rendaient les fruits une très délicate souefve (*suave*) odeur; l'on eût dit que les fontaines, ruisseaux et rivières conviaient les gens à se baigner, que les vents étaient orgues ou flûtes, tant ils soupiraient doucement à travers les branches des pins, que les pommes amoureuses se laissaient d'elles-mêmes tomber par terre, et que le soleil, prenant plaisir à voir de belles personnes nues, faisait chacun dépouiller. Au moyen de quoi Daphnis étant de toutes parts échauffé se jetait dedans les rivières, et tantôt se lavait, tantôt s'ébattait à chasser, à prendre les poissons qui s'enfuyaient au fond de l'eau, et souventes fois buvait pour voir si avecque l'eau il pourrait éteindre l'ardeur qu'il sentait en son cœur. Mais Chloé, après avoir tiré les brebis et la plupart des chèvres, demeura encore longtemps à faire prendre le lait, car il fallait qu'elle eût le soin de chasser les mouches qui fort la molestaient et la piquaient quand elle les chassait. Cela fait, elle se lava le visage et mit dessus sa tête un chapelet des plus tendres branchettes de pin, se vêtit d'une peau de cerf qu'elle ceignit dessus ses reins, et emplit un pot de vin et un autre de lait pour boire avec Daphnis. Puis, quand ce vint sur le midi, adonc étaient-ils tous deux plus ardemment épris que jamais, pource qu'elle voyant en Daphnis entièrement nu une beauté de tous points accomplie, se fondait et se distillait d'amour, considérant qu'il n'y avait en toute sa personne chose quelconque à redire; et lui, d'autre côté, la voyant couverte de cette peau de cerf avecque le beau chapelet de pin sur la tête, lui tendant son pot au lait, cuida voir l'une des nymphes propres qui étaient dedans la caverne; si accourut incontinent, et, lui ôtant le chapelet qu'elle avait sur sa tête, après l'avoir baisé, le mit dessus la sienne; et elle, pendant qu'il se baignait tout nu, prit sa robe et se la vêtit, en la baisant aussi premièrement. Tantôt ils s'entre-jetaient des pommes l'un à l'autre, tantôt ils s'entre-peignaient et mi-partisaient leurs cheveux en grève (*raie*), disant Chloé que les cheveux de Daphnis ressemblaient aux grains de meurte (*myrte*), pource qu'ils étaient noirs, et Daphnis accomparant le visage de Chloé à une belle pomme, pource qu'il était blanc et vermeil. Parmi aucunes fois il lui montrait à jouer de la flûte; puis, quand elle commençait à souffler dedans, il la lui ôtait des mains pour toucher de la langue et des lèvres là où elle avait touché des siennes, et faisait semblant de lui vouloir enseigner où elle avait failli, pour avoir occasion de la baiser à demi, en baisant la flûte où elle avait touché. Ainsi comme ils

étaient après à en sonner joyeusement sur la chaleur du midi, pendant que leurs troupeaux étaient tapis à l'ombre, Chloé ne se donna garde qu'elle fût endormie ; ce que Daphnis apercevant posa tout beau sa flûte pour regarder à son aise partout et son soûl, comme celui qui n'avait alors honte de personne, et disait à part lui ces paroles tout bas : « Oh ! comme ses beaux yeux dorment souefvement ! que son haleine sent bon ! les pommiers ni les aubépines fleuries n'ont point la senteur si douce ; mais, pourtant, je ne l'oserais baiser, car son baiser pique et perce jusques au cœur, et fait devenir les gens fols comme le miel nouveau ; davantage j'ai peur de l'éveiller si je la baise. Oh ! que ces cigales font de bruit ! elles ne la laisseront jà dormir si haut elles crient. Et d'autre côté ces bouquins ici ne cesseront aujourd'hui de s'entre-heurter avec leurs cornes ! O loups plus couards que renards, où êtes-vous à cette heure que vous ne les venez happer ? » Ainsi que Daphnis était en ces termes, une cigale poursuivie par une arondelle se vint jeter en sauvegarde dedans le sein de Chloé, au moyen de quoi l'arondelle ne la put prendre, ni ne put aussi retenir la roideur de son vol qu'elle n'approchât si près du visage de Chloé, qu'avecque l'une de ses ailes elle ne lui touchât la joue, dont Chloé s'éveilla en soursaut, et, pource qu'elle ne savait ce que s'était, s'écria bien haut. Mais, quand elle eut vu l'arondelle voletant encore à l'entour d'elle et Daphnis se riant de sa peur, elle s'assura et frotta ses yeux qui avaient encore envie de dormir. La cigale se prit à chanter encore entre les tétins mêmes de la gente pastourelle, comme si avecque son chant elle lui eût voulu rendre grâces de son salut. A l'occasion de quoi Chloé, ne sachant que c'était, s'écria derechef bien fort, et Daphnis s'en prit aussi derechef à rire, et, usant de cette occasion, lui mit la main bien avant dedans le sein, dont il tira la gentille cigale, qui ne se pouvait encore taire, quoiqu'il la tînt dedans la main. Chloé fut bien aise de la voir, et, l'ayant baisée, la remit chantant derechef dans son sein. Une autre fois ils ouïrent du bois prochain chanter un ramier, au chant duquel Chloé ayant pris plaisir, demanda à Daphnis que c'était qu'il disait, et raconta ce que l'on en dit communément : « M'amie, dit-il, au temps passé y avait une jeune garce, belle et jolie, en fleur d'âge comme toi. Elle gardait les vaches et chantait fort plaisamment. Ses vaches prenaient si grand plaisir à l'ouïr chanter qu'elle les gouvernait au son de sa voix seulement, sans jamais leur donner coup de houlette ni piqûre d'aiguillon. Étant assise à l'ombre

de quelque beau pin, la tête couronnée de feuillage de l'arbre, elle chantait toujours quelque chanson à la louange de Pan, dont ses vaches étaient si aises qu'elles ne s'éloignaient jamais si loin d'elle qu'elles ne pussent bien ouïr le son de sa voix. Or, y avait-il auprès de là un jeune garçon qui gardait des bœufs. Il était beau et chantait bien aussi. Un jour, pour montrer qu'il savait autant de chanter comme elle, il se mit à chanter si doucement et si mélodieusement qu'il attira à lui huit des plus belles vaches qu'elle eût en son troupeau, et les fit venir au sien. De quoi la pauvre garce fut si déplaisante pour voir son troupeau diminué et en partie pour avoir été vaincue au chanter qu'elle fit prières aux dieux de la muer en un oiseau plutôt que de retourner ainsi à la maison. Les dieux lui accordèrent sa demande et en firent un oiseau de montagne qui aime à chanter, comme elle faisait quand elle était fille, et encore aujourd'hui en chantant se plaint-elle de sa déconvenue et va disant qu'elle cherche ses vaches égarées. » Tels étaient les plaisirs que l'été leur donnait.

IV

Nous pourrions passer en revue tous les genres des littératures anciennes, car tous ont eu des représentants traduits en français, et tous ont exercé quelque action sur la pensée française au seizième siècle. Les discours de Démosthène et de Cicéron ne sont pas seulement des modèles d'éloquence : on y trouve encore des indications sur la vie des anciens et des réflexions morales de tout genre. Les fables, dont la vogue est considérable, vulgarisent des aphorismes pratiques en grand nombre. Il faudrait citer beaucoup et donner des spécimens en tous les genres, mais force nous est de nous limiter.

Dans l'ordre des sciences, le rôle de l'antiquité a été tout particulièrement important. Les livres des savants anciens présentaient la totalité des connaissances humaines. Aujourd'hui que la pensée moderne a derrière elle plusieurs siècles de travail scientifique et tout un trésor d'acquisitions progressives, nous n'étudions plus les savants de l'antiquité que d'un point de vue tout historique, pour nous rendre compte de ce qu'ils ont fait, et non pour leur emprunter les résultats de leurs recherches. Il n'en allait pas de même au seizième siècle. Alors il s'agissait de renouer la tradition, de retrouver le fil interrompu pour reprendre la marche en avant. Les anciens révélaient le point d'où l'on devait partir. Il fallait s'assimiler leurs connaissances avant de songer à faire de nouvelles conquêtes. Personne ne nomme plus aujourd'hui Galien et Hippocrate; alors on alléguait sans cesse leur autorité. Cette omnipotence dont ils jouissaient en médecine, Platon et Aristote l'exerçaient en philosophie, et Pline en histoire naturelle.

Cet état de choses donnait aux traductions d'ouvrages scientifiques une valeur qu'elles n'ont plus du tout à présent.

Il est juste d'ajouter tout de suite que la vulgarisation des ouvrages de cette sorte fut moins complète que celle des œuvres littéraires. Malgré le désir de du Bellay, les savants répugnaient à tout traduire. Ils voulaient que tout pût se lire en latin, même les ouvrages grecs; mais cela leur suffisait, et beaucoup d'entre eux critiquaient les traductions françaises comme des profanations et comme des attentats aux privilèges des érudits. Ce furent d'un bout à l'autre du siècle des querelles interminables entre traducteurs et partisans du latin, des querelles d'une âpreté que nous imaginons difficilement aujourd'hui que toute science a le droit de parler français. Les uns trouvaient qu'une science qui s'écrivait en langue vulgaire perdait toute dignité; d'autres jugeaient qu'on leur arrachait tout le profit de tant d'années consacrées à l'étude du latin, et jalousaient leurs successeurs de pouvoir acquérir la même érudition à moins de frais; d'autres encore protestaient que le vulgaire ne pouvait comprendre les secrets des mathématiques et de la philosophie, et que les bienfaits de la médecine, livrés à sa discrétion, tourneraient à sa ruine. On se passionna, on s'injuria. Avec cela, des traductions scientifiques étaient susceptibles de plaire à un public relativement restreint, et les traducteurs étaient moins encouragés par l'appât du succès. Pourtant la curiosité triompha de tous les obstacles. Galien fut traduit jusqu'à huit fois. On demanda à Columelle des instructions sur la manière de soigner les vignes, à Vitruve sa science de l'architecture.

En ce genre, les traductions de Louis le Roy, dit Regius, sont au nombre des plus importantes. Professeur au Collège de France, il entreprit de traduire les *Politiques* d'Aristote, et quelques ouvrages de Platon, tels que le *Phédon*, le *Timée*, la *République*. C'était une tentative hardie, et Le Roy, qui est un traducteur diligent et érudit, s'en est acquitté à son honneur. Mais une autre traduction mérite de nous retenir plus longuement parce que, accessible à un public plus large, elle semble avoir eu plus de diffusion : c'est la traduction de l'*Histoire naturelle* de Pline due à Antoine du Pinet. Voici son épître au lecteur.



CLAUDE DU PINET

TRADUCTEUR DE PLINE L'ANCIEN

PRÉFACE

« Le monde de Pline, ami lecteur, avait deux points, qui par le passé ont dégoûté plusieurs, et même gens de bon savoir, de la lecture de cette histoire de nature, laquelle néanmoins comprend tout ce qui peut être dit de cet univers et de toutes choses qui sont sous le pourpris du ciel. Car, en premier lieu, cette perle était si contaminée de fautes que, quelque diligence qu'on ait mise après, n'a été possible à cerveau d'homme les épuiser. Et toutefois tant de gens de savoir y ont travaillé, et signamment (*notamment*) le docte Hermolaüs Barbarus, Georgius Agricola, Sigismundus Gelenius, Ferdinandus Pintianus et plusieurs autres, que ce serait quasi témérité de vouloir glaner après tels moissonneurs, tant se sont essayés d'éplucher ce qui était digne d'annotation. D'ailleurs, il n'y a eu médecin, cosmographe, astrologue ou simpliste qui n'ait donné pinçade à la correction de cette histoire, ni même ceux qui ont écrit des animaux et des choses minérales. Encore aujourd'hui attendons-nous les annotations sur Pline de Monseigneur le révérendissime évêque de Montpellier, lesquelles il a tenues longtemps a sous la lime. Et néanmoins Dieu veuille que quelquefois nous puissions voir ce gentilhomme véronois net de toute ordure. Quant à moi, l'ordre que j'ai tenu à corriger les fautes que j'ai trouvées a été par la conférence (*comparaison*) de plusieurs exemplaires, et par avoir recours aux originaux dont Pline aurait transompté (*pris pour le transporter dans le sien*), son dire, comme Aristote, Théophraste, Cornelius Tacitus,

Columella, Varro, Cato, Scribonius Largus, Dioscoride, Vitruvius et plusieurs autres; au moyen de quoi, avec l'aide aussi de plusieurs modernes, j'ai restitué plus de douze cents passages corrompus. Même, pour ne céler l'honneur des personnes, maître Jacques d'Alichant, médecin fort studieux des choses antiques, m'y a aidé en quelques endroits, esquels je l'ai toujours allégué en marge; et en userai de même à l'endroit de ceux qui me feront cette faveur de me remontrer quelque chose par moi non entendue, ou inadvertamment passée en ma traduction. L'autre point qui dégoûtait les personnes de la lecture de cette histoire naturelle dépendait de la difficulté du sujet et de l'obscurité du style de Pline. Car en premier lieu, pour lire avec jugement cette histoire, il faut qu'un homme soit versé en toutes choses naturelles et qu'il ait la connaissance de tout ce qui est en cet univers. Secondement Pline a été tant affecté en son style que, quelquefois, il a parlé en astrologue ou en cosmographe, et, d'autres fois, il charge un style de médecin ou de chirurgien, parlant la plupart du temps en épicier et apothicaire; et néanmoins, quelquefois, il tranche du paysan ou du forgeron, et, parfois, il s'habille en rechercheur de mines, en arpailleur (*orpailleur*) et en lapidaire, servant aucunes fois d'ingéniaire (*ingénieur*), de peintre ou de maçon; et le tout, en termes usités de son temps et si propres que, pour les entendre, faudrait susciter quelques esprits des artisans du passé, comme Apion fit de l'esprit d'Homère, pour se résoudre avec lui sur le lieu de sa nativité. Toutefois cela soit dit par jeu, car telles diableries et invocations méchantes répugnent directement à la majesté de Dieu. Pour venir donc à notre point, ce n'est de merveille si ce trésor était délaissé de plusieurs. Joint que la plupart, pour n'oser confesser leur ignorance, accusaient le pauvre Pline d'avoir écrit à la volée tout ce qui lui était venu au cerveau, sans discerner la vérité du mensonge. Mais telles gens sont semblables au renard qui ne pouvant atteindre à certains raisins pendant à une treille, dit qu'il ne s'en souciait trop, pource qu'il savait les raisins être contraires à sa santé. Et certes si ces messieurs voulaient mettre la main à l'estomac et confesser ce qui en est, ils diraient qu'ils ne mirent jamais le nez dans Pline. Car y eut-il onques (*jamais*) homme à qui le mensonge déplut tant qu'à Pline? Pourquoi en veut-il tant aux Grecs, auxquels il donne atteinte quasi en toutes les pages de son histoire, sinon pour les voir écrire tant à la volée et sans aucune assurance de vérité?

Voire mais comme traite-il les magiciens et charmeurs, et comme testonne-il (*accommode-t-il*) ces médecins à douzaine qui ne servent que de faire mourir les gens à crédit? Vrai est qu'on trouve des choses fort absurdes en cette histoire. Mais avisez comme Pline les couche et de qui il les prend; car il ne met jamais une chose douteuse en avant qu'il n'allègue son auteur, pour montrer la légèreté de celui qui l'a écrite. Et si avec cette considération nous entrons en la lecture de Pline, nous trouverons que ce qu'il afferme est bien certain, et qu'il n'y avait rien en ce monde qu'il haït tant qu'une mensonge écrite pour mépriser et circonvenir le monde. De sorte que, hormis la connaissance de Dieu, de laquelle il était privé, on peut dire Pline avoir été ami de l'homme, si jamais homme le fut, car tout son dessein ne tendait qu'à la conservation d'icelui, et pour le perpétuer, s'il lui eût été possible. Et par ainsi, laissant ces calomniateurs à part, je te veux bien avertir, ami lecteur, que les difficultés que j'ai mises ci-dessus ne m'étaient inconnues lorsque j'entrepris cette traduction. Et d'ailleurs je savais bien que ce labeur requérait un homme versé non seulement en toutes sciences libérales, mais aussi en tous arts et métiers requis à l'entretien de l'homme, ayant d'ailleurs la connaissance de toutes choses créées, hormis des esprits, jaçoit (*encore*) que selon son paganisme et la superstition d'alors il en parle pertinemment. Et toutefois le désir que j'ai de servir à notre république française m'y a fait entrer tête baissée, sans craindre le venin de ceux qui, par blasonner (*critiquer*) le labeur d'autrui, veulent acquérir réputation d'avoir bon jugement. De moi je n'aurai jamais honte d'une chose qui est commune à tous hommes, et signamment (*notamment*) où il est question d'une variété si grande que celle qu'on peut remarquer en cette histoire, en laquelle on trouvera plus de vingt mille choses toutes diverses et toutes d'importance, selon le calcul qui en est fait au premier livre d'icelle. De sorte que tout gentil cœur y trouvant quelque erreur ou inadvertance m'en avertira libéralement, ou bien l'excusera. Joint aussi que durant quinze mois que j'ai sué après ce labeur, j'ai été souvent malade et pressé de quelques affaires, pour le service d'aucuns (*certains*) grands seigneurs à la dévotion desquels je suis. Et néanmoins me remettant devant les yeux le grand nombre de livres qu'il m'a fallu feuilleter pour cet effet, et comme je me suis vu attaché aux chartes pour rapporter la cosmographie de Pline à la moderne, et les discours qu'il

m'a fallu avoir avec paysans et artisans comme fondeurs, arpailleurs, gens de mine, affineurs de mine, monnayeurs, peintres, verriers, potiers, orfèvres, imageurs, ingéniaires, maçons, menuisiers, lapidaires, épiciers, teinturiers, chirurgiens et plusieurs autres, pour parler respectivement les termes de chaque art, il m'est avis que c'est un songe. Quant au fait des simples et des choses minérales, Dieu sait combien la conférence (*comparaison*) des auteurs m'a été fâcheuse (*pénible*). Et néanmoins le malheur des hommes est si grand que jamais on ne mesure le labeur d'une chose quand on la voit faite, et signamment (*notamment*) d'une chose où jamais homme ne mit la main, comme est cette-ci. Car, quant à la traduction, je n'ai eu aide de personne que par le moyen que dessus, et à cercher çà et là ce qu'y faisait à propos. Et toutefois ce que j'en dis n'est pour prêcher mes reliques, ains (*mais*) seulement pour montrer à nos gens que si meilleur j'eusse, meilleur je leur donrais (*donnerais*). Car mon principal dessein a été de faciliter tellement la lecture de Pline que tout le monde pût jouir de ce trésor qui avait été si longtemps caché à notre peuple françois. Et de fait, j'ai tâché de mettre en vulgaire tous noms, tant des villes, îles et contrées que des simples, maladies et plusieurs autres choses dont cette histoire est enrichie, ajoutant néanmoins en marge leurs noms latins ou grecs, pour contenter aussi en cet endroit les gens de savoir et leur donner occasion de pouvoir juger sur-le-champ de la vérité de notre traduction. Joint aussi que je pense avoir par ce moyen éclairci une bonne partie de la médecine, et même celle qui dépend de la connaissance des simples. Auquel endroit trouvant diversité d'opinions entre les auteurs, je les ai allégués respectivement en marge, pour éclaircir le dire d'un chacun. Et quant aux noms des maladies, je ne les ai laissés en grec, sinon ceux qui sont déjà naturalisés et françoisés; ains ai usé de périphrases, pour donner entendre à notre vulgaire l'importance desdites maladies, avec leurs noms grecs ou latins en marge. *Item*, quand Pline met quelque ville ou contrée en jeu, j'y ai toujours ajouté la région ou contrée où telle ville serait assise, pour éclaircir davantage l'histoire. Et pource que la plupart de cet œuvre traite du fait de l'agriculture et de la médecine, où de nécessité faut procéder par poids et mesures, j'ai prémis (*mis en tête*) un petit abrégé traitant des poids et mesures, tant des anciens que des modernes. Finalement, pour montrer de quel pied je marche, j'ai mis ci-

après par ordre alphabétique les noms et surnoms des personnages et auteurs du savoir desquels je me suis aidé en cette présente version, pour rendre à chacun son devoir, et ne céler l'honneur d'autrui. T'avertissant, ami lecteur, que si j'ai pris grande peine après cette traduction, Monsieur de l'Arclais qui la fait imprimer n'y a épargné la dépense; dont un chacun lui doit savoir gré, et signamment (*notamment*) vu le zèle qu'il a de mettre toutes choses bonnes en avant. Pour conclusion donc, tu recevras notre Pline français d'un bon œil; et, considérant en icelui la grandeur de cet univers, diras avec le Psalmiste :

O notre Dieu et Seigneur amiable
Combien ton nom est grand et admirable
Par tout ce val terrestre et spacieux
Qui ta grandeur élève jusqu'aux cieux.

Notre-Seigneur te veuille conserver en sa sainte grâce.

A. LYON.

V

Je n'ai parlé jusqu'à présent que des lettres profanes. Les lettres sacrées n'eurent pas moins d'influence. En revenant aux anciens textes, on crut reconnaître que la tradition de l'Église s'était écartée de la foi et des rites primitifs, que de faux dogmes s'étaient imposés aux esprits, et qu'on avait altéré la sainte morale de l'Évangile. Ainsi c'est la Renaissance qui, en ressuscitant les textes originaux et en réveillant partout le culte des lettres anciennes, provoqua le mouvement de la Réforme, et l'on sait de quelle importance fut le mouvement de la Réforme sur les idées religieuses et morales. L'idée d'une autorité religieuse destinée à interpréter la parole divine et à fixer les croyances des hommes fut sapée dans son fondement : désormais on pouvait interpréter autrement que le corps des évêques et que le pape les vérités révélées, et par degrés chacun pouvait en venir à comprendre à sa façon la religion du Christ. Des conceptions nouvelles devaient se faire jour en grand nombre et, grâce au prosélytisme inhérent à toute pensée religieuse, chercher à se répandre dans le monde. Mais surtout la Réforme prétendait agir sur les mœurs, imposer aux esprits des concepts moraux plus rigides et plus austères. Elle mit dans les mains de tous ses adhérents la *Bible* en langue vulgaire, leur commanda d'en faire leur lecture quotidienne. Qui dira l'influence d'un livre ainsi constamment feuilleté, médité, commenté, qui passe du père au fils et du fils au petit-fils, et qui, de génération en génération, dépose chaque jour sa semence dans les esprits de tous les membres de la famille ? Trois traductions de la *Bible* furent répandues chez nous au seizième siècle. Marot, Théodore de Bèze, Poitevin, Louis Budé, Robert Estienne, Gabriel du Pui Herbault, Renaud de Beaune, Desportes traduisaient les psaumes. Les catholiques étaient

obligés de répondre par des traductions aux traductions des protestants, qu'ils jugeaient tendancieuses. On pouvait lire encore en français quelques œuvres des saints Pères, surtout la *Cité de Dieu* de saint Augustin.

La Réforme française semble originale : elle a jailli spontanément du contact avec les textes anciens. Il serait puéril cependant de nier, comme quelques-uns ont tenté de le faire, qu'elle a été influencée par la Réforme allemande. Deux mouvements d'idées aussi semblables ne peuvent guère se développer aussi près l'un de l'autre sans se connaître et sans se faire des emprunts réciproques. Presque nulle sur notre littérature, l'influence de l'Allemagne a pu être appréciable sur nos idées religieuses et morales. On a traduit chez nous quelques opuscules de Luther; mais ce n'est pas surtout par les traductions que s'est exercée cette influence; c'est plutôt par les œuvres latines des réformateurs dont les idées, connues de nos savants, ont été vulgarisées par eux. La prédication était un moyen très efficace pour les répandre dans les masses. D'ailleurs, dans presque tous les domaines de la pensée, nous sommes redevables aux œuvres modernes écrites en latin.

VI

En même temps que la langue de l'Église, le latin était resté durant tout le moyen âge la langue de la science, dont l'Église était dépositaire. Quand les sciences et les lettres revinrent en honneur, ce fut tout naturellement en latin qu'elles parlèrent. Tout le trésor de l'antiquité qui se répandait sur le monde était rédigé en grec et en latin; on ne pouvait en jouir qu'à condition de connaître les langues anciennes. Il parut d'abord inséparable de ces langues. Tout ce qui s'écrivait en vulgaire apparaissait *à priori* comme d'essence inférieure. Ainsi on eut une langue commune à toute l'Europe occidentale, parlée par les savants

de tous les pays, qui se comprenaient entre eux et qui collaboraient à une même œuvre. On conçoit combien cet état de choses était favorable à la communication des idées. Le bénéfice d'un ouvrage n'était pas réservé à un petit coin de terre, tous les pays pouvaient en avoir leur part, et l'*Utopie* de Thomas Morus, par exemple, se lisait aussi bien en France, en Hollande, en Allemagne, en Italie, en Espagne qu'en Angleterre où elle avait été composée.

Mais si cet état de choses était très favorable à la communication des idées d'un pays à un autre, il était, en revanche, très défavorable à leur vulgarisation. On pouvait profiter partout d'une même œuvre; mais dans chaque pays, même dans celui où elle avait été écrite, n'en pouvaient profiter que ceux qui lisaient le latin, c'est-à-dire une infime minorité. La jouissance des idées de luxe était le privilège de quelques mandarins, qui disposaient des loisirs nécessaires pour consacrer plusieurs années à l'étude des langues anciennes. La nécessité de faire profiter tout le monde des bienfaits de la Renaissance détruisit bientôt ce privilège. De même qu'on se mettait à traduire les œuvres anciennes, les savants se décidèrent à écrire en langue vulgaire. Ainsi à l'unité succéda la division. L'Europe scientifique fut partagée par les idiomes en régions distinctes, dont les frontières coïncidaient avec les frontières politiques. Les littératures nationales se formèrent une à une et se détachèrent du tronc commun plus ou moins rapidement, selon que le tempérament des peuples et les circonstances politiques le permirent. Mais beaucoup résistaient. La transformation ne se fit que lentement. Durant tout le seizième siècle, et longtemps encore après, il a existé une littérature européenne en langue latine.

Toutefois, dans chaque pays ceux qui ne lisaient pas le latin et qui commençaient à lire des œuvres en langue vulgaire, voulaient jouir même de cette littérature européenne. On se mit donc à traduire ses principales productions, comme on traduisait les meilleures œuvres écrites dans les diverses langues étrangères, anciennes ou modernes.

L'influence de cette littérature européenne est difficile à préciser. Elle se confond bien souvent avec l'influence des littératures modernes en langue vulgaire, puisque c'est à ses dépens que ces littératures se sont constituées et des pertes successives qu'elles lui faisaient subir. Les ouvrages d'architecture, par exemple, qui ont répandu en Europe les connaissances des Italiens en cet art, étaient rédigés les uns en latin, les autres en italien. D'un autre côté l'influence de la littérature européenne ne se distingue pas aisément de celle des littératures anciennes. Elle les continue, en effet, elle s'inspire de leur esprit et répète à satiété leurs leçons. Elle représente essentiellement l'humanisme. Ce qu'on avait de plus original à dire, de plus national, si l'on peut ainsi s'exprimer, on avait tendance à le dire dans la langue nationale. On n'imagine pas aisément qu'on eût pu écrire en latin les *Amadis*, qui se proposaient de distraire des Espagnols, ou le *Courtisan* de Castiglione, dont le but était d'enseigner à tous les manières distinguées. Ainsi il y a peu de chose à dire des œuvres latines modernes que nous ne devions redire tout à l'heure à propos des littératures vulgaires, ou que nous n'ayons dit déjà en parlant des littératures anciennes.

Pourtant, si elles répètent les leçons de l'antiquité, ce n'est pas sans y ajouter quelque chose. Elles vulgarisent les préceptes des moralistes grecs et latins, mais elles cherchent bien souvent à les concilier avec les préceptes chrétiens. Elles préparent une fusion des deux morales qui facilitera à des modernes, à des chrétiens, l'assimilation des enseignements païens. Cet effort est sensible chez Érasme (1), et aussi dans plusieurs écrits de Louis Vivès (2). Les deux savants, hollandais et espagnol, se rencontrent sur ce point. Chez le premier c'est l'humanisme qui domine, chez le second le mysticisme chrétien; mais de part et d'autre le but est le même. On remarquera cela en particulier dans la

(1) Érasme est né à Rotterdam en 1467 et mort à Bâle en 1536.

(2) Louis Vives est né à Valence en 1492 et mort à Bruges en 1540. Ses œuvres complètes ont paru à Bâle en 1555. Il est avec Érasme et Budé l'un des grands maîtres de l'humanisme au seizième siècle.

Divine introduction à la sagesse de Vivès qui a été à diverses reprises traduite chez nous, et dans son *Institution de la femme chrétienne.*

Les historiens imitaient les historiens anciens et leur empruntaient leurs procédés. Chacun choisissait parmi tant de modèles celui qui convenait à son humeur. Mais avec eux on embrassait de grands ensembles. Les Carion, les Sleidan, les Leblond permettaient de se représenter de grandes successions de temps. Et puis ils parlaient de choses, de mœurs, d'événements que les anciens n'avaient pas connus. Que de peuples dont ils révélaient les coutumes! Que d'accidents humains auxquels leur réflexion s'attachait et qui leur suggéraient d'utiles considérations morales! On avait des histoires de toutes les régions de l'Europe. Plusieurs livres parlaient de la Turquie et le fameux ouvrage de Bonfinius sur les Hongrois donnait beaucoup de détails sur les populations de l'Europe orientale. On recevait par elles des enseignements moraux et politiques de tout genre. Il y avait aussi des histoires du nouveau monde, comme celle de Pierre Martyr, et nous aurons à revenir sur leur importance.

Mais l'histoire, que tout le monde voulait lire, presque tous les genres proprement littéraires, même la philosophie morale, furent rapidement envahis par les langues modernes. Le domaine propre du latin, celui du moins qui résista le plus longtemps, fut le domaine des sciences. Là des chercheurs ajoutèrent au trésor de l'antiquité les résultats de leurs propres enquêtes, et puis des esprits aventureux mêlèrent aux vérités et aux erreurs héritées des anciens les élucubrations alchimiques ou autres de leurs imaginations déréglées et la science fantaisiste héritée du moyen âge. Vésale (1) inaugure l'anatomie moderne, Copernic (2) imagine sa grande hypothèse astronomique, Paracelse (3) prétend révolutionner la médecine. Polydore

(1) Médecin belge, 1514-1546.
(2) Astronome polonais, 1473-1543.
(3) Charlatan aux idées les plus aventureuses, qui tenaient de la magie et de l'alchimie, 1473-1541.

Virgile (1) dans ses traités *Des premiers inventeurs des choses* et *Des prodiges*, Cardan (2) dans son traité *De la subtilité*, Bodin (3) dans son *Théâtre du monde* cherchent à donner des encyclopédies partielles des connaissances humaines. Or, les ouvrages de presque tous ces hommes ont été traduits en français. On traduit aussi quelques travaux où s'ébauche la science de l'archéologie, où est étudiée la religion des anciens, leur mythologie, où l'on cherche à reconstituer la physionomie de la Rome ancienne. On s'efforce de ressusciter une civilisation avec tout ce qu'elle comporte d'enseignements, de points de vue originaux sur les choses et les événements. Et sans doute cette littérature, dite scientifique, est pleine d'erreurs, de mensonges, d'idées fausses; avec elle néanmoins c'est encore une multitude de concepts nouveaux qui assiègent les esprits.

Son résultat le plus précieux n'en est pas moins de développer chez quelques-uns l'esprit de libre examen, l'esprit critique. A ceux-là il arrive parfois d'aborder des problèmes que l'antiquité avait négligés, ou qui se posaient autrement au seizième siècle que dans l'antiquité, et d'en proposer une solution neuve, en contradiction avec l'opinion courante, et que les progrès de la science n'ont fait que confirmer. Tel est le cas du médecin Jean Wier dans son traité *De l'imposture des diables*, qui, très hardiment, s'oppose à la croyance universelle des peuples en la sorcellerie et aux sorciers. Il se scandalise des traitements cruels auxquels on soumet de pauvres fous sous prétexte d'interventions diaboliques qui sont de pures chimères. Jacques Grévin a traduit les cinq premiers livres de cet ouvrage en 1567, et Goulard le sixième en 1579. Il était si paradoxal qu'un homme de la gravité et du jugement de Jean Bodin crut devoir le combatre, et, pour réfuter Jean Wier, il écrivit sa *Démonomanie*.

(1) Historien italien né vers 1470, mort vers 1555.
(2) Médecin, mathématicien et philosophe italien, né à Pavie en 1501 mort à Rome en 1576.
(3) Magistrat, philosophe et économiste français, né à Angers en 1520, mort à Laon en 1596.



JACQUES GRÉVIN

TRADUCTEUR DE JEAN WIER (1)

DE L'IMPOSTURE ET TROMPERIES DES DIABLES DES ENCHANTEMENTS ET SORCELLERIES

réface.

... Pour autant que toute cette affaire est entrelacée de l'imposture et tromperie des diables, à celle fin de préparer le lecteur à l'intelligence des choses qui seront traitées ès livres suivants, j'ai décrit au premier livre ce que c'est que le diable, quelle est son origine et commencement, quelles ont été ses premières fallacieuses entreprises, quels ont été ses pernicieux progrès et avantages depuis Ève et depuis le commencement des choses jusques à ce temps; *item*, quel est son pouvoir, quelle est son impuissance, et quelles sont les limites que Dieu lui a ordonnées, entre lesquelles il ne lui est permis de passer.

De là, voulant montrer les choses qu'il fait par le moyen de ses esclaves, je passe aux magiciens infâmes, lesquels à l'aide des diables commettent diversement, et ce de leur propre malice, toutes impostures, et lesquels par les divers masques de leurs divinations trompent les autres et souillent vilainement par leurs impostures sataniques les divers enseignements de la médecine. Je sépare en cet endroit les magiciens d'avec les sorcières, lesquelles à cause de leur sexe étant inconstantes,

(1) Médecin belge, né à Grave-sur-Neuse en 1515, mort à Tecklembourg en 1588. — Son traducteur Jacques Grévin est un médecin et un poète, né vers 1540, mort en 1570; il est connu surtout par ses œuvres dramatiques : *Jules César, la Trésorière, les Ebahis*.

douteuses en la foi, non assez rassises de leur esprit à raison de leur âge, sont beaucoup plus sujettes aux tromperies du diable, lequel s'insinuant et mêlant en leur faculté imaginative, soit en veillant ou soit en dormant, leur fantastique toutes formes et apparitions, émouvant les humeurs et les esprits du corps pour accomplir ses finesses d'une telle dextérité et adresse qu'elles ne savent autre chose confesser, sinon qu'elles ont fait les choses, exécutées toutefois par le diable, suivant la permission et volonté de Dieu, et qu'elles sont cause des calamités advenues aux hommes ou aux bêtes, ou des méchancetés pourpensées (*préméditées*) ou des maux survenus selon l'ordre de nature, tout ainsi comme nous voyons advenir que l'esprit est blessé, troublé et rempli de diverses fantaisies et apparitions en ceux lesquels ont le cerveau brouillé par la colère noire ou par les vapeurs d'icelle. Elles n'ont aucuns livres, nuls exercices, caractères ou semblables montres, comme ont les magiciens infâmes, et n'ont nuls autres précepteurs ou enseigneurs que leur propre esprit gâté par le diable, ou leur imagination corrompue. Pour ces causes chacun pourra voir aisément qu'elles sont beaucoup différentes d'avec les magiciens infâmes, car les magiciens sont souventes fois hommes doctes et prudents, mais curieux, lesquels souventes fois font de longs voyages pour apprendre l'art démoniacle, à celle fin qu'à tout le moins ils se vantent de quelques impostures et tromperies ès choses qui sont par-dessus l'ordre de la nature; et celles-ci sont femmes ordinairement vieilles, chancelantes de l'esprit et retirées en leurs maisons, dedans la fantaisie desquelles, comme étant tout endormi ou convenable organe ou siège accommodé à ses factions, ce diable qui est esprit se coule facilement, et principalement si elles sont malades de mélancolie, ou bien si elles sont attristées et en un désespoir extrême. Il ne les trompe pas tant par ses impostures comme il leur imprime en la fantaisie qu'elles sont cause de toutes les infortunes des hommes, des calamités et des morts; ce qu'il fait par telle véhémence qu'elles ont opinion, comme j'ai dit, d'avoir commis toutes ces méchancetés, tant grandes elles soient, desquelles toutefois elles ont été fort éloignées, et en sont du tout incoupables. Je les ai aussi distinguées et séparées d'avec les empoisonneurs... lesquels blessent les hommes ou le bétail par des venins baillés par la bouche ou appliqués sur le corps, ou bien cachés en quelques endroits, si bien qu'ils se puissent blesser par leur vapeur et fumée. Ainsi connaîtra l'on qu'il

y a grande différence entre les profanes magiciens, les sorcières et les empoisonneurs, desquels toutefois jusques à maintenant on a parlé, disputé et arrêté les jugements comme s'ils n'eussent été qu'un.

A celle fin que l'on entendît ces choses plus facilement, je parle au troisième livre de ceux lesquels on pense être travaillés par les sorcelleries des sorcières, montrant qu'ils sont tourmentés par les diables ou possédés d'iceux, suivant l'occulte permission de Dieu et sans aucune coopération de sorcières ou d'autres hommes.

De là, suivant l'ordre convenable, j'écris au quatrième livre la guérison de ceux que l'on pense être ensorcelés. Cette guérison toutefois est tout autre en tout et partout que celle laquelle a été observée jusques à maintenant. Je dompte par l'autorité de la sainte et sacrée Écriture et par la force des raisons, puis je chasse hors toutes les guérisons illicites controuvées par le diable pour l'établissement de son règne, lesquelles se font par conjurations défendues, caractères, liaisons, colliers ou billets pendus au col, par anneaux, signets, images et par telles et semblables furies infernales. Ce que je fais à celle fin que les esprits des hommes, repurgés de ces ordures, comme fut jadis l'étable d'Augias par Hercule, aient dorénavant recours en toutes leurs afflictions aux moyens ordinaires que Dieu a établis, levant les mains pures vers le ciel, et à celle fin aussi que les sacrés remèdes de la médecine soient appliqués en cet affaire sans corruption et avec une conscience plus pure : qui a été le principal but de toute la peine que j'ai entreprise en cet œuvre...

CHAPITRE IV

TRADUCTIONS DE PROSATEURS ITALIENS

I. **Les ouvrages de civilité** : *François de Belleforest, traducteur de Giovanni della Casa; Gabriel Chappuys, traducteur de Castiglione.* — II. **La nouvelle et ses enseignements** : *Le Maçon, traducteur de Boccace; Bouaystau et Belleforest, traducteurs de Bandello.* — III. **La politique et l'art militaire** : *Guillaume Cappel, traducteur de Machiavel; Jacques Gohorry, traducteur de Machiavel; Charrier, traducteur de Machiavel.*

« Notre langue est beaucoup augmentée, singulièrement sur le butin qu'elle a fait au moyen de la curieuse et louable conversation de ses voisines, mêmement (*spécialement*) sur l'italienne qui, sans nul doute, lui a fait heureuse part de son bien. Et encore que je sache que cette confession ne sera guère agréable à plusieurs qui se sont tourmentés de maintenir le contraire par je ne sais quelles légères opinions, si (*pourtant*) m'en rapporté-je à toi, lecteur, qui pourras de toi-même ruminer que, s'il est aujourd'hui en propos de discourir de la guerre, des factions, d'une cavalerie, d'une infanterie, d'une écuyerie (*écurie*), des armes, voire de l'amour, et généralement de toutes choses graves et ordinaires, les plus beaux traits des plus disertes langues qui se veulent faire ouïr sont en plupart épuisés dans les propres facultés de l'Italie. »

Ainsi s'exprime un obscur écrivain, Étienne du Tronchet à la fin du second tiers du siècle, alors que l'Italie avait encore tant de choses à nous apprendre.

I

Sur beaucoup de points l'influence des écrivains de l'Italie s'est confondue avec celle des latins anciens et modernes. C'est à l'antiquité que l'Italie devait sa civilisation. Elle avait commencé par répéter sous bien des formes, en latin et en langue vulgaire, les leçons des Grecs et des Latins afin de s'en pénétrer. Ses historiens avaient hérité des traditions des Tite-Live et des Tacite. Leurs œuvres furent très lues dans la France du seizième siècle, et l'on y puisa les mêmes enseignements que chez Tite-Live et chez Tacite. Les moralistes italiens, comme Plutarque, apprenaient à raisonner la pratique, et bien souvent ils y introduisaient des principes païens. Toutes les sciences avaient été remises en honneur, et c'était aux anciens qu'on en demandait les secrets. L'Italie nous les redisait à sa manière.

J'ai dit déjà combien son rôle d'initiatrice et d'intermédiaire a été fécond. Mais elle pouvait encore autre chose que nous découvrir les trésors de l'antiquité. Elle avait à nous donner des enseignements qui lui étaient propres. La civilisation italienne du seizième siècle n'a pas été simplement un reflet de la civilisation antique : elle a eu son originalité. Des genres nouveaux ont été cultivés et des aspirations nouvelles se sont fait jour. C'est par là que la littérature italienne a pu avoir sur la France une influence autre que celle de la littérature gréco-latine, et nous chercherons de préférence nos exemples dans ses apports originaux.

L'Italie nous a enseigné surtout semble-t-il, à développer plus complètement la personnalité humaine dans tous les sens. Ses écrivains et ses artistes paraissaient hantés d'un idéal de vie meilleure, plus riche et plus intense. Ils nous ont appris à jouir plus consciemment de la vie, à cultiver toutes nos facultés, à goûter les plaisirs délicats de l'esprit

et de la vie mondaine. Les arts qui permettent à l'homme d'agir plus efficacement, comme la morale, la politique, l'art militaire, ceux aussi qui lui permettent de vivre plus voluptueusement, comme sont tous les arts qui touchent au luxe, étaient tout particulièrement en honneur chez eux. Sans doute ils les avaient reçus des anciens, mais ils les cultivaient avec prédilection et les enrichissaient de leur génie propre. On sait tout ce que leur doivent la peinture, la sculpture, l'architecture, l'art de dessiner les jardins, de les embellir de fontaines, de jets d'eau, de parures de tout genre. Nous leur avons emprunté beaucoup dans ces divers domaines, et l'on devine combien d'idées claires ou confuses ont pu nous venir avec ces emprunts. C'est l'exemple des Italiens encore qui encourage les Français à cultiver leur langue, à l'épurer, à l'enrichir, à l'ennoblir de tous les grands genres littéraires que l'antiquité et l'Italie ont cultivés, à la rendre capable d'exprimer toutes les idées nouvelles. La langue italienne avait été la première en Europe à s'émanciper de la tutelle du latin. Elle a encouragé les autres à l'imiter. Lemaire de Belges et du Bellay éprouvent une véritable honte à sentir leur langue nationale inférieure à la langue italienne, impuissante à causer les mêmes plaisirs esthétiques. La Pléiade lutte contre les latiniseurs en reprenant les mêmes arguments que les Italiens avaient préalablement fait valoir contre eux. Il s'agit de mettre les plaisirs littéraires à la portée de tous, en France comme de l'autre côté des Alpes, de les démocratiser en quelque sorte. C'est une idée assez nouvelle, celle-là, et une idée d'autant plus précieuse qu'elle prépare un instrument de vulgarisation pour toutes les idées neuves qui cherchent à se répandre chez nous.

Mais il nous faut faire une place toute spéciale à l'idéal de la vie de société, tel que les Italiens d'alors l'ont exprimé dans leurs œuvres. Pour organiser la vie individuelle l'Italie s'est inspirée des morales anciennes, elle les a ressuscitées. Elles y ont retrouvé une vie nouvelle, une vie véritable, parfois intense, car on ne se contentait pas de répéter des leçons apprises, on appliquait les principes d'une ma-

nière indépendante et parfois originale. Le stoïcisme y a séduit quelques âmes élevées, mais surtout l'épicurisme et le platonisme ont joui dans les cours italiennes d'une faveur très particulière. Laurent Valla (1) a fait la théorie de la vie épicurienne, et, avec plus ou moins de délicatesse, avec plus ou moins de sensualité, suivant les tempéraments, autour de lui beaucoup de ses contemporains la mettaient en pratique. On sait, d'autre part, combien à la cour des Médicis les ouvrages de Platon jouissaient d'une autorité souveraine. Les savants et les moralistes florentins en tirèrent une conception de la vie qui s'est exprimée dans de nombreux écrits, et qui, de proche en proche, s'est propagée dans toute l'Italie. Les principaux ouvrages de cette lignée ont passé en notre langue ; Simon Silvius a traduit le commentaire que Marsile Ficin (2) avait composé du *Banquet* de Platon; un traducteur obscur dont le nom mérite d'être retenu parce qu'il a fait beaucoup pour vulgariser la littérature italienne parmi nous, Jean Martin, nous a donné les *Asolains* de Bembo (3). Puis vinrent les fameux romans de Gelli (4), les dialogues d'Hebreo; plus tard même les *Six livres d'amour* d'Équicola. Toutefois, bien que tous ces livres aient été très lus, il ne semble pas que le mouvement néo-platonicien ait eu une action profonde sur les esprits de ce côté-ci des Alpes. Le mouvement épicurien en eu davantage, mais il s'est propagé plutôt par des exemples vivants que par des livres qui n'auraient pas eu la liberté de circuler. Enfin, de part et d'autre, l'Italie ne faisait guère que répéter et appliquer des idées anciennes, et les livres anciens pouvaient à la rigueur la suppléer ici dans son rôle d'éducatrice.

(1) Né à Rome en 1405, mort en 1457. Son traité *De la volupté* (1431) conclut en faveur de la doctrine epicurienne contre la doctrine stoïcienne.

(2) Né à Florence en 1433, mort en 1499, philosophe et philologue célèbre qui est connu surtout par ses traductions et commentaires de Platon et de Plotin.

(3) Bembo, né à Venise en 1470, mort à Rome en 1537, fut fait cardinal en 1539. Son ouvrage intitulé *Gli Asolani* est un dialogue sur l'amour. Il a écrit de nombreuses œuvres en italien et en latin.

(4) La *Circé* et les *Caprices du tonnelier*. Jean-Baptiste Gelli est né à Florence en 1493 et il est mort en 1563. Il est encore connu par son commentaire sur Dante.

Dans l'organisation des relations mondaines, au contraire, dans la conception d'un idéal de la vie de société, elle a fait œuvre originale. Les petites cours italiennes groupaient et tenaient en contact des personnages qui disposaient de fréquents loisirs, qui pouvaient cultiver leur esprit et s'adonner à l'étude des lettres et des arts. La présence des femmes affinait ces réunions. A mesure que les livres se vulgarisèrent et que les idées se répandirent, elles se firent plus intellectuelles. Le goût de la conversation, du plaisir qu'on éprouve à échanger ses propos sans autre but que de les échanger, se fit partout très vif. On créa des académies, des cercles mondains de tout genre. On s'étudia dès lors à se rendre agréable en société. On se demanda quelles étaient les qualités qui permettaient de plaire à des hommes bien élevés, et, indépendamment de la morale et à côté d'elle, on se fit un idéal de politesse et de bonnes manières. On se demanda encore quels étaient les sujets qu'on devait aborder dans les conversations, comment on devait converser, comment il convenait de se comporter avec les dames, quels jeux pouvaient se jouer en société. De ces besoins est née toute une littérature qui a eu pour objet de faciliter la vie mondaine, de l'épurer et d'en faire en quelque sorte la théorie. Elle a eu en France une profonde influence. C'est l'exemple de l'Italie qui préparera chez nous le développement des salons au dix-septième siècle et le règne de l'honnête homme.

Très vite on traduisit les principaux ouvrages qui se rattachent à ce groupe. On rencontre bon nombre de volumes qui portent des titres analogues à celui-ci : *S'ensuivent plusieurs gentillesses pour faire en toute bonne compagnie et aussi plusieurs recettes bonnes et utiles...* Voilà les livres dont on avait besoin pour faire bonne figure dans le monde à la manière italienne. On traduisait encore des recueils de jeux, comme celui de Ringhieri, le traité de la *Conversation civile*, de Guazzo, sans doute un ouvrage essentiel du genre, puisque la même année deux traductions différentes en parurent, le traité de Muzio sur *le duel*, etc., etc. Dans le *Galateo* de Giovanni della Casa

nous allons lire des recommandations qui nous semblent aujourd'hui bien élémentaires. Il faut croire qu'alors elles avaient leur utilité, car la traduction de cet ouvrage eut un réel succès. On en donna des éditions où le texte italien était placé en regard du français. On en faisait donc un manuel pour l'étude de la langue italienne, et rien ne prouve mieux la faveur dont a joui chez nous le *Galateo*. C'était alors la consécration du succès. On le publia même plus tard en quatre langues. Il est juste d'ajouter qu'à côté de ces recommandations qui regardent la tenue extérieure, le *Galateo* contient bon nombre de remarques d'une portée plus générale et d'une psychologie parfois assez délicate. Mais le chef-d'œuvre du genre, c'est le *Courtisan* de Baldassare Castiglione, il *Cortegiano*, où est tracé le portrait idéal du courtisan, c'est-à-dire de l'homme de cour. Castiglione exige qu'il soit un homme accompli au point de vue de la culture intellectuelle aussi bien que de la culture physique. Passant rapidement sur les qualités morales qui sont nécessaires à tous les hommes, il insiste seulement sur les qualités qui sont particulières à l'homme de bonne compagnie : la courtoisie, les bonnes manières, le bon goût dans la plaisanterie, surtout le naturel et la simplicité, car l'affectation est de tous les défauts celui qui dépare le plus un courtisan.

L'ouvrage de Castiglione, paru en 1528, a été traduit dès 1537 par Jacques Colin, et la traduction de Colin a été plusieurs fois réimprimée. Mais une autre traduction a été donnée à la fin du siècle par Gabriel Chappuys, et c'est celle de Gabriel Chappuys que nous citerons. Comme la traduction du *Galateo* que nous venons de mentionner, elle était accompagnée du texte italien.

Le nom de Gabriel Chappuys mérite d'être retenu pour le zèle infatigable avec lequel il a traduit et vulgarisé. Beaucoup d'ouvrages espagnols et italiens ont été grâce à lui connus chez nous. Mais s'il a beaucoup produit, il travaillait trop vite, et ses traductions ont souffert de cette hâte excessive. On en peut dire autant d'un de ses contemporains, François de Belleforest, auquel il succéda dans les

fonctions d'historiographe du roi. Belleforest traduisit tant que, à ce qu'on nous dit, il entretint sa famille avec ses livres. Mais La Popelinière (1) ajoute : « Il n'y a langue ni science que Belleforest n'ait profanée. Il a barbouillé l'histoire particulière, générale et universelle à sa fantaisie : il a mal interprété un grand nombre de passages, corrompant et falsifiant les matières, et supposant une infinité de choses qu'il s'était ridiculement imaginées. » La Popelinière parle ici de cet écrivain surtout comme historien et cosmographe, mais il est clair qu'il tient Belleforest en petite estime. Belleforest n'en a pas moins rendu de réels services par sa grande fécondité comme vulgarisateur d'ouvrages italiens, et beaucoup de ses contemporains faisaient cas de lui ainsi que de Gabriel Chappuys. Leurs traductions ne justifient que trop les critiques de leurs censeurs. Elles sont inexactes, hâtives, souvent bâclées. S'ils rendent pour l'italien à peu près le même service qu'Amyot pour le grec, ils sont très loin d'y apporter la même conscience et le même savoir. Mais, en général, on n'y regardait pas de si près. L'essentiel était de jeter beaucoup d'idées dans la circulation, de produire beaucoup. Ils produisaient énormément. C'est ce qui explique peut-être que tous les deux ils aient occupé le poste envié d'historiographe du roi.

(1) Historien protestant (1541-1608) qui a écrit une histoire des premières guerres de religion. Au début du dix-septième siècle il était historiographe de Henri IV.



FRANÇOIS DE BELLEFOREST [1]

TRADUCTEUR DE GIOVANNI DELLA CASA

LE « GALATÉE »

Que pensons-nous que, si l'évêque et sa compagnie, si modeste et honorable, eussent vu ces gens qui, à la manière des pourceaux, tiennent toujours la patte et mains dans le plat, sans onc (*jamais*) hausser le visage, et qui ont l'œil ententif (*attentif*) incessamment sur les viandes, je vous prie quel jugement en eussent-ils fait? Et mêmement s'ils voyaient les joues de tels gloutons tellement enflées qu'ils semblent proprement le visage illuminé d'un trompette sonnant l'alarme, ou d'un souillard de cuisine soufflant le feu, et lesquels ne mangent point, mais plutôt engloutissent comme fait l'autruche le fer et autres choses les plus solides? Et lesquels s'acharnent si bien sur la viande qu'ils se souillent les mains presque jusques aux coudes, accoutrant la nappe si ordement (*salement*) que quelquefois les draps de cuisine sont plus honnêtes et supportables. Et ce que je treuve encore le plus vilain, c'est qu'ils ne rougissent point de honte d'essuyer leur sueur avec la nappe ou serviette, étant si hâtés à la besogne que l'eau leur distille par toutes les parties du visage, tant est grande et excessive la gourmandise de ces pourceaux, lesquels, comblant leur vilenie, se torchent sans considération au linge du service de table. Et certes, ces gestes et contenances si débordées méritent bien qu'on les jette non

(1) Cette traduction a paru sans nom d'auteur, mais on l'attribue généralement à Belleforest. Giovanni della Casa (1503-1556) est un des écrivains les plus élégants de l'Italie du seizième siècle; il écrivait en latin aussi purement qu'en italien, et ses vers n'étaient pas moins goûtés que sa prose.

seulement de la maison pure et pleine d'honnêteté et courtoisie de ce noble évêque de Vérone, mais encore de tous lieux et places où les gentilshommes bien nés et courtoisement instruits se treuvent et fréquentent. Le gentilhomme donc bien nourri (*éduqué*) se contre-gardera d'engraisser tellement ses doigts en table que la nappe en demeure souillée, vu que cette saleté apporte je ne sais quel dédain à la vue de chacun. Encore est-il moins séant et honnête de frotter les doigts engraissés au pain que tu dois manger; car cette façon de faire est du tout (*tout à fait*) hors des bornes de civilité. Les serviteurs commis au service de table, et qui savent que c'est que de bien et honnêtement servir, n'ont garde de gratter ni la tête ni autre partie quelle que ce soit devant leur seigneur, tandis qu'il prend son repas, et moins mettre la main en quelque partie du corps, de celles que pour l'honnêteté l'on tient couvertes, voire ni en faire aucun semblant, comme font un tas de serviteurs lourdauds et paresseux qui ont toujours la main au sein ou derrière le dos, cachée sous leur vêtement. Mais faut que l'honnête serviteur tienne sa main à la vue de tous et hors de tout soupçon, et lesquelles il lavera si bien qu'il n'y apparaisse aucun signe de l'ordure et saleté. Or, ceux qui portent le plat sur table ou qui versent à boire doivent s'abstenir diligemment, durant le service, et de toussir (*tousser*), et de cracher, et surtout d'éternuer, d'autant qu'en ceci et actes semblables, le seigneur est autant offensé du soupçon qu'il pourrait être fâché de la certitude de ce qu'il soupçonne. Et pour ce, faut que celui qui sert procure (*fasse en sorte*) en toute manière qu'il ne donne point occasion à son maître de le soupçonner. Car autant de fâcherie et ennui apporte quant à soi ce qui peut advenir et que l'on soupçonne pour tel, comme si déjà l'on voyait la chose présente. En outre, si tu fais réchauffer des fruits dans le réchauffoir, ou du pain sur les braises pour faire des rôties, ne faut en sorte quelconque que tu souffles les cendres qui seront ou dessus ou alentour; d'autant que, comme se dit en commun proverbe, jamais ne fut vent sans que la pluie ne s'en ensuivît; ains (*mais*) le dois secouer honnêtement dans le plat, ou, en quelque autre manière, ôter et nettoyer les cendres. Que s'il advient que ton compagnon te prie de lui prêter ton mouchoir, sois soigneux qu'il n'y ait quelque saleté ou excrément, car celui à qui tu le baillerais, ne sachant qu'il y eût telle ordure, et la voyant, pourrait la prendre à dédain et contre-cœur. Toi parlant avec quelqu'un

ne t'approche pas tant de son visage qu'il puisse sentir ton haleine, vu qu'il y en a plusieurs qui ne peuvent souffrir le rebat (*percussion*) de l'haleine d'autrui contre leur face, quoique mauvaise odeur quelconque n'en sorte point. Toutes ces façons et actes semblables doivent être évités comme déplaisants, vu que par iceux quelqu'un des sentiments de ceux que nous hantons y peut être offensé, comme je t'ai déjà assez déduit (*exposé*).

GABRIEL CHAPPUYS

TRADUCTEUR DE CASTIGLIONE (1)

« LE PARFAIT COURTISAN (2) »

Le courtisan doit être courageux, mais sans forfanterie.

Mais pour venir à quelque particularité, j'estime que la principale et vraie profession du courtisan doit être celle des armes, laquelle surtout je veux par lui être vivement exercée, afin qu'il soit connu entre les autres pour hardi, fort et loyal à celui qu'il sert ; et le renom de ces bonnes parties s'acquerra si l'on en fait les œuvres en tout temps et lieu ; et pourtant ne peut-on faillir en cela, sans un grand déshonneur.

Et comme ès dames, quand l'honnêteté est une fois maculée, jamais plus ne retourne en son premier état, ainsi la renommée d'un gentilhomme portant armes demeure toujours vitupérée (*blâmée*) et ignominieuse depuis qu'une fois elle est, tant soit peu, dénigrée par couardise ou autre reproche.

Tant plus sera donc excellent le courtisan en cet art, tant plus sera-t-il digne de louange ; encore que je n'estime être en lui nécessaire celle parfaite connaissance des choses et autres qualités qui appartiennent à un capitaine. Et pource que cela serait voguer en trop grande mer, nous serons contents,

(1) Baldassare Castiglione (1478-1529), soldat, diplomate, cardinal, est un des principaux écrivains de la Renaissance italienne. Le *Courtisan*, dont nous donnons ici des fragments, est le seul de ses ouvrages qu'on lise encore aujourd'hui.

(2) Édit. de 1585, livre Ier, p. 43.

comme nous avons dit, qu'il soit entièrement loyal, de courage invincible, et que toujours on le trouve tel; pource que souventes fois on connaît mieux les courageux ès petites qu'aux grandes; et souvent ès périls d'importance et là où il y a beaucoup de témoins, l'on trouve des hommes lesquels, combien qu'ils aient le cœur mort dedans le corps, toutefois mus de honte pour la présence de la compagnie, se fourrent en la mêlée comme à yeux clos, et y font leur devoir, Dieu sait comment; et ès affaires qui ne les pressent guère et où il semble qu'ils puissent, sans être notés, eux déporter (*se dispenser*) de se mettre en danger, volontiers se laissent ranger au plus sûr.

Mais ceux-là qui montrent hardiesse de cœur, encore qu'ils pensent ne devoir être vus ni connus et qui ne laissent passer chose, tant petite soit-elle, dont ils puissent être chargés, qu'ils ne la mettent en exécution, ceux-là, dis-je, sont pourvus de la vertu que nous requérons en notre courtisan, lequel nous ne voulons pourtant se montrer si fier que toujours il brave de parole, disant qu'il a vêtu la cuirasse pour femme; nous ne voulons qu'il menace avec les hideux regards que souvent nous avons vu faire à Berto.

Car à tels peut-on dire à bon droit ce qu'une honnête dame en une notable compagnie dit à un que je ne veux nommer pour le présent, lequel étant d'elle honnêtement semons (*invité*) à danser, à ouïr chanter, en fit refus, et de plusieurs entretènements qui lui furent offerts, disant toujours que telles barbouilleries n'étaient pas son métier, de manière que finalement la dame lui demanda : « Quel est donc votre métier? » Et il répondit avec un visage rébarbatif : « Mon métier est de combattre. — Je penserais, dit incontinent la dame, que maintenant que vous n'êtes point à la guerre ni en terme de combattre, il fût bon de vous faire très bien graisser, pour vous serrer en une armoire avec tous vos harnais de guerre, jusques à ce qu'il en fût besoin, de peur que vous ne deveniez plus enrouillé que vous êtes »; et ainsi avec une grande risée des assistants, on le laisse avec un pied de nez en sa folle présomption.

Celui donc que nous cherchons soit très fier et rigoureux quand il sera devant ses ennemis, et toujours des premiers; mais en tout autre lieu, qu'il soit humain, modeste et posé, fuyant toute vanterie et sotte louange de soi-même, par où l'homme suscite contre soi la haine et rancune de ceux qui l'entendent.

« J'ai connu, répondit le seigneur Gaspard (1), peu de gens excellents en quelque chose que ce soit qui ne se louent eux-mêmes, de manière qu'il me semble que cela se peut bien excuser en eux, pource que celui qui se sent habile homme, voyant que par ses œuvres, il n'est connu des ignorants, a dépit que sa valeur demeure ensevelie et cachée, et lui est force qu'il la découvre en quelque façon pour n'être frustré de l'honneur qui lui appartient, qui est le vrai salaire des vertueux labeurs. Et pour cette cause entre les anciens auteurs l'homme de valeur s'abstient peu souvent de louer soi-même. Il est bien vrai que ceux-là sont intolérables qui se louent, n'étant de nulle valeur et mérite ; mais nous ne présupposons pas que tel soit notre courtisan.

Alors dit le comte : « Si vous avez bien entendu, j'ai blâmé la manière de se louer sottement soi-même et sans considération ; et certainement, comme vous dites, on ne doit avoir mauvaise opinion d'un homme vertueux qui se loue honnêtement, ains (*mais*) prendre ce qu'il dit de soi-même pour témoignage plus certain que s'il venait de la bouche d'un autre. Je dis que celui, lequel louant soi-même, ne vient à errer, à s'engendrer fâcherie, ou encourir l'envie de celui qui l'entend, est très discret, de manière que, outre les louanges qu'il s'attribue, il mérite encore d'être loué d'autrui, qui est chose très difficile. »

Lors le seigneur Gaspard : « Vous nous devez, dit-il, enseigner cette science. — Entre les anciens auteurs, répondit le comte, s'est trouvé qui l'a montrée. Mais le tout consiste, à mon avis, à dire les choses en manière qu'il semble qu'on ne les die à telle fin, ains qu'elles tombent si à propos qu'on ne puisse laisser de les dire, et montrant toujours que l'on veut fuir les propres louanges, les réciter néanmoins, non pas à la façon des braves qui ouvrent la bouche et parlent à l'aventure, comme naguère dit un des nôtres que, lui ayant été à Pise une cuisse percée d'un coup de pique de part en part, il pensa que ce fût une mouche qui l'eût piqué. Un autre dit qu'il n'avait point de miroir en sa chambre, pource que quand il se cour-

(1) En même temps que la théorie des belles manières, Castiglione donne dans son *Courtisan* un exemple de conversation distinguée. L'ouvrage est présenté comme une série de dialogues, auxquels prennent part des seigneurs et des dames réunis à la cour d'Urbin. Le seigneur Gaspard, le seigneur Magnifique (Magnifico), le seigneur Féderic, le comte de Canossa, etc., dont on rencontrera ci-après les noms, sont quelques-uns des interlocuteurs.

rouçait, il devenait si terrible en son regard que, se voyant, il eût fait trop grande peur à soi-même. »

Chacun se prit à rire en cet endroit, mais le seigneur César Gonzague ajouta : « De quoi riez-vous ? Ne savez-vous pas qu'Alexandre le Grand, sachant que l'opinion d'un philosophe était qu'il y eût infinis mondes, commença à pleurer ? et lui ayant été demandé pourquoi il pleurait : « Pource, répondit-il, que je n'en ai pas encore pris et vaincu un seul, comme s'il eût eu en volonté de les prendre tous. Ne vous semble-t-il pas que cette est une plus grande bravade que celle de la piqûre de la mouche ? — Aussi, dit lors le comte, Alexandre était plus grand personnage que n'était celui qui parla de la piqûre. Et à la vérité on doit pardonner aux hommes excellents quand ils présument beaucoup d'eux-mêmes, pource que celui qui doit faire de grandes choses a besoin d'avoir la hardiesse de les entreprendre et confiance de soi-même ; et ne faut pas qu'il soit de cœur abject ou vile, mais bien modéré en paroles, montrant de présumer moins de soi-même qu'il ne fait, pourvu que cette présomption ne passe jusques à la témérité. »

Le courtisan doit être lettré, mais sans affectation (1).

« Il vaut mieux... retourner au propos de notre courtisan, que je veux être plus que médiocrement instruit ès lettres, du moins en celles que nous disons d'humanité, et que non seulement il ait connaissance de la langue latine, mais aussi de la grecque, à cause de plusieurs et diverses matières qui sont divinement écrites en icelles. Qu'il soit versé ès poètes, ès orateurs et historiens, qu'il soit duit (*apte*) à écrire et composer vers et prose, principalement en cette notre langue vulgaire ; car, outre le contentement que lui-même en recevra, n'aura jamais faute de propos pour entretenir les dames, lesquelles ordinairement aiment telle chose. Et si, à cause des autres affaires, ou pour avoir peu étudié, il ne vient à telle perfection que ses écrits soient dignes de grande louange, qu'il soit avisé de les supprimer, pour ne donner occasion à autrui de s'en moquer, et qu'il les montre seulement à quelque sien ami, duquel il se puisse fier. Car au moins ils lui serviront en ce que par telle exercitation il saura juger les œuvres d'autrui, pource qu'il n'advient

(1) Liv. I[er], p. 118.

pas souvent que celui qui n'est point accoutumé à écrire, puisse comprendre et parfaitement connaître la peine et l'industrie des écrivants, ne goûter la douceur et excellence des styles et les intérieures considérations qui se trouvent souvent ès auteurs anciens. Davantage ces études-là le feront abondant et, comme répondit Aristippus à un tyran, hardi à parler sûrement à un chacun.

Je veux néanmoins que notre courtisan retienne bien ce précepte en son esprit, qu'en ceci et en toute autre chose, il soit toujours avisé et plutôt craintif qu'audacieux, se gardant bien de se faire accroire à fausses enseignes, savoir ce qu'il ne sait pas. Car naturellement nous sommes tous convoiteux de louange trop (*beaucoup*) plus que nous ne devrions, de manière que nos oreilles aiment mieux la mélodie des paroles qui nous louent que tout autre gracieux et doux chant qui soit, et pourtant (*pour cela*) sont-elles cause, comme les voix des sirènes, de faire perdre et submerger celui qui ne se les bouche bien, pour n'entendre une telle harmonie fallacieuse. Vu ce danger, s'est trouvé entre les sages anciens qui a écrit livres contenant en quelle manière l'homme peut discerner et connaître le vrai ami du flattenr. Mais que sert cela, puisqu'il y en a plusieurs, voire même infinis, qui connaissent apertement (*ouvertement*) qu'ils sont flattés et toutefois aiment ceux qui les flattent, et haïssent les autres qui leur disent vérité? Et leur étant avis bien souvent que celui qui les loue ne dit pas assez, eux-mêmes l'aident, et d'eux-mêmes disent telles choses que le plus impudent flatteur du monde en rougit de honte.

Laissons ces aveugles en leur erreur et faisons que notre courtisan soit de si bon jugement qu'il ne se laisse persuader le noir pour le blanc, et ne présume de soi sinon ce qu'il connaît manifestement être vrai, mêmement ès choses desquelles, s'il vous en souvient, le sieur César a fait mention en son jeu, et desquelles nous avons plusieurs fois usé pour servir à faire devenir plusieurs fols. Ains pour ne faillir là où il connaîtra les louanges qui lui sont attribuées être vraies, qu'il n'y consente si ouvertement et qu'il ne les confirme sans contredit; mais plutôt qu'il les nie modestement, montrant toujours et tenant en effet les armes pour sa principale profession et toutes autres bonnes qualités pour ornement d'icelles. Et principalement entre les soldats, pour ne faire comme ceux qui par les universités et académies veulent sembler gens de guerre, et, entre les gens de guerre hommes lettrés. En cette manière,

pour les raisons que nous avons dites, il évitera l'affectation, et, les moindres choses qu'il fera, par ce moyen sembleront très grandes. »

Le courtisan et les bonnes manières (1).

Le courtisan doit donc au commencement mettre grande peine de donner bonne opinion de lui, et considérer que c'est une chose dangereuse et mortelle d'encourir le contraire. Il doit penser qu'à un tel danger sont plus sujets que les autres ceux qui veulent faire profession d'être fort plaisants, et d'avoir acquis par telles plaisanteries une certaine liberté, par laquelle leur soit convenable et licite faire et dire ce qui leur vient en fantaisie, sans y penser. Et pour cette cause telles gens entrent en certaines choses, desquelles ne pouvant sortir, ils veulent en après se couvrir en faisant rire ; ce que même ils font de si mauvaise grâce qu'ils n'en viennent à leur honneur, de manière qu'ils ennuient grandement ceux qui les voient et qui les entendent, et demeurent les plus froids du monde.

Aucunes fois pensant par ce moyen être trouvés subtils et plaisants, ils se mettent à dire en la présence de dames honorables et souvent à elles-mêmes paroles les plus vilaines et déshonnêtes du monde ; et tant plus ils les voient rougir, plus il leur semble qu'ils sont bons courtisans, riant toujours et jouissant entre eux d'une si belle vertu qu'ils pensent avoir.

Mais ils ne font tant de bêtises pour aucune autre raison que pour être estimés bons compagnons. C'est le nom seul qui leur semble digne de louange et duquel ils se vantent plus que de nul autre, et, pour l'acquérir, ils se disent les plus grandes vilenies du monde. Souvent ils se poussent du haut en bas des degrés ; ils se frappent et donnent l'un à l'autre des coups de bâton sur les reins ; ils se jettent des poignées de poussière dedans les yeux ; ils font rouler leurs chevaux sur eux, ès fossés ou au pendant de quelque montagne. Après, quand ils sont à table, ils se jettent au visage les potages, les sauces et gelées, renversent tout et puis se prennent à rire, de manière que celui qui sait faire le plus de telles choses semble le meilleur courtisan et le plus galant ; il se prise soi-même et lui semble avoir acquis un grand honneur ; et si quelquefois ils invitent à telles plai-

(1) Liv. II, p. 238.

santeries un gentilhomme lequel ne veuille user de ces étranges jeux, ils disent incontinent qu'il s'estime trop sage et grand maître et qu'il n'est pas bon compagnon.

Mais je vous veux dire encore pis. Il s'en trouve aucuns qui débattent et mettent à prix à qui pourra manger et boire les plus ordes (*sales*) et abominables choses, et en trouvent qui sont tant abhorrées des sens humains qu'il est impossible les dire sans un grand mal de cœur. — Et quelles choses peuvent être celles que vous dites, dit le seigneur Ludovic Pie? — Faites-les-vous dire par le marquis Phébus, répondit le s. Fédéric, car il les a vues souvent en France, et possible s'y est-il trouvé. »

Castiglione nous parle ainsi longuement des qualités par lesquelles doit se distinguer le courtisan et des exercices auxquels il doit se livrer. Il doit avoir la noblesse tout d'abord, une certaine distinction physique; son occupation principale doit être celle des armes, et il fera une large place aux exercices corporels. Il faut qu'il ait étudié les lettres, la musique, la peinture; ses vêtements doivent être soignés sans recherche; sa conversation sera agréable à tous. Castiglione lui enseigne longuement l'art de plaisanter avec bonne grâce. Mais en toutes choses ce qu'il lui recommande par-dessus tout, c'est de fuir l'ostentation, l'affectation, de montrer de l'aisance en tous ses gestes. « Le vrai art (1) est celui qui ne semble être art et doit-on surtout employer tout soin à le cacher, pource que, s'il est une fois découvert, il ôte entièrement le crédit et fait que l'homme est peu estimé... Qui est celui de vous qui ne rit quand notre sire Pierre-Paul danse à sa mode, avec ses petits sauts et ses jambes accourcies, sur la pointe des pieds sans remuer la tête, comme s'il était tout de bois, si ententivement (*attentivement*) que pour certain il semble qu'il aille comptant ses pas? Qui est l'œil tant aveuglé qui ne voie en cela la mauvaise grâce de son affectation? » Castiglione poursuit l'affectation dans chacune des occupations de son héros; il l'oblige à s'en défendre dans sa tenue, à

(1) Liv. Ier, p. 66

cheval, dans sa manière de chanter, dans son vêtement, mais surtout dans son parler, car c'est là plus encore que partout ailleurs que la recherche est haïssable. Trop de laisser-aller est encore une forme d'affectation, une forme plus raffinée et partant plus déplaisante. La juste mesure doit être sa préoccupation constante, ce qui ne le dispensera pas de donner toute son attention à complaire aux personnes qu'il fréquente, et à adapter soigneusement ses discours aux moindres circonstances. « Qu'il considère bien ce qu'il fait ou qu'il dit, le lieu où il fait quelque chose, en présence de quelles gens, en quel temps, la cause et pourquoi il la fait, son âge, sa profession, la fin où il tend, et les moyens qui le peuvent conduire à cela; et, par telles considérations, qu'il s'accommode discrètement à tout ce qu'il veut faire ou dire. »

Le courtisan de Castiglione est déjà presque l'honnête homme de La Rochefoucauld, qui doit s'oublier, s'effacer en quelque sorte, ne songer qu'à son interlocuteur, tout subordonner au plaisir qu'il veut lui donner par sa conversation.

Mais la parure des salons, c'est la femme. Elle en est le centre. Tout doit graviter autour d'elle. Castiglione place la femme de cour auprès du courtisan. Il trace son portrait idéal après avoir fait celui de l'homme de cour. Tout le troisième livre est rempli de ce portrait, de préceptes, de conseils, d'exemples. Une bonne partie en est occupée par un débat sur l'excellence et la dignité de la femme, comme l'on disait alors. C'était une querelle ouverte depuis longtemps, et à laquelle pendant toute la fin du moyen âge on est revenu avec une prédilection marquée. On discutait sur les qualités respectives des deux sexes. Les uns tenaient pour l'homme et écrasaient la femme : c'était le plus grand nombre. D'autres cependant exaltaient la femme et présentaient l'homme comme un brutal qui l'asservit honteusement à ses caprices. On trouvait là matière à d'amples développements, et, durant le seizième siècle encore, ce lieu commun fut repris bien des fois par des auteurs italiens, espagnols et français. Castiglione (on le devine) ne manque

pas d'être très galant pour le beau sexe et de donner pleine satisfaction à son amour-propre. Pour le louer il accumule une masse d'exemples de femmes vertueuses, et c'est une occasion pour lui d'aborder beaucoup de questions morales, dont nos lecteurs français pouvaient faire leur profit.

Le rôle principal de la femme dans les salons est d'être aimée. Nous demanderons donc surtout à Castiglione comment, d'après lui, il convient de se comporter en amour. Mais voyons auparavant quelle idée il se fait d'une dame bien élevée.

Quelques qualités nécessaires aux dames de cour (1).

« Laissant les vertus de l'esprit qui lui doivent être communes avec le courtisan, comme la prudence, la magnanimité, la continence et plusieurs autres, et mêmement (*particulièrement*) les qualités qui conviennent à toutes les dames, comme d'être bonnes et discrètes, savoir gouverner les biens du mari, sa maison, ses enfants, quand elle est mariée, et toutes les parties qui sont requises à une bonne mère de famille, je dis qu'à celle qui vit en cour me semble convenir sur toute autre chose une certaine affabilité plaisante, par laquelle elle sache gentiment entretenir toute sorte d'hommes avec propos gracieux, honnêtes et appropriés au temps, au lieu et à la qualité de la personne à laquelle on parlera ; accompagnant ses mœurs gracieuses et modestes et cette honnêteté qui doit toujours gouverner toutes ses actions d'une prompte vivacité d'esprit, par où elle se montre éloignée de toute lourderie, mais avec une telle manière de bonté qu'elle se fasse estimer non moins pudique, sage et humaine que plaisante, subtile et discrète ; et pourtant (*pour cela*) lui est besoin tenir une médiocrité difficile et quasi composée de choses contraires, et arriver justement à certaines bornes sans les outrepasser. Par quoi cette dame, pour se faire estimer bonne et honnête, ne doit pas être tant étrange et dédaigneuse, et ne doit montrer d'avoir tant en horreur et les compagnies et les devis, voire même un peu lascifs, que, s'y trouvant, elle s'en retire ; pource que facilement on pourrait penser qu'elle fît semblant d'être ainsi austère pour cacher

(1) Liv. III, p. 309.

d'elle ce qu'elle aurait peur que les autres pussent savoir. Et puis ces coutumes tant sauvages sont toujours odieuses.

Aussi peu doit-elle, pour se montrer honnête et plaisante, dire propos déshonnêtes, ni user d'une certaine familiarité immodérée et sans bride, ni d'une manière de faire croire d'elle ce que d'aventure n'est pas; mais, se trouvant en tels devis, elle doit les écouter avec un peu de honte et vergogne. Elle doit par semblable (*semblablement*) fuir une erreur en laquelle j'en ai vu tomber plusieurs, qui est de dire et écouter volontiers ceux qui disent mal des autres femmes; car celles qui entendent réciter les façons déshonnêtes des autres femmes, qui s'en troublent, font semblant de n'en rien croire et estiment quasi un monstre que la femme soit impudique, donnent occasion de penser que, trouvant ce défaut tant énorme, elles-mêmes y sont sujettes et le commettent. Mais celles qui vont toujours recherchant les amours des autres, qui les récitent de point en point et avec si grande fête, semblent leur porter envie et désirer que chacun le sache, afin que le même fait ne leur soit alloué pour une faute. Par ainsi elles viennent à certaines risées avec certains moyens qui démontrent le grand plaisir qu'elles reçoivent à cette heure-là; et de là vient que les hommes, encore qu'il semble qu'ils les écoutent volontiers, pour le plus souvent les ont en mauvaise opinion et ne les respectent pas beaucoup : il leur semble que par tels moyens ils soient semons (*invités*) à passer plus avant. Et souvent puis après elles viennent au but et limite, au moyen de quoi elles sont à bon droit blâmées et finalement tant peu estimées des hommes qu'ils ne se soucient de les hanter, ains les ont en horreur. Et, au contraire, il n'y a homme tant languard (*effronté en paroles*) et insolent qui n'ait révérence et respect à celles qui sont estimées honnêtes, car cette gravité, tempérée de bonté et de savoir, sert quasi de bouclier contre l'insolence et bêtise des présomptueux. Au moyen de quoi voit-on qu'un mot, un ris, un acte de bienveillance tant petit soit-il d'une dame honnête est plus estimé d'un chacun que ne sont tous les signes et caresses de celles qui sans autre respect se montrent si peu honteuses, et, si elles ne sont impudiques, elles donnent à connaître qu'elles le sont par leurs ris dissolus, leur caquet, insolence, et semblables coutumes déshonnêtes.

Et, pource que les propos qui ne sont fondés sur un sujet d'importance sont vains et puérils, il est besoin que la dame de cour, outre le jugement de connaître la qualité de celui auquel

elle parle pour l'entendre gentiment, ait connaissance de plusieurs choses, et sache en parlant choisir celles qui sont à propos et selon la qualité de celui auquel elle parle, se donnent bien garde de dire contre sa volonté aucunes fois quelques paroles qui l'offensent. Qu'elle se garde de l'ennuyer en se louant indiscrètement, ou bien étant trop prolixe; qu'elle ne mêle point choses graves avec les propos plaisants et qui font rire, ni, au contraire, les contes et facéties avec les propos sérieux et graves; qu'elle ne montre sottement savoir ce qu'elle ne sait, mais qu'elle tâche en toute modestie de s'honorer de ce qu'elle sait, fuyant, comme j'ai dit, l'affectation en toute chose.

En cette manière elle sera ornée de bonnes mœurs, et fera que les exercices de son corps seront avec une grâce merveilleuse convenables à la femme; ses devis seront copieux (*abondants*) et pleins de prudence, d'honnêteté et de gaieté; et par ainsi elle sera non seulement aimée, mais révérée de tout le monde, et, possible, sera digne d'être égalée à ce grand courtisan tant à raison des parties et qualités de l'esprit que de celles du corps. »

Comment le courtisan doit se gouverner en amour (1).

« Celui qui commence à aimer doit également complaire et s'accoutumer aux volontés de la chose aimée, gouverner les siennes par ce moyen, faire que ses propres désirs soient serfs, que son âme même soit comme une obéissante chambrière, qu'il ne pense jamais à autre chose qu'à se transformer, s'il est possible, en celle de sa maîtresse, réputant cela à grande félicité, pource que ceux-là qui aiment de bon cœur font ainsi... »

Le seigneur Bernard, interrompant la parole, dit : « Il est certain que celui qui aime de bon cœur dresse toutes ses pensées, sans qu'un autre lui montre à servir et complaire à sa maîtresse; mais, pource que ces amiables services ne sont aucunes fois connus, je crois qu'outre l'amour et le service, il soit nécessaire de montrer quelque autre signe d'amitié, tant manifeste que la femme ne puisse dissimuler ou feindre ne connaître l'amour qu'on lui porte, avec telle modestie néanmoins qu'il ne semble que l'on en tienne peu de compte. Et pourtant (*pour cela*), madame, puisque vous avez commencé à dire que l'ame de l'amant doit servir d'obéissante chambrière à celle

(1) Liv. III, p. 490.

qui est aimée, enseignez aussi, je vous prie, ce secret qui me semble de très grande importance. »

Le s. César se prit à rire et dit : « Si l'amant est tant modeste qu'il ait honte de lui en parler, qu'il lui écrive.

— Ains (*mais*), ajouta madame Émilie, s'il est aussi sage qu'il faut, devant qu'il le fasse entendre à sa maîtresse, il doit être assuré de ne l'offenser.

— Toutes femmes sont bien aises, dit lors le s. Gaspard, quand on les prie d'aimer, encore qu'elles eussent intention de refuser ce qu'on leur demande.

— Vous vous trompez, répondit le s. Magnifique et ne conseillerai jamais au courtisan user de ce terme, s'il n'était bien certain de n'être refusé.

— Et! que doit-il donc faire, dit le s. Gaspard? — Si vous voulez écrire ou parler, ajouta le s. Magnifique, il est besoin de le faire avec une si grande modestie et si finement que les premières paroles sondent la volonté d'icelle et la touchent tant ambigument qu'elles laissent un moyen et une certaine issue de pouvoir feindre ne connaître que ces propos touchent d'amour, afin que, s'il y a difficulté, il se puisse retirer, montrant avoir parlé ou écrit à autre fin, pour jouir assurément des familières caresses et accueils que souvent les dames octroient à ceux qui leur semblent les prendre par amitié, et puis les refusent aussitôt qu'elles s'aperçoivent qu'ils ont été reçus par démonstrance d'amour. Au moyen de quoi ceux qui se hâtent trop et qui s'avancent tant présomptueusement avec certaines furies et obstinations le perdent souvent et à bon droit, car il déplaît toujours à toute noble dame d'être peu estimée de celui lequel sans respect la requiert d'amour devant qu'il l'ait servie. Par quoi, selon mon avis, il me semble que le moyen duquel le courtisan doit user pour donner à connaître l'amitié qu'il porte à une dame doit être de le lui montrer par contenances plutôt que par paroles, pource que véritablement on connaît mieux l'affection d'amour par un soupir, un respect, une crainte, que par mille paroles, et puis faire que les yeux soient les fidèles messagers qui portent l'ambassade du cœur. Car souvent ils montrent la passion qui est au dedans avec une efficace plus grande que la langue propre, que les lettres ou autres messages, de manière que non seulement ils découvrent les pensées, mais souvent embrasent d'amour le cœur de la personne aimée, car ces vifs esprits qui sortent par les yeux pour être engendrés près le cœur, entrant pareille-

ment dedans les yeux ès quels ils tendent comme la flèche, au bout naturellement pénètrent jusques au cœur comme en leur demeure, et là se confondent avec ces autres esprits, et, avec cette très subtile nature de sang qu'ils ont avec eux, infectent le sang proche du cœur où ils sont parvenus, et le réchauffent et le font semblable à eux, propre à recevoir l'impression de l'image qu'ils ont portée quant et eux (*avec eux*); au moyen de quoi allant peu à peu et retournant ces messagers par ce chemin des yeux au cœur, et reportant l'amorce et le fusil de beauté et de grâce, allument par le vent du désir ce feu qui est si ardent et ne cesse jamais de brûler, pource qu'ils lui apportent toujours matière d'espérance pour le nourrir. Et pourtant (*aussi*) peut-on bien dire que les yeux servent de guide en amour, principalement s'ils sont doux et gracieux, bruns de celle claire et douce noirceur, ou bien verts, gais, riants, et tant agréables et pénétrants quand on les regarde, comme aucuns ès quels il semble que les voies qui donnent entrée et issue aux esprits soient si profondes que par icelles on puisse voir jusques au cœur. Les yeux donc se tiennent cachés comme les soldats en embuscade en la guerre, et si la forme de tout le corps est belle et bien composée, elle attire à soi quiconque la regarde de loin tant qu'il s'en approche, et, aussitôt qu'il est près, les yeux décochent mille traits, charment comme sorciers, principalement quand par droite ligne ils envoient leurs rayons ès yeux de la chose aimée, lorsqu'iceux en font tout autant, pource que les esprits se rencontrent, et en ce doux rencontre l'un prend les qualités de l'autre; comme l'on voit d'un œil malade lequel, regardant attentivement dedans un œil sain insinue en icelui sa maladie et infirmité, de manière qu'il me semble que notre courtisan peut en cette manière manifester en grande partie l'amour qu'il porte à sa dame. Il est vrai que si les yeux ne sont gouvernés par art, bien souvent découvrent les amoureux désirs à ceux que l'on ne voudrait pas, car par dehors voit-on par le moyen d'iceux reluire ces ardentes passions, lesquelles sont bien souvent découvertes par l'amant à celui auquel il désirerait plus être cachées, voulant les manifester seulement à la dame qu'il aime. Par quoi celui qui n'a perdu la bride de la raison se gouverne sagement observant les temps et lieux, et quand il est besoin se garde de ce regard tant attentif, encore que soit une très douce pâture, pource qu'un amour public est une chose fort dure.

— Aucunes fois, répondit le comte Ludovic, l'amour public n'est nuisible, pource qu'en tel cas souvent les hommes estiment que telles amours ne tendent à la fin que tout amant désire, voyant que l'on ne se soucie pas beaucoup de les couvrir et qu'on ne fait point de cas si on les connaît ou non ; et, pour cette cause, ne les niant, l'homme s'attribue une certaine liberté de pouvoir publiquement parler et demeurer sans soupçon avec sa maîtresse, ce qui n'advient pas à ceux-là qui veulent être secrets, pource qu'il semble qu'ils espèrent et soient près de recevoir quelque grande récompense, ce qu'ils ne voudraient qu'un autre sût. Aussi ai-je vu naître une très ardente amitié au cœur d'une dame vers un auquel elle ne portait auparavant affection quelconque, seulement pour entendre que l'opinion de plusieurs était qu'ils s'entr'aimassent. Je pense que la cause de cela était que ce jugement universel lui semblait suffisant témoignage pour lui faire croire que celui-là fût digne de son amitié, et quasi semblait que le bruit ou la renommée lui portât ambassades de la part de l'amant beaucoup plus vraies et dignes d'être crues qu'il n'eût pu faire lui-même par lettres, paroles ou par tierce personne en son lieu : au moyen de quoi cette voix publique quelquefois tant s'en faut ne nuit que même elle sert beaucoup.

— Les amours, répondit le Magnifique, desquelles la renommée est ministre, sont assez dangereuses à faire, car l'homme est montré au doigt, et, pour cette cause, celui qui doit finement cheminer par cette voie ne doit faire semblant d'avoir le cœur tant embrasé qu'il a, se contentant de ce qui lui semble peu, et dissimulant ses désirs, jalousies, ennuis et plaisirs ; il est besoin que la bouche rie souvent quand le cœur est marri ; il se doit montrer prodigue de ce dont il est très avare. Mais ces choses sont tant difficiles à faire que quasi elles sont impossibles. Par quoi si notre courtisan voulait user de mon conseil, je l'avertirais de tenir ses amours secrètes.

— Il est donc besoin, dit lors le s. Bernard, que vous lui enseigniez cela, car il me semble que cela n'est de petite importance, pource que, outre les signes que quelquefois aucuns font si couvertement que, quasi sans se mouvoir aucunement, la personne qu'ils désirent leur lit au visage et aux yeux ce qu'ils ont dedans le cœur. J'ai quelquefois entendu un long et libre propos d'amour entre deux amoureux, duquel néanmoins les assistants ne pouvaient entendre clairement aucune chose particulière, et ce, par la discrétion et sagesse de celui qui devi-

sait, car, sans démontrer aucun signe d'être fâchés qu'on les écoutait, ils disaient secrètement les seules paroles qui étaient d'importance et tout haut tout le demeurant qui se pouvait accommoder en diverse intelligence.

— De parler, dit lors le s. Fédéric, ainsi par le menu de ces avis de secrets, serait poursuivre une chose infinie, et pour cette cause aimerai-je mieux que l'on parlât un peu comme l'amant se doit maintenir en la bonne grâce de sa maîtresse, ce qui me semble beaucoup plus nécessaire.

— Je pense, répondit le Magnifique, que les moyens qui servent à l'acquérir servent pareillement à la maintenir; et tout cela consiste à complaire à la dame aimée sans l'offenser jamais; par quoi serait difficile d'en bailler certaine règle, pource que par moyens infinis celui qui n'est bien sage commet des fautes aucunes fois qui semblent petites, et néanmoins elles offensent grièvement le cœur de la dame; ce qui advient à ceux qui sont contraints de passion plus volontiers qu'aux autres, comme à aucuns lesquels, ayant moyen de parler à la dame qu'ils aiment, se lamentent toujours, et se plaignent aigrement, et veulent souvent choses tant impossibles que par cette importunité ils viennent à ennuyer. Autres, s'ils sont piqués de quelque jalousie, se laissent tellement transporter de douleur que sans aucun égard vont dire mal incontinent de celui qu'ils soupçonnent, encore que quelquefois il n'y ait de la faute d'icelui ni de la dame aimée. Ils ne veulent qu'elle parle à lui ou qu'elle tourne les yeux du côté où il est, de manière que souvent par tels moyens ils offensent non seulement cette dame, mais sont cause de l'induire à l'aimer; car la crainte qu'un amant montre avoir aucunes fois que sa dame ne le laisse pour un autre démontre qu'il se connaît inférieur de mérites et valeur à celui qu'il soupçonne, et, par cette opinion, sa maîtresse est induite à l'aimer plutôt; de manière que, se doutant bien qu'il en dit mal pour lui faire encourir sa male grâce, encore qu'il die vrai, elle ne le croit pas et l'aime toujours de plus en plus.

— Je confesse, dit lors le s. César en riant, que je ne suis tant sage que je me pusse garder de dire mal d'un corrival si je l'avais, si vous ne m'enseignez quelque autre meilleur moyen pour le ruiner.

— On dit communément, répondit le s. Magnifique que, quand l'ennemi est en l'eau jusques à la ceinture, on lui doit bailler la main pour le tirer de danger; mais quand il y est

jusques au menton, qu'on lui doit mettre le pied sur la tête pour le faire bientôt submerger ; et pourtant (*aussi*) se trouvent aucuns qui en font de même à l'endroit de leurs corrivaux, de manière que, jusques à tant qu'ils aient un certain moyen et occasion de les ruiner, ils vont dissimulant et se montrent leurs amis plutôt qu'autrement ; et puis, si l'occasion se présente de les pouvoir précipiter et ruiner pour en dire tous les maux du monde, soit vrais ou faux, ils le font sans aucun égard par ruses, tromperies et tous autres moyens qu'ils peuvent imaginer. Mais, pource que je ne trouverais jamais bon que notre courtisan usât d'aucune tromperie, je voudrais qu'il mît en disgrâce son corrival non par autre moyen que d'aimer, servir, être vertueux, vaillant, sage, modeste, se montrant mériter davantage que lui, étant en toute chose avisé et prudent, se gardant d'aucunes sottises malséantes, ès quelles par diverses voies viennent choir aucunes fois plusieurs ignorants. Car j'en ai déjà connu aucuns lesquels, écrivant ou parlant aux femmes, usent toujours des paroles du Polyphile et s'arrêtent tant en la subtilité de rhétorique qu'elles se défient d'elles-mêmes, se tiennent pour les plus ignorantes du monde, de manière qu'il leur ennuie beaucoup que le propos ne soit achevé pour s'ôter de là ; les autres se vantent outre mesure ; autres tiennent souvent propos qui leur tournent à blâme et désavantage, comme aucuns, desquels j'ai accoutumé de rire, qui font profession d'être amoureux et disent aucunes fois en présence des dames : « Je ne trouvai onques dame qui me voulût aimer », et ne s'aperçoivent pas que celles-là qui les entendent tenir tels propos jugent incontinent que cela ne peut venir ou procéder d'autre chose que de ce qu'ils ne méritent d'être aimés, et qu'ils ne valent pas même l'eau qu'ils boivent, Elles ne les ont en aucune estime et ne les aimeraient pour tout l'or du monde, leur étant avis que si elles les aimaient, elles seraient moindres que toutes les autres qui ne les ont aimés. Autres, pour mettre en haine quelque corrival, sont tant sots qu'ils disent même devant les dames : « Un tel est le plus heureux homme du monde ; car, il n'est pas beau, ni discret, ni vaillant, il ne sait faire ni dire plus que les autres, et néanmoins toutes les femmes l'aiment et courent après lui ; par ce moyen montrant qu'ils lui portent envie d'une telle félicité ; encore que cettui-là ne de visage ni en ses actions soit amiable, ils font croire qu'il ait en soi quelque chose secrète par laquelle il mérite l'amour de tant de femmes. Au moyen de quoi celles

qui entendent parler de lui en cette manière sont mues pour cette cause à l'aimer davantage.

A cette heure-là le comte Ludovic se prit à rire et dit : « Je vous promets que le sage courtisan n'usera jamais de ces âneries pour acquérir la faveur des dames. »

Par de tels préceptes Castiglione inclinait les esprits à la politesse et nous a préparés à la vie mondaine. Il ne se contentait pas de faire la théorie de l'esprit de société, il offrait un modèle à suivre. D'abord chez lui les préceptes sont toujours accompagnés d'exemples nombreux. Il multiplie les anecdotes. Quand il enseigne la manière de plaisanter, adaptant aux besoins des gens du monde les leçons de Cicéron dans le *De oratore*, il cite un grand nombre de plaisanteries et de bons mots qui lui semblent avoir bonne grâce dans un salon. Et libre à nous de les trouver parfois médiocrement spirituels, et de ne pas nous en amuser ; ce n'est pas pour nous que Castiglione a écrit, mais pour ses contemporains. La finesse et la délicatesse du seizième siècle ne sont pas la finesse et la délicatesse du vingtième, Ses bons mots, comme tous ses préceptes et ses exemples, marquaient un progrès et conseillaient un effort aux hommes de son temps. Ils étaient même plus utiles encore pour des Français que pour des Italiens.

Et puis le *Cortegiano* ne se présente pas sous la forme d'une dissertation dogmatique et pédante. C'est une série de conversations mondaines, de conversations entre des hommes et des dames de première distinction qui se trouvent réunis dans une des cours les plus raffinées de l'Italie. Ces hommes et ces femmes veulent se divertir ensemble et jouir en commun de la délicatesse de leurs esprits. Chacun propose un jeu de société. Celui qui l'emporte est un jeu dont l'esprit fera tous les frais : il s'agit de tracer le portrait du courtisan idéal. Un membre de la société est chargé d'exposer ses vues sur la matière, mais il ne monte pas en chaire, il ne fait pas un discours soutenu ; on l'interrompt, on discute, on échange des politesses et des plaisanteries, on prend à partie les dames, qui sont alertes à la riposte ;

fréquemment le dialogue devient animé. Bien entendu il reste toujours très ordonné et de bon ton, mais les reparties s'entre-croisent avec vivacité. Ces gens du monde savent déjà fort bien échanger les compliments. Ils savent aussi conter avec bonne grâce.

Mais il fallait à nos Français d'autres exemples encore.

Ils ne pouvaient guère entrer en contact direct avec les salons italiens. Sans doute ils en trouvaient une image affaiblie à la cour de France qui s'italianisait progressivement. Sans doute aussi, lorsqu'ils passaient les Alpes, ils avaient souvent plaisir à les fréquenter. Quelque barbares qu'ils aient pu paraître à Castiglione, qui bafoue quelquefois leur rusticité, ils étaient souvent séduits par les belles manières, par tant d'esprit et tant de délicatesse qu'ils y trouvaient. Ils louaient à leur retour les académies, les réunions mondaines de l'Italie, ils regrettaient ne pas en jouir chez eux. Montaigne allait jusqu'à déclarer que l'habitude de la conversation est une des principales causes de la supériorité intellectuelle des Italiens. Mais ces contacts directs étaient trop peu fréquents pour que leur action pût être profonde. C'est par les œuvres littéraires qu'il a suscitées que l'esprit de société a pu agir principalement sur nous.

II

Il s'est manifesté particulièrement dans trois genres, qui ont eu dans l'Italie du seizième siècle une large diffusion : la comédie, l'épître familière et la nouvelle. Là souvent on entendait le ton de la bonne société, on surprenait ses idées et ses occupations. A chaque page nos Français y ont trouvé des exemples de bonnes manières, des modèles de conversation polie. Ils y trouvaient bien d'autres choses. Plus encore que la forme de la causerie élégante les sujets dont elle vivait étaient de nature à les intéresser. Des idées de

tout genre en font la trame, mais tout spécialement des idées morales, des réflexions pratiques. La conversation s'alimente de psychologie et de morale. Le tact, qui en est la qualité première, est fait de finesse à démêler les sentiments de nos interlocuteurs, à en saisir les nuances, à en deviner les moindres mouvements. Tout cela se retrouvait dans les principaux genres littéraires, et s'y retrouvait de plus en plus, à mesure que l'esprit de société les pénétrait davantage.

Les Italiens du seizième siècle ont beaucoup imité Térence. Ils écrivaient volontiers des comédies de mœurs, où l'on représentait des personnages de toutes les conditions et de tous les âges, et qui donnaient aux lecteurs l'habitude de l'analyse psychologique. Leurs pièces, chargées d'intrigues trop complexes tombaient parfois dans la farce; mais souvent, en revanche, elles se faisaient l'écho des causeries distinguées, et en offraient l'image aux gens du monde. On y dissertait avec bonne grâce sur les questions morales les plus variées. Mais, à l'exception de quelques œuvres de l'Arioste (1) et des *Contents* de Parabosco, les comédies italiennes n'ont guère été traduites en français. Il faut attendre la fin du siècle avec Larivey pour que le genre pénètre largement chez nous. C'est pourquoi nous ne nous y attarderons pas. Il a pu d'ailleurs exercer quelque influence. Ceux qui comprenaient l'italien lisaient les comédies italiennes dans leur langue originelle. Montaigne en mentionne parmi ses lectures d'enfance, et il signale des remarques qu'elles lui suggéraient sur le pédantisme.

Il lisait aussi beaucoup d'épîtres italiennes. « Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens, dit-il, j'en ai, ce crois-je, cent divers volumes. » La plupart de ces volumes devaient être en italien, car les lettres ne furent pas beaucoup plus traduites que les comédies. On les admirait pourtant, et, quand du Tronchet publia ses *Lettres missives*, il avoua sans ambages qu'il les dérobait en bonne

(1) L'illustre auteur du *Roland furieux* (1516), de comédies, de satires et de vers de circonstance. Né en 1474, il passa la majeure partie de sa vie dans les cours d'Este et de Ferrare, et mourut en 1533.

partie à nos voisins. C'était les recommander au public. Les anciens avaient écrit des lettres et nous en avaient laissé des recueils. Le genre n'était donc pas nouveau; mais ce qui était nouveau, et ce que l'on devait à l'Italie, c'était de lui avoir donné une pareille extension et ce caractère familier, tout privé, qu'il n'avait guère dans l'antiquité, en un mot d'en avoir fait l'expression spontanée des relations mondaines. On écrivait des lettres de tout genre : des lettres politiques, des lettres d'érudition, des lettres grammaticales; la lettre d'Annibal Caro, toute faite de politesse et de badinage, qui effleure les sujets, qui achève la causerie commencée une heure avant dans un salon, n'est pas la moins originale de toutes, et il est intéressant de penser que sur cent recueils Montaigne met au premier rang celui de Caro.

Mais pour la France la nouvelle a été un véhicule d'idées beaucoup plus important encore que l'épître et que la comédie. On jugera peut-être étrange que nous allions chercher des enseignements dans des œuvres qui ne visaient qu'à plaire. Certes, les auteurs de nouvelles ne s'étaient pas proposé de moraliser, et j'accorde encore que les lecteurs français, lorsqu'ils ouvraient le livre de Bandello, y cherchaient tout autre chose que des leçons. Je suis persuadé cependant que sans y prétendre les nouvelles les instruisaient, qu'elles affinaient leurs esprits et les enrichissaient. Elles ne leur apprenaient peut-être pas les vertus, particulièrement les vertus domestiques, et personne n'aura l'idée fantasque de déguiser Boccace en maître de morale; mais ces récits touchaient à mille questions qui intéressent la vie pratique; ils mettaient en scène des personnages appartenant à toutes les conditions, spécialement des seigneurs et des personnes cultivées. A mesure que le souci d'art se faisait plus impérieux, les auteurs mettaient plus de réalité dans leurs peintures, ils parlaient avec plus de sérieux des problèmes moraux, ils analysaient avec plus de vraisemblance les caractères de leurs personnages. Quand ils présentaient au public des personnes de qualité, ils se souciaient de leur faire parler la langue, de leur prêter les sen-

timents et les occupations des personnes de qualité. Ils enrichissaient ainsi l'expérience de ces hommes qui n'avaient pas comme nous quatre siècles de littérature derrière eux, pour lesquels tant de remarques psychologiques, qui sont aujourd'hui devenues banales, étaient neuves encore. A la faveur du plaisir qu'on demandait aux nouvelles, l'instruction s'insinuait dans les esprits.

Dès la fin du quinzième siècle les nouvelles italiennes ont été traduites et ont servi de modèles à nos écrivains. Le *Décaméron* de Boccace a été tout spécialement en honneur. Des idées de toutes sortes s'y rencontraient, qui avaient trait aux sujets les plus divers. C'est de Boccace, par exemple, que Montaigne se souvient quand il écrit que le spectacle des honteux désordres qu'offre la cour de Rome peut, contre toute attente, engendrer une grande vénération pour la religion catholique : elle ne saurait résister à tant d'abus si une puissance divine n'était là pour la soutenir. Voilà une singulière manière, n'est-il pas vrai? et fort inattendue, de faire l'apologie de l'Église, que de voir une preuve de sa divinité dans la dissolution de ses ministres! Boccace avait conté l'histoire d'un juif qu'un marchand plein de dévotion s'efforçait de convertir à la religion du Christ. Notre homme résistait, hésitait, différait. Il se décida enfin à partir pour Rome : là est le siège pontifical, il verra de ses yeux si l'Église est aussi sainte qu'on le prétend. En apprenant cette résolution le convertisseur se désespère : bien sûr, quand il aura vu la conduite des prélats, son juif reviendra plein de mépris pour la parole divine. Il s'efforce de le détourner de son dessein; peine perdue. Heureusement l'infidèle ne l'écoute pas. Certes, il fut scandalisé et indigné de ce qu'il vit dans la capitale de la chrétienté; mais, contre toute espérance, il en conclut que le christianisme était d'essence divine, et revint converti par ce spectacle plus efficace que tous les beaux propos de son voisin.

Surtout, dans le *Décaméron* et dans les recueils analogues on trouvait l'amour à toutes les pages, l'amour sous tous ses aspects, l'amour libertin, l'amour sentimental,

l'amour tragique, partout l'amour qui, se réclamant de la bonne loi de nature, revendique ses droits et s'insurge contre toutes les entraves. Citons un exemple d'amour tragique emprunté à la traduction de Le Maçon. Sigismonde est une jeune veuve que son père, par égoïsme, garde près de lui et néglige de remarier. La beauté de Guiscard vient à l'émouvoir. Elle lui fait connaître son amour, et par un souterrain secret Guiscard se rend dans la chambre de la princesse. Un jour pourtant le père surprend le manège des deux amoureux; il fait saisir Guiscard au sortir de son souterrain, et il adresse à Sigismonde de véhéments reproches sur sa conduite. Voici la réponse hautaine de la jeune femme et le dénouement de l'aventure.



LE MAÇON

TRADUCTEUR DE BOCCACE

LE « DÉCAMÉRON »

Histoire de Guiscard et de Sigismonde (1).

« Mon père, je ne suis délibérée de vous nier aucune chose, ne aussi de vous prier d'aucune, parce que l'un ne me vaudrait rien, et je ne veux pas que l'autre me vaille, et outre ce que je ne prétends en aucune manière rendre bénivole votre clémence et amour envers moi ; mais, confessant la vérité, je veux premièrement défendre mon honneur avecque vraies raisons, et puis suivre vertueusement par effets la grandeur de mon courage. Il est vrai que j'ai aimé et aime Guyschart, et l'aimerai tant que je vivrai, qui sera peu ; encore si on s'aime après la mort, je ne me tiendrai de l'aimer. Mais à ceci ne m'a tant induit ma fragilité fémenine (*de femme*) comme ont fait le peu de soin que vous avez eu de me remarier et la vertu de Guyschart. Il vous devait, mon père, être tout notoire que vous, étant de chair, aviez engendré une fille de chair et non de pierre ou de fer, et aussi vous devait et doit souvenir, ores que (*bien que*) vous soyez maintenant vieil, quelles sont et avec combien de force viennent les lois de jeunesse ; et encore que vous vous soyez, durant la force de votre âge, exercité aux armes, si (*pourtant*) ne deviez-vous pourtant moins connaître combien de puissance ont les oisivetés et délices, non seulement ès jeunes, mais aussi ès vieux. Je suis donques de chair comme

(1) Quatrième journée, première nouvelle.

engendrée de vous, et ai si peu vécu que je suis encore jeune et pleine par l'une et l'autre raison de concupiscible désir; à quoi la connaissance que j'ai eue, pour avoir été mariée, du plaisir que c'est de donner accomplissement à un tel désir y a ajouté de merveilleuses forces, auxquelles ne m'étant possible résister que je n'aie suivi ce à quoi elles me tiraient, je devins amoureuse comme jeune et femme que je suis; et certainement j'employai toute ma vertu autant qu'il me fut possible, pour ne vouloir faire honte ne à vous ne à moi en ce à quoi péché naturel me tirait. A laquelle chose amour pitoyable et fortune bénigne m'avaient trouvé et montré une voie assez secrète par laquelle, sans que personne le sût, je parvenais à mes désirs. Et ceci, qui que le vous ait montré, ou comme que vous l'ayez su, je ne le veux nier. Mais je n'ai point pris Guyschart par accident, comme plusieurs femmes font, ains (*mais*) avec un conseil délibéré et un penser avisé le choisis par sur (*de préférence*) tout autre et l'introduisis à moi, jouissant avec notre sage persévérance longuement de mon désir. Dont il semble, outre ce que je n'ai péché sinon par amour, que, pour suivre plus la vulgaire opinion que la vérité, vous m'en veuillez reprendre plus amèrement, disant que quasi vous n'auriez occasion de vous en courroucer si j'eusse choisi en ceci un gentilhomme. En quoi vous ne vous apercevez point que vous reprenez non pas ma faute, mais celle de fortune, laquelle élève assez souvent les indignes, laissant à bas ceux qui sont très dignes. Mais ne parlons maintenant de ceci et regardez aucunement au commencement des choses. Premièrement vous verrez que d'une masse de chair nous avons tous reçu chair et qu'un même créateur a créé toutes les âmes avec forces et puissances égales et avec égale vertu, laquelle fut la première qui fit distinction de nous tous qui sommes nés et naissons égaux; et ceux qui eurent d'elle la plus grand'part et en firent les œuvres furent appelés nobles, demourant le reste non noble; et combien que contraire usance (*usage*) ait caché depuis cette loi, si n'est-elle pourtant ôtée ne chassée de la nature ne des bonnes mœurs. Et par ainsi, celui qui par vertu fait toutes ses opérations se montre apertement noble, et celui qui l'appelle autrement commet faute, non pas celui qui est appelé. Regardez donques tous vos gentilshommes et examinez bien leur vertu, leurs conditions et façons de faire; d'autre part, regardez celles de Guyschart. Lors, si vous voulez juger sans affection, vous

direz qu'il est très noble et que tous vos gentilshommes sont vilains au respect de lui, des vertus et de la valeur duquel je n'ai cru au jugement d'aucune autre personne qu'à celui de vos paroles et de mes yeux. Qui jamais les loua tant comme vous les louiez en toutes les choses louables qu'un honnête homme doit être loué? Et certainement ce n'était à tort; car si mes yeux ne m'ont trompée, vous ne lui donnâtes onques louange que je n'en aie plus connu en lui que vos paroles ne le pouvaient exprimer. Toutefois, si j'avais reçu en ceci aucune tromperie, ce serait de vous de qui j'aurais été trompée. Voudriez-vous donques dire que je me sois mise avec un homme de basse condition? Certes, vous ne diriez pas bien. Mais par aventure si vous disiez avec un pauvre, il se pourrait confesser, mais ce serait avec votre honte, qui n'avez daigné colloquer en grand état un honnête homme votre serviteur. Toutefois la pauvreté ne prive aucun de noblesse, mais si (*au rebours*) fait bien de richesse. Plusieurs rois et grands princes furent jadis pauvres, là où beaucoup de ceux qui labourent la terre et gardent les brebis ont par le passé été riches, comme il en est encore. Et quant au dernier doute qui vous tourmente, c'est à savoir que vous devez faire de moi, chassez-le hardiment de votre entendement, et si vous avez délibéré en l'extrémité de votre vieillesse d'user de ce qu'en votre jeunesse vous ne fîtes onques, j'entends de devenir cruel, usez contre moi de votre cruauté, pour laquelle éviter je n'ai délibéré de vous faire aucune prière, comme celle qui est la première occasion de ce péché, si péché se doit nommer, vous assurant que, si vous ne faites de moi ce que vous avez fait ou ferez de Guyschart, mes propres mains le feront. Par quoi allez répandre vos larmes avec les femmes, et si vous voulez devenir cruel, faites mourir tout à un coup lui et moi, au moins s'il vous semble que nous l'ayons mérité. »

Le prince connut le grand cœur de sa fille, mais il ne crut pourtant qu'elle fût délibérée de faire ce à quoi tendaient ses paroles et comme elle disait vouloir faire. Par quoi, partant d'avec elle et en volonté de ne vouloir user envers elle d'aucune cruauté, il pensa qu'avec le dommage d'autrui il refroidirait son ardente amitié, et commanda à deux de ses gens qui avaient Guyschart en garde que, sans aucun bruit, ils l'étranglassent la nuit ensuivant; puis, lui ayant tiré le cœur hors du corps, le lui apportassent; lesquels firent comme il leur fut commandé. Et le lendemain le prince se fit apporter une belle et grande

coupe d'or, dedans laquelle il mit le cœur de Guyschart, qu'il envoya par un sien serviteur familier à sa fille, et lui commanda qu'il lui dît, le lui présentant, ces paroles : « Ton père t'envoie ce présent pour te consoler de la chose que plus tu aimes comme tu l'as consolé de ce que plus aimait. » Or Sigismonde, non démue (*détournée*) de sa cruelle délibération, s'était fait apporter, après le partement (*départ*) de son père, des herbes et racines venimeuses qu'elle distilla, et en fit de l'eau pour la boire soudainement, si ce dont elle doutait advenait. Et quand le serviteur du prince fut venu à elle et qu'il eut fait le présent et dit les paroles qu'il avait charge de dire, elle prit la coupe et, avec un visage assuré et icelle découverte, tout aussitôt qu'elle vit le cœur et entendit les paroles, se tint pour toute certaine que c'était le cœur de Guyschart. Par quoi, le visage levé vers le serviteur, elle lui dit : « Il n'appartenait certes à un tel cœur qu'est cettui-ci une sépulture moins digne que d'or ; en quoi mon père a usé très sagement. » Puis, l'approchant de sa bouche et le baisant, dit : « J'ai en toutes choses et jusques à cette extrémité de ma vie trouvé toujours l'amitié de mon père très grande envers moi ; mais je la connais maintenant plus grande que jamais ; et par ainsi tu lui rendras de ma part les dernières grâces lesquelles je lui dois jamais rendre d'un si grand présent. » Et après ces paroles, étant retournée sur la coupe, laquelle elle tenait étroitement, regardant le cœur, dit ainsi : « O doux recueil de tous mes plaisirs, maudite soit la cruauté de celui qui est cause que je te vois maintenant avecques les yeux du front ; il me suffisait assez de te voir à toute heure avec ceux de l'entendement. Tu as achevé ton cours, et de tel que la fortune te l'a voulu donner tu t'es dépêché et es venu à la fin où chacun court. Tu as laissé les misères et travaux de ce monde, et as eu de ton ennemi même telle sépulture que ta valeur a mérité. Il ne te fallait plus autre chose pour avoir obsèques accomplies, sinon les larmes de celle que tu aimais tant pendant que tu étais en vie. Pour avoir lesquelles, notre Seigneur mit en l'entendement de mon impitoyable père de t'envoyer à moi. Et certes je te les donnerai, combien que j'eusse délibéré de mourir les yeux secs, sans verser aucunes larmes, avec un visage assuré et non épovanté d'aucune chose ; et quand je te les aurai données, je ferai que mon âme que tu gardas jadis tant chèrement se joindra par ton moyen avec la tienne. Mais aussi avec quelle compagnie pourrais-je aller plus contente ou mieux sûre ès lieux non connus qu'avec elle ? Certes

je suis assurée qu'elle est encore ici dedans, qui regarde le lieu de ses plaisirs et des miens, m'assurant, comme celle qui suis certaine qu'elle m'aime encore, qu'elle attend la mienne, de laquelle est aussi grandement aimée. »

Et ceci dit, commença à verser, tout ainsi que si elle eût eu une fontaine d'eau en sa tête, tant de larmes que ce fut chose merveilleuse à voir, baisant par infinies fois le cœur mort. Ses damoiselles, qui étaient autour d'elle, n'entendaient point quel cœur c'était, ne que voulaient dire ces paroles; mais, vaincues de compassion, pleuraient toutes, lui demandant piteusement l'occasion de son plorer en vain, et se parforçaient (*s'efforçaient*) comme mieux elles pouvaient et savaient de la réconforter. Laquelle, après avoir tant pleuré qu'il lui sembla assez, leva la tête et, ayant essuyé ses yeux, dit : « O cœur tant aimé! tout mon devoir est achevé envers toi, ne me restant plus à faire autre chose sinon de venir avec mon âme faire compagnie à la tienne. » Et, ceci dit, elle fit apporter la fiole où était l'eau qu'elle avait faite le jour de devant et la versa en la coupe où était le cœur lavé de plusieurs de ses larmes. Ayant laquelle mis en sa bouche sans aucune crainte, elle la but toute, et, quand elle l'eut bue, elle monta sur son lit avec la coupe en la main, rangeant le plus honnêtement qu'elle sut son corps sur icelui, puis approcha de son cœur celui de son ami mort.

Ses damoiselles, ayant vu et entendu ceci, encore qu'elles ne sussent qu'elle eau était celle qu'elle avait bue, avaient envoyé dire tout ceci au prince, lequel, craignant ce qui survint, descendit incontinent en la chambre de sa fille, où il arriva à la même heure qu'elle se jeta sur son lit, et trop tard venu à son secours, avecques douces paroles commença, la voyant aux termes où elle était, à pleurer amèrement. Auquel la fille dit : « Mon père, gardez ces larmes à moins désirée fortune que cette-ci, et ne me les donnez, car je ne les désire point. Qui jamais vit homme, sinon vous, pleurer de ce qu'il a voulu faire? Mais toutefois, s'il y a encore en vous tant soit peu de cette amour que vous m'avez tant portée, accordez-moi, pour le dernier don que je désire de vous, que puisqu'il ne vous a été agréable que je véquisse secrètement et à cachettes avec Guyschart, au moins que mon corps et le sien, quelque part que vous l'ayez fait jeter, soient enterrés publiquement ensemble. » L'angoisse du plourer ne permit que le prince lui répondît aucune parole. Et lors la dame, se sentant tirer à la fin étrei-

gnant et serrant fort le cœur mort à son estomac, dit : « Demourez avec notre Seigneur, car je m'en vois (*je m'en vais*) »; et, ayant les yeux clos et perdu tout sentiment, se partit de cette dolente vie.

Et ainsi eut l'amour de Guyschart et Sigismonde doloreuse fin, comme vous l'avez ouïe. Lesquels le prince, après avoir fort pleuré, et s'étant repenti trop tard de sa cruauté, fit enterrer tous deux honorablement en un même sépulcre, non sans grand deuil de tous les Salernitains.

Maître Albert de Boulogne fit rougir honnêtement une dame qui le voulait faire rougir pour lui dire qu'il faisait l'amoureux d'elle.

Nouvelle X

Pour montrer que l'amour honnête convient à gens de tout âge (1).

Après que madame Élise se fut tue, la dernière charge et peine de conter des nouvelles restait à la reine, laquelle commença à parler et dit : « Honnêtes jeunes dames, tout ainsi comme les étoiles, quand l'air est serein, sont l'ornement et la beauté du ciel, et les fleurs, tant que le printemps dure, embellissent les prés, tout ainsi les beaux mots et les plaisantes rencontres, entre les louables passe-temps et plaisants devis, sont l'accoutrement de toute personne, lesquels plaisants mots, parce qu'ils sont brefs et courts, sont trop mieux avenants aux femmes qu'aux hommes, d'autant que le parler beaucoup et longuement, quand il se peut faire sans cela, est plus malséant aux femmes qu'aux hommes, bien qu'aujourd'hui il nous soit peu ou point demeuré de femmes qui entende quelque bon mot quand on le dit, ou bien, si elle, par fortune, l'entend, qui y sache répondre, ce qui est honte générale à nous et à toutes celles qui vivent, parce que les modernes ont converti la vertu qui fut jadis, en celles qui ont été devant nous, en habillements du corps, et celle-là qui plus se voit sur son dos d'habillements, plus dorés, pleins de broderies et découpés, elle pense bien devoir être quelque chose davantage, et plus que les autres

(1) Première journée, dixième nouvelle.

honorée et prisée, ne pensant point que, qui en chargerait le dos d'un âne, ou qui l'en vêtirait, il en porterait plus que pas une d'elles, et si ne mériterait point pourtant plus d'honneur qu'un âne. J'ai honte de le dire, parce que je ne puis dire chose contre les autres que je ne parle contre moi. Celles qui sont ainsi brodées, ainsi peintes et ainsi dorées, ou elles sont comme des statues de marbre muettes et insensibles, ou, si par fortune elles répondent quand on leur demande quelque chose, il serait beaucoup meilleur qu'elles se fussent tues, et veulent faire accroire que ne savoir deviser entre les femmes et les honnêtes hommes vient de simplicité et pureté de cœur, et ont mis à leur très grande sottise nom d'honnêteté, comme s'il n'était point d'honnête femme sinon celle qui devise avec sa chambrière, ou avec sa lavandière, ou sa boulangère, chose que si la nature eût voulue, comme elles se font accroire, elle leur eût limité par autre moyen le caqueter. Il est vrai que, tout ainsi qu'on doit faire ès autres choses, on doit en cette-ci aussi regarder le temps, le lieu et avec qui l'on parle, parce qu'il advient parfois qu'aucun homme ou femme pensant avec quelque mot de gausserie faire rougir autrui, n'ayant pas bien mesuré ses forces avec celles de la personne qu'il veut faire rougir, cette rougeur qu'il a pensé faire monter au visage d'autrui descend sur le sien. A cette cause, afin que vous sachiez vous garder de cet inconvénient, et que pour vous ne se puisse entendre le proverbe qu'on dit communément partout, c'est à savoir que les femmes en toutes choses choisissent toujours le pire, je veux que la dernière nouvelle d'aujourd'hui qui reste à dire vous rende sages, afin que, comme par gentillesse d'esprit vous êtes divisées des autres, ainsi encore par excellence de bonnes mœurs vous vous en montriez séparées.

Il n'y a pas encore beaucoup d'ans passés qu'il y eut à Boulogne un très grand médecin nommé maître Albert, lequel, étant âgé de soixante-dix ans, la gentillesse de son esprit fut si grande qu'encore que la chaleur naturelle fût partie de son corps, si ne dédaigna-t-il de recevoir les amoureuses flammes, ayant vu à une fenêtre une très belle femme veuve, nommée, comme aucuns disent, Marguerite de Chisolieri, laquelle lui plut si fort qu'il se la fourra en l'entendement ni plus ni moins que s'il eût été un jeune garçon, et tellement qu'il ne lui semblait reposer à son aise la nuit dont le jour précédent il n'avait vu le beau et gracieux visage de la belle dame. Au moyen de quoi il continuait de passer aucunes fois à

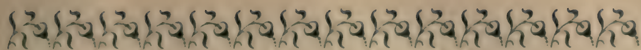
pied et aucunes fois à cheval, comme mieux il lui venait à propos, devant son logis, ce qui fut cause qu'elle et plusieurs autres dames s'aperçurent de l'occasion de son passer et repasser. Et plusieurs fois se rirent ensemble de voir amoureux un homme si d'âge et de sens, croyant quasi que cette déplaisante passion d'amour ne se dût fourrer et demeurer sinon ès sots entendements des jeunes gens et non ailleurs. Par quoi, continuant toujours maître Albert de passer et repasser devant le logis de cette dame, advint un jour de fête qu'elle étant assise avec plusieurs autres dames devant sa porte et voyant venir de loin maître Albert vers elle, toutes se délibérèrent de le recevoir et lui faire honneur, et puis après se rire de son amour, et ainsi le firent, parce que, s'étant toutes levées et l'ayant invité, le mirent en une cour bien fraîche où elles firent apporter vins excellents et confitures, et à la fin avec plusieurs paroles plaisantes et gracieuses lui demandèrent comme il était possible qu'il fût amoureux de cette belle dame, vu que plusieurs beaux et gracieux jeunes hommes l'aimaient. Maître Albert se voyant piqué et gaussé répondit assez honnêtement avec un visage riant : « Madame, ce ne doit être merveille à quiconque est sage que je sois amoureux, et même de vous, parce que vous le valez. Et encore que naturellement les forces qui appartiennent aux exercices d'amour soient ôtées aux vieilles gens, la bonne volonté pour cela ne leur en est ôtée, ni le jugement de connaître ce qui doit être aimé ; mais, d'autant qu'ils ont plus de connaissance que les jeunes, tant plus par nature le connaissent-ils. L'espérance qui me meut, quoique vieillard, à vous aimer qui êtes aimée de plusieurs jeunes gens est cette-ci : je me suis trouvé plusieurs fois en des lieux où j'ai vu les dames faire collation, après dîner manger le plus souvent des lupins et des pourreaux (*poireaux*), et comme il n'y a rien de bon au pourreau, toutefois la tête en est le moins mauvais et plus plaisant à la bouche, duquel pourreau vous autres, généralement conduites d'appétit déraisonnable, tenez la tête en la main et mâchez les feuilles, lesquelles non seulement ne sont bonnes à rien, mais sont de mauvaise saveur. Et que sais-je, madame, si à choisir des amis vous ne voudriez point faire le semblable ? Car, si ainsi vous le faisiez, je serais sans faute celui qui serait choisi de vous et tous les autres seraient chassés. » La gentil-femme, devenue avec les autres aucunement honteuse, dit : « Maître Albert, vous nous avez bien et courtoisement châtiées de notre présomptueuse entre-

prise; toutefois j'estime et ai agréable votre amitié, comme je dois avoir celle d'un sage et honnête homme; et par ainsi, mon honneur sauf, commandez-moi assurément vos bons plaisirs comme à chose qui est vôtre. » Maître Albert se leva, remerciant la dame et, avec grandes risées ayant pris congé de la compagnie, s'en alla. Ainsi la dame, ne regardant de qui elle se gaussait, cuidant (*pensant*) vaincre, elle fut vaincue; de quoi vous autres vous garderez si vous êtes sages.

On lut beaucoup en France le *Décaméron* et on l'imita. Laurent de Premierfaict l'avait traduit dès 1485. Antoine le Maçon le reprit en 1545, et sa traduction fut réimprimée au moins seize fois avant la fin du siècle. Et d'autres traductions de Boccace joignaient leur influence à celle du *Décaméron*. Le recueil *Des cas des nobles hommes et femmes infortunés,* traduit par Laurent de Premierfaict à la fin du quinzième siècle, l'était à nouveau au seizième par Jean Witard. On y trouvait une riche collection d'exemples moraux, où chacun pouvait puiser des modèles de conduite. Puis c'étaient de petits romans tels que : *Les tristes amours de Fiammette,* le *Philocope,* le *Labyrinthe d'amour* qui est encore dû à l'infatigable Belleforest.

Un autre nom mérite d'être rapproché de celui de Boccace. C'est le nom de Bandello dont les *Histoires tragiques* ont été également très bien accueillies. Elles sont en général assez développées, beaucoup plus que les contes du *Décaméron*. L'auteur prend son temps : il moralise, il analyse, il abonde en réflexions de tout genre. J'ignore si c'est par là qu'il a plu : peut-être ses lecteurs auraient-ils préféré le voir arriver plus droit au dénouement; mais je crois bien que c'est par là que son livre a été profitable à nos compatriotes. C'est à Belleforest que nous le devons. Bouaystau n'a traduit que les six premières histoires, encore déclare-t-il que Belleforest l'a aidé dans son travail. Mais voici qui nous prouve combien le succès de Bandello a été grand : Belleforest ne s'est pas contenté de le traduire; quand les contes de Bandello ont été terminés, il en a recueilli d'autres pour les joindre à son recueil : le public en deman-

dait encore; et ainsi les volumes se sont ajoutés aux volumes. Nous citerons un des premiers, un de ceux dont Bandello est réellement l'auteur. Mais il convient d'avertir le lecteur que le traducteur est fort infidèle et prend de singulières libertés avec son texte.



BOUAYSTAU ET BELLEFOREST

TRADUCTEURS DE BANDELLO (1)

HISTOIRE TRAGIQUE D'UNE GENTIL-FEMME PIÉMONTAISE QUI, SURPRISE EN ADULTÈRE, FUT PUNIE CRUELLEMENT PAR SON MARI (2)

QUATRIÈME HISTOIRE. — SOMMAIRE. — *La plus grande, cruelle et atroce injure que peut recevoir l'homme bien né et nourri en vertu, est celle qui se commet en l'honneur de sa femme. En considération de quoi les anciens Romains, voulant refréner l'incontinence des dames, permirent aux maris qui les trouveraient en faute d'user de sévère correction, jusques à les priver de la vie; loi certainement très équitable, laquelle borne si bien les affections désordonnées de celles qui sont dissolues et lascives que quelquefois la crainte du supplice amortit et éteint le désir. Ce que étant mal pratiqué par celle de laquelle nous décrirons l'histoire, paya sa faute par une très cruelle et honteuse mort.*

L'ancienne et générale coutume des gentilshommes piémontais et damoiselles (*dames*) a toujours été d'abandonner les villes fameuses et murmures de républiques pour se retirer aux champs (*à la campagne*) en leurs châteaux et autres lieux de plaisance, afin de décevoir les ennuyeuses parties de la vie

(1) Bandello (1480-1561) était un religieux dominicain. Henri II le fit évêque d'Agen en 1550, et c'est dans cette ville qu'il mourut, occupé de travaux littéraires beaucoup plus que de l'administration de son diocèse.
(2) Vol. Ier, histoire 4.

avec plus grand repos et contentement que ceux qui s'occupent à démêler les troubles de la chose publique; ce qui se gardait si curieusement avant que les guerres eussent prépostéré (*bouleversé*) l'ordre de l'ancienne police, qu'à peine eussiez vu un gentilhomme oisif en une ville, ains (*mais*) se retiraient tous en leurs maisons champêtres avec leur famille, lesquelles étaient si bien ordonnées et dressées que vous partiriez aussi content et bien édifié de la maison d'un simple gentilhomme que vous feriez en quelque grosse ville de celle de quelque sage et prudent sénateur. Mais ainsi que le monde a commencé à vieillir, il a retourné en enfance, de sorte que la plupart des villes ne sont pour le jourd'hui peuplées que de gentilshommes oisifs, qui y font séjour non pour y profiter, mais pour augmenter leurs délices, et ne se corrompent pas seulement eux-mêmes, mais, qui pis est, ils infectent ceux avec lesquels ils fréquentent. Ce que j'ai voulu déduire (*raconter*) un peu plus loin, d'autant que (*parce que*) la damoiselle de qui je veux décrire l'histoire avait tout le temps de son jeune âge été nourrie (*élevée*) en l'une des plus délicieuses villes du Piémont, et, se ressentant encore de cette première nourriture, elle ne la put si bien réformer, étant aux champs retirée avec son mari, qu'elle ne tombât en quelque très grand mépris et vitupère, comme vous entendrez par le sujet de notre histoire.

Au temps que madame Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien l'empereur, fut menée en Savoie vers son mari, il y avait un grand seigneur vaillant et généreux en quelque contrée du Piémont, duquel je tairai le nom, tant pour la révérence de ses plus proches parents qui vivent encore pour le jourd'hui que pour la trop sévère justice de laquelle il usa envers sa femme, l'ayant surprise en faute. Ce grand seigneur, combien que (*quoique*) il eût grand nombre de châteaux et belles terres en Piémont, si est-ce que (*néanmoins*) la plupart du temps il suivait la cour, par le commandement du duc, qui le retenait toujours près de sa personne, usant de son conseil le plus souvent ès affaires grandes. Ce seigneur, en ce temps, épousa une damoiselle de Turin de moyenne beauté, laquelle il prit pour son plaisir n'ayant égard à la grandeur du lieu dont il était issu; et, parce qu'il avait bien cinquante ans lorsqu'il l'épousa, elle s'accoutrait tant modestement qu'elle ressemblait mieux veuve que mariée; et sut tant bien gagner ce bonhomme l'espace d'un an ou deux qu'il se réputait très heureux d'avoir trouvé telle alliance.

Cette damoiselle étant servie et honorée en telle grandeur, ennuyée de trop de repos, elle commença à s'énamourer d'un jeune gentilhomme sien voisin, lequel par intervalle de temps elle sut si bien pratiquer par regards et autres gestes lascifs qu'il s'en aperçut aisément. Toutefois pour le respect de la grandeur de son mari il ne faisait les approches que de loin. Or, cette amitié gelée peu à peu après commença à s'échauffer; car la damoiselle ennuyée d'une si longue attente, ne se pouvant contenter de regards, trouvant un jour ce jeune gentilhomme à propos ainsi qu'il se promenait près de sa maison, elle commença à l'arraisonner (*lui parler*) et le mettre en termes de l'amour, lui remontrant qu'il vivait trop solitairement, vu la jeunesse où il était, et que, quant à elle, elle avait toujours été nourrie aux villes en grande compagnie, de sorte que maintenant, étant aux champs, elle ne pouvait aisément digérer l'incommodité de la solitude, spécialement pour la continuelle absence de son mari, lequel à peine demeurait trois mois en tout tenant à la maison. Et tombant ainsi d'un propos en l'autre, amour les aiguillonna si bien qu'ils firent enfin ouverture de ce qui les passionnait si fort, et spécialement la damoiselle, laquelle, oubliant l'honneur qui accompagne ordinairement les grandes dames, lui déclara privément l'amitié qu'elle lui avait longuement portée, laquelle toutefois elle avait dissimulée, attendant qu'il se mît le premier au devoir que font les gentilshommes de requérir plus volontiers que d'être requis des dames. Ce gentilhomme, entendant à demi-mot sa maladie, lui remontra qu'encore que son amitié eût été extrême, toutefois se réputant indigne d'un si haut sujet, il avait toujours celé son mal, lequel d'autant lui avait été plus importable (*insupportable*) que la crainte le contraignait de le tenir caché. Toutefois, puisqu'il lui plaisait de tant s'abaisser et lui voulait faire l'honneur de l'accepter pour serviteur, qu'il mettrait peine de récompenser par humilité et humbles services ce que la fortune lui avait en autres choses dénié. Et, ayant donné ce fondement à leur amitié, ils n'eurent pour ce jour autre contentement l'un de l'autre que le devis, mais ils pourvurent si bien à leurs affaires pour l'avenir qu'ils n'eurent plus besoin de haranguer, car, étant voisins, et le mari absent, le grand chemin leur était ouvert pour conduire leurs entreprises à leur effet désiré. De quoi ils se surent si bien acquitter qu'ils vécurent en ce contentement l'espace de sept ou huit mois sans qu'on s'en aper-

çût. Toutefois, par trait de temps, ils ne purent si bien maîtriser leurs passions ne les modérer par telle discrétion que les serviteurs de la maison, pour la trop fréquente communication du gentilhomme avec la damoiselle, ne commençassent à s'en douter et à avoir leur maîtresse en très mauvaise réputation, encore qu'aucun ne fût si hardi de lui en oser parler ou faire aucun semblant d'y rien entendre. Amour étant en pleine possession du cœur de ces deux amants les aveugla si bien que, lâchant la bride trop longue à leur honneur, ils devisaient en privé et en public à toutes heures l'un avec l'autre, sans aucun respect. Et ainsi que le seigneur retourna de quelque voyage en sa maison, étant au service du duc, il trouva sa femme tant propre et gaie outre son accoutumée manière de faire qu'il s'en étonna fort au commencement. Et, la voyant quelquefois rêver et penser en autres choses, lorsqu'il parlait à elle, il commença à observer plus curieusement ses gestes et contenances, et, étant homme fort accort et expérimenté, se persuada aisément qu'il y avait quelque anguille sous roche, et, pour en sentir au vrai ce qui en était, il lui faisait meilleur visage que de coutume, ce qu'elle lui savait très bien rendre. Et vivant en cette simulation, tous deux tâchaient chacun de son côté de si bien jouer leur rôle que le moins rusé d'eux deux n'eût voulu être découvert. Ce jeune gentilhomme voisin de ce seigneur, fâché outre mesure de sa venue, passait et repassait souvent devant la porte de son château, pensant avoir quelque trait d'œil de sa damoiselle. Toutefois il n'y avait ordre pour la crainte de son mari, lequel n'était point si sot qu'après l'avoir vu passer plusieurs fois devant sa porte sans apparente occasion, il ne jugeât aisément qu'il y avait quelque amitié secrète entre eux. Quelques jours après, afin de s'insinuer en la bonne grâce du seigneur et d'avoir entrée en sa maison, il lui envoya un très excellent tiercelet de faucon, et de fois à autres lui faisait présent des gibiers qu'il prenait à la chasse. Mais ce seigneur, qui savait très bien qu'on caresse souvent un laid mari pour jouir d'une belle femme, afin de n'être point vu ingrat, lui envoyait aussi quelques nouveautés, et continuèrent ces courtoisies si longuement que le seigneur, le voulant prendre au filet, l'envoya prier de venir dîner avec lui ; ce que l'autre lui accorda libéralement pour la dévotion qu'il avait à la sainte du château. Et, après que les tables furent découvertes, ils s'allèrent promener à la campagne ensemble, où, pour mieux le gratifier, il pria sa

femme d'y vouloir venir, à quoi elle ne fit la rétive; et, après avoir devisé de diverses choses, le seigneur lui dit : « Mon voisin et ami, je suis vieux et mélancolique comme vous connaissez; par quoi j'ai besoin désormais de me réjouir. Je vous prie bien fort, venez souvent boire et manger avec moi, et usez privément des biens de ma maison, comme vous feriez des vôtres »; ce que l'autre accepta volontiers, le suppliant, au reste, de lui commander en tout ce qu'il lui plairait, et qu'il ne le trouverait point autre que son très humble et très obéissant serviteur. Cette pantière (*filet pour chasser les oiseaux*) tendue, ce jeune gentilhomme venait ordinairement une fois le jour visiter ce seigneur et sa femme. Et tant continua cette façon de faire que le seigneur, feignant un jour d'être malade, commanda que personne n'entrât en sa chambre, parce qu'il s'était trouvé mal toute la nuit et n'avait su reposer; de quoi le gentilhomme fut incontinent averti par une vieille duite (*faite*) à leur message, de laquelle nous ferons bientôt mention. Étant arrivé au château, il demanda en quelle disposition était monsieur, et s'il y avait ordre de l'aller voir; auquel il fut fait réponse que non, et qu'il reposait, mais que madamoiselle était au jardin seule qui se promenait, et laquelle on allait avertir de sa venue. « Je ne lui donnerai, dit-il, pas cette peine, mais je l'irai trouver au jardin. » Arrivé au jardin, et acertené (*assuré*) de l'indisposition de monsieur, il commença à continuer ses anciennes privautés avec la damoiselle, et la baisa et rebaisa par plusieurs fois jusques à lui mettre la main au sein et user d'autres préparatifs d'amour qui ne doivent être permis avec telle privauté qu'aux seuls maris. Mais cependant qu'ils se donnaient là du bon temps, le mari ne dormait pas, lequel était sorti de sa chambre passé a (*il y a*) deux heures, et était monté en la plus haute tour de son château à une petite fenêtre treillissée de laquelle il pouvait voir tout ce qui se faisait au circuit de sa maison; et, avisant lors toutes ces caresses, il n'attendait sinon que le gentilhomme se mît en devoir de passer outre, afin de décharger sa mortelle colère sur tous deux. Mais, se craignant que le trop long séjour qu'ils faisaient au jardin ne leur apportât quelque ennui, s'en retournèrent au château avec propos délibéré de contenter leurs désirs sitôt que l'opportunité se présenterait. Le seigneur ayant observé tout ce qui s'était passé entre eux, retourna en sa chambre et se mit au lit, feignant être malade, comme il avait fait tout le jour. L'heure du souper venue, madame lui

alla demander s'il lui plaisait souper en sa chambre ou en la salle; à laquelle il fit réponse avec un visage masqué de joie qu'il se commençait à trouver bien, et qu'il avait reposé toute l'après-dîner, et qu'il était délibéré de souper en bas, et manda ce soir même ce jeune gentilhomme pour lui faire compagnie à souper, et sut tant bien dissimuler son juste courroux que ni la femme ni le gentilhomme ne s'en aperçurent aucunement. Et continua encore l'espace de quinze jours ou trois semaines, le seigneur avec sa femme, la chérissant aussi soigneusement que le premier mois qu'il l'épousa, de sorte que, lorsque cette pauvre misérable pensait être victorieuse du mari et de l'ami, c'était l'heure où la fortune ourdissait petit à petit la toile et le filet auquel elle la voulait enclore. Ce seigneur, ne pouvant plus supporter son mal, outré d'une extrême colère, voyant qu'il n'y avait ordre de les surprendre étant présent, se délibéra de bientôt mourir ou d'y pourvoir; et, pour mieux écouter son vouloir, il va contrefaire une lettre du duc, déguisant son écriture, et la porta secrètement à la poste lui seul, qui n'était guère éloignée de là, et commanda au postillon qu'il la lui apportât le jour séquent (*suivant*) au château, et feignît que le duc la lui envoyait. Ce que le postillon sut si bien déguiser qu'il la lui présenta pendant qu'il soupait. Et, afin de mieux entretenir sa femme en son erreur, après qu'il l'eut lue la lui offrit pour lire; laquelle ne contenait autre chose sinon que le duc lui commandait partir soudain en diligence avec son train, pour aller en ambassade en France. Ce fait, il lui dit : « M'amie, vous voyez comme je suis contraint de partir en diligence, encore que soit à mon grand regret. Commandez que mes gens soient prêts le matin, et qu'ils s'en aillent devant m'attendre à Turin, où est monseigneur le duc à présent. Je partirai demain au soir après souper, et m'en irai toute la nuit en poste à la fraîche heure. » Et, afin de mieux décevoir cette pauvre malheureuse, il s'en va à son cabinet, prit sa bougette (*bourse*) où étaient la plupart de ses trésors, et, la lui offrant, il dit qu'il craignait de faire long séjour en France, et, partant, qu'il la lui laissait pour subvenir à ses nécessités. Et, après que tout son train fut parti, il se réserva seulement un valet de chambre, duquel il avait autrefois éprouvé la fidélité, et, tout le jour, ne cessa de chérir et caresser sa femme avec plus grands signes d'amitié qu'il n'avait accoutumé. Mais la pauvrette ne prévoyait pas que c'étaient les faveurs du crocodile, qui applaudit quand

il peut décevoir. Après qu'il eut soupé il fit une particulière remontrance à sa femme, comme elle devait ordonner des affaires de sa maison en son absence, et prit congé d'elle en la baisant à la judaïque. A peine avait ce seignèur chevauché deux ou trois milles qu'elle envoya la vieille avertir son amant du département (*départ*) de son mari, et qu'il pouvait venir en toute sûreté coucher avec elle au château, considéré que tous les serviteurs s'en étaient allés accompagner leur maître et qu'il ne resterait que quelques valets et ses deux damoiselles, lesquelles n'avaient de coutume de coucher en sa chambre. Ce gracieux message entendu, le gentilhomme ne fut paresseux de comparaître à cette assignation, et la vieille le sut si bien guider qu'elle fit entrer en la chambre de madame, où amour les aveugla si bien qu'ils se couchèrent ensemble au lit où monseigneur avait accoutumé de coucher, et la vieille se coucha en un autre lit en la même chambre et ferma la porte par dedans eux. Mais pendant que ces deux pauvres passionnés amants pensaient avoir atteint au comble de toute félicité et joui à pleines voiles des faveurs de ce petit dieu, fortune voulut être de la partie, qui, pour le dernier mets de la fête, leur apprêta des confitures si amères qu'il leur fit coûter la vie à tous deux par une si cruelle mort que, si ceux qui font profession de semblable chose y prenaient exemple, il y aurait moins de femmes diffamées et peu de maris trompés. Ce seigneur pour ce soir ne fit pas longue traite, car il alla descendre de cheval chez un sien châtelain qu'il connaissait fidèle, auquel, présent son valet de chambre, il fit le discours des amours du gentilhomme et de sa femme, et lui commanda de s'armer promptement et de prendre une couple de pistolets, d'arquebuses pour le suivre. A quoi l'autre obéit. Et, arrivé à la porte du château, il dit à son châtelain : « Frappez à la porte, et feignez d'être seul, et dites que, passant par votre maison, je vous ai laissé un mémoire pour apporter à ma dame, et, pource que c'est une chose de conséquence et qui requiert célérité, vous avez été contraint la porter de nuit. » Ayant frappé à la porte assez légèrement (de peur que ceux qui étaient aux chambres l'entendissent), quelque valet se lève qui couchait au portail, lequel, entendant la voix du châtelain, parce qu'il était des plus favoris de monsieur, lui ouvre la porte ; et la première chose qu'ils firent, ils allumèrent une torche et montèrent tous trois à la chambre de monsieur, sans permettre que personne avertît madame de leur venue. Arrivés à la

porte de la chambre, le châtelain heurte, le bruit duquel fut incontinent entendu par la vieille, laquelle, sans ouvrir, demanda qui c'était. « C'est moi tel (*un tel*), dit le châtelain, qui apporte une lettre à madame de la part de monseigneur, lequel, allant cette nuit à Turin en poste, a passé par ma maison et m'a expressément commandé la lui faire tenir, à quoi je n'ai aucunement voulu faillir. » Ce qu'entendu de la dame, qui n'eût jamais pensé que son vassal, homme simple, eût voulu bâtir une telle trahison, dit à la vieille : « Recevez la lettre à la porte sans qu'il entre, et je ferai le contenu. » La vieille, qui pensait seulement entr'ouvrir la porte et recevoir la lettre, fut étonnée quand le châtelain, lui donnant un coup de pied en l'estomac, la jeta à la renverse, où elle fut plus d'un quart d'heure sans parler et se mouvoir. Et lors, entrant tous trois de furie en la chambre, ayant les pistolets en main, trouvèrent ces deux misérables amants tout nus; lesquels, se voyant surpris en tel état, furent aussi honteux qu'Ève et Adam lorsque leur péché fut manifesté devant Dieu. Et, ne sachant que faire, eurent refuge à leurs larmes. Mais, à l'instant même, ils lièrent les bras et les jambes du pauvre gentilhomme avec les licols de leurs chevaux qu'ils avaient apportés exprès. Et lors le seigneur commanda que les deux damoiselles qui étaient au château et quelque reste de valets fussent appelés pour assister et prendre exemple à ce beau spectacle. Et, étant ainsi tout ce menu peuple congrégé (*assemblé*), le seigneur s'adressant à sa femme, lui dit : « Viens çà, louve, vile et détestable, puisque tu as eu le cœur si traître et déloyal d'introduire ce ruffian infâme de nuit en mon château, non seulement pour me dérober l'honneur, lequel je préfère à la vie, mais, qui plus est, pour rompre à perpétuité le saint et précieux lien de mariage par lequel nous étions liés et unis ensemble. Aussi veux-je maintenant que de tes propres mains, par lesquelles tu me donnas le premier témoignage de ta foi, il soit maintenant pendu et étranglé en présence de tous, ne sachant inventer autre supplice plus grand, pour satisfaire à ta coulpe, que te contraindre de meurtrir celui lequel tu as préféré à ta réputation, à mon honneur et à ta vie. » Et ayant prononcé cet arrêt fatal, il envoya quérir un gros clou de charrette, qu'il fit attacher à la poutre de la chambre, et fit apporter une échelle, et lors la contraignit d'attacher le collier de l'ordre des malheureux au col de son triste amant, et, parce qu'elle ne pouvait seule satisfaire à une charge si griève et si pesante,

il ordonna que, ainsi que la vieille avait été loyale ministre des amours de sa femme, ainsi le seconderait-elle en l'accomplissement de ce chef-d'œuvre. Et furent par ce moyen réduites à telle extrémité ces deux pauvres misérables qu'elles étranglèrent de leurs mains cet infortuné gentilhomme, de la mort duquel le seigneur n'étant encore satisfait, fit brûler le lit, et la coite (*lit*) et les draps auxquels ils avaient reçu leurs plaisirs passés. Et fit ôter le reste des autres ustensiles qui étaient en la chambre, et voulut seulement qu'on y laissât autant de paille qu'il en faudrait pour coucher deux chiens; puis il dit à sa femme : « Femme malheureuse entre les malheureuses, puisque tu n'as eu égard au rang d'honneur auquel fortune t'avait appelée, ayant été par mon moyen faite de simple damoiselle grande dame, et que tu as préféré l'accointance lascive d'un mien sujet à ma chaste amitié, aussi veux-je que tu lui fasses désormais continuelle compagnie, sans que tu partes jour de ta vie d'auprès de lui, tant que son corps putréfié ait donné fin à la tienne. » Et dès lors il fit murailler toutes les fenêtres et la porte même, tellement qu'il était impossible d'en sortir, et fit seulement laisser un petit pertuis ouvert, par lequel on lui donnait du pain et de l'eau, donnant la charge de ceci à son châtelain. Et demeura cette pauvre malheureuse en la miséricorde de cette obscure prison, n'ayant autre compagnie que celle d'un corps mort. Et après avoir demeuré quelque temps en cette puanteur, sans air ou consolation, vaincue de douleur et d'extrême martyre, elle rendit l'âme à Dieu.

III

Un gentilhomme au seizième siècle est avant tout un citoyen et un soldat. Son premier devoir est d'être fidèle à son roi et de le défendre par les armes. Aussi lorsque, entraîné par le mouvement de la Renaissance, il se met à réfléchir sur sa conduite et à raisonner son activité, ce n'est pas assez pour lui que de se préoccuper de bien vivre et de bien mourir. Il ne lui suffit pas de réfléchir aux problèmes moraux, et de s'essayer à devenir par surcroît un homme de bonne compagnie. La politique et l'art militaire l'intéressent au premier chef. Sur ces deux points essentiels, c'est encore l'Italie surtout qui a fait son éducation.

Parmi les anciens Végèce et Frontin avaient traité de l'art militaire. On avait certes garde de négliger leurs enseignements. Tous les deux furent traduits en 1536 par Nicole Volkir, qui joignit à leurs œuvres un livre d'Elien, *De l'ordre et instruction des batailles,* et un livre de Modeste, *Des vocables du fait de guerre.* Mais depuis l'antiquité, les conditions de l'art militaire étaient bien modifiées. Les armes n'étaient plus les mêmes, l'artillerie changeait l'ordonnance des batailles. Les Italiens devaient donc être préférés aux anciens. François de Belleforest a traduit *Six livres du maniement et conduite de l'art et faits militaires, auxquels par brève conférence et exemples tirés des histoires tant anciennes que modernes se voit à l'œil par les entreprises et succès des affaires passées comme il faut procéder à faire la guerre, soit en pleine campagne et bataille ouverte ou escarmouches, ou soit aux assauts des forteresses et défenses des villes, faits en italien par messire Bernardin Rocque.* Mais le grand maître en ce genre c'est Machiavel dont le traité *De l'art de la guerre* fut traduit en 1546 par Jean Charrier qui mettait en épigraphe sur la première page de sa traduction ces deux vers significatifs :

Soldats, armes, chevaux, hardiesse et vaillance
Ne servent que bien peu sans conseil et prudence.

Mais c'est en politique surtout que l'influence de Machiavel a été considérable. Là aussi les ouvrages anciens ne manquaient pas. Les *Politiques* d'Aristote, déjà traduits par Oresme à la fin du quinzième siècle, le furent à nouveau par le savant Le Roy en 1568, et Le Roy y joignit un abondant commentaire pris aux auteurs les plus divers. Le Roy donnait ainsi sur chaque question un répertoire d'opinions et de considérations autorisées. Il mettait l'expérience politique des anciens à la disposition de ses contemporains. Mais ce sont les événements qui ont déterminé un mouvement d'intérêt considérable pour les idées politiques, qui ont fait goûter les ouvrages de cette sorte. Les guerres de religion ont déchaîné des pamphlets et des écrits politiques nombreux. Chacun cherchait à justifier son attitude. Les révoltés s'efforçaient d'établir le droit à la révolte, et de déterminer les cas où ce droit pouvait s'exercer. Après la Saint-Barthélemy on alla plus loin : le roi ayant manqué de bonne foi envers ses sujets, les persécutés cherchèrent les moyens de limiter l'autorité royale; on imagina diverses théories qui fondaient un pouvoir populaire plus ou moins large à côté du pouvoir royal, on prétendit même légitimer le tyrannicide. Par réaction quelques catholiques se jetaient dans l'extrême opposé et formulaient les théories les plus absolutistes du pouvoir royal. Les esprits modérés tentaient une œuvre de conciliation et occupaient toutes les positions intermédiaires.

Or, Machiavel avait présenté une théorie très réaliste de la monarchie absolue. Traitant la politique comme une science distincte, il avait recherché, indépendamment de toute considération étrangère, religieuse ou morale, par quels procédés le monarque peut assurer le plus efficacement son pouvoir. Il avait paru ainsi débarrasser les rois des deux freins qui avaient jusqu'alors limité leur autorité. Aussi le livre du *Prince* fit-il scandale. On pouvait répondre que Machiavel n'avait pas conseillé aux monarques de s'affranchir de la religion et de la morale, qu'il avait seulement indiqué les moyens de gouvernement dont usent ceux qui en sont affranchis. Mais n'y avait-il pas là

déjà un danger suffisant, et n'était-il pas à craindre que, lisant des préceptes politiques si séduisants et si flatteurs pour leur ambition, les monarques ne fussent tentés de les appliquer et de se libérer de toute entrave? Que Machiavel n'ait fait qu'observer les princes italiens de son temps et mettre leur pratique en théorie, il est possible; mais, pensait-on, cet exemple n'en était pas moins mauvais à faire connaître, et il était néfaste de codifier de pareilles pratiques. Et puis, on croyait voir par ses livres que personnellement Machiavel était fort indifférent à la religion et à la morale. Toujours est-il que les protestants le rendirent responsable de la conduite du roi et de la Saint-Barthélemy. La cour s'était faite tout italienne. L'autorité d'une Italienne, Catherine de Médicis, y était prépondérante. Bien sûr elle avait importé chez nous les habitudes et les doctrines politiques de l'Italie. Elle cédait aux suggestions du grand théoricien italien. Machiavel avait enseigné aux princes à ne pas tenir leur parole. Il leur avait appris que la fin justifie les moyens et que la raison d'État excuse tous les crimes. Que fallait-il de plus? Chacun se mit à discuter et à critiquer le livre du *Prince*. Il est cité sans cesse dans les pamphlets protestants et dans les écrits politiques qui émanent de tous les partis. Sans doute, pour le combattre on puise chez d'autres théoriciens. Les Aristote et les Cicéron aident à former l'idée d'un pouvoir populaire, et les *Politiques* de Le Roy peuvent être utilisés avec profit. L'Italie y contribue d'ailleurs également par l'exemple de la république vénitienne. Mais c'est autour de Machiavel que la bataille se livre. Sans cesse on revient à lui. Gentillet écrit un volume tout entier pour le réfuter. Il l'accable d'injures, « puant Machiavel, puant menteur, cette bête de Machiavel », etc. En termes plus polis Bodin dans sa *République*, La Noue (1) dans ses *Discours politiques* et beaucoup d'autres lui font rudement son procès. Le livre du *Prince* fut trois fois traduit chez nous : par

(1) Illustre réforme (1531-1591) qui prit une part active aux guerres de religion. Ses *discours politiques et militaires* (1587), écrits pendant une dure captivité, montrent en lui un homme de guerre et un homme de bien.

Guillaume Cappel, par Gaspard d'Auvergne et par Jacques Gohorry. Sans cesse attaqué, rarement défendu ouvertement, il fut un ferment puissant pour la pensée politique dans notre seizième siècle.

Machiavel avait écrit un autre ouvrage qui suscita moins de querelles, mais qui jeta dans la circulation beaucoup de réflexions politiques, et qui enseignait une méthode excellente pour la science nouvelle. Je veux parler de ses *Discours sur la première décade de Tite-Live.* Il faut entendre le mot « discours » au sens où nous dirions aujourd'hui « considérations ». Machiavel examine les principaux faits historiques que rapporte Tite-Live, et il leur demande la leçon ou les leçons qu'il comporte. Tout exemple, en effet, contient un enseignement; il suffit de le dégager, et de généraliser avec prudence pour tirer d'un cas particulier une leçon universelle. La victoire des Horaces sur les Curiaces fut inutile, dit Tite-Live : le roi d'Albe ne se soumit pas comme il avait promis de le faire. Machiavel en tire cette maxime qu'on doit regarder un traité comme peu sage lorsqu'on peut ou doit douter que les clauses en soient observées. C'est ici le type le plus simple. Mais le plus souvent Machiavel rapproche des faits analogues, qui viennent confirmer, ou contredire, ou nuancer la leçon, l'enrichir de distinctions et de particularités. Pour commenter les premiers livres de Tite-Live, il fait appel à toute l'histoire romaine, à sa connaissance des cités antiques, Sparte, Athènes, Syracuse; souvent même aux histoires modernes, et particulièrement aux expériences personnelles, qu'il a faites au maniement des affaires de Florence, dans ses relations avec Venise et les autres États italiens, avec la France, l'Espagne, la Turquie, l'Allemagne, la Suisse. Il tire profit de cette infinité d'observations, qu'une longue pratique du gouvernement et que l'application constante de l'intelligence aux choses politiques lui avaient fait amasser. Ses lectures se fondent avec son expérience et ne s'en distinguent plus.

GUILLAUME CAPPEL

TRADUCTEUR DE MACHIAVEL (1)

« LE PRINCE »

S'il vaut mieux que le prince soit aimé ou craint (2).

... On pourrait faire une question s'il est meilleur d'être aimé ou craint, ou au contraire. Je réponds qu'il faudrait être et l'un et l'autre. Mais, pource qu'il est bien difficile qu'ils soient ensemble, il est beaucoup plus sûr de se faire craindre que non pas aimer, s'il faut qu'il n'y ait seulement que l'un des deux. Car on peut dire généralement une chose de tous les hommes : qu'ils sont ingrats, changeurs, déguiseurs, feignant le danger, désirant de gagner, auxquels cependant que tu fais du bien, ils sont tous à toi, ils t'offrent le sang et les biens, la vie et les enfants, comme j'ai dessus dit, quand il n'en est pas besoin, mais, quand l'affaire presse, ils se révoltent. Donc le prince se ruine qui se fonde seulement sur leur parole, se trouvant tout nu (*dépouillé*) des autres appareils. Car les amitiés qui s'acquièrent avec argent, et non par avoir le cœur noble et hautain (*élevé*), elles se méritent bien, mais on ne les tient pas, et, au besoin, on ne les peut employer, d'autant que les hommes n'ont pas si grand respect d'offenser un homme qui se fasse aimer qu'un autre qui se fasse craindre ; car l'amitié

(1) Machiavel (1469-1527) joua, comme diplomate et comme homme d'État, un rôle important à Florence, sa patrie, jusqu'en 1512. Exilé à cette date, après le retour de Laurent de Médicis, il employa ses loisirs à écrire les grands ouvrages politiques, militaires et historiques qui ont immortalisé son nom.

(2) Chap. XVII.

est tenue par un lien d'obligation, lequel, d'autant que les hommes sont méchants, là où l'occasion s'offrira de profit particulier, il est rompu : mais la crainte est tenue d'une peur de peine qui ne faut (*manque*) jamais. Néanmoins le prince se doit faire craindre, en sorte que, s'il n'acquiert point l'amitié, pour le moins qu'il fuie l'inimitié, car il peut bien avoir tous les deux ensemble d'être craint et n'être point haï, ce qui adviendra toujours s'il se garde de prendre les biens et richesses de ses concitoyens et sujets et leurs femmes ; et, quand bien il serait forcé de procéder contre le sang de quelqu'un, ne le faire point sans l'ouïr en ses justifications convenables, ni sans forme de procès ; mais, sur toutes choses, s'abstenir du bien d'autrui, car les hommes oublient plutôt la mort de leur père que la perte de leur patrimoine. Davantage les occasions ne faillent jamais pour ôter le bien d'autrui, et celui qui a commencé de vivre de pillage trouve de nouvelles occasions pour occuper le bien des autres, mais d'autre côté on n'en a pas sitôt pour les faire mourir. Or, quand un prince conduit un camp, gouvernant une grande compagnie de soldats, lors il ne se faut nullement du monde soucier du nom de cruel, car sans ce nom un exercite (*armée*) n'est point bien rangé ni appareillé à faire quelque faction. Entre les émerveillables choses qu'a faites Annibal, on conte cette-ci qu'ayant un exercite fort gros mêlé d'infinies nations, conduit à combattre en pays étranger, il ne se leva jamais une seule dissension ni entre eux ni contre leur prince, autant en mauvaise comme en bonne fortune, ce qui ne procédait d'autre chose que de cette inhumaine cruauté, laquelle ensemble avec infinies autres vertus l'a toujours rendu devant ses soldats vénérable et terrible, et sans laquelle les autres vertus n'eussent pas été suffisantes à faire ces choses qu'il a faites. Duquel ceux qui écrivent sans y bien regarder de près s'émerveillent de ce qu'il a fait d'un côté, et, de l'autre, ils accusent et condamnent ce qui en a été la principale cause. Et qu'il soit vrai que les autres vertus n'étaient pas suffisantes, on le peut facilement considérer par l'exemple de Scipion, homme très rare non seulement de sa mémoire, mais aussi de tout temps qu'on sache ; toutefois ses gens se rebellèrent contre lui en Espagne, ce qui n'avint d'autre chose que de ce qu'il était trop doux et pitoyable, ayant donné à ses soldats plus de liberté et de licence qu'il n'en fallait pour la discipline de la guerre. Ce qui lui fut reproché en plein sénat par Fabie Maxime l'appelant corrupteur

de la gendarmerie romaine. Même que les Locrois, ayant été pillés et détruits par un lieutenant de Scipion, n'en furent point vengés, ni le mauvais gouvernement de ce lieutenant corrigé par lui; tout cela procédant de sa nature facile et trop bonne, tellement que le voulant quelqu'un excuser envers le sénat dit qu'il y avait plusieurs gens qui savaient beaucoup mieux ne faillir point que corriger les fautes d'autrui...

Comme les princes doivent garder leur foi (1).

Chacun entend assez qu'il est fort louable à un prince de maintenir sa foi et vivre entièrement, et non point par finesses et tromperies. Néanmoins, on voit par expérience de notre temps que ces princes se sont faits grands qui n'ont pas tenu grand compte de leur foi, et qui ont su finement aveugler l'esprit des hommes, lesquels à la fin ils ont gagnés, et passé ceux-là qui se sont fondés sur la loyauté. Il faut donc savoir qu'il y a deux manières de combattre, l'une par les lois, l'autre par les armes. Cette première sorte est humaine, la seconde est bestiale; mais, d'autant que la première bien souvent ne suffit pas, il faut recourir à la seconde : pour ce est-il nécessaire à un prince de savoir bien pratiquer la bête et l'homme. Cette règle fut enseignée aux princes couvertement par les anciens auteurs qui écrivent comme Achille et plusieurs autres fils de grands seigneurs du temps passé furent donnés à nourrir (*élever*) à Chiron, centaure qui les apprit sous sa bonne doctrine. Ce qui n'est à dire autre chose sinon qu'ils ont eu pour gouverneur un demi-bête et demi-homme, et qu'il faut qu'un prince sache user de l'une et l'autre nature, et que l'une sans l'autre n'est pas durable. Puis donc qu'un prince doit bien user de nature bestiale, il en doit choisir le regnard et le lion, car le lion ne se peut défendre des rets, le regnard des loups; il faut donc être regnard pour connaître les filets et lion pour faire peur aux loups, car ceux qui simplement veulent faire des lions, ils n'y entendent rien. Partant, un sage seigneur ne peut garder sa foi si cette observance lui tourne à rebours, et que les causes qui l'ont fait promettre soient éteintes, d'autant que, si les hommes étaient tous gens de bien, mon précepte serait nul, mais, pource qu'il y en a de méchants, et qu'ils ne te la garde-

(1) Chap. XVIII.

ront pas, tu ne leur dois pas aussi tenir. Sur quoi tu n'auras jamais faute d'excuses suffisantes pour coulourer cela que tu ne leur as pas tenu ; et s'en pourraient alléguer infinis exemples du temps présent, montrant combien de paix et combien de promesses ont été faites en vain, et mises en néant par l'infidélité des princes, et qu'à celui qui a mieux su faire le regnard, il lui est mieux pris. Mais il est besoin de savoir bien cacher et couvrir cette nature, bien feindre et déguiser, car les hommes sont tant simples et obéissent si bien à la nécessité et aux affaires présents que celui qui veut abuser trouvera toujours quelqu'un qui se laissera tromper. Je ne veux pas d'entre les exemples nouveaux en laisser passer un. Alexandre VI ne fit jamais rien que piper le monde, et jamais ne pensa d'autre chose, trouvant sujet propre à ce faire; onques (*jamais*) homme n'eut plus grande efficace pour assurer quelque cas, et qui affermât avec plus grands jurements, mais qui moins l'observât. Et toutefois ses trousses (*affaires*) lui vindrent toujours à souhait, d'autant qu'il entendait ce point. Il n'est pas donc nécessaire à un prince d'avoir toutes ces qualités dessus nommées; mais il faut bien qu'il fasse montre de les avoir. Encore osera-t-il bien dire cela que, s'il les a, et s'il les observe toujours, elles lui porteront dommage. Mais faisant beau semblant de les avoir, alors elles sont profitables, comme de sembler être pitoyable, fidèle, dévotieux, humain, vertueux, et de l'être aussi; mais arrêter son esprit à cela que, s'il le faut être, on le soit, et qu'on sache bien aussi user du contraire. Faut aussi noter qu'un prince, même quand il est nouveau, il ne peut bonnement garder toutes ces conditions par lesquelles les hommes sont estimés de bien; pource qu'il est souvent contraint pour maintenir ses États de se gouverner contre la foi, contre la charité, contre l'humanité et contre la religion. Pourtant il faut qu'il aie un entendement prêt à tourner selon que le vent et changement de fortune lui commandera, et, comme j'ai déjà dit, faire toujours bien, s'il peut, mais savoir entrer au mal, quand il en sera contraint. Il doit aussi bien songneusement prendre garde qu'il ne lui sorte de la bouche propos qui ne soit plein des cinq complexions que j'ai dessus nommées, et qu'il ne semble à l'ouïr parler et voir autre chose que toute miséricorde, toute fidélité, toute bonté, toute débonnaireté et toute religion, desquelles il n'y a rien plus nécessaire pour sembler avoir les autres que la religion. Car les hommes, en général, jugent plutôt aux yeux qu'aux mains ;

d'autant qu'un chacun peut voir facilement, mais connaître bien peu ; tout le monde voit bien ce que tu sembles par dehors, mais bien peu savent ce qu'il y a dedans, et ces peu-là n'osent contredire à l'opinion de plusieurs, qui ont de leur côté la majesté du royaume qui les défend. Pource qu'aux actions et de tous les hommes, et singulièrement des princes, desquelles on ne peut appeler à quelque autre juge, on regarde volontiers quelle a été l'issue. Qu'un prince donc fasse son but de vivre et maintenir ses États, les moyens seront toujours estimés honorables et loués d'un chacun, pource que le vulgaire ne juge que de ce qu'il voit et de ce qui advient. Or, en ce monde, il n'y a que le vulgaire ; car le petit nombre a lieu quand le plus grand nombre n'a pas sur quoi s'appuyer et soutenir. Un prince de notre temps, lequel n'est besoin de nommer, ne chante d'autre chose que de paix et de foi, lesquelles s'il eût bien gardées, il eût souvent perdu ses États et sa réputation.

JACQUES GOHORRY

TRADUCTEUR DE MACHIAVEL

DISCOURS SUR LA PREMIÈRE DÉCADE DE TITE-LIVE

Préface.

Souventes fois j'ai considéré en moi-même l'honneur étrange que l'on porte à l'antiquité, voire jusques à racheter à gros deniers un fragment d'une vieille statue que l'on garde après en lieu apparent de la maison comme précieuse relique, l'on montre aux gens par grande excellence, et ceux du métier se tiennent bien fiers d'en avoir la vue pour y prendre patron. D'autre part, je me suis grandement ébahi de nous voir quasi adorer les hauts faits et vertueux que l'histoire raconte de tant d'empereurs, rois, seigneurs, capitaines, soldats, gouverneurs de pays, néanmoins ne voir personne qui prenne peine de les ensuivre (*imiter*), ains (*mais*) que chacun les fuie, de sorte qu'il n'est demeuré au monde aucun signe ne seulement ombre de l'ancienne vertu. Toutefois je m'ébahis ensemble et me déplaît que, s'il est question de juger procès, de guérir maladies, on n'a recours à autres qu'aux anciens, qui nous en ont laissé par écrit les vraies décisions et remèdes. Aussi le droit civil et la médecine n'est autre chose qu'un recueil des opinions et avis des plus experts jurisconsultes et médecins qui jadis ont été; sur lesquels aujourd'hui ceux qui s'en mêlent règlent entièrement leurs jugements et ordonnances. Mais, quant à établir et régir un empire ou royaume, entretenir les états d'icelui, donner ordre à la guerre, étendre et élargir ses limites, l'on

n'en voit point qui se conforme aux exemples des vieils ancêtres. Et crois que cela ne procède tant de la débilité à laquelle la nourriture présente a réduit le monde ou du mal que l'oisiveté ambitieuse a causé en plusieurs provinces et cités chrétiennes que par ignorance d'histoire et faute de n'en lire les livres ou de ne les entendre au fond et bien savourer et goûter. Car la plupart de ceux qui les manient ne cueillent que la fleur tendre du plaisir des accidents divers qui s'y voient, laissent le fruit principal de leurs moyens et prudente conduite en leurs affaires, que surtout il faudrait connaître et en user au besoin. Il y en a qui s'excusent sur la difficulté ou impossibilité qui serait à appliquer les œuvres de ce temps-là au nôtre, comme si le soleil, les éléments, les hommes fussent tous changés depuis, tant en cours, mouvement, ordre, qu'en puissance et influence. Cette erreur m'a semblé de grande importance et m'a mu de discourir sur les décades de Tite-Live qui ont été sauvées du déluge des Goths et des Barbares, et déduire sur les propos qui y sont les faits vieils et nouveaux d'eux et des autres peuples étranges (*étrangers*), lesquels par conformité ou contrariété pourraient éclaircir la matière. Mon entreprise tend en somme à faire ouverture du moyen qu'il convient tenir pour tirer profit de l'histoire; à laquelle j'espère fournir, moyennant l'aide de ceux qui m'y ont fait entrer; à tout le moins que, si je ne la mets à chef (*achève*), celui qui s'y mettra après moi n'y trouvera pas grand'besogne à faire.

Que l'on voit souvent pareils accidents en divers peuples (1).

Celui qui se met à contempler les choses présentes et passées connaît que de tout temps les gens ont eu les mêmes désirs, affections et humeurs qu'ils ont encore, de sorte qu'il serait aisé par la connaissance de l'histoire prévoir les choses à venir et y appliquer tels remèdes que les anciens, ou, si l'on n'y en trouvait d'exprès, en inventer de nouveaux à la semblance des cas. Voilà d'où vient que toujours adviennent les malheurs qui autrefois sont advenus, parce que ceux qui ont le maniement des affaires ne tiennent compte de l'histoire, et, s'ils en lisent, n'entendent pas le sens moral et mystique. Je ne puis épargner Florence quand elle vient à propos. L'an nonante-quatre de

(1) Liv. Ier, chap. XXXIX.

son origine elle avait perdu grande partie de sa seigneurie, comme Pise et autres terres, pour lesquelles recouvrer il lui convint mener guerre à ceux qui s'étaient mis dedans. Les détenteurs étaient forts et délibérés de ne lâcher prise, dont il lui coûta bon, sans rien y acquester. De cette grosse dépense on vint aux impositions; de l'imposition le peuple, qui se sentit grevé, commença à se plaindre et murmurer. Or, y avait lors dix citoyens des plus apparents, qu'ils nommaient les dix de guerre, pource que la seigneurie s'en reposait en eux de l'administration totale. Le peuple se mit à tempêter et crier que c'était par eux que la guerre était venue et qu'on y consommait et dépendait (*dépensait*) si gros deniers qu'il les fallait déposer pour bien remédier à tout : le temps expiré, on n'en crée point de nouveaux, et demeure le gouvernement en son premier état. Sitôt que ces bons personnages furent ôtés qui entendaient le fait de la guerre, tout commença à aller de mal en pis, et tant s'en fallut qu'on recouvrât Pise et le demeurant qu'on querellait que l'on perdit encore Arezze et maintes autres places. De quoi s'apercevant le peuple, et comme il était bien trompé de ce qu'il pensait que son mal procédât du médecin et non de la fièvre, refit les dix commissaires qu'il avait cassés. Cette humeur eut aussi son cours à Rome par une fantaisie qui prit à la commune que les consuls étaient cause de la peine et du travail qu'elle portait incessamment en tant de guerres sur guerres, et que, pour y donner ordre et avoir repos, il les fallait défaire du tout, qu'il n'y en eût plus, ou limiter leur autorité, en sorte qu'ils n'eussent aucun pouvoir sur lui ni en la ville ni dehors. Ils jugeaient que tout venait de la noblesse qui prenait plaisir à leur misère et pauvreté, et qu'elle les tirait ainsi souvent aux champs pour les faire tuer là comme bêtes, d'autant qu'à Rome on ne leur pouvait pas faire ce qu'on voulait, à cause des tribuns qui étaient là pour les défendre. Mais ils s'abusaient grandement, car il n'y avait autre cause que l'ambition et l'envie de leurs voisins qui ne tâchaient qu'à les renverser et défaire. Le premier qui en osa porter parole fut Terentillus, tribun. Il mit en avant que le plus expédient était de créer cinq personnes qui auraient égard sur les consuls. A quoi la noblesse s'opposa et fit, comme il est croyable, tout son effort pour l'empêcher, car c'était la débouter de son rang et de toute l'autorité qu'elle avait en la république; c'était, à dire vrai, abaisser et abâtardir la majesté de l'empire. Nonobstant telle fut l'obstination des tribuns que ce vénérable nom

de consul en fut tollu (*enlevé*), et depuis se contenta le peuple aveuglé de faire des tribuns de puissance consulaire, montrant que sa colère était plus sur le nom que sur autre chose A la fin fut contrainte Rome de revenir à ses consuls, comme Florence à ses dix de guerre.

CHARRIER

TRADUCTEUR DE MACHIAVEL

TRAITÉ DE L'ART DE LA GUERRE

Quelle mode d'armer est meilleure, ou l'ancienne ou la moderne (1).

(Fabrice). « Les soudards allemands, armés ainsi qu'ils sont, peuvent communément soutenir et vaincre les gens à cheval. Ils sont beaucoup plus légers pour marcher par pays et se mettre en bataille, à cause qu'ils ne sont pas guère chargés d'armes. Mais, d'autre part, ils sont par trop exposés aux coups, soient-ils tirés de près ou de loin, pource qu'ils ne sont pas guère armés. Ils ne valent pas beaucoup aussi pour donner un assaut à l'encontre d'une cité ou d'une forteresse ; et, finablement, ils sont bientôt massacrés en un combat où ils treuvent quelque bonne résistance. Mais les Romains étaient si bien armés qu'ils pouvaient soutenir la fureur des chevaux et les renverser tout à plat, aussi bien que les Allemands peuvent faire. Ils étaient assurés contre les coups que l'on tire de près et de loin, à cause qu'ils étaient si bien couverts d'armures. Ils pouvaient hurter (*heurter*) plus brusquement, ayant le pavois d'une main, et s'aider encor mieux de l'épée en la presse que ces Allemands ne se peuvent servir de leurs piques et de leurs épées aussi, lesquelles encor ne les peuvent servir à leur avantage en une bataille, pource qu'ils n'ont point de pavois

(1) Liv. II, chap. III.

pour se couvrir. Ils pouvaient sûrement assaillir les villes et forteresses et leur donner vivement l'assaut, étant si bien armés par le corps, et ayant le moyen de se pouvoir encor mieux couvrir de leurs pavois, tellement qu'ils n'avaient autre incommodité que soutenir la pesanteur des armes et l'ennui de les conduire par pays, ce que toutefois ils venaient à surmonter pour cause qu'ils s'accoutumaient à souffrir toutes disettes et endurcissaient leur corps aux peines et travaux ; car les choses accoutumées de longue main ne sont point autrement fâcheuses à supporter. Vous devez encor savoir que les soudards peuvent être contraints maintes fois de combattre contre gens de cheval et de pied tout à la fois. Et aussi considérez puis après que ces gens-là seront toujours inutils et ne pourront guère durer (*se maintenir*) au-devant des adversaires, quand ils ne seront en si bon équipage qu'ils puissent soutenir et arrêter la fureur et impétuosité des chevaux, ou bien quand ils se sentiront assez forts de pouvoir faire visage brusque à une gendarmerie, qu'ils se connaîtront être faibles pour s'attaquer à la fanterie (*infanterie*) des ennemis, craignant qu'elle ne soit mieux armée et en meilleur ordre. Maintenant si vous considérez un petit en vous-même les gens de pied allemands et romains, vous trouverez sans point de doute que les Allemands ont une grande commodité pour desbarater (*mettre hors de combat*) et renverser une chevalerie, ainsi que nous avons dit, mais vous y trouverez aussi un grand désavantage quand ils seront contraints de se frotter à bon escient contre d'autres bandes de gens de pied aussi bien ordonnées que les leurs et équipées d'armes comme les Romains étaient : en tant que vous pouvez voir par ceci quel avantage peuvent avoir les uns au prix des autres, lequel est que les Romains seront toujours en état de vaincre les gens de pied et de cheval tous ensemble, et que les Allemands ne pourront ébranler que la gendarmerie seulement. »

CHAPITRE V

TRADUCTIONS DE PROSATEURS ESPAGNOLS

I. **Le Roman** : *Herberay des Essarts, traducteur de l'Amadis.* — II. **La philosophie morale** : *Guterry, traducteur de Guevara; Claude Gruget, traducteur de Messie.* — III. **Les histoires des pays lointains** : *Martin Fumée, traducteur de Lopez de Gomara; Simon Goulard, traducteur d'Osorio et de Castaneda.*

Pour les livres espagnols des traductions étaient beaucoup plus nécessaires que pour les livres grecs, latins ou italiens. Beaucoup de Français lisaient ces trois langues. Des soldats, des diplomates, des gens de lettres, même des gens du monde comprenaient et parlaient l'italien sous François Ier et, surtout, sous ses successeurs, et les savants étaient nombreux chez nous qui pouvaient lire le grec et le latin. Par eux un contact pouvait s'établir entre la civilisation française et les littératures étrangères, et, sans le secours des traductions, ils auraient pu répandre chez nous les idées qu'ils puisaient dans leurs livres. On comprenait, au contraire, fort peu l'espagnol. Il n'existait guère de manuels au seizième siècle destinés à faciliter à des Français l'étude de la langue espagnole, ce qui indique qu'on se souciait peu de l'apprendre. On n'imprimait chez nous presque pas de livres espagnols, parce que pour eux il n'y avait pas de public, tandis qu'on imprimait beaucoup de livres italiens, grecs et latins. Si Henri II savait l'espagnol et s'intéressait aux choses de l'Espagne, c'est parce qu'il avait demeuré

comme otage à Madrid. Ses sujets ne l'imitaient guère en cela.

Pendant tout le moyen âge, la France avait eu fort peu de rapports avec l'Espagne sa voisine. Le morcellement de la péninsule en petits États souvent rivaux ne lui permettait pas d'exercer une influence politique en Europe. Toutes ses forces étaient absorbées d'ailleurs par la lutte contre les Maures. Quelques seigneurs français passaient les Pyrénées pour participer à la croisade sainte contre les musulmans que la chrétienté jugeait de son devoir de rejeter en Afrique. De nombreux pèlerins s'engageaient chaque année sur la route qui conduisait à Saint-Jacques de Compostelle, en Galice; et le mot d'Espagne n'éveillait guère chez nous dans les imaginations que des idées de croisade et de pèlerinage. Mais à la fin du quinzième siècle, un mariage politique unit sous un même monarque les deux puissants royaumes de Castille et d'Aragon. La prise de Grenade assura le triomphe définitif de la monarchie sur les Maures. En même temps la découverte de l'Amérique et la conquête de pays considérables faisaient affluer les richesses dans la péninsule et grandissaient son prestige dans le monde civilisé. L'aube d'une ère nouvelle se levait pour l'Espagne. A la faveur d'une prospérité politique et matérielle inaccoutumée, on s'adonna à la culture des lettres et des arts, au moment même où l'imprimerie se répandait et où les littératures anciennes étaient vulgarisées. Ce fut seulement à la fin du seizième siècle, au temps de Brantôme, qui admirait si fort le caractère castillan, qui parlait l'espagnol et mêlait tant d'hispanismes à son français, que les relations des deux pays devinrent très étroites, et que les Français se mirent à apprendre la langue de leurs voisins. Mais déjà depuis longtemps les idées espagnoles pénétraient chez nous. Si l'influence de l'Espagne sur notre littérature est importante, surtout au dix-septième siècle, sous le règne de Louis XIII, dès le seizième les traducteurs nous avaient fait connaître les principales œuvres de nos voisins.

La renaissance espagnole ne se confond pas avec la renaissance italienne. Elle a sa couleur propre. Elle reflète

le caractère national et porte la marque des circonstances particulières dans lesquelles elle s'est épanouie. L'Espagne est restée, beaucoup plus que l'Italie, fidèle aux traditions du moyen âge. L'esprit nouveau l'a pénétrée moins profondément. Elle n'est pas comme l'Italie devenue toute païenne et n'a pas tout oublié dans l'ivresse de l'idéal antique. La religion y est restée plus vivace avec tout son cortège de superstitions populaires. Tandis que bien souvent l'Italie semblait se mettre à l'école exclusive de la morale antique, et que l'épicurisme faisait chez elle de si rapides progrès, en Espagne les enseignements des maîtres anciens s'accordaient avec les enseignements chrétiens, et se recommandaient de leur conformité avec les préceptes du christianisme. Elle conservait quelque chose de son mysticisme religieux. Les esprits ayant moins de souplesse, l'érudition était plus lourde, plus tapageuse, plus indigeste. Très vif restait le goût des grandes aventures, auquel les expéditions d'Amérique venaient de fournir un inépuisable et grisant aliment; très vif aussi le goût des récits chevaleresques, où les aventures fantastiques tenaient tant de place, et où les grands coups d'épée mis au service des dames continuaient à enchanter les chaudes imaginations de la Castille. Sans doute l'Espagne subissait le prestige de l'Italie. Elle s'italianisait comme l'Europe entière à cette époque. Aussi sur quelques points ne faisait-elle guère que répéter les leçons des anciens et des Italiens. Mais parfois aussi elle y mêlait son génie propre, et son influence se distingue de celle de ses modèles.

Il est à remarquer que sa poésie, bien que déjà riche, n'a pas été connue chez nous au seizième siècle. Seuls des poètes de l'extrême fin du siècle, Desportes et Bertaut, sembleront lui emprunter quelque chose. La Pléiade paraît l'ignorer. Tandis que les grands poètes italiens trouvent tous des traducteurs, on ne traduit pas la poésie espagnole. C'est par ses prosateurs que l'Espagne a agi sur l'esprit français au seizième siècle.

Nous pouvons distinguer cinq genres d'écrits qui semblent avoir été particulièrement goûtés chez nous. Je ne

mentionnerai que pour mémoire les deux premiers qui se rattachent à peine au mouvement de la Renaissance. La fameuse *Célestine*, trois fois traduite chez nous en cinquante ans, est une œuvre satirique de la fin du quinzième siècle, qui par son esprit se rattache étroitement au moyen âge. La morale religieuse et la théologie ont produit des œuvres nombreuses dont les principales ont été traduites en français, et ont joui dans notre pays d'une grande vogue, attestée par de fréquentes réimpressions. Les Espagnols, qui ont donné au monde Ignace de Loyola, apparaissent alors comme des directeurs de la conscience religieuse et des réformateurs de l'Église catholique. On lit surtout Louis de Grenade, dont le *Mémorial de la vie chrétienne* et *Le Guide du pécheur* sont particulièrement bien accueillis.

Les trois autres genres méritent de nous retenir davantage. Ce sont : le roman, la philosophie morale et les récits de voyages.

L'Espagne nous a inondés de romans comme l'Italie nous inondait de nouvelles. Les *Amadis* à eux seuls constituent une littérature considérable. Le sujet en est fort complexe. Le roi Périon, voyageant et cherchant des aventures à la manière des chevaliers du moyen âge, arrive à la cour de Garinter, roi de petite Bretagne, où la belle Élisène s'éprend de lui. Elisène est la fille du roi. De leurs amours clandestines naît le jeune Amadis, qu'une servante se charge d'enfermer dans un coffret et d'exposer, nouveau Moïse, sur le fleuve prochain dont les eaux l'emportent à la mer. Mais là, un seigneur d'Écosse nommé Gandales recueille le coffret flottant, et le héros futur est élevé à la cour du roi d'Écosse. Tous ignorent sa naissance. On l'appelle « le damoisel de la mer ». Très précoce, à douze ans le damoisel de la mer, dont chacun admire la force physique et la bonne grâce, s'éprend de la fille du roi Lisuard, la petite Oriane, âgée de dix ans. Au fond de son cœur il jure fidélité à la petite Oriane; il obtient du roi d'Écosse en dépit de sa jeunesse d'être armé chevalier, et le voilà qui court le monde pour conquérir sa dame par ses exploits. Le hasard et les fées servent bien les chevaliers. La fée

Urgande lui donne une lance enchantée. Le hasard lui fait rencontrer dans un bois écarté un noble seigneur que des malfaiteurs sont sur le point de faire mourir. Le jeune héros le délivre, et ce seigneur se trouve être Périon, qui emmène à sa cour son libérateur, où il est reconnu pour son fils. Puis les grands faits de prouesse se multiplient. Amadis n'est pas seul à les accomplir. Son frère Galaor, qui, ravi dès son bas âge par un géant, n'a pas eu une jeunesse moins merveilleuse, rivalise de bravoure avec lui. Amadis se signale surtout au château du père d'Oriane, chez le roi Lisuard, qu'il délivre de quelques-uns de ses ennemis, et auquel il rend la liberté. Le roman semble achevé : le héros a bien mérité celle qu'il aime. Mais nous ne sommes encore qu'à la fin du premier livre. Bien que les aventures se soient multipliées au milieu d'intrigues enchevêtrées qui compliquent sans cesse l'action et l'égarent loin du sujet, il en faut imaginer d'autres encore. Et voilà que deux difficultés nouvelles vont s'opposer au bonheur des deux amants. C'est d'abord la jalousie d'Oriane qui, soupçonnant Amadis d'aimer la belle Briolaine, le jette au désespoir. Puis, quand par un long exil et par de nouveaux exploits, il a reconquis le cœur d'Oriane, le roi Lisuard se met en fantaisie de donner sa fille à l'empereur Cattin, de la sacrifier à ses intérêts politiques. La fidèle jeune fille refuse, se laisse enlever par des amis d'Amadis, et nous retrouvons encore des combats sans fin et des exploits prodigieux qui assurent, à la fin du quatrième livre, le bonheur des deux amants. Puis pendant huit autres livres ce sont à peu de chose près toujours les mêmes intrigues et les mêmes aventures, à travers lesquelles nous suivons, de génération en génération, les descendants d'Amadis et d'Oriane. La compilation espagnole s'arrêtait là, mais le goût du temps ne se tenait point pour satisfait. On imita, on répéta sans se lasser les mêmes histoires, et les suites de l'*Amadis* atteignirent jusqu'au vingt-cinquième livre. Quelques-uns de ces livres même revêtirent plusieurs formes différentes. Certains d'entre eux furent doublés, d'autres triplés. Ce fut un véritable engouement.

Les huit premiers livres avaient été traduits par d'Herberay des Essarts entre 1540 et 1548, et la traduction de des Essarts, louée même par des écrivains trop délicats pour goûter l'*Amadis*, est regardée comme l'un des monuments de la langue française au seizième siècle. Il mettait au service des romans espagnols une langue relativement très pure. C'est que tout le monde désirait les connaître, et ceux mêmes qui déplorent cette vogue, les poètes de la Pléiade, qui sont obligés par leurs doctrines littéraires de la condamner, sont dans la nécessité de la reconnaître. Que cherchait-on dans ces interminables récits? Assurément les mêmes plaisirs que dans les romans du moyen âge, dans les *Lancelot* et les *Tristan* que l'*Amadis* imite visiblement en divers passages. Les imaginations rêvent toujours d'aventures compliquées et de grands coups d'épée. Mais on y cherchait autre chose encore. L'*Amadis de Gaule* n'est pas une simple imitation des romans de la Table ronde. Il accommode les vieilles légendes au goût contemporain. Les dames et les seigneurs de la cour française, encore à demi chevaleresque, y trouvent un véritable code des belles manières. C'est un bréviaire où l'on apprend à penser, à sentir, et à exprimer ses sentiments en beau langage. La peinture de l'amour se fait plus variée et plus précise. Elle comporte des analyses relativement délicates de types féminins. Oriane, en face de son père Lisuard qui veut l'envoyer auprès de l'empereur, a déjà la fermeté d'Iphigénie parlant à son père Agamemnon. Et puis, dans l'*Amadis* on prend le ton de la conversation distinguée, on apprend à parler aux dames, à écrire des lettres galantes. En 1559 on imprime le *Trésor de tous les livres d'Amadis de Gaule, contenant les harangues, épîtres, courriers, lettres missives, demandes, réponses, répliques, sentences, cartels, complaintes et autres choses plus excellentes, très utiles pour instruire la noblesse française à l'éloquence, vertu et générosité*. Et ce recueil est réédité à diverses reprises avant la fin du siècle. Un tel titre est significatif. Ces hommes, encore mal dégrossis, se sentaient gauches dans le commerce du monde; ils éprouvaient le besoin

d'être guidés, d'être policés, et c'était leur rendre service que de ramasser ainsi dans un même volume toutes les leçons de bonnes manières que contenait disséminées dans ses nombreux in-folio l'*Amadis de Gaule*.

Ce sont encore les mêmes exemples que nos compatriotes demandent à de courts romans espagnols qui ont été traduits avant l'*Amadis* et dont l'*Amadis* n'a pas interrompu le succès. Là encore, au milieu de décors allégoriques, tels que le moyen âge les avait aimés, et d'aventures chevaleresques, ils trouvaient des analyses de passion amoureuse et des modèles de lettres et de conversations galantes. Le récit des *Amours d'Arnalte et de Lucenda,* également traduit par d'Herberay des Essarts, n'eut pas moins de dix-sept éditions. Mais plutôt que dans ce court récit, c'est dans le *Trésor des Amadis* que nous chercherons la manière de des Essarts.



HERBERAY DES ESSARTS

TRADUCTEUR DE L'AMADIS

TRÉSOR DE TOUS LES LIVRES D'AMADIS DE GAULE

Lettre de la princesse Oriane à Amadis,
l'accusant de déloyauté (1).

Ma passion démesurée, procédant de tant de causes, contraint ma débile main de déclarer par cette lettre ce que le dolent cœur ne peut plus céler à vous, Amadis de Gaule, déloyal et trop parjure amant. Car, puisque la déloyauté et peu de fermeté que vous avez en moi, qui suis malheureuse et délaissée de toute bonne fortune pour vous avoir aimé sur toute chose du monde, est à présent manifestée ; mêmement (*particulièrement*) qu'à si grand tort vous vous êtes éloigné d'ici, pour vous approcher de celle laquelle, vu son peu d'âge et indiscrétion, ne saurait avoir le bien en elle de vous favoriser ou entretenir, j'ai délibéré aussi bannir de moi pour jamais cette extrême amour que je vous portais, puisque mon triste cœur n'en peut avoir autre vengeance. Et, quand bien je voudrais prendre en gré le tort que vous me faites, si serait-ce grand'folie à moi de vouloir bien à l'ingrat pour lequel parfaitement aimer j'ai eu en haine moi-même et toutes autres choses. Hélas ! j'aperçois bien maintenant, mais c'est bien tard, que je soumis trop mal ma liberté en personne tant ingrate, attendu qu'en satisfaction de mes soupirs et passions je me vois moquée et malheureusement déçue. Par quoi je vous défends de vous

(1) Liv. II, chap. II.

trouver jamais devant moi ni en part où je réside ; et soyez sûr que l'ardente affection que je vous portais est convertie par votre démérite en inimitié et cruelle furie. Or allez donques désormais ailleurs essayer avec votre foi parjurée et paroles amies, abuser autres malheureuses comme moi, sans que vous espériez ci-après que nulle de vos excuses puisse avoir lieu en mon endroit ; ainsi (*mais*), sans plus vous vouloir voir, je lamenterai le reste de ma triste vie avec abondance de larmes, lesquelles ne prendront cesse que par la fin de celle qui n'aura regret à mourir, sinon pour autant que vous en êtes homicide.

La complainte d'Amadis qu'il fit ayant reçu la vigoureuse lettre d'Oriane démontrant la mobilité de fortune par laquelle elle le bannissait de sa compagnie (1).

Hélas! fortune par trop légère et sans rancune! à quelle occasion m'avais-tu préféré et élevé entre tous les meilleurs chevaliers, pour me ruiner après tant légèrement ? Maintenant, j'aperçois bien que tu peux faire plus de mal en une heure que de grâces en mille ans ; car, si par le passé tu m'as donné du plaisir ou de la joie, tu me l'as dérobé à cette heure cruellement me laissant en amertume trop (*beaucoup*) pire que la mort. Et, puisqu'il te plaisait ainsi faire, que n'as-tu au moins égalé l'un à l'autre, vu que tu sais que, si autrefois tu m'as donné quelque contentement, ce n'a été pourtant sans le mêler avec angoisses et grands ennuis. Par ainsi tu me devais réserver quelque peu d'espérance avec cette cruauté de laquelle tu me tourmentes à présent, exécutant en moi chose incompréhensible en la pensée de ceux que tu favorises, lesquels pour ne connaître ce mal, estiment les pompes, gloires et honneurs que tu leur prêtes, sûrs et perdurables, et n'ont souvenance qu'outre les tourments que leurs corps endurent pour les maintenir les âmes tombent au hasard de leur salut. Pourtant si avec les yeux de l'entendement que le souverain Seigneur leur a donnés pouvaient voir tes mobilités, ils désireraient plutôt ton adversité que ta légère prospérité, combien qu'elle soit conforme à leur sensualité ; car par tes blandissements (*flatteries*) et mignoteries (*cajoleries*) tu les ruines et contrains à la fin d'entrer au labyrinthe d'amertume, sans en pouvoir jamais sortir ;

(1) Liv. II, chap. ıv.

et au contraire sont les adversités d'autant que, si on résiste patiemment, fuyant appétit et ambition désordonnée, l'on est élevé de ce lieu bas en la gloire perpétuelle. Et toutefois moi, trop infortuné, n'ai su choisir cette bonne part, vu que si tout le monde étant mien m'était tollu (*enlevé*) par toi, ayant seulement la bonne grâce de ma dame, elle serait suffisante pour me maintenir en toute grandeur et bonheur; laquelle me défaillant aussi, il est impossible que je puisse aucunement vivre. Pourtant (*pour cela*) je te supplie, en faveur et paiement, de ma loyauté, que tu ne me donnes la mort avec lenteur, mais, s'il t'est permis m'ôter la vie, que tu hâtes diligemment, prenant compassion de celui duquel tu ignores le tourment qu'il aura à plus vivre.

II

Un autre genre espagnol n'a pas joui chez nous d'une vogue moindre que le roman, c'est le genre de la philosophie morale comme on disait alors. Le mot est bien ambitieux pour désigner les petites dissertations dépourvues d'originalité dont nous allons parler; employons-le cependant, puisque les contemporains en faisaient usage.

Dans l'espèce, nous avons affaire à des compilations destinées à vulgariser les idées et les connaissances de l'antiquité. Il est vrai que les idées morales y occupent une place privilégiée; mais des réflexions de tout genre, des faits historiques, des connaissances de physique ou d'histoire naturelle, des recettes d'astrologie, d'alchimie ou de cuisine s'y mêlent le plus souvent, et d'une manière tout à fait incohérente. C'est un pot-pourri des plus complexes, et la diversité doit en être l'un des principaux charmes.

La grande affaire au seizième siècle était de mettre à la portée de tous les trésors de l'antiquité. On se jetait sur ses œuvres, on les répétait sous mille formes, on en extrayait la substance, on compilait des recueils d'exemples où chacun pût puiser des modèles pour sa conduite, des recueils d'apophtegmes, de sentences, d'adages qui condensaient en formules brèves, faciles à retenir, des règles pratiques, des recueils de prodiges encore et de cas merveilleux qui étaient une fête pour l'imagination. Mais ces compilations très érudites étaient pesantes. Vite on imagina un cadre plus populaire. On ramassa sous un même titre quelques exemples et quelques sentences qui avaient trait au même sujet, on y joignit quelques réflexions banales, et l'on écrivit ainsi des *leçons* sur la cruauté, sur la jalousie, sur tous les vices et toutes les vertus. Le genre, qui semble inspiré de quelques anciens tels que Macrobe et Athénée, fut d'abord cultivé en latin par de grands humanistes. Des

hommes comme Cœlius Rodiginus, Crinitus et quelques autres lui ont dû la très grande célébrité dont ils ont joui durant tout le seizième siècle. De très bonne heure les écrivains en langue vulgaire se le sont approprié. N'était-ce pas surtout pour les ignorants que de telles compositions étaient précieuses, pour ceux qui n'avaient pas le temps d'apprendre les langues anciennes, et qui ne pouvaient pas consulter les ouvrages grecs et latins?

L'initiateur en Espagne fut don Antoine de Guevara, un personnage considérable à la cour de Castille. Il était évêque de Mondoñedo. Au cadre de la leçon Guevara a préféré le cadre de la lettre. Il instruit ses correspondants. Il le fait avec hauteur et vanité; la politesse n'est pas ce qui le distingue. Il reprend celui-ci sur sa manière d'écrire, celui-là sur son style, un troisième sur son papier, un autre encore sur son ignorance: c'est un véritable pédant.

« Vous, Seigneur, quand écrirez aucune missive, faites que les lignes soient droites, les lettres unies, égales, et les mots chacun à sa place, la lettre lisable (*lisible*), le papier net..., la pliure égale, et le cachet bien découvert, pource que c'est loi de cour de montrer sa prudence en ce que l'on écrit et l'honnêteté en la manière d'écrire. »

Et les éloges ne sont guère décernés d'une touche plus légère que les critiques.

« Maints y a qui m'écrivent de beaucoup de lieux plusieurs lettres, mais parfois les lettres sont telles qu'il me pèse de les lire, et me fâche encore plus de leur répondre. Voyant une lettre mal écrite et pirement dictée, il est impossible qu'on ne murmure d'icelle. Un laboureur se prise de labourer une terre droit avec sa charrue, et un homme ne se prisera-t-il point de bien écrire et bien dicter une lettre! Il y a beaucoup d'hommes qui aussi facilement prennent la plume pour écrire, comme le verre pour boire, ce qui se montre bien en leur lettre, d'autant qu'elle est mal lisable et inintelligible, les lettres mal droites, et les propos inconsidérés. Au moyen de quoi, et pour connaître si un homme est sage ou fol, il importe beaucoup avoir égard s'il écrit avec discrétion et s'il parle avec méditation. Car

l'homme ne doit écrire ce qui lui vient en la fantaisie, ains (*mais*) ce que lui dicte la raison... Vos lettres, Seigneur, sont de telle qualité, que je prends plaisir à les lire, et ne me fâche jamais de vous répondre, parce que vos facéties sont fort gracieuses, et votre bon escient fort prudent. »

Guevara dit quelque part qu'on l'interroge comme « chroniqueur », comme « théologien » et comme « conseiller ». La vérité est qu'on ne l'interroge pas du tout. Ses lettres, ampoulées et grandiloquentes, sont des fictions. Elles sont écrites pour l'impression, et n'ont en général pas d'autres destinataires que le public. Mais elles présentent bien, en effet, ce triple caractère : Guevara est un savant, un évêque et un ami.

Le savant chez Guevara est des plus insupportables. Il n'en est pas de plus pédant. Il suppose qu'on le consulte sur toutes sortes de questions : on l'interroge sur une médaille ancienne, sur l'emplacement de Numance, sur l'origine du titre de roi catholique qui est attribué au roi d'Espagne, sur les chevaliers de la bande, etc., etc. Et sur toutes choses Guevara est prêt à répondre. Il répond même bien plus qu'on ne le lui demande. Là où l'on attend un oui, il envoie un petit volume. On l'interroge sur l'emplacement de Numance, il en prend prétexte pour écrire toute l'histoire de cette ville. Le plus grave est que cette érudition est plus que suspecte. Je ne dirai pas seulement que Guevara ne critique pas ses sources et puise indifféremment partout, il ne fait en cela qu'imiter presque tous ses contemporains; mais il invente de toutes pièces, il suppose des manuscrits, il fabrique des légendes, il accumule des détails pris dans sa seule imagination pour que sa science ne paraisse jamais à court. Ce qui est pis encore, c'est que, pour autoriser ses inventions, il les donne comme attestées par des auteurs anciens, révérées à cause de leur grande antiquité. Vient-il à conter l'histoire du lion d'Androclès, qui, soigné dans le désert par un esclave, refusa dans la suite de dévorer ce même esclave qu'on lui présentait dans une arène, pour la rendre plus « gracieuse » il la charge de mille détails plus merveilleux les uns que les autres, tous sortis de son cer-

veau, et il laisse la responsabilité de leur invraisemblance au grammairien Apion qui n'en peut mais. Il ne vulgarise pas seulement les connaissances et les erreurs de l'antiquité, mais encore pêle-mêle les légendes et les fantaisies des compilateurs les plus suspects et ses propres fantaisies à lui-même. Et il étale tout cela avec ostentation, avec des tons de voix de matamore qui fait la parade.

L'évêque n'est pas non plus absent de son livre. On y trouve beaucoup de sermons prêchés, réellement ou non, en présence de Charles-Quint et de sa cour. Beaucoup de lettres encore traitent des questions théologiques, expliquent ou commentent des passages de la Sainte Écriture, réfutent des propositions hérétiques. Et Guevara, qui a le sens de l'autorité, fait sonner très haut sa prélature.

C'est le conseiller, l'ami qui est le plus intéressant en lui. Comme ami il donne constamment des conseils pratiques. C'est en jouant ce rôle qu'il est amené à multiplier les lettres traitant des sujets de morale, celles qui semblent avoir intéressé le plus vivement en France. Quelques titres nous permettront de nous faire une idée de cette partie du recueil.

« Lettre à Don Jean de Moncade en laquelle est déclaré « que c'est que ire *(colère)* et comme la patience est tant « louable. — Lettre au duc d'Alva, don Fadrique de Tolède, « en laquelle est traité des maladies et des profits qu'elles « apportent. — Lettre... en laquelle est traité comme les sei- « gneurs doivent gouverner leurs États ou seigneuries, « lettre notable pour ceux qui nouvellement parviennent à « grandes successions. » Et voici quelques sous-titres qui « indiquent les principales divisions de cette lettre : « Que « le chevalier doit être agréable à Dieu, et envers les hommes « pitoyable; que le chevalier administre justice en ses terres « et seigneuries; que le chevalier doit être modeste et bien « appris. — Lettre au commandeur don Louis Bravo, lequel « jà vieil s'énamoura d'une dame courtisane (c'est lettre qui « duit *(convient)* à hommes de tel âge avant qu'ils entre- « prennent une telle affaire. »

Les questions relatives à la femme et au mariage intéres-

sent tout particulièrement Guevara, qui ne tarit pas de conseils à leur sujet. C'est d'abord « la lettre à Mosen Puche... « en laquelle est amplement traité comme se doit porter « *(comporter)* le mari envers la femme, et la femme avec son « mari (lettre duisante à nouveau mariés) », qui se subdivise « ainsi : « qu'on ne se doit marier qu'à son pareil, que la « femme doit être honnête et non languarde; que la femme « soit plus solitaire que trop compagnable; que la femme « mariée ne soit superbe ni querelleuse; que les maris ne « soient pas trop rigoureux, mesmement *(en particulier)* « nouvellement mariés; que les maris ne doivent pas être « trop jaloux; que si entre le mari et la femme a *(il y a)* des « ennuis et fâcheries, ne doivent cela trop manifester ni « moins en participer à leurs voisins; que les maris aient « soin de pourvoir à ce qui est nécessaire en leurs maisons; « que l'homme marié ne doit mener en sa maison homme « vicieux ou mal renommé; que les femmes mariées doivent « mettre la main partout au ménage ». — C'est ensuite la « lettre à Mosen Rubin, vieux patrice Valencien, qui duit « à la femme qui veut prendre vieux mari ». Puis la lettre au « commandeur Angulo, en laquelle sont touchés plusieurs « bonnes doctrines et avertissements, et en espécial pour « nouveaux mariés », etc. Tout prélat et sévère moraliste qu'il est, Guevara ne craint pas de nous conter tout au long et avec force détails, en bonne partie imaginés de toutes pièces, l'histoire de trois « courtisanes antiquissimes, Thaïs, « Lamie et Flora. C'est une histoire très plaisante, dit-il, « pour gens amoureux ».

Mais il est très rare que Guevara s'abandonne à des propos aussi libres. Beaucoup de ces lettres répandaient des exemples profitables, des idées utiles; elles habituaient les esprits à réfléchir sur les problèmes moraux, à raisonner la pratique de la vie. C'est ce qui constitue leur principal intérêt. Malheureusement le conseiller en Guevara ne pouvait pas se séparer de l'évêque et de l'érudit. Trop souvent il monte en chaire, il commande, il foudroie, il ne fait plus appel à la raison, mais à l'autorité. Et surtout il cherche toujours et en toute matière l'occasion de déployer

et d'étaler son insupportable érudition. Il lui faut d'interminables listes d'exemples, des séries sans fin d'allégations et d'autorités. Qu'elles soient plus ou moins bien adaptées au sujet, peu lui importe ; l'essentiel pour lui, c'est le nombre. Dans une lettre qui traite de l'envie il est conduit à rapporter un mot d'Hermocrate, dernier tyran de Sicile. Il ne résiste pas à la tentation de nous faire voir qu'il connaît par leur nom tous les tyrans de Sicile, et le voilà qui, pour faire étalage de sa science, nous en donne la liste à commencer par le premier : « Le premier tyran qui fut en Sicile, selon que les anciens en ont escrit, fut Hiéron, le second Gélon, le troisième Denys, Syracusan ; le quatrième Denys le jeune... » Et ainsi de suite. Il ne nous fera pas grâce d'un seul nom. Ailleurs, à propos de la rapidité avec laquelle lui est parvenue une lettre de son correspondant, le voilà qui fait toute l'histoire des postes dans l'antiquité, à partir de Pyrrhus « roi des Épirotes » qui, selon lui, en aurait été « l'inventeur ». Et ainsi il intercale partout d'énormes et de pesantes digressions. Il procède par digressions.

On conçoit que dans ces conditions il ne faille pas chercher dans ses lettres un grand effort de réflexion personnelle. Il est écrasé par son savoir. Il écrit toute une épître pour nous faire entendre que la soixante-troisième année de la vie de l'homme est une année critique. Il a auguré d'un homme tombé malade à soixante-trois ans qu'il en mourrait ; son pronostic s'est trouvé juste. Et ne croyez pas qu'il ait prévu l'avenir en tant qu'astrologue ou que médecin ; c'est en philosophe qu'il a parlé. Et en effet, le voilà qui disserte longuement sur les propriétés particulières des nombres sept et neuf. Ce sont deux nombres funestes. Or, soixante-trois est formé de « neuf septennaires ou sept novennaires, qui font soixante et trois, et pour cette cause meurent en cette année souventes fois les vieilles gens ».

C'est sans doute à cause de cette puérile crédulité, et beaucoup plus encore à cause de sa vanité de savant que Montaigne, qui ne cessait de reprocher à ses contemporains leur vaine érudition, et qui les blâmait par-dessus

tout de faire étalage de leur mémoire plus que de leur jugement, condamnait si sévèrement Antoine de Guevara (1). Mais je crois bien que ces défauts de critique, de goût et de mesure furent plutôt une recommandation pour la masse du public français, comme elle en avait été une pour le public espagnol. Les délicats protestaient, mais les autres étaient éblouis. Ce que le traducteur français admire tout particulièrement en ce livre, c'est la grande science de son auteur en toutes choses, « car il n'y a nul si étrange *(hors.)* de sens commun qui ne confesse franchement que l'auteur ne soit fort bien versé ès arts inférieurs, philosophie, jurisprudence, médecine et théologie ». Guevara avait intitulé son œuvre : *Épîtres familières*. Elles n'avaient de familier que le nom. En France on en fut si émerveillé qu'on les appela « épîtres dorées ». Traduites en 1556 pour le premier livre, en 1558 pour le deuxième et le troisième, elles furent sans cesse réimprimées jusqu'à la fin du siècle (2).

Un autre ouvrage de Guevara ne fut pas accueilli moins favorablement. C'est l'*Horloge des princes* qui, traduit dès 1531 par Berthaut, le fut de nouveau en 1555 par d'Herberay des Essarts. Cette traduction, qu'un pareil nom recommandait aux lecteurs, fut continuée en 1580 par la traduction de l'*Horloge de Marc-Aurèle*. C'est une compilation du même genre qui se réimprimera jusque fort avant dans le dix-septième siècle, et qui fournira à La Fontaine la source de son *Paysan du Danube*. On lut encore de Guevara le *Mépris de la cour* qui fut traduit à deux reprises, et le *Favori de cour*, deux ouvrages d'un intérêt particulier pour les courtisans. Tous les deux sont imités du *Cortegiano* de Castiglione. Mais un succès plus grand encore était réservé à un disciple de Guevara, Pedro di Mexia, appelé par nos traducteurs Pierre de Messie.

Les *Leçons* de Pierre de Messie peuvent être regardées comme une œuvre de littérature européenne. Elles ont été

(1) *Essais*, I, 48.
(2) Le quatrième livre fut ajouté dans l'édition de 1584.

traduites dans toutes les langues. Messie revenait à une forme plus simple, moins lourde et moins pédante. Ses chapitres sont relativement courts et sobres. Du moins on en juge ainsi lorsqu'on prend son livre après celui de Guevara. Les sujets traités sont d'ailleurs très semblables. « Pourquoi vivaient les hommes jadis plus longtemps « qu'ils ne font en cet âge. — Que l'opinion de ceux qui « pensent les ans du temps passé avoir été plus courts est « fausse. Quelle fut la première ville du monde; et que nos « anciens pères ont eu plus d'enfants que ceux qui sont « nommés dans la Sainte Écriture. » — Voici maintenant des sujets historiques qui se rapportent à des époques moins reculées : « De deux femmes dont l'une en habits « d'hommes fut faite pape, et l'autre impératrice. — Du « commencement des amazones et de plusieurs choses « notables qu'elles ont exécuté. — De l'antiquité de Cons- « tantinople, et comme elle fut conquise par les Turcs. — « De quelle race et nation fut Mahomet, et en quel temps « sa secte prit son origine. » — Mais ce qui domine, ce sont les sujets moraux traités au moyen de force exemples et force sentences empruntés à l'antiquité. « De l'excellence « du secret, et comme il se doit garder, avec aucuns bons « exemples à ce propos. — Combien est louable le peu « parler. »

Les allégations sont partout en nombre considérable. L'érudition de Messie n'est pas de meilleur aloi que celle de Guevara. Elle est puisée aux mêmes sources. Bien plus, Messie semble démarquer quelques lettres de Guevara. En France la traduction que donna Claude Gruget au milieu du siècle (1552) fut fréquemment réimprimée. Elle suscita même des continuateurs. En 1577 du Verdier publiait la *Suite des diverses leçons de Pierre Messie;* puis au début du dix-septième siècle Louis Guyon continuait à son tour du Verdier. Quelques années plus tard on traduisait en anglias les *Leçons* de Messie, de du Verdier et de Guyon, en y joignant des compositions semblables de l'Italien Sansovino, et à cette volumineuse compilation on donnait le nom de *Trésor des temps anciens et modernes*. Rien ne peut mieux

qu'une telle appellation faire comprendre l'intérêt et le profit que les contemporains trouvaient dans ces petites dissertations pour nous souvent insipides.

Ce n'est pas tout. Les livres de Guevara et de Messie provoquèrent en France une littérature fort abondante. Les ouvrages de Bouaystau, de Jean de Marcouville, gentilhomme percheron, de Pierre Breslay, Angevin, de Jean des Caurres, qui sont les principaux représentants de ce genre, ne méritent plus d'être lus aujourd'hui. Quelques-uns d'entre eux n'en ont pas moins joui d'une vogue considérable. Ils se contentaient bien souvent de traduire, ou même de copier des traducteurs. Mais qu'importe? Ils rendaient néanmoins service à leurs contemporains, en leur redisant toujours les mêmes choses, en vulgarisant des connaissances dont on était avide, en assouplissant les imaginations par tant d'idées et de faits qu'ils les obligeaient à admettre, en élargissant l'horizon intellectuel, en habituant les esprits à réfléchir sur toutes sortes de questions, et principalement sur les problèmes de la vie pratique. A tout prendre, c'est au bout de cette route que nous trouverons les immortels *Essais* de Michel de Montaigne. Et sans doute un abîme séparera les *Essais* des productions que je viens de rappeler; mais c'est souvent des mêmes sujets que les *Essais* nous entretiendront, c'est dans le même cadre qu'ils se couleront d'abord. N'est-ce pas quelque chose après tout que de les avoir préparés?



GUTERRY

TRADUCTEUR DE GUEVARA

LES « ÉPITRES DORÉES »

Lettre à un ami secret de l'auteur, par laquelle le reprend et persuade de n'être plus avare ni convoiteux : c'est une des plus notables lettres (1).

Magnifique Seigneur et ambitieux Chevalier, le bon empereur Titus, fils de Vespasian et frère de Domitian, pour être si libéral, bénin et vertueux, était de tout l'empire romain redouté et fort aimé, tellement que cette amitié dura non seulement de son vivant, mais, après sa mort, elle fut par iceux Romains confirmée, mettant cet épitaphe en sa sépulture, qui est ainsi que s'ensuit :

Deliciæ moriuntur generis humani.

voulant dire : ce jour est décédé celui qui réjouissait le genre humain. De ce bon prince, écrit Suétone, qu'à un souper étant accompagné de plusieurs princes de l'Empire et de maints ambassadeurs de divers royaumes, subitement fit un grand soupir en disant : « Diem amisimus, amici. Mes amis, dit-il, ne soit pas ce jourd'hui compté entre les jours de ma vie, puisqu'en icelui n'ai fait à personne présent d'aucune chose. » Plutarque récite d'Alexandre que, disputant un grand nombre de philosophes en sa présence à savoir en quoi consistait le

(1) Liv. Ier, p. 215.

bonheur de ce monde : « Croyez, mes amis, répondit-il, qu'il n'y a en ce monde égal plaisir que d'avoir pour donner et pour dépendre (*dépenser*). » Par semblable est écrit de Ptolémée le Thébain qu'étant capitaine d'un grand camp, s'approcha de lui un pauvre soldat pour lui demander l'aumône, lequel n'ayant autre chose pour lui donner que ses souliers, lui dit : « Mon ami, fais ton profit de ceci, car si autre chose meilleure j'eusse, meilleur l'eusses eu, aimant mieux aller pieds-nus, que de te voir endurer si grand'faim. » Étant entré Denys le Tyran au cabinet de son fils, et voyant en ce lieu si grand nombre de riches joyaux d'or et argent, lui dit ces propos : « Je ne t'ai donné ces richesses, ô mon fils, afin que tu fasses en cette sorte, ains (*mais*) à ce que tu en donnasses d'icelles à tes amis, t'avertissant qu'il n'y a homme au monde si opulent que celui qui est libéral, lequel avec sa libéralité entretient ses amis et amollit ses ennemis. » J'ai bien voulu vous faire ce petit discours pour vous dire seulement un mot lequel, si eussiez été en Castille comme êtes en Andalusie, ne vous l'eût point écrit ma plume, mais vous l'eût dit à l'oreille ma langue, parce qu'aux vrais amis, combien qu'ayons licence de les avertir et corriger, si n'avons-nous pas congé de les diffamer. Aucuns vos voisins andaluses m'ont écrit de delà qu'êtes trop grand ami d'amasser écus, et grand ennemi de les dépendre (*dépenser*). Au moyen de quoi suis été fâché et quasi honteux ; pource que l'honneur et l'avarice sont entre eux si contraires qu'onques (*jamais*) ils ne demeurèrent ensemble en une personne, ne jamais sortirent ensemble par une même porte. Tous les vices de cette misérable vie prennent en eux-mêmes quelque goût, hormis le malheureux avare, lequel endure martyre pour avoir ce que les autres ont, et si (*pourtant*) ne jouit point de ce dont il est maître. Le travail de l'homme avare est d'être toujours soupçonneux et en crainte que les eaux ne lui emmènent ses moulins, que le bestial n'entre en ses prairies, que les larrons ne lui dérobent son argent, et, sur toutes autres choses, le misérable avare préserve et garde plus son argent qu'il ne fait sa personne propre. Or, en ce que l'avare reprend plus de goût et plaisir, est de mettre à point beaucoup d'écus, compter argent, voir bien vendre son vin, multiplier bien ses commandes, ne voir point plouvoir au mois d'avril et avoir force blé pour une chère saison, tellement que son paradis est de toujours gagner, avoir pour serrer, personne ne rien lui demander, et jamais rien dépendre (*dépenser*). Et combien que tout en ce qui a été

dit, il prenne quelque grand plaisir et joie, si a-t-il maintes fâcheries, lesquelles lui donnent tourment, savoir est si on lui demande deux liards pour épices et trois pour chandelles, un douzain (*pièce de douze deniers*) pour sel, un double pour un pot de terre, et un denier pour herbes, lors n'aura personne qui ne craigne ses criements, car il donnera lors au diable la femme et les enfants, disant qu'eux et les serviteurs et tous ensemble le veulent détruire; qui me donne occasion de dire que Dieu fait un particulier bien à ceux à qui il donne visage honteux et cœurs généreux; partant que si les avares voulaient goûter que c'est une chose fort douce que la libéralité, je crois qu'encore le nécessaire pour leur personne ne sauraient garder. Et n'est pas de si grand'valeur ce que donne l'homme libéral que ce dont il est récompensé; car, en paiement de quelque présent qu'il vous aura fait, vous êtes tenu de lui donner votre liberté; et si (*ainsi*) l'homme libéral du peuple où il demeurera sera seigneur, et de tous ceux qui auront affaire à lui sera dominateur. Parce qu'étant certain que ce qu'ils font pour lui doit être bien gratifié, personne n'aura visage pour lui rien éconduire (*refuser*).

Dont contre-poil de ceci se trouve en l'homme avare, chiche et convoiteux, lequel personne ne veut écouter, personne ne lui veut parler, personne ne lui veut rien donner, et si (*encore*) personne ne le veut aller visiter ni pas même l'employer. Et qui sera celui qui demandera à l'homme avare chose dont il ait bonne réponse, lui voyant porter même les souliers percés, les chausses déchirées, le bonnet gras, la chemise sale, et surtout personne ne lui faisant compagnie? Comme aidera et secourra les pauvres étrangers celui qui fait mourir de faim les siens propres? Qui est celui qui voudra être ami de l'homme avare, étant lui ennemi de soi-même? Oh! combien et combien avons-nous vu d'avares et voyons tous les jours auxquels Dieu donne puissance pour gagner et acquérir richesses, esprit pour les entretenir, cœur pour les défendre, vie pour les posséder; et néanmoins ne leur a pas donné licence pour jouir d'icelles, si que (*si bien que*) pouvant être seigneur de l'avoir d'autrui, le voyons être esclave de ses propres biens. Or de combien soit de plus grande excellence l'honnête pauvreté que la maudite avarice se peut connaître manifestement, d'autant que le pauvre se contente de peu et le riche avare ne lui semble rien le beaucoup. Car quelle plus grande misère ni pire fortune peut échoir à un homme lequel soupire pour le bien de

son voisin, et tout tant qu'il a lui fait faute? L'homme avare et mesquin emploie ses yeux le plus souvent à regarder ses obligés, les mains à compter argent, la langue après ses créanciers, les pieds à visiter ses domaines, les oreilles aux comptes ou recettes, et tout le corps aux achats, tellement qu'il n'y a que le pauvre cœur qui souvent fait compagnie aux écus, si (*si bien*) qu'étant de lui-même trompé et déçu, ne peut avec raison être aidé par les autres. Et jaçoit que (*bien que*) les hommes cupides n'aient point de cœur pour donner aux parents ou aux amis, osent-ils dépendre (*dépenser*) pour eux-mêmes? Non, véritablement, pource qu'ils donnent pour si mal (*aussi mal*) employé ce que pour eux-mêmes ils dépendent (*dépensent*) comme ce qu'on leur dérobe. Pourquoi je dis que c'est un faux témoignage que l'on dit à l'encontre du misérable avare de l'appeler riche; car ce n'est pas lui qui a les richesses, mais plutôt les richesses sont maîtres de lui. Au moyen desquelles il endure grand'fatigue, peine et travail à les amasser, et si (*encore*) a du danger à les garder. Et je ne trouve point si heureux le riche avare que le pauvre potier de terre, parce que le potier tire argent et se nourrit de la terre, et le malheureux avare cache son trésor en terre, souvent endurant faim et déshonneur, et pour plus caché et gardé qu'ait l'avare son argent, de personne il ne le garde pas tant comme de lui-même. Car s'il met deux clés au coffre pour le mieux garder, il en mettra cent en son cœur pour l'épargner. Donc les hommes vertueux et généreux se doivent bien donner garde de commencer à accumuler argent; parce que, si une fois ils s'acheminent à ce faire, pour ne dépendre (*dépenser*) un liard, endureront deux mille hontes. Donc par ce moyen, si on se veut venger d'un homme riche, l'on ne lui doit souhaiter plus grand malheur que de longuement vivre; parce que plus de peine et de misère endurera-t-il vivant longuement en son avarice que ne saurions lui donner en pénitence, nous voulant venger de lui. Certes, grande est l'ambition et infâme est l'avarice qui, ni pour honte du monde ni pour crainte de la mort se réprime ni modère. Or ce que l'homme avare et misérable cherche est souci pour soi, envie pour ses voisins, esperons pour les ennemis, et réveille-matin pour les larrons, et danger pour sa personne, damnation pour son âme et malédiction des héritiers, et procès pour ses enfants. Toutes ces choses ici vous ai, Seigneur, écrites, afin que sachiez l'office pernicieux qu'avez pris, et la mauvaise opinion que l'on a de vous, ce qui est

honte à nous autres vos amis, et pour vous est infamie. Pourquoi, Seigneur, je vous prie amender cette grande faute et prendre autre manière de vivre, car, en la maison d'un homme de bien, l'on dissimulera plutôt la faute du bien que celle de l'honneur. Et si toujours persévérez en cette grande avarice, voulant ainsi thésauriser, dès maintenant je prends congé de vous pour n'être plus votre ami. Pource que onques (*jamais*) ne m'adonnai à être ami d'homme menteur ne d'avare thésaurisateur. Cette lettre vous ai envoyée sans avoir pieds ni tête, parce que, l'écrivant avec colère, n'ai voulu que l'on sache à qui elle a été écrite, et moins qui a été l'auteur. Qui sera fin.

Lettre au chanoine Osorio, par laquelle est montré le peu que savons de ce qui nous endommage ou profite en cette vie (1).

Révérend Chanoine et Seigneur quartanaire (2), Cornelius Rufus, du temps jadis de Quintus Cincinnatus, s'étant une nuit couché à son lit en bonne santé, songea perdre la vue et qu'on le guidât comme aveugle, ce qui fut trouvé vrai, ainsi qu'il le songea, car, éveillé de son sommeil, se trouva aveugle sans jamais voir ni ciel ni terre. Phalaris le Thébain, étant malade d'une grave maladie de poumon, entreprit entrer en bataille, en laquelle, ayant reçu un coup de lance, la fortune voulut qu'il guérît de la blessure, et par même échappa de la maladie. Mamilius Bubulus, roi des Etrusques, ayant reçu en une bataille un trait de flèche au gosier et étant demeuré le petit fer de la flèche en ce lieu, la fortune fut après cela qu'un jour allant à la chasse et piquant à la poursuite d'un cerf, tomba en un fossé avec son cheval, lequel inconvénient fut cause que de ce pas il jeta le fer par la bouche et demeura dès lors en avant en plus grande santé que jamais. L'on peut par ce qu'a été dit inférer le peu que savent les hommes de ce qui leur est plus profitable ou nuisible, puisqu'ainsi qu'avons vu que Cornelius Rufus, dormant en son lit, perdit la vue, Phalaris le Thébain avec un coup de lance guérit de sa maladie, et le roi Mamilius d'une grand'chute jeta le fer par la bouche.

(1) Liv. Ier, p. 330.
(2) Unique exemple que je connaisse de ce mot. Il signifie sans doute *atteint de la fièvre quarte*, ou *sujet à la fièvre quarte*. Je crois qu'il y faut voir un barbarisme comique.

Pourquoi conclus que toutes les choses de cette présente vie n'ont en elles plus de mal ni de bien que selon la fin qu'elles prennent; tellement que, si elles ont bonne issue, les estimons bonnes, et, si surviennent quelques infortunes, nous les tenons pour mauvaises, qui me donne aussi occasion de dire que de nulle chose devons espérer, et si (*aussi*) pour désastre qui nous survienne ne devons désespérer.

J'ai fait tout cet avant-propos pour vous congratuler de votre nouvelle santé et du bon congé de votre maladie, à savoir qu'ayant été trois ans consécutifs malade d'une fièvre quarte vous est survenue une si très grande fâcherie qu'elle a été suffisante à chasser la quarte hors de votre maison; qui me fait dire une, deux et trois fois que nous ne savons que nous demandons, parce que plusieurs fois cherchons ce que nous devrions fuir, et fuyons ce qu'avec diligence devrions chercher.

Entre les hauts enseignements du divin Platon l'un était tel que ne devrions prier aux dieux de nous donner ceci ou cela, ains (*mais*) les devrions avec insistance supplier qu'il fût leur bon plaisir de nous donner ce dont ils fussent plus contents et nous autres mieux pourvus. Étant les Hébreux de longtemps gouvernés par juges, demandèrent à Dieu un roi pour les gouverner et auquel ils obéiraient; ce que Dieu fit plus pour condescendre à leur importunité que de volonté, et leur donna un roi tel qu'il eût mieux valu ne l'avoir jamais demandé. Or, soit ce qui est, ou advienne ce qu'il pourra advenir, que je retourne à vous congratuler du congé que votre quarte a pris, et de la fâcherie qui la chassa hors; combien que (*quoique*) il ne me souvienne d'avoir onques (*jamais*) lu et moins ouï que la seigneurie de madame Tristesse ait été cause d'aucun bon œuvre, vous certifiant, Seigneur Chanoine, que, si tous malades guérissaient comme vous par ennuis et fâcheries, que plus chère serait la tristesse que n'est pas la rhubarbe; et si, pour gémissements, larmes et soupirs, l'on rendait aux foires de l'argent, il y aurait, je vous assure, maints hommes et femmes qui seraient riches et bien heureux, parce qu'à un chacun est si commune la peine et tristesse qu'il n'y a canton ni coin où elle ne se trouve. Quant à moi, je vous saurai dire que si les soupirs que j'ai faits et les fâcheries qui me sont survenues pouvaient servir de médecine, ou pussent guérir la quarte, je m'obligerais de faire et dresser une si bonne grande boutique qu'elle basterait (*suffirait*) pour l'Espagne et France.

Plusieurs ai-je vus en ce monde, desquels aux uns faillaient

les yeux, aux autres les oreilles, aux autres les mains, aux autres les maisons ou les biens et à des autres la cape; mais je n'ai vu personne avec si grande pauvreté qu'il eût faute de peine et de tristesse; tellement qu'il n'y a maison au monde tant riche où quelquefois il n'y ait faute d'argent et abondance d'ennuis. L'espoir triste sèche et dessèche les os, dit Salomon; ce qui ne se pourrait prouver par vous, puisqu'ainsi est que la fâcherie et tristesse non seulement ne vous ont séché les os, ains vous ont tiré dehors les mauvaises humeurs. Donques si dorénavant vous allons visiter malade, ne vous saurions faire plus grand service, ce me semble, que de vous donner un grand ennui.

Que je, Seigneur Chanoine, maudis votre complexion et ai dépit de votre condition, puisque pour vous guérir a fallu ennuyer; car les hommes qui sont raisonnables, et non point bestiaux, ont de coutume de donner de l'argent pour perdre leur fâcherie, et pour trouver soulas (*soulagement*) et joie.

Or donc, si me voulez croire et prendre mon conseil, réjouissez-vous d'avoir perdu votre quarte, et ne dites jamais que l'avez guérie avec un ennui ou fâcherie, car, en foi d'ami, vous jure que tous vous diffament, disant qu'êtes colère, aduste et de mauvaise complexion, et de ceci à présent suffira. De cette cour il a (*il y a*) beaucoup à dire et peu à écrire, parce que le murmurer se fait secret, mais les lettres ont de coutume passer par plusieurs mains, et, quand on ne les sait entendre, chacun s'entremet de les gloser à sa fantaisie. A tant prierai Dieu être votre protection et à moi vouloir donner sa grâce pour le servir.

CLAUDE GRUGET

TRADUCTEUR DE MESSIE

LES DIVERSES LEÇONS

De l'étrange vie de Diogène Cynique et de ses sentencieuses propositions et réponses (1).

Il y a cinq Diogènes, qui tous ont mérité qu'on fît mention d'eux; toutefois nous parlerons seulement de Diogène Cynique, qui fut excellent en vie et doctrine; les mœurs et conditions duquel furent étranges, et, néanmoins étaient fondées en vertu et bonté. Il vécut toujours en pauvreté volontaire, exposant son corps en toute peine et travail. En été il se couchait sur le sable à la vue du soleil pour se rendre patient à supporter le chaud, et en hiver il embrassait les statues de neige pour s'accoutumer au froid. Il mangeait grosses viandes et mauvaises, afin de n'avoir jamais faute de vivres. Il n'avait point de lieu arrêté pour sa demeure : en quelque lieu que ce fût il buvait, mangeait et dormait. Il ne parlait qu'il n'en fût besoin, et ne vêtait le jour que la même robe dont il se couvrait la nuit. Il avait une poche où il mettait sa viande (*nourriture*) telle quelle, et un bâton lui servait de cheval quand il était malade. Il avait une écuelle de bois, en laquelle il buvait allant par les champs; mais il la rompit, voyant un enfant boire en sa main, et, mettant en pièces, dit : « Il n'est besoin chercher instrument pour boire, puisque nature m'en a donné un. » Autant

(1) Liv. Ier, chap. xxv.

en fit-il d'un tailloir de bois, voyant qu'un autre en avait fait un de son pain. Ce philosophe passa la plus grande part de sa vie en Athènes, où il s'était retiré pour avoir été banni de son pays. Pour logis il eut par long espace de temps un tonneau défoncé. Il ne se prisait de chose quelconque, fors de la vertu et de n'avoir commis péché : tout le reste des honneurs et richesses ne lui étaient rien, les déprisait et aussi ceux qui les possédaient. Il était coutumier de dire qu'il s'émerveillait fort de ce que les hommes querellaient et se tuaient l'un l'autre pour l'honneur d'un saut et d'un pas ; mais, de contendre (*combattre*) à qui serait plus vertueux, il n'en était aucune mémoire. Il accomparait le riche ignorant à la brebis d'or ; et, quand il demandait quelque chose qui lui était nécessaire, il disait qu'il ne demandait pas, mais répétait (*réclamait*), donnant à entendre que ce qu'a le riche procède du pauvre. Il faisait une autre chose, laquelle, pour apparence qu'elle eût de folie, si (*pourtant*) avait-elle en soi quelque mystère. Car maintes fois il allait aux images de pierre leur demander l'aumône, comme si elles eussent été personnes vives (*vivantes*) ; et disait faire telle chose pour s'accoutumer à patience, lorsque les hommes lui refuseraient. Et quand il demandait l'aumône en quelque sorte que ce fût, il usait de ces termes : « Si tu es coutumier de donner aux pauvres, baille-moi quelque chose, car je suis le plus nécessiteux de tous ; et si tu n'as encore donné à personne, commence à me faire présent. » Un jour il entra au logis d'un homme qui autrefois avait été fort riche et prodigue, et néanmoins était devenu pauvre, si (*si bien*) qu'alors il ne se soupait que de laitues amères. Au moyen de quoi lui dit : « Si tu eusses toujours ainsi mangé, tu ne souperais pas maintenant de telle sorte », voulant lui donner à entendre que le trop qu'il avait fait auparavant l'avait réduit à ce peu. Une autre fois quelqu'un lui demanda quelle morsure de bête était la plus dangereuse, et il lui répondit : « Quant aux bêtes furieuses, celle du maldisant, et quant aux douces, celle de l'adulateur. » On lui demanda encore pourquoi l'or était jaune ou, pour mieux dire, pâle : « Pource, dit-il, que chacun l'assaut et tient en aguet. » Quelqu'un l'enquit (*lui demanda*), devisant avec lui, s'il n'avait point de serviteur, dit que non, et l'autre lui répliqua qui l'ensevelirait après sa mort : « Celui, dit-il, qui voudra demeurer en ma maison. » Interrogé d'aucun quand on se devait marier : « Le jeune, dit-il, se mariera bien tout à temps, quant au vieil, il n'en est plus de besoin. » Par là voulait-il inférer qu'il était bon ne se point

marier; toutefois on pensait qu'il le dit plus par moquerie que pour opinion qu'il en eût. Or, tout ainsi que Diogène était libre de sa vie, aussi l'était-il en paroles. Car, passant un jour par une rue où était un fort beau logis appartenant à un seigneur de mauvaise vie et mal renommé, et voyant en écrit sur le portail ces mots : « Que rien de méchant n'entre par cette porte », se retourna par devers plusieurs personnes là présentes, auxquelles il demanda : « Par où est-ce que le maître de céans entre en son logis ? » Allant un jour par les champs, il arriva en une fort petite ville et encore moins peuplée, les portes de laquelle étaient fort grandes; au moyen de quoi il se prit à écrier, en disant : « Citoyens, fermez les portes, de peur que la ville ne sorte hors. » Il voyait un jour des arbalétriers qui tiraient à une butte, entre lesquels il y en avait un qui tirait très mal et donnait toujours fort loin du blanc (*but*). Venant le tour duquel, Diogène se mit contre la butte à l'endroit du but, dont chacun s'ébahissait, et il dit : « Je me mets ici, afin que cettui-là ne me frappe, pource qu'il tire si loin du lieu où vous visez que je ne sais où me tenir plus sûrement qu'à l'endroit même de la butte. » A un jeune fils qui était beau et bien dispos, mais malin et déshonnête, il demanda pourquoi il portait une si méchante épée en une si belle gaine. Quelques-uns louaient un homme de ce qu'il avait fait un certain don à Diogène, et Diogène leur dit : « Mais que ne me louez-vous plutôt, moi qui ai mérité de l'avoir ? » voulant ce sage philosophe montrer par sa réponse qu'il est meilleur mériter le bénéfice (*bienfait*) que le faire. Une fois il demandait contre sa coutume, car il ne requérait jamais argent en don, à un qui était fort prodigue, une aumône de grand prix; par quoi l'autre s'enquit pourquoi il demandait à lui seulement une si grande somme. « C'est, dit-il, pource que des autres j'en pourrai avoir plusieurs fois, mais de toi je n'en aurai jamais plus », taxant (*blâmant*) par là sa dépense démesurée. Étant un jour enquis d'où procédait que les hommes donnaient plutôt aux boiteux, borgnes, bossus, goutteux et stropiats (*infirmes*), qu'aux philosophes et hommes de savoir, fit réponse, à mon jugement fort ardue et spirituelle, disant : « Ils le font, pource qu'ils craignent devenir plutôt boiteux et maléficiés que philosophes et savants, et partant ils secourent plutôt ceux qui sont en l'état où ils pensent quelquefois être. » Les sentences et sages réponses de ce philosophe sont infinies, lesquelles nous tairons pour être vulgaires (*connues*). Il était fort sage et docte en toutes sciences. Il fut disciple d'Antis-

thène, du temps de Platon et Aristote. Il déprisait les arts et sciences qui étaient sans profit, et ceux qui étudiaient plus pour savoir que pour exercer la vertu. Il reprenait les astrologues qui se travaillaient à contempler le ciel, et cependant ne regardaient à ce qu'ils avaient entre les mains. Il disait aux musiciens qu'ils savaient bien modérer les instruments et non pas les affections et inclinations mauvaises. A un astrologue, qui parlait fort assurément (*avec beaucoup d'assurance*) du cours des étoiles, il demanda combien il y avait de temps qu'il était revenu du ciel. A un logicien qui avec ses sophistiques arguments voulait prouver qu'il n'y avait aucun mouvement, il ne fit autre réponse en commençant à cheminer : « Cela te semble-t-il point mouvement ? » Or était la renommée de ce philosophe déjà tant épandue par le monde que, venant Alexandre le Grand en Athènes, il voulut le voir et visiter, et devisa avec lui de quelques points concernant la vertu ; puis Alexandre lui dit : « Je vois bien, Diogène, que tu es pauvre et as besoin de beaucoup de choses ; demande ce que tu voudras, je te le donnerai. » Auquel Diogène répondit : « Lequel te semble de nous avoir le plus de nécessité, ou moi qui ne désire que ma tasse de bois avec un petit (*un peu*) de pain, ou toi qui, étant roi de Macédoine, t'exposes à tant de périls pour étendre ton règne, tant qu'à peine le monde suffit à ton avarice ? » Diogène fut une fois pris de certains corsaires athéniens ; toutefois il ne perdit jamais le cœur ni la parole en la prison, et, étant conduit en la place, pour être vendu au plus offrant, quelqu'un se trouvant là demanda au trompette qui avait charge de le vendre quelle autorité il avait de l'exposer et mettre en vente, et s'il était serf (*esclave*) ou non. Diogène dit adonc au trompette : « Réponds-lui que tu vends un serviteur qui sait commander aux maîtres et les gouverner. » Aulu-Gelle et Macrobe dient qu'il donna cette réponse à Géniade, qui fut celui qui l'acheta et le fit pédagogue de ses enfants. Le jour qu'il l'acheta, en le menant en son hôtel, Diogène lui disait, comme s'il fût l'acheteur : « Regarde, Géniade, il faut que tu m'obéisses en tout ce que je te conseillerai et commanderai. » A quoi lui répondit Géniade : « Ce serait contre droit et raison que le serviteur commandât au maître, et Diogène lui dit : « Ne te semble-t-il point si un malade achetait un docte médecin qu'il ferait bien de lui obéir et suivre son conseil ; et tout en pareil cas un marinier, s'il achetait un bon pilote ? Si donc cela est véritable pour la maladie et infirmité corporelle, combien plus celui qui a

besoin de doctrine et de conseil pour l'âme doit-il obéir au philosophe et savant? » Toutes ces choses observa Géniade, car il prenait l'avis de Diogène, son serviteur, en toutes affaires, et le fit maître de ses enfants, que depuis il instruisit et enseigna. En cette sorte et avec ces exercices, Diogène vécut nonante ans. Quelques-uns dient qu'il mourut par la morsure d'un chien. Autres dient que, se voyant vieil et caduc, sans force et ennuyé de vivre, avec cette même constance qu'il avait vécu, il se causa la mort le même jour que mourut Alexandre le Grand. Un peu devant qu'il rendit l'âme, ses disciples, le voyant fort vieil et près de son trépas, lui demandèrent par la bouche de l'un d'eux où il voulait être enseveli; auquel il répondit qu'il voulait qu'on le laissât sur la terre. De quoi tous émerveillés lui dirent qu'il était mal conseillé; pource que, le laissant ainsi, les oiseaux et les bêtes le mangeraient. Et il leur fit cette réponse, que, pour empêcher que les oiseaux et les bêtes s'approchassent, on mît son bâton près de lui. De laquelle réponse ils se prirent tous à rire, lui disant que ce serait folie de faire telle chose, car les morts ne voient ni ne sentent. « Et s'ils n'ont ne vue ni sentiment, dit-il encore, que me chaut-il si plutôt les oiseaux me becquètent et les bêtes me mangent que d'être dévoré des vers de la terre? » Diogène n'avait point désir d'employer son trésor en sépulcre, comme font aujourd'hui les hommes aveuglés.

Des variables natures des hommes contre les naturelles inclinations, et d'où procède la cause (1).

La diversité des complexions et inclinations des hommes est chose émerveillable et moult à considérer, car, entre tant qu'il y en a, il ne s'en voit point ou bien peu qui soient conformes de nature l'un à l'autre. L'on trouvera un homme qui aura en horreur une sorte de viande (*nourriture*), et les autres diront n'y en avoir point de plus savoureuse. Les uns disent ne pouvoir manger qu'en compagnie, et les autres n'avoir plaisir en leurs repas s'ils ne sont seuls. Toutes lesquelles choses rendent témoignage de la grande puissance de Dieu et de son infini savoir, qui a su et voulu donner tant de variables complexions entre tant de multitudes. Pareillement l'on connaît combien grande est la force des étoiles et corps célestes, comme secondes

(1) Liv. Ier, chap. xxvi.

causes sur l'inclination des hommes. Car, posé le cas que l'homme ait toujours son libéral arbitre, si est-ce que (*néanmoins*) les diverses dispositions et actions, les variables promptitudes, complexions et conditions sont causées, après la volonté de Dieu, par l'influence des étoiles et planètes, comme causes secondes et instruments avec lesquels Dieu est servi, parce qu'ils opèrent ès corps inférieurs. Et, pource qu'en cette infinie multitude il y a des choses plus notables et apparentes que les communes, nous traiterons d'aucunes choses tirées d'auteurs bien approuvés. Sénèque écrit d'un nommé Sénèce, qui était riche, mais de complexion fort étrange, car tout ce qu'il voulait pour son service, il cherchait excessivement grand, et n'en voulait point autrement. Les tasses en quoi il buvait, il les achetait si grandes qu'à peine les pouvait-il soutenir à deux mains. Il cherchait chevaux de monstrueuse grandeur, et, ce qui était encore plus ridicule, c'est qu'il chaussait des souliers plus grands quatre ou cinq points que ses pieds. Il allait à grands pas et sur le bout des pieds pour sembler plus grand qu'il n'était. Il avait en horreur les petites femmes, aimait et cherchait celles qui étaient de hauteur démesurée. Il ne mangeait jamais de figues, olives, pois chiches et semblables autres petits fruits. Il avait cette même fantaisie en toutes autres choses. Il portait ses robes si longues qu'elles traînaient fort en terre. Le semblable faisait-il en lits et en tables, en sorte qu'il était surnommé Sénèce le Grand. Pline écrit de Marc Crasse, aïeul de l'autre Marc Crasse triumvir, qui fut occis (*tué*) par les Parthes, et le nomme Agélaste, pource qu'il ne fut jamais vu riant. Nous trouvons de Socrate que jamais on ne le vit ni joyeux ni mélancolique plus à une fois qu'à l'autre; et de Pomponius le poète que jamais il ne rota; de l'autre Antoine qu'il ne cracha onques. C'est aussi chose contre toute commune nature ce que de soi-même dit le docte Pontan, qu'il ne sentit onc (*jamais*) aucune pointure ou douleur en son corps, et quelquefois il se laissait choir tout exprès, et néanmoins n'en sentait rien. Au même lieu, qui est dans le livre des choses célestes il récite avoir été un homme qui ne but jamais ni vin ni eau, et qu'une fois le roi Ladislas de Naples lui en fit boire, mais il sentit bien que cela lui faisait grand mal. Je ne sais s'il est (*cela est*) plus émerveillable que ce que Théophraste écrit d'un nommé Pénin, qui tout le temps de sa vie ne mangea ni ne but autre chose que de l'eau. Aristote écrit d'une fille, laquelle, ayant été en enfance nourrie de venin, s'en nourrit tout le reste de sa vie, comme nous de viandes

naturelles. Albert le Grand assure avoir vu à Cologne, en Allemagne, une jeune fille qui s'accoutuma de tirer les araignées des murailles et les manger, tellement que le reste de sa vie elle en vécut. C'est aussi chose digne de grande merveille que saint Augustin écrit avoir vu en son temps un homme qui remuait ses oreilles ainsi qu'un cheval, maintenant l'une, tantôt l'autre, et ores toutes deux ensemble, combien qu'Aristote maintienne l'homme seul entre tous les animaux ne pouvoir remuer l'oreille. Il dit encore plus, que, sans remuer la tête et sans y toucher des mains, il soulevait tous ses cheveux et se les jetait sur la face, puis les relevait et retournait derrière son chef, chose certainement étrange et de merveilleuse dextérité; raconte davantage qu'il y avait des hommes qui contrefaisaient le chant des oiseaux avec telle perfection que les mêmes oiseaux y étaient trompés, témoin le Viscontin moderne. Aussi récitait-il encore une autre étrange dextérité, assez sale toutefois, d'un homme qui, avec le vent inférieur et sortant des parties basses de l'homme, faisait tel son qu'il voulait, et avec une telle mesure qu'il semblait qu'il chantât. Bref, on lit une infinité de choses contre le commun usage, soit ou au sens de l'ouïe, de la vue, ou en légèreté de course. Solin et Pline écrivent d'un qui était nommé Strabon, lequel, du temps de la guerre punique, voyait d'un des promontoires de Sicile partir les navires du port de Carthage, en Afrique, et les comptait tous, encore qu'il y eût plus de cinquante-cinq lieues de distance; et d'Anistis, Lacédémonien, lui étant opposé Philonide, nourri et élevé d'Alexandre le Grand, ils coururent mille deux cents stades, qui sont plus de cent soixante mille pas. Ils racontent encore d'un laquais de l'âge de neuf ans, qui, du temps de Pline avait couru, depuis midi jusques à la nuit, la distance de septante-cinq mille pas. Quinte-Curce, en l'histoire d'Alexandre, écrit d'un nommé Philippe, qui était frère de Lysimaque, lequel, étant armé, suivit sans repos Alexandre, qui chevauchait à grande hâte, jusques à deux cents stades, qui sont vingt-quatre mille pas en géométrie. Platon écrit de Socrate qu'homme vivant ne pouvait supporter tant de peine que lui, ni jamais se reposer, encore qu'il le pût faire; au contraire, il supportait sans peine la faim et la soif qui tuaient les autres; et quelquefois allait à la guerre sans se trouver las ni débile; et, quand il avait abondance de viande (*nourriture*), il ne mangeait point plus que les autres. Au temps des grandes froidures et gelées que nul n'osait sortir hors des tentes et des

loges sans être bien fourré, Socrate allait seulement vêtu de la même robe qu'il portait en été, et si (*pourtant*) marchait sur la neige à pieds nus, sans souffrir plus que ceux qui étaient bien chaussés. Aucunes fois il se tenait tout un jour debout sur pieds sans bouger de la place ni se remuer, et passait puis après toute la nuit ensuivant sans faire un seul semblant de sommeil. Pline fait mention d'un homme ayant la vue si excellente et la main si subtile qu'il écrivit toutes les *Iliades* d'Homère en une carte si petite et déliée qu'on l'enfermait entièrement dedans une coque de noix. Le même Pline et Solin disent d'un nommé Callicrate qu'il était si bon graveur et sculpteur qu'il faisait en ivoire des mouches et des fourmis entières et parfaites, et si petites qu'il fallait avoir la vue bien subtile pour les voir. C'est encore chose fort émerveillable de la propriété et qualité de plusieurs hommes soit en bien, soit en mal ; car il est tout notoire qu'il y a des hommes et des femmes en certains endroits, qui ont les yeux venimeux, et que, seulement en regardant ententivement quelque chose, moyennant l'acuité de la vue, la rendent infecte et y font dommage manifeste, ce qui s'appelle ensorcellement, pour le regard des enfants. Aussi Solin et Pline disent qu'il y a eu en Afrique une famille qui avait ce privilège que, regardant un pré par courroux, il se séchait incontinent, et pareillement les arbres, et si (*aussi*) faisaient mourir les enfants. Il y avait aussi en Scythie des femmes de cette même qualité. Les médecins antiques affirment y avoir des hommes au monde qui sont venimeux, non seulement de la vue, mais aussi de la salive, et que le sang d'un homme rousseau, s'il est tiré lui étant en courroux, c'est venin; et, au contraire, Dieu a donné privilège à quelques hommes de guérir la morsure d'un chien enragé. Ces propriétés se connaîtront encore en cas de moindre efficace; car c'est chose certaine que telle personne tuera une pièce de volaille qui viendra soudain à si grande putréfaction que l'on n'en pourra manger. Encore sera-t-il telle heure que telle personne salera de la chair qui ne prendra sel, ains se corrompra incontinent, ce qui n'adviendra pas à d'autres. Le même Pline assure que de son temps il y avait près de Rome une lignée dont les hommes passaient par dedans le feu sans brûler, et une autre famille qui était nommée Marses, qui guérissait les morsures des serpents avec le seul toucher de la main, de quoi sont d'accord plusieurs auteurs. Et si (*pourtant*) est chose assurée que, quand Pline affirme quelque chose pour certaine, chacun lui prête foi, encore qu'il die maintes fois des choses

qui méritent peu de créance, mais si faut-il noter que jamais il n'affirme ce qu'il a ouï dire à autrui, ains seulement ce qu'il a vu et expérimenté. C'est aussi chose émerveillable ce que Suétone écrit de Tibère empereur. Il dit que, quand il se levait de nuit, bien qu'il fût en lieu obscur et sans lumière, il voyait clair par le long espace de temps, comme s'il eût eu une chandelle allumée, puis après il perdait la vue entièrement. Quinte-Curce et plusieurs autres dient que, quand Alexandre le Grand suait, sa sueur rendait une odeur douce et suave. Beaucoup d'autres écrivent de plusieurs autres hommes qui furent ainsi privilégiés en aucunes (*certaines*) choses; mais, pource que j'ai toujours protesté d'être bref, je m'en tais, présupposant que, pour montrer la diverse propriété des hommes, il suffira des exemples allégués, qui sont vrais et témoignés par anciens historiens dignes de foi, et non point par poètes ni fables, dont je ne fais compte, pour en tirer vérité, car ils ne récitent que choses trop merveilleuses, comme Virgile écrit de la légère promptitude de Camille, reine des Volsques, Catulle d'Achille, Ovide d'Atalante, et ce qu'écrit Stace de Fidin, et Sidonie d'Olfet, marinier d'Alexandre, Iginie d'Orien, fils de Neptune, Claudien de Lycaste, et plusieurs semblables de maints autres.

III

L'apport principal de l'Espagne est dans les récits de voyages, dans les histoires des Indes occidentales et orientales. Ces ouvrages-là représentent sa contribution originale. Ils versaient sur l'Europe une masse considérable d'idées vraiment nouvelles. Je ne veux pas dire, bien entendu, que les Espagnols aient été seuls à nous parler des pays lointains. Les Italiens ont voyagé, eux aussi, et ils ont conté leurs voyages. Ils ont écrit des histoires des Indes, qui ont été traduites en français. Mais ces histoires, celle de Benzoni, par exemple, que Chauveton nous a fait connaître, empruntaient beaucoup aux récits espagnols. Les grands colons et les grands conquérants à cette époque sont les Espagnols et les Portugais. Pour eux, décrire les pays lointains, conter leurs découvertes et leur colonisation, les expéditions qui y furent envoyées, c'était écrire l'histoire nationale.

Il ne faut pas croire que ces récits aient été pour les esprits de simples divertissements sans conséquence. Si l'on en veut comprendre l'importance, voir tout le bouleversement qu'ils apportaient dans les intelligences réfléchies, il suffira de lire les *Essais* de Montaigne. Il y recherche les coutumes singulières et les collectionne avec une curiosité bien significative. Lisez cette page entre tant d'autres (1) :

« En ce monde des Indes nouvelles on trouva des grands peuples, et en fort divers climats qui vivaient d'araignées, en faisaient provision, et les appâtaient, comme aussi des sauterelles, fourmis, lézards, chauves-souris, et fut un crapaud vendu six écus en une nécessité de vivres; ils les cuisent et apprètent à diverses sauces. Il en fut trouvé d'autres auxquels nos chairs et nos viandes étaient mortelles et venimeuses... J'estime qu'il

(1) *Essais*, I, XXIII, édit. de Bordeaux, p. 137, 139 et suivantes.

ne tombe en l'imagination humaine aucune fantaisie si forcenée qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par conséquent que notre discours n'étaye et ne fonde.

« Il est des peuples où on tourne le dos à celui qu'on salue, et ne regarde l'on jamais celui qu'on veut honorer. Il en est où quand le roi crache, la plus favorie des dames de sa cour tend la main : et, en autre nation, les plus apparents qui sont autour de lui se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure... Il est des peuples où, sauf sa femme et ses enfants, aucun ne parle au roi que par sarbatane (*sarbacane, intermédiaire*). En une même nation et les vierges montrent à découvert leurs parties honteuses, et les mariées les couvrent et cachent soigneusement : à quoi cette autre coutume, qui est ailleurs, a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage, car les filles se peuvent abandonner à leur poste (*disposition*), et, angroissées (*enceintes*), se faire avorter par médicaments propres, au vu d'un chacun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se marie, tous les marchands conviés à la noce couchent avec l'épouse avant lui ; et plus il y en a, plus a-t-elle d'honneur et de recommandation de fermeté et de capacité. Si un officier se marie, il en va de même ; de même si c'est un noble, et ainsi des autres, sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple, car lors c'est au seigneur à faire ; et si (*néanmoins*), on ne laisse pas d'y recommander étroitement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se voit des bordeaux publics de mâles, voire et des mariages ; où les femmes vont à la guerre quant et (*avec*) leurs maris, et ont rang, non au combat seulement, mais aussi au commandement. Où, non seulement les bagues se portent au nez, aux lèvres, aux joues, et aux orteils des pieds, mais des verges d'or bien pesantes au travers des tétins et des fesses. Où, en mangeant, on s'essuie les doigts aux cuisses et à la bourse des génitoires et à la plante des pieds. Où les enfants ne sont pas héritiers, ce sont les frères et neveux ; et ailleurs les neveux seulement, sauf en la succession du prince ; où, pour régler la communauté des biens qui s'y observe, certains magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruits selon le besoin d'un chacun. Où l'on pleure la mort des enfants, et festoie l'on celle des vieillards. Où ils couchent en des lits dix ou douze ensemble avec leurs femmes. Où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les autres non. Où l'on estime si mal de la condition

des femmes qu'on y tue les femelles qui y naissent, et achète-t-on des voisins des femmes pour le besoin. Où les maris peuvent répudier sans alléguer aucune cause, les femmes non pour cause quelconque. Où les maris ont loi (*permission*) de les vendre si elles sont stériles. Où ils font cuire le corps du trépassé, et puis piler jusques à ce qu'il se forme comme en bouillie, laquelle ils mêlent à leur vin et la boivent. Où la plus désirable sépulture est d'être mangé des chiens, ailleurs des oiseaux. Où l'on croit que les âmes heureuses vivent en toute liberté en des champs plaisants, fournis de toute commodité, et que ce sont elles qui font cet écho que nous oyons (*entendons*). Où ils combattent en l'eau, et tirent sûrement de leurs arcs en nageant. Où pour signe de subjection il faut hausser les épaules et baisser la tête, et déchausser ses souliers, quand on entre au logis du roi. Où les eunuques qui ont les femmes religieuses en garde ont encore le nez et lèvres à dire (*en moins*), pour ne pouvoir être aimés, et les prêtres se crèvent les yeux pour accointer leurs démons, et prendre les oracles. Où chacun fait un dieu de ce qui lui plaît, le chasseur d'un lion ou d'un renard, le pêcheur de certain poisson, et des idoles de chaque action ou passion humaine : le soleil, la lune et la terre sont les dieux principaux, et la forme de jurer, c'est toucher la terre regardant le soleil ; et y mange l'on la chair et le poisson crus. Où le grand serment, c'est jurer le nom de quelque homme trépassé qui a été en bonne réputation au pays, touchant de la main sa tombe. Où les étrennes annuelles que le roi envoie aux princes, ses vassaux, c'est du feu. L'ambassadeur qui l'apporte, arrivant, l'ancien feu est éteint tout partout en la maison. Et de ce feu nouveau le peuple dépendant de ce prince en doit venir prendre chacun pour soi, sur peine de crime de lèse-majesté. Où quand le roi, pour s'adonner du tout (*entièrement*) à la dévotion, comme ils font souvent, se retire de sa charge, son premier successeur est obligé d'en faire autant, et passe le droit du royaume au troisième successeur. Où l'on diversifie la forme de la police selon que les affaires le requièrent : on dépose le roi quand il semble bon, et substitue l'on des anciens à prendre le gouvernement de l'Etat, et le laisse l'on parfois aussi ès mains de la commune. Où hommes et femmes sont circoncis et pareillement baptisés. Où le soldat qui en un ou divers combats est arrivé à présenter à son roi sept têtes d'ennemis est fait noble. Où l'on vit sous cette opinion si rare et incivile de la mortalité des âmes. Où les femmes s'accouchent sans plainte

et sans effroi... Où l'on salue mettant le doigt à terre, et puis le haussant jusqu'au ciel. Où les hommes portent les charges sur la tête, les femmes sur les épaules ; elles pissent debout, les hommes accroupis. Où ils envoient de leur sang en signe d'amitié, et encensent comme les dieux les hommes qu'ils veulent honorer. Où non seulement jusques au quatrième degré, mais en aucun plus éloigné, la parenté n'est soufferte au mariage. Où les enfants sont quatre ans en nourrice, et souvent douze : et là même, il est estimé mortel de donner à l'enfant à téter tout le premier jour. Où les pères ont charge du châtiment des mâles, et les mères à part des femelles ; et est le châtiment de les fumer pendus par les pieds. Où on fait circoncire les femmes. Où l'on mange toute sorte d'herbes, sans autre discrétion que de rejeter celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur. Où tout est ouvert, et les maisons pour belles et riches qu'elles soient sans porte, sans fenêtre, sans coffre qui ferme, et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs. Où ils tuent les poux avec les dents comme les magots, et trouvent horrible de les voir escacher (*écraser*) sous les ongles. Où l'on ne coupe en toute la vie ni poil ni ongle ; ailleurs on ne coupe que les ongles de la droite, celles de la gauche se nourrissent par gentillesse... Où les pères prêtent leurs enfants, les maris leurs femmes à jouir aux hôtes en payant. Où on peut honnêtement faire des enfants à sa mère, les pères se mêler à leurs filles, et à leurs fils... »

Montaigne n'accumule pas des faits pour le plaisir de les accumuler ou de scandaliser son lecteur. Il recueille des matériaux pour sa réflexion philosophique, et à chaque instant nous le voyons dégager les conséquences des observations que ses histoires des Indes lui suggèrent. Il vous a parlé de peuples qui vont tout nus : c'est donc que nos vêtements, qui nous paraissent à nous, Français, si nécessaires pour nous garantir contre le froid, ne le sont pas en réalité, et que notre corps tout entier pourrait rester découvert aussi bien que notre visage et nos mains. Il vous a parlé de nations qui se nourrissent d'aliments que nous ne pourrions pas supporter, ou qui nous font horreur : c'est donc que notre corps est plus souple que nous ne le supposons, et qu'il s'habitue à prendre ce qu'on lui donne.

Voilà des peuples où les femmes accouchent sans douleur; voilà des hommes qui se font de la mort, de la douleur physique, des biens et des richesses, des idées diamétralement opposées aux nôtres : ne serait-ce pas que là même la coutume est pour beaucoup? Les idées que nous nous faisons de la politesse, de la propreté, de la beauté, et presque de toutes choses, sont également relatives à nos usages. Relisez les exemples que nous venons de citer : vous en remarquerez là des preuves nombreuses. La coutume est notre grande maîtresse. Elle fait de nous ce qu'elle veut. Et Montaigne s'en souviendra lorsqu'il traitera de l'éducation des enfants. Le grand point, à ses yeux, sera de leur donner de bonnes habitudes, sans les assujettir à aucune, d'assouplir leurs corps et leurs esprits en tout sens. Il s'en souvient surtout lorsqu'il juge notre raison humaine. N'avez-vous pas remarqué l'observation qu'il jetait tout à l'heure comme en passant? Notre « discours » (c'est-à-dire notre raison), trouve moyen de justifier et d' « étayer » toutes les idées que la coutume lui impose. Elle est faussée et rétrécie par la coutume. Elle est obstruée de préjugés qui lui viennent de la coutume. De là cette conséquence que nous ne devons user d'elle qu'avec une extrême défiance et en nous entourant de toutes les ressources dont nous pouvons disposer pour critiquer nos jugements.

Mais voici qui est plus grave : la pudeur, la chasteté nous apparaissent comme des devoirs sacrés, des devoirs que la nature nous impose, et auxquels nous ne saurions faillir sans l'offenser. Simple habitude pourtant que tout cela. Il n'y a qu'une infime minorité d'êtres humains qui s'en préoccupent. Et de même les devoirs qui nous lient envers les autres hommes, les devoirs des enfants envers leurs parents, ceux des parents envers leurs enfants, du moins sous la forme que nous leur donnons, sont méconnus de la race humaine presque entière. Sont-ce vraiment des devoirs? Et Montaigne conclut hardiment :

« Les lois de la conscience que nous disons naître de nature, naissent de la coutume, chacun ayant en vénération interne

les opinions et mœurs approuvées et reçues autour de lui, ne s'en peut déprendre sans remords, ni s'y appliquer sans applaudissement. »

Que dire de la religion et de la politique? Aux Français du seizième siècle la monarchie des Valois paraît seule raisonnable. Toute autre forme de gouvernement semble absurde. Or, voici des gouvernements de toutes formes, établis dans des pays très divers de traditions et d'étendue. Voici même des peuples qui changent la forme de leur « police » au fur et à mesure des besoins. Voici des lois infiniment diverses, dont quelques-unes nous étonnent ou nous font horreur. C'est donc la coutume qui rétrécit nos imaginations et asservit notre pensée à ne concevoir qu'un régime politique et à mépriser tous les autres. N'est-ce pas encore par sa puissance que chaque peuple, avec une obstination plus grande encore, affirme que sa religion, quelle qu'elle soit, est la seule vraie et la seule bonne? Et quelques esprits critiques sont tentés de se demander : pourquoi la religion chrétienne jouirait-elle d'un privilège particulier? Pourquoi ne devrait-elle pas, elle aussi, son autorité à l'usage? Ses mystères, ses rites se retrouvent, presque identiques, dans beaucoup de religions des barbares, et chez des barbares qui n'ont eu aucune communication avec notre civilisation, qui certainement ne nous ont rien emprunté. Les croyants en concluent sans doute que Dieu a voulu communiquer, dans sa grande bonté, même aux sauvages, quelques vestiges de la vérité, pour les préparer à la mieux recevoir; mais ceux que tente l'incrédulité sont portés à admettre que les religions sont des créations humaines, et qu'elles ont entre elles des points de ressemblance, parce que tous les hommes se ressemblent.

Ce n'est pas tout. L'idée qu'on se faisait de notre terre est transformée. On l'imaginait aplatie et habitée sur une seule face; et l'Église, dépositaire de la science de l'antiquité, semblait même à quelques-uns avoir fait de cette erreur un dogme de foi. Voici qu'on démontre par expérience qu'elle est ronde, puisqu'on en fait le tour, et qu'elle

est habitée sur des faces opposées. « C'eût été pyrrhoniser, dit Montaigne, il y a mille ans que de mettre en doute la science de la cosmographie et les opinions qui en étaient reçues d'un chacun. C'était hérésie d'avouer les antipodes. L'hérésie d'hier s'imposait à tous aujourd'hui, et sur ce point du moins on ne pouvait mettre en doute les récits des voyageurs.

Et puis que pouvait-on et que devait-on penser des habitants des Indes occidentales? C'étaient incontestablement des hommes, et ils ressemblaient trop à des Européens pour qu'on ne fût pas obligé de leur donner ce nom. Mais on ne voyait point qu'il eût pu jamais exister des relations entre le nouveau monde et l'ancien, que les descendants d'Adam aient jamais colonisé le continent américain. Fallait-il donc renoncer à l'idée si solidement établie de l'origine commune de la race humaine? Et dès lors que devenait la croyance aux récits bibliques? Si on les révoquait en doute, c'était tout le problème de l'origine du monde qui revenait en question.

Il est clair que, pour la plupart des esprits, tous ces doutes pouvaient être résolus, et l'Église a rassuré la grande majorité de ses fidèles. Il n'y en avait pas moins là des causes sérieuses de trouble intellectuel, des ferments de pensée d'une singulière activité.

Les Indes occidentales et les Indes orientales nous ont été révélées par quelques ouvrages d'importance secondaire qu'il est inutile de citer. Nous nous arrêterons seulement aux deux principaux : pour les Indes occidentales l'*Histoire générale des Indes,* de Lopez de Gomara; pour les Indes orientales, l'*Histoire de la découverte et de la conquête de l'Inde par les Portugais* de Castañeda. Toutes deux, écrites vers le milieu du seizième siècle, n'ont été connues chez nous que plus tard, la première à partir de 1569 (1), la seconde à partir de 1581. C'est dire que leur influence ne fut guère sensible qu'à la fin de la période que

(1) Encore la première traduction était-elle incomplète. L'édition de 1584 combla d'importantes lacunes.

nous étudions. Mais, comme elles résument les ouvrages antérieurs, par elles nous pouvons aisément saisir comment se fit la diffusion des idées nouvelles.

Lopez de Gomara (1) est un écrivain très fantaisiste et qui ne semble mériter que fort peu d'autorité. J'imagine qu'il a souvent induit Montaigne en erreur, car c'est chez lui que Montaigne a pris la plupart des coutumes que nous citions tout à l'heure. Il a le goût de tout ce qui est singulier, étrange, déroutant, et il manque totalement de critique. Mais c'était peut-être une raison de plus pour que son ouvrage fût accueilli avec faveur. Il satisfaisait ainsi davantage les curiosités, et la traduction de Martin Fumée, à laquelle sont empruntés les passages qui vont suivre, a joui chez nous d'une grande faveur.

(1) François Lopez de Gomara (1510-1560) avait voyagé en Amérique en qualité de secrétaire de Fernand Cortez, l'illustre conquérant du Mexique.



MARTIN FUMÉE

TRADUCTEUR DE LOPEZ DE GOMARA

HISTOIRE GÉNÉRALE DES INDES

Des sacrifices (1).

De vingt jours en vingt jours est une de leurs fêtes chômables partout, laquelle ils appellent Toualli et vient toujours le dernier jour du mois. Mais la plus grande fête, en laquelle ils tuent et mangent plus d'hommes est de cinquante en cinquante-deux ans. Les Tlaxcallaniens et autres républiques observent telles fêtes et autres solennelles de quatre ans. Le dernier jour du premier mois lequel ils nomment tlaxcaxipenalizli, ils tuaient en sacrifice cent esclaves, la plupart prisonniers de guerre. Le peuple étant assemblé au temple, les prêtres, après avoir fait plusieurs cérémonies, mettaient l'un après l'autre ceux qui étaient ordonnés pour le sacrifice sur la pierre à l'envers, et leur ouvraient tout vifs la poitrine avec un couteau de pierre à feu, d'où ils arrachaient le cœur, lequel ils posaient au pied de l'autel comme pour offerte, et avec le sang encore bouillant frottaient la face de l'idole, et puis, tout soudain, ils en écorchaient quinze ou vingt pour le moins, et de leur peau encore sanglante ils en affublaient et vêtaient autant de plus signalés et d'honneur qui fussent présents à cette fête, et lesquels, pour ce fait, étaient puis après réputés plus justes, et pouvaient en tel équipage danser avec qui bon leur semblait de la compagnie. En Mexique le roi se couvrait et masquait de l'une de ces peaux, laquelle eût été du plus brave prisonnier, et, dansant

(1) Liv. II, chap. XCII.

avec les autres masqués de même, réjouissait toute la fête. Ils écorchaient si proprement ces pauvres misérables par le derrière des épaules et autres membres que ceux qui s'en couvraient étaient entièrement cachés et ensevelis dedans icelles, membre pour membre. Tout le peuple suivait le roi et ces masqués, les réputant pour telle braverie gens pleins de grande dévotion. Ceux à qui avaient appartenu tels esclaves sacrifiés emportaient les corps d'iceux pour en faire un bon festin à leurs amis. Les cœurs et les têtes demeuraient pour les prêtres. On embourrait (*garnissait*) les peaux de coton ou de balle et les attachait-on contre les murailles du temple ou du palais pour servir de mémoire. Mais c'était quand l'esclave avait été pris par le roi en guerre ou par quelque tecuitli. Les esclaves et prisonniers de guerre, allant au lieu destiné pour leur sacrifice, étaient revêtus d'accoutrements diversifiés selon la devise de l'idole auquel on les offrait en sacrifice, et, en outre, portaient des pennaches, des guirlandes, chapeaux et autres choses, et, le plus souvent, étaient peints, ou emplumés, ou couverts de fleurs et d'herbes. Plusieurs d'iceux, allant à la mort joyeusement, vont au lieu de leur sacrifice dansant et demandant l'aumône par les rues pour leur sacrifice, et ce qu'ils obtenaient était pour les prêtres.

Quand leur maïs était un pied hors de terre, ils allaient à une montagne dédiée pour cet effet, et là sacrifiaient un petit garçon et une fille de trois ans, en l'honneur de Tlaloc, dieu de l'eau, le suppliant dévotement afin qu'icelle ne manquât. Ces enfants étaient d'hommes libres et voisins de la ville. Ils ne leur arrachaient point les cœurs, mais leur coupaient la tête, et les ensevelissaient en quelques couvertures neuves, et les enterraient en une nouvelle sépulture de pierre.

Par delà Xalisco, ils sacrifiaient à un idole fait comme un serpent des hommes, en les brûlant tout vifs et les mangeant à demi rôtis, qui est une chose horriblement cruelle. Durant les cinq jours lesquels n'entraient point en compte de leurs mois, mais étaient comptés à part pour égaler le temps au cours du soleil, ils célébraient de grandes fêtes avec danses, chansons, banquets, ivrogneries, offrandes et sacrifices de leur propre sang, lesquels ils offraient aux statues et idoles de leurs temples et de leurs maisons. Durant telles fêtes ils sacrifiaient aussi des hommes et en remplissaient leurs repas, car sans cela la chère n'était point bonne. Le nombre de ceux qu'ils sacrifiaient au soleil et à la lune, afin qu'ils (le soleil et la lune) ne mou-

russent point, comme ils avaient fait par quatre autres fois, était infini, parce que tel sacrifice ne se faisait point en un jour seulement de l'an, mais par plusieurs jours.

Lorsque l'étoile de Vénus qu'on appelle l'étoile du jour (laquelle ces Indiens estiment être la meilleure) apparaît, dès le premier jour ils sacrifiaient un esclave du roi. Cette étoile leur signifie l'automne, et lui attribuent la fatalité. Ils la voient deux cent soixante jours, et par chacun jour ils présagent les choses futures avec certains signes qu'ils figurent. Ils croient que leur premier roi nommé Topilcin fut converti en cette étoile, suivant certains rythmes et chansons, lesquelles ils chantent en l'honneur de cette planète. Les prêtres, durant ces deux cent soixante jours, l'adorent tous les matins, l'encensent et lui offrent de leur sang. Quand il advenait éclipse de soleil, c'était lors qu'un chacun faisait plus grande offrande de son sang, parce que lors ils pensaient qu'il fût malade et qu'il voulût mourir.

La fête qu'on célébrait de cinquante-deux en cinquante-deux ans à Mexique était celle en laquelle on sacrifiait plus d'hommes. Ce jour leur était très saint, et venait-on à la ville de plus de soixante milles loin. Le soir de devant ce jour, le grand-prêtre Achcanthli commandait qu'avec de l'eau on eût à éteindre tous les feux, sans en laisser une seule étincelle, même celui du dieu de croie, lequel autrement jamais ne mourait qu'avec la mort aussi de celui qui en avait la charge : et puis, plusieurs Tlamacazques de Vitzilopuchtli s'en allaient à Iztacpalapan, six milles loin de Mexique, montaient à un temple situé et bâti sur une petite colline, auquel Moteczuma avait eu grande dévotion ; et, après la minuit, venant l'aube du jour, ils allumaient un feu nouveau avec du bois de tlequahuitl en cette sorte : ils prennent deux bâtons secs, les lient ensemble par les deux bouts, et, étant couchés contre terre, mettent entre-deux la pointe d'un autre bâton de ces bois de tlequahuitl fait en façon de la navette d'un tessier (*tisserand*), et le tournent par l'autre bout entre les deux mains si soudainement et si longtemps que par telle agitation enfin la chaleur y vient telle que le bois sec s'allume. Ce feu étant allumé, après plusieurs cérémonies, ces prêtres s'en retournaient à Mexique, courant à grand'hâte, avec des tisons allumés et charbons ardents, lesquels ils présentaient devant l'autel de Vitzilopuchtli avec une grande révérence, et avec iceux faisaient soudain un autre grand feu, lequel ils aspergeaient du sang

d'un prisonnier de guerre, lequel ils sacrifiaient et tuaient pour cet effet. Cela fait, un chacun emportait de ce feu en sa maison, tant ceux de la ville que les étrangers. Durant le jour ils sacrifiaient quatre cents esclaves et prisonniers de guerre, et en faisaient par entre eux bonne chère.

Département (*répartition*) *de l'or et argent d'Attabalipa* (1).

Quelques jours après qu'Attabalipa fut pris, les Espagnols pressaient les chefs de départir ses dépouilles et sa rançon, encor qu'il ne l'eût fournie entière comme il avait promis, parce qu'un chacun voulait jà avoir sa part. Car ils craignaient que les Indiens se révoltassent et se vinssent jeter sur eux et les tuer; ils ne voulaient point aussi attendre qu'il vînt d'autres Espagnols devant qu'ils eussent ensemble departi ce gâteau. Pour cette cause François Pizarre fit peser l'or et l'argent après qu'il fut fondu. On trouva en argent 252 000 livres pesant, et en or 13 265 000 pesans, qui était une richesse laquelle jamais n'a été depuis vue ensemble. Il en appartenait à l'empereur pour son quint 400 000 pesans, et à chaque homme de cheval 8 000 pesans d'or et 670 livres d'argent, et à chaque soldat 4 550 pesans d'or et 280 livres d'argent, et aux capitaines 3 000 et 40 000 pesans d'or. François Pizarre en eut plus que pas un, et, comme capitaine général, il prit sur toute la masse la table d'or qu'Attabalipa avait en sa litière, laquelle pesait 25 000 pesans d'or. Il n'y eut jamais soldats si riches en si peu de temps ni avec si peu de danger, et n'y en eut jamais qui jouèrent si beau jeu que ceux-ci. Il y en eut plusieurs qui perdirent leur part aux dés et aux cartes, et si enchérirent toutes choses pour la grande quantité d'or qu'ils avaient. Une paire de chausses de drap valait trente pesans d'or entre eux; une paire de bottines autant, une cape noire en valait cent, un bocal de vin vingt, un cheval valait trois, quatre et cinq mille ducats, auquel prix ils se vendaient bien puis après par quelques années. Outre ce qu'eurent les soldats, Pizarre, encor qu'il n'y fût obligé, donna à un chacun de ceux qui depuis étaient venus avec Almagro cinq cents ducats, afin qu'ils n'eussent point occasion de se mutiner; et n'y était point tenu, parce qu'Almagro et les siens, ainsi que quelques-uns d'entre

(1) Liv. V, chap. x.

eux avaient mandé, étaient ici arrivés avec intention de conquérir en ce pays pour eux-mêmes seulement, sans vouloir mêler leurs fortunes avec celles de Pizarre, ains (*mais*) au contraire voulant lui faire tout le mal et déplaisir qu'ils pourraient. Mais Almagro fit pendre celui qui avait écrit telles nouvelles. Étant arrivé en ce pays, il sut la prison et quelle était la richesse d'Attabalipa, et aussitôt s'en alla à Caxamalca et se joignit avec Pizarre pour avoir moitié au butin, suivant les capitulations de la société qu'ils avaient faite ensemble. Pizarre lui fit part de tout, et en ce faisant demeurèrent grands amis. Il envoya le quint et tout le récit de ce qu'il avait fait à l'empereur par Ferdinand Pizarre, son frère, avec lequel revinrent en Espagne plusieurs soldats riches de vingt, trente et quarante mille ducats. En somme, ils apportèrent quasi tout l'or d'Attabalipa, et emplirent la maison de la négociation des Indes, qui est ordonnée à Séville, de deniers, et tout le monde d'un grand bruit, apportant à un chacun un grandissime désir d'avoir la fortune telle qu'ils avaient eue.

La mort d'Attabalipa (1).

La mort d'Attabalipa cependant se filait par le moyen auquel moins on pensait. Philippe, truchement de nos gens, s'amouracha si avant d'une des femmes d'Attabalipa qu'il eut affaire avec elle, avec promesse de l'épouser, si son seigneur, d'aventure, mourait. Or, pour contenter son désir, il voulut mettre son entreprise à exécution à quelque prix que ce fût, et, pour cette cause, il dit à Pizarre et aux autres, comme Attabalipa faisait secrètement assembler ses gens pour venir courir sus les chrétiens et les tuer en surprise et par ce moyen se délivrer. Ces nouvelles peu à peu furent sues de tous les Espagnols qui les crurent comme véritables, et aucuns disaient qu'ils tueraient Attabalipa pour sûreté de leurs vies et de ces royaumes. Autres disaient qu'on l'envoyât à l'empereur et qu'on ne tuât point un prince si grand, encor qu'il y eût de sa faute; c'eût été là une meilleure résolution. Mais toutefois ils exécutèrent l'autre à l'instance, à ce qu'on dit, de ceux qu'Almagro avait amenés avecques soi, parce qu'ils disaient entre eux que, tant qu'Attabalipa vivrait, ils n'auraient part à aucun or,

(1) Liv. V, chap. XI.

jusqu'à ce qu'il eût rempli la salle à la m ure qu'il avait marquée pour sa rançon. Enfin Pizarre délibéra de le tuer pour se délivrer de tous pensements (*de toutes préoccupations*), croyant aussi qu'icelui étant mort, il aurait moins de peine à conquérir le royaume. Il lui fit son procès sur la mort de Guascar, roi souverain de tous ces pays, et encore lui prouva comme il avait machiné la mort des Espagnols; mais ce fut par la malice de Philippe, lequel interprétait les paroles des Indiens comme il lui plaisait, parce qu'il n'y avait aucun Espagnol qui les entendît. Attabalipa niait toujours fort et ferme, disant qu'il n'était pas croyable qu'il eût voulu mettre à sus une telle entreprise pour la garde qu'on faisait sur lui si très soigneusement, attendu que, même étant en liberté avec tous ses gens, il n'avait pu échapper. Il menaçait Philippe et priait qu'on ne lui ajoutât point de foi. Quand il entendit la sentence et arrêt donné contre lui, il se complaignit grandement de François Pizarre, lequel le faisait mourir, nonobstant qu'il lui eût promis de le délivrer pour sa rançon, et le pria de le vouloir envoyer en Espagne et ne point souiller ses mains et sa renommée du sang de celui qui jamais ne l'avait offensé et qui, au contraire, l'avait fait riche. Quand on le mena pour être exécuté, par le conseil de ceux qui le consolaient, il demanda le baptême, parce qu'autrement il eût été brûlé tout vif. Après avoir été baptisé ils l'attachèrent à un poteau et l'étranglèrent, et puis, avec quelque magnificence l'enterrèrent à notre mode. Il est permis de reprendre et accuser ceux qui le firent mourir, puisque le temps et leurs péchés les ont châtiés; car tous ceux qui consultèrent sur sa mort eurent malheureuse fin, comme vous pourrez voir par le progrès de l'histoire. Attabalipa mourut courageusement et commanda que son corps fût porté à la ville de Quito où ses prédécesseurs du côté de sa mère étaient enterrés. S'il demanda le baptême de bon cœur, je l'estime heureux, et s'il eut repentance des meurtres qu'il avait fait faire. Il avait le corps bien dispos, il était sage, courageux, d'un cœur noble et franc. Il avait plusieurs femmes et laissa quelques enfants. Il usurpa de fort grands pays sur son frère Guascar, et ne voulut onc (*jamais*) porter le flocquet (*houppe*) rouge, sinon lorsqu'il sut que son frère était prisonnier. Il ne crachait point en terre, mais une de ses plus favorites recevait en sa main la salive. Les Indiens furent bien étonnés de ce qu'ainsi tôt on l'avait fait mourir, et louaient Guascar comme fils du soleil, remettant en mémoire comme il avait deviné qu'en brief temps Attabalipa mourrait.

SIMON GOULARD

TRADUCTEUR D'OSORIO (1) ET DE CASTAÑEDA (2)

HISTOIRE DU PORTUGAL

Lopez de Castaneda n'est pas un Espagnol, comme Lopez de Gomara, mais un Portugais. Tandis que les Espagnols s'emparaient de la plus grande partie de l'Amérique, les Portugais voyageaient surtout en Afrique et en Asie. C'était donc surtout pour les Portugais qu'il convenait d'écrire le récit des expéditions dirigées vers l'Orient.

La traduction que nous citons est due à un vulgarisateur très actif, Simon Goulard. Dans les vingt livres de son *Histoire du Portugal*, Goulard n'a pas suivi d'un bout à l'autre le texte de Castañeda. Pour les douze premiers il a traduit Jérôme Osorius, qui avait écrit le règne du roi Emmanuel en latin. Mais Osorius avait puisé toute sa documentation chez Castañeda. Dans les livres suivants l'ouvrage portugais sert de texte. Goulard le complète pourtant dans la dernière partie au moyen d'autres historiens.

(1) Jérôme Osorio (1506-1580), prélat et écrivain, publia son *Histoire du roi Emmanuel* en 1571. Il est connu, en outre, par des ouvrages de philosophie morale.

(2) Lopez de Castañeda passa vingt ans aux Indes avant d'écrire son ouvrage, qui jouit d'une grande autorité. Il mourut en 1559.

Religion des Malabares ou Calecutiens (1).

Ce peuple est misérablement superstitieux et idolâtre. Ils ont force temples, et portent grand honneur à leurs prêtres, qu'ils appellent brahmanes ou bramins, qu'ils estiment être entendus en la science des choses divines et humaines. On n'élit point de rois que ces prêtres n'aient élevés et enseignés. En temps de guerre ils peuvent aller sûrement partout, car ce serait, à leur jugement, le plus grand crime du monde de toucher ces prêtres autrement que ne porte l'opinion qu'on a de leur sainteté. Ils portent trois filets pendant de l'épaule droite sur le côté gauche, pour représenter la trinité des personnes en une seule nature divine. Ils croient que Dieu, couvert de la forme humaine, a conversé au monde, afin de racheter le genre humain de la mort éternelle. Il est vraisemblable qu'ils ont appris cela des anciens chrétiens. Ils font profession des mathématiques et de la philosophie. Au demeurant, ce sont grands hypocrites, qui, sous apparence de sainteté, commettent de grandes méchancetés en toute leur vie. Les autres Malabares, enseignés par ces prêtres, adorent des monstres. Tous les ans, le vingt-deuxième d'août, il se fait une fête solennelle où les jeunes garçons tirent avec des arcs des flèches fort légères contre leurs compagnons. Ceux qui sont de plus grand âge tirent aussi de l'arc, dont plusieurs sont grièvement blessés et meurent. Les autres pensent que celui qui meurt ainsi est bienheureux, car ils tiennent qu'il s'en est allé au ciel pour vivre avec les dieux. Ils font force anniversaires ès quels aucuns se font mourir en diverses sortes, devant une grande troupe qui les regarde. Ils commencent l'année au mois de septembre, mais ils n'ont point de jour certain pour le commencement du mois. La première chose qu'ils font en cela, c'est de demander avis aux astrologues et augures, et ils commencent l'an à l'heure que ces devins pronostiqueront devoir être heureuse et de bénin aspect. Ceux qui ont passé quinze ans voilent leur visage ce jour-là et cachent leurs yeux pour ne rien voir. Puis les petits enfants les mènent ès temples, où il y a diverses images des dieux. Lors on les démasque, et tout soudain ils jettent la vue sur ce qui est avis (*en face*) d'eux. S'ils fichent

(1) Liv. II, chap. II.

les yeux du premier coup sur l'image de celui qui est leur patron, ils s'assurent d'avoir bonne aventure toute l'année.

Privilèges étranges et infâmes de la noblesse de Calecut (1).

Il est défendu aux gentilshommes de se marier, afin que rien ne les empêche de s'exercer continuellement aux armes. Mais un chacun a plusieurs damoiselles à son commandement, et estime-t-on qu'ils aient commis un crime horrible entre les autres, s'ils ont la compagnie d'une femme qui ne soit point damoiselle. Ces damoiselles ont aussi autant de ruffians qu'il leur plaît, pourvu que ce soient naires, c'est-à-dire gentilshommes. Les uns ne sont point jaloux des autres, ains (*mais*) suivent quelque ordre en leurs désordres et ordures. Si un naire paillarde avec une roturière, ses compagnons le hachent en pièces. Les femmes nobles aussi qui ont affaire avec autres que naires sont traitées de même. En leurs testaments ils n'instituent point héritiers leurs fils, d'autant qu'ils ignorent s'ils sont engendrés d'eux; mais ils adoptent les fils de leurs sœurs. Le roi donne gages à ces naires, qui s'exposent sans crainte à tout danger pour son État. Ils cheminent nus depuis le nombril en haut, depuis là jusques au gras des jambes ils sont couverts de quelques vêtements. Ils ne peuvent s'aider d'armes en guerre que premièrement ils n'aient fait serment au roi qui leur donne quelques ornements militaires. Dès leur enfance ils apprennent à manier les armes, et portent grand honneur aux maîtres qui les ont façonnés à cela. Ils sont vaillants et dispos. Si quelque roturier les touche, ils estiment que cela souille leur noblesse, et ne trouvent meilleur expédient de venger cette grande injure que de tuer ces misérables qui se sont approchés un peu trop près d'eux. Voilà pourquoi, quand ceux qui ne sont pas nobles marchent çà et là, ils sont contraints de crier à haute voix, comme pour dire qu'ils sont en chemin. Quand les naires entendent à ces cris que les autres s'approchent, ils leur commandent de se tirer à quartier, et par ce moyen les ignobles évitent la mort, et les nobles l'ignominie perpétuelle. En ce lieu la noblesse ne s'obscurcit pour méchanceté que le noble commette, et ne faut pas qu'un roturier pense jamais être autre, fût-il le plus sage et vertueux de tous les

(1) Liv. II, chap. III.

hommes du monde : il faut nécessairement que chacun demeure en la condition en laquelle ont été ses prédécesseurs. Les métiers sont tellement distingués que ceux de l'un ne peuvent marier leurs filles à ceux de l'autre, comme, pour exemple, les fils d'un couturier ne peuvent épouser les filles d'un cordonnier, ni apprendre autre métier que celui de leur père ; et font de même ès autres métiers par une coutume observée entre eux de tout temps. Ils font une sorte de vœu, en s'alliant quelquefois les uns aux autres, et usent de certaines imprécations que si l'un d'eux est tué en quelque querelle, tous les autres se feront hacher en pièces ou vengeront sa mort. Cela fait que, quand le moindre de leurs compagnons est occis (*tué*), les survivants, sans se soucier de leur vie, se jettent au travers des épées nues, courent par dedans les feux, et se fourrent au milieu d'un millier d'hommes armés, pour saccager ceux qui ont tué leur compagnon, et ne cessent de les poursuivre jusques à ce qu'ils les aient mis à mort, ou qu'eux-mêmes demeurent étendus sur la place.

Description du royaume de Narsingue, avec autres particularités notables de la religion et des mœurs des habitants (1).

Ce royaume est en la partie de l'Inde orientale enfermée du Gange, fleuve renommé, vers l'orient. Il regarde aussi l'occident, et, du côté de terre, affronte (*est situé en face de*) aux pays conjoints au royaume de Goa, et est en guerre continuelle avec les habitants de ces pays. Au reste, il est de fort grande étendue, orné de grand nombre de villes, arrosé de plusieurs rivières, fort gras et fertile, abondant en poissons, sauvagine (*animaux sauvages, gibier*), volaille, menu bétail et haras de grosses bêtes. Les habitants sont étrangement superstitieux et idolâtres ; néanmoins ils avouent et reconnaissent un seul Dieu, confessant qu'il a puissance souveraine sur toutes choses. Leurs temples sont bâtis superbement ; mais, comme ès autres temples indiens, on n'y voit autre chose que des images de monstres et choses effroyables qu'ils adorent. Ils ont des brahmanes tant femmes qu'hommes, qui ont charge de tout le service, et sont fort honorés de chacun. Il y a une autre sorte de religieux, estimés comme saints en ce royaume et appelés

(1) Liv. IV, chap. XII.

banéanes, lesquels ont pendue au col une pierre de la grandeur et grosseur d'un œuf, percée par le milieu, dont sortent trois filets, et disent que cette pierre représente leur grand dieu, à cause de quoi ceux qui la portent sont révérés de tous. Cette pierre tant estimée se nomme tambarane. Les banéanes ne mangent ni chair ni poisson, et ne se marient qu'une fois en leur vie. Après leur mort on enterre leurs veuves toutes vives auprès d'eux. Les autres femmes, après le décès de leurs maris sont portées en grande compagnie de leurs parents et amis, avec chansons de réjouissance et de louange, près d'un feu ardent, dedans lequel on les jette vives. Ils font fête le septième jour, à savoir le cinquième de notre semaine, lequel nous appelons vendredi. Outre lequel, ils ont plusieurs autres jours de fête au long de l'année, qu'ils célèbrent avec cantiques, services et cérémonies à leur mode. Ils croient que l'âme est immortelle, et qu'après cette vie la justice divine a apprêté récompense aux bons et des supplices aux méchants. Ils se peignent la face, s'habillent bravement, sont adonnés à paillardise, à cause de quoi il y a beaucoup de querelles entre eux. Celui qui défie un autre au combat à outrance demande place au roi, en laquelle il puisse sûrement combattre son adversaire. Si c'est quelque homme de marque, le roi se trouve là en personne et donne une petite chaîne d'or au vainqueur, qui la doit garder tout le temps de sa vie, autrement il perd tout l'honneur qu'il avait acquis. Et est loisible à tout homme de lever les armes contre lui seul à seul, pour essayer qui emportera la chaîne, laquelle demeure au plus fort, et lui est ôtée s'il se laisse vaincre puis après par un encore plus vaillant que lui. Et non seulement les gens de guerre, mais aussi les artisans vident à coups d'épée les débats survenant entre eux pour savoir qui est le plus excellent ouvrier. La plus grande ville du royaume s'appelle Bisnaga, ayant plus de quatre mille pas de tour, plusieurs murailles, les maisons spacieuses, les temples fort magnifiques, et habitée d'un très grand nombre de personnes. Elle est pleine de diverses marchandises qu'on y apporte de toutes parts. Les marchands qui amènent par mer des chevaux de Perse ou d'Arabie ne paient aucun tribut; mais il n'y a point d'exemption pour les autres marchandises. Le roi achète tous les chevaux des marchands, puis retient ceux qui lui plaisent et vend ou donne les autres. Son palais est fort grand et bâti à grands frais, orné de très plaisants jardins et de viviers pleins d'une infinité de poissons. Ce roi ne marche jamais que bien accompagné d'une

grosse garde de soldats, et est grandement respecté et presque adoré de ses sujets. Il se nourrit de viandes (*aliments*) exquises et délicates au possible ; son corps est poli de parfums et liqueurs précieuses, et, en approchant, on le voit resplendissant de toutes parts, à cause de l'or et des pierres précieuses qu'il porte. Entre ses femmes il en a une laquelle est la plus excellente et favorisée. Mais encore il a un haras de concubines qui sont toutes princesses. Quand il meurt, on allume un feu de bois odoriférants, et met-on le corps sur le bûcher. Lors on lui baille pour compagnie toutes ses concubines, tous ses mignons, ses domestiques et serviteurs, qui sont brûlés avec ce corps. Or ils accourent si allègrement à ce feu qu'on voit manifestement qu'ils estiment que le plus grand honneur qu'ils pourraient jamais acquérir consiste à être compagnons de leur roi en sa mort. Les rois de Narsingue sont bons justiciers. Les marchands y trafiquent en toute sûreté. Il y a plusieurs seigneurs subalternes en ce royaume, lesquels le roi fait mourir ou du moins châtier à coups de bâton s'ils font tort à quelque particulier, tellement que nul ne se peut promettre impunité, tant riche puisse-t-il être. Les rois amassent de grands trésors et cuident (*pensent*) que ce serait très mal fait de toucher à ceux que leurs ancêtres ont laissés, sinon en cas d'extrême nécessité. Cela fait qu'ils ont un gros amas d'or, d'argent et de pierres précieuses. Entre autres ils serrent en leurs trésors des diamants fort grands et pesants, que l'on taille en ce pays-là. Ils entretiennent bon nombre de gens de guerre, et les fournissent de chevaux, qui sont nourris en l'écurie du roi, et les maîtres ont bouche à cour. Ceux qui lui ont une fois prêté serment ne peuvent en sorte que ce soit sortir du royaume sans le commandement du roi.

Mort tragique de Ninachétuen et les mémorables particularités d'icelle (1).

Or, quand Ninachétuen entendit que le roi de Campar était appelé pour lui succéder, il conclut en soi-même de ne souffrir nullement d'être dégradé. Pourtant (*aussi*) il fit dresser un échafaud élevé et longuet, appuyé sur quelques colonnes, tapissé, orné de fleurs et parfums en abondance. Cela fait, il se vêtit

(1) Liv. IX, chap. xxvii.

d'une robe de drap d'or, et, tout couvert de pierres précieuses, sortit en rue ainsi équipé, et monta par des degrés sur l'échafaud. Il y avait au-dessous un bûcher de bois odoriférant bien agencé et allumé. Cette pompe extraordinaire de Ninachétuen fit lever les yeux et les oreilles de tout le peuple ne sachant que voulait dire tout cet appareil. Ninachétuen commença lors à faire une piteuse harangue, et en premier lieu ramentut (*rappela*) les services que les Portugalais avaient reçus de lui avant la prise de la ville, et ce qu'il avait fait depuis en faveur du roi Emmanuel, combien il s'était montré ferme et fidèle en son devoir, avec quelle magnanimité en plusieurs endroits il avait hasardé sa vie pour preuve de sa loyauté; que, pour récompense de tant de bons devoirs (*offices*), la nation portugalaise voulait diffamer de telle sorte sa vieillesse qu'il était impossible de trouver homme ayant son honneur en quelque recommandation qui voulût ni pût digérer cela en aucune sorte, car ils le dépouillaient de la charge qu'eux-mêmes lui avaient commise, le dégradaient de ses honneurs, le réputant digne d'achever ses jours ignominieusement et servir de fable et de risée à tout le monde. Quant à lui, qu'il avait toujours moins estimé sa vie que son honneur, et fait même sa résolution de mourir pour conserver sa réputation; et pourtant (*en conséquence*) qu'à l'heure présente il changeait volontiers sa vie à la mort plutôt que de recevoir la honte qu'on lui voulait faire. Disant ces choses il se jeta dedans le feu, où il rendit l'esprit. Chacun regretta et pleura ce personnage ainsi mort, considérant ce qu'il avait fait pour les Portugalais, sa fidélité en tous accidents et la piteuse fin de sa vieillesse, tellement que les cheveux dressaient en la tête de plusieurs qui s'étaient trouvés à ce spectacle.

CHAPITRE VI

RÉCITS DE VOYAGES ET HISTOIRES DE PAYS LOINTAINS ÉCRITS PAR DES FRANÇAIS

I. Rareté des ouvrages originaux de ce genre. — II. André Thevet et Nicolas de Nicolaï.

Il serait facile de dresser le catalogue de tous les ouvrages que pouvait lire au seizième siècle un Français curieux de connaître les pays lointains. Sa bibliothèque n'eût certes pas été considérable, et pourtant il pouvait apprendre quelque chose à peu près sur toutes les régions alors colonisées. Je ne dirai pas que ses livres méritaient tous beaucoup de confiance : l'exactitude laissait singulièrement à désirer; mais, en général, on n'était pas très exigeant sur ce point. Pour peu qu'on eût des relations de partout, qu'on pût être informé de beaucoup de coutumes diverses et très étranges, la curiosité était satisfaite. Or, peu à peu, même les régions les plus reculées avaient leurs descriptions. La Chine et le Japon eux-mêmes découvraient leurs mystères : révélés par les lettres écrites par des missionnaires jésuites au grand maître de leur ordre, ils furent connus avec quelques détails par la traduction que donna en 1588 Luc de la Porte d'un ouvrage espagnol composé par Gonçales de Mendoza. On y trouvait les récits de trois voyages entrepris dans ces régions lointaines. C'est encore aux Espagnols qu'on était redevable de cet ouvrage essentiel. C'est par eux aussi surtout qu'on connaissait l'Afrique, où les Portugais avaient colonisé diverses régions telles que le Congo, l'île de Madagascar. L'auteur de la principale description de « l'Éthiopie » est encore un Portugais, Alva-

rez, et l'autre historien des mêmes régions, Jean Léon, dit l'Africain, est un Arabe né sur le territoire de la péninsule, à Grenade, avant la reprise de cette ville par les chrétiens. D'un bout à l'autre du catalogue on ne rencontrerait guère que des traductions. Quelques-unes vulgarisent des ouvrages latins, comme les histoires du nouveau monde de Pierre Martyr (1532) et du jésuite Maffei (1571); d'autres sont faites d'après des textes italiens; mais en grande majorité ce sont des ouvrages espagnols qu'elles font connaître. La part des productions françaises originale est extrêmement réduite.

Nous avons bien eu nos explorateurs, et souvent on a fait des relations de leurs voyages, mais, le plus généralement, elles ne présentaient qu'un intérêt médiocre et n'ont eu que peu de diffusion. Je ne parle pas, bien entendu, de quelques relations sur la Palestine. Celles-là étaient destinées à satisfaire la curiosité pieuse des chrétiens qui désiraient savoir quelque chose des saints Lieux, et renseignaient les pèlerins sur l'itinéraire qu'ils devaient suivre; mais elles n'apportaient guère d'idées nouvelles. Quant aux voyages lointains, on a bien parlé sans doute de la découverte du Canada, des navigations du capitaine Jean Alphonse, de l'expédition du capitaine Ribaut en Floride, et de quelques autres aventures de ce genre; mais ces entreprises n'ont suscité aucun ouvrage important. Seule l'expédition de Villegagnon, qui essaya de constituer une colonie protestante au Brésil, provoqua des querelles qui nous ont valu quelques relations intéressantes. Telles sont les relations de Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil,* et d'André Thevet, *Les singularités de la France antarctique.* Mais que sont ces petits volumes auprès des grandes histoires espagnoles dont nous avons parlé?

Le domaine de nos narrateurs à nous, c'est la Turquie. Cet Orient-là, moins éloigné, est plus accessible, et les coutumes de ses habitants ne paraissent guère moins merveilleuses à nos Français que celles des habitants des Indes. Nos compatriotes s'intéressent beaucoup aux Turcs et à leurs superstitions. C'est que la présence des Turcs en Europe est un sujet constant de remords pour les cons-

ciences vraiment chrétiennes. Fréquemment on reprend le grand projet d'unir contre eux tous les pays de l'Europe, de partir pour la croisade sainte et de les rejeter en Asie. C'est l'idée chère à Guillaume Postel, par exemple, dans ses *Histoires orientales, principalement des Turcs ou Turchiques, et Scythiques, ou Tartaresques, et autres qui en sont descendus* (1). Il espérait qu'en les faisant connaître il inciterait ses contemporains à combattre les Turcs. Son ouvrage présente un autre intérêt : Guillaume Postel était allé deux fois en Orient; aussi ses histoires abondent en observations sur les mœurs et la religion des habitants. Un autre ouvrage pourtant eut plus de succès encore que celui de Postel, c'est la relation que donna de ses « pérégrinations en Orient » Nicolas de Nicolaï. Au grand scandale de la chrétienté, les derniers Valois se sont parfois alliés au sultan. Ils ont entretenu avec lui des relations diplomatiques, lui ont envoyé des ambassades. C'était une raison de plus pour les Français de diriger leur attention vers les Turcs. Nicolas de Nicolaï est un gentilhomme du Dauphiné, qui voyagea dans toutes les parties de l'Europe. Pour faciliter la tâche des Français qui entreprenaient des expéditions sur mer, et peut-être aussi pour son utilité personnelle, il traduisit un traité *De l'art de naviguer* en huit livres, écrit en espagnol par Pierre de Médine. Il était géographe du roi Henri II et gentilhomme de sa chambre. Ses fonctions le conduisirent à composer des descriptions de quelques provinces de la France, mais elles sont restées manuscrites. Par ordre du roi il accompagna d'Aramont dans son ambassade à Constantinople, où il observa beaucoup de particularités curieuses. La relation de ce voyage est le principal de ses écrits, et aussi le principal ouvrage qui ait été composé chez nous à cette époque sur la Turquie.

(1) La première édition parut en 1540, mais elle est très incomplète. Il faut voir la seconde édition (1560), qui fut publiée après le second voyage de Postel en Turquie, ou la troisième (1575), qui reproduit la seconde en modifiant seulement le plan de l'ouvrage. Guillaume Postel (1510-1581) est un théologien visionnaire qui, disgracié par François Ier, mena une existence vagabonde et aventureuse, et laissa des écrits très nombreux, quelquefois savants, le plus souvent fantasques.

Elle a été traduite en italien, en espagnol, en anglais.

On trouvait encore beaucoup d'idées sur les pays étrangers, Turquie, Extrême Orient et Extrême Occident dans les « cosmographies » du temps. Ce sont des compilations où l'on recueille tout ce qu'ont enseigné les voyageurs et les historiens sur les différentes parties du monde. Elles n'apportent pas d'idées nouvelles à proprement parler, mais elles répètent celles que d'autres ont déjà fait connaître, elles les vulgarisent; disons plus : comme elles font parfois des emprunts à des ouvrages étrangers, elles jouent, dans une certaine mesure, le rôle de traductions. A l'exemple de Sébastien Munster, André Thevet et François de Belleforest publièrent presque en même temps (1575) de volumineux recueils de ce genre. Thevet est infatigable à parler des pays lointains. Comme il invente sans scrupule, le travail ne lui coûte guère. Il a publié une *Cosmographie du Levant* et diverses cartes et globes, avant de donner sa *Cosmographie universelle.* Il fut cosmographe de quatre rois successifs. Il accumula dans ses ouvrages beaucoup de mensonges et d'erreurs grossières. On le représenta, nous dit-on, sous deux figures : la première en habit de cordelier (il avait, au début de sa vie, porté cet habit), la seconde en séculier avec un livre sur la tête qui figurait ses volumineux ouvrages. Au bas de la première était ce vers : « Ane jadis sous ma grise vêture »; au bas de la seconde : « Plus âne encore sous cette couverture. » Thevet n'en avait pas moins ses admirateurs, tant il apportait de « délectation » aux esprits. Les principaux poètes de son temps lui ont dédié des vers flatteurs, à l'occasion de sa cosmographie, et le bibliographe du Verdier parle de lui avec grand éloge. Belleforest mérite peut-être encore moins d'autorité que Thevet : il n'avait pas plus de scrupules que lui, et il ne pouvait pas, comme Thevet, se targuer de ses voyages et se faire fort de son expérience : il n'avait jamais quitté son cabinet. Leurs cosmographies, à l'un et à l'autre, ont rendu des services, et ont comblé d'aise l'insatiable et indiscrète curiosité de leurs contemporains, mais ce sont des ouvrages d'une extrême médiocrité.



ANDRÉ THEVET

LES SINGULARITÉS DE LA FRANCE ANTARCTIQUE

Comme ces barbares font mourir leurs ennemis qu'ils ont pris en guerre, et les mangent (1).

Après avoir déclaré comme les sauvages de toute l'Amérique mènent leurs ennemis prisonniers en leurs logettes et tugures (*cabanes*), les ayant pris en guerre, ne reste que déduire (*exposer*) comme ils les traitent à la fin du jeu. Ils en usent donc ainsi. Le prisonnier rendu en leur pays, un ou deux, autant de plus que de moins, sera fort bien traité, ou cinq jours après on lui baillera une femme, par aventure la fille de celui auquel sera le prisonnier, pour entièrement lui administrer ses nécessités à la couchette ou autrement. Cependant, est traité des meilleures viandes (*aliments*) que l'on pourra trouver, s'étudiant à l'engraisser, comme un chapon en mue, jusques au temps de le faire mourir. Et se peut icelui temps facilement connaître par un collier fait de fil de coton, avec lequel ils enfilent certains fruits tout ronds, ou os de poisson ou de bête, faits en façon de patenôtres, qu'ils mettent au col de leur prisonnier; et où auront envie de le garder quatre ou cinq lunes, pareil nombre de ces patenôtres ils lui attacheront, et les lui ôtent à mesure que les lunes expirent, continuant jusques à la dernière; et quand il n'en reste plus, ils le font mourir. Aucuns (*certains*), au lieu de ces patenôtres leur mettent autant de petits colliers au col, comme ils ont de lunes à vivre. Davantage, tu pourras ici noter que ces sauvages ne comptent sinon jusques au nombre de cinq, et n'observent aucunement les heures du jour, ni les

(1 Chap. XL.

jours mêmes, ni les mois, ni les ans, mais comptent seulement par lunes. Telle manière de compter fut anciennement commandée par Solon aux Athéniens, à savoir d'observer les jours par le cours de la lune. Si de ce prisonnier et de la femme qui lui est donnée proviennent quelques enfants le temps qu'ils sont ensemble, on les nourrira une espace de temps, puis ils les mangeront, se recordant (*se rappelant*) qu'ils sont enfants de leurs ennemis. Ce prisonnier ayant été bien nourri et engraissé, ils le feront mourir, estimant cela à grand honneur. Et pour la solennité de tel massacre, ils appelleront leurs amis plus lointains pour y assister et en manger leur part. Le jour du massacre il sera couché au lit, bien enferré de fers (dont les chrétiens leur ont donné l'usage), chantant tout le jour et la nuit telles chansons : « Les Margageas nos amis sont gens de bien, forts et puissants en guerre ; ils ont pris et mangé grand nombre de nos ennemis ; aussi me mangeront-ils quelque jour quand il leur plaira ; mais de moi (*quant à moi*) j'ai tué et mangé des parents et amis de celui qui me tient prisonnier »; avec plusieurs semblables paroles. Par cela pouvez connaître qu'ils ne font compte de la mort encore moins qu'il n'est possible de penser. J'ai, autrefois, pour plaisir, devisé avec tels prisonniers, hommes beaux et puissants, leur remontrant s'ils ne se souciaient autrement d'être ainsi massacrés, comme du jour au lendemain. A quoi me répondant en risée et moquerie : « Nos amis, disaient-ils, nous vengeront » et plusieurs autres propos, montrant une hardiesse et assurance grandes. Et si on leur parlait de les vouloir racheter d'entre les mains de leurs ennemis, ils prenaient tout en moquerie. Quant aux femmes et filles que l'on prend en guerre, elles demeurent prisonnières quelque temps, ainsi que les hommes, puis sont traitées de même, hormis qu'on ne leur donne point de mari. Elles ne sont aussi tenues si captives, mais elles ont liberté d'aller çà et là. On les fait travailler aux jardins et à pêcher quelques huîtres. Or retournons à ce massacre. Le maître du prisonnier, comme nous avons dit, invitera tous ses amis à ce jour, pour manger leur part de ce butin, avec force cahouin, qui est un bruvage fait de gros mil avec certaines racines. A ce jour solennel, tous ceux qui y assistent se pareront de belles plumes de diverses couleurs ou se teindront tout le corps. Celui spécialement qui doit faire l'occision se mettra au meilleur équipage qu'il lui sera possible, ayant son épée de bois aussi richement étoffée de divers plumages. Et tant plus le prisonnier verra faire les

préparatifs pour mourir et plus il montrera signes de joie. Il sera donc mené bien lié et garrotté de cordes de coton en la place publique, accompagné de dix ou douze mille sauvages du pays, ses ennemis. Là sera assommé comme un porceau, après plusieurs cérimonies. Le prisonnier mort, sa femme qui lui avait été donnée fera quelque petit deuil. Incontinent le corps étant mis en pièces, ils en prennent le sang et en lavent leurs petits enfants mâles, pour les rendre plus hardis, comme ils disent, leur remontrant que, quand ils seront venus à leur âge, ils fassent ainsi à leurs ennemis. Dont faut penser qu'on leur en fait autant de l'autre part, quand ils sont pris en guerre. Ce corps, ainsi mis par pièces et cuit à leur mode, sera distribué à tous, quelque nombre qu'il y ait, à chacun son morceau. Quant aux entrailles, les femmes communément les mangent, et la tête, ils la réservent à pendre au bout d'une perche, sur leurs logettes, en signe de triomphe et victoire ; et spécialement prennent plaisir à y mettre celles des Portugais. Les Cannibales et ceux du côté de la rivière de Marignan sont encore plus cruels aux Espagnols, les faisant mourir plus cruellement sans comparaison, et puis les mangent.

Il ne se trouve par les histoires nation, tant soit-elle barbare, qui ait usé de si excessive cruauté ; sinon que Josèphe écrit que, quand les Romains allèrent en Jérusalem, la famine, après avoir tout mangé, contraignit les mères de tuer leurs enfants et en manger. Et les Anthropophages, qui sont peuples de Scythie, vivent de chair humaine comme ceux-ci. Or, celui qui a fait ledit massacre, incontinent après se retire en sa maison, et demeurera tout le jour sans manger ne boire, en son lit, et s'en abstiendra encore par certains jours, ne mettra pied à terre aussi de trois jours. S'il veut aller en quelque part, se fait porter, ayant cette folle opinion que, s'il ne faisait ainsi, il lui arriverait quelque désastre ou même la mort. Puis après, il fera avec une petite scie, faite de dents d'une bête nommée agoutin plusieurs incisions et pertuis au corps, à la poitrine et autres parties, tellement qu'il apparaîtra tout déchiqueté. Et la raison, ainsi que je m'en suis informé à quelques-uns, est qu'il fait cela par plaisir, réputant à grand'gloire ce meurtre par lui commis en la personne de son ennemi. Auquel voulant remontrer la cruauté de la chose, indigné de ce, me renvoya très bien, disant que c'était grand'honte à nous de pardonner à nos ennemis, quand les avons pris en guerre, et qu'il est trop meilleur les faire mourir, afin que l'occasion leur soit ôtée de

faire une autre fois la guerre. Voilà de quelle discrétion se gouverne ce pauvre peuple brutal. Je dirai davantage à ce propos que les filles usent de telles incisions par le corps, l'espace de trois jours continus, après avoir eu la première purgation des femmes, jusques à en être quelquefois bien malades. Ces mêmes jours aussi s'abstiennent de certaines viandes, ne sortant aucunement dehors, et sans mettre pied à terre, comme déjà nous avons dit des hommes, assises seulement sur quelque pierre accommodée à cet affaire.

La religion et manière de vivre de ces pauvres Canadiens, et comment ils résistent au froid (1).

Ce peuple en sa manière de vivre et gouvernement approche assez près de la loi de nature. Leur mariage est qu'un homme prendra deux ou trois femmes sans autre solennité, comme les Amériques, desquels avons jà parlé. De leur religion, ils ne tiennent aucune méthode ne cérémonie de révérer ou prier Dieu, sinon qu'ils contemplent le nouveau croissant appelé en leur langue osannaha, disant qu'Andouagni l'appelle ainsi, puis l'envoie peu à peu qu'elle avance et retarde les eaux. Au reste, ils croient très bien qu'il y a un créateur plus grand que le soleil, la lune ne les étoiles et qui tient tout en sa puissance, et est celui qu'ils appellent Andouagni, sans avoir toutefois forme ne aucune méthode de le prier, combien qu'en aucune région de Canada ils adorent des idoles, et en auront aucunes fois de telles en leurs loges, quarante ou cinquante, comme véritablement m'a récité un pilot (*pilote*) portugais, lequel visita deux ou trois villages et les loges où habitaient ceux du pays. Ils croient que l'âme est immortelle et que, si un homme verse (*se conduit*) mal, après la mort un grand oiseau prend son âme et l'emporte; si au contraire, l'âme s'en va en un lieu décoré de plusieurs beaux arbres et oiseaux chantant mélodieusement. Ce que nous a fait entendre le seigneur du pays de Canada, nommé Donacova Aguanna, qui est mort en France bon chrétien, parlant français, pour y avoir été nourri quatre ans. Et pour éviter prolixité en l'histoire de nos Canadiens, vous noterez que les pauvres gens universellement sont affligés d'une froideur perpétuelle, pour l'absence du soleil, comme

(1) Chap. LXXVII.

pouvez entendre. Ils habitent par villages et hameaux en certaines maisons faites à la façon d'un demi-cercle, en grandeur de vingt à trente pas et dix de largeur, couvertes d'écorces d'arbres, les autres de joncs marins. Et Dieu sait si le froid les pénètre, tant mal bâties, mal couvertes et mal appuyées tellement que bien souvent les piliers et chevrons fléchissent et tombent pour la pesanteur que cause la neige étant dessus. Nonobstant cette froidure tant excessive, ils sont puissants et belliqueux, insatiables de travail. Semblablement sont tous ces peuples septentrionaux ainsi courageux, les uns plus, les autres moins, tout ainsi que les autres tirant vers l'autre pôle, spécialement vers les tropiques et équinoctial sont tout au contraire, pource que la chaleur si véhémente de l'air leur tire dehors la chaleur naturelle et la dissipe, et par ainsi sont chauds seulement par dehors et froids au dedans. Les autres ont la chaleur naturelle serrée et contrainte dedans par le froid extérieur qui les rend ainsi robustes et vaillants; car la force et faculté de toutes les parties du corps dépend de cette naturelle chaleur. La mer, à l'entour de ce pays, est donc glacée tirant au nord, et ce pour être trop élongnée du soleil, lequel d'orient en occident passe par le milieu de l'univers, obliquement toutefois. Et de tant plus que la chaleur naturelle est grande, d'autant mieux se fait la concoction et digestion des viandes dans l'estomac; l'appétit aussi en est plus grand. Ainsi ce peuple de septentrion mange beaucoup plus que ceux de la part opposite (*du côté opposé*), qui est cause que bien souvent en ce Canada y a famine, joint que leurs racines et autres fruits, desquels se doivent sustenter et nourrir toute l'année, sont gelés, leurs rivières pareillement, l'espace de trois ou quatre mois. Nous avons dit qu'ils couvrent leurs maisons d'écorces de bois; aussi en font-ils barques, pour pêcher en eau douce et salée. Ceux du pays de Labrador, leurs voisins (qui furent découverts par les Espagnols pensant de ce côté trouver un détroit pour aller aux îles des Moluques où sont les épiceries), sont pareillement sujets à ces froidures et couvrent leurs logettes de peaux de poissons et de bêtes sauvages, comme aussi plusieurs autres Canadiens. Davantage lesdits Canadiens habitent en communité ainsi que les Amériques, et là travaille chacun selon ce qu'il sait faire. Aucuns font pots de terre, les autres plats, écuelles et cuillers de bois; les autres arcs et flèches, paniers, quelques autres habillements de peaux dont ils se couvrent contre le froid. Les femmes labourent la terre et la

remuent avec certains instruments faits de longues pierres, et sèment les grains, du mil spécialement, gros comme pois et de diverses couleurs, ainsi que l'on plante les légumes par deçà. La tige croît en façon de canne à sucre portant trois ou quatre épis, dont y en a toujours un plus grand que les autres, de la façon de nos artichauts. Ils plantent aussi des fèves plates et blanches comme neige, lesquelles sont fort bonnes. Il s'en trouve de cette espèce en l'Amérique et au Péru. Il y a davantage force citrouilles et coucourdes, lesquelles ils mangent cuites à la braise, comme nous faisons les poires de par deçà. Il y a en outre une petite graine fort menue, ressemblant à la graine de marjolaine, qui produit une herbe assez grande. Cette herbe est merveilleusement estimée; aussi la font-ils sécher au soleil, après en avoir fait grand amas, et la portent à leur col ordinairement en de petits sachets de peaux de quelque bête, avec une manière de cornet percé, où ils mettent un bout de cette herbe ainsi séchée, laquelle ayant frottée entre leurs mains, y mettent le feu, et en reçoivent la fumée par la bouche par l'autre bout du cornet; et en prennent en telle quantité qu'elle sort par les yeux et par le nez; et se perfument ainsi à toutes heures du jour. Nos Amériques ont une autre manière de se perfumer, comme nous avons dit ci-devant.

Des habillements des Canadiens, comme ils portent cheveux, et du traitement de leurs petits enfants (1).

Ces Canadiens, trop (*beaucoup*) mieux appris que les habitants de l'Amérique, se savent fort bien couvrir de peaux des bêtes sauvages, avec leur poil, accoutrées à leur mode, ainsi que déjà nous avons touché, par aventure contraints pour le froid, et non autrement; laquelle occasion ne s'est présentée aux autres, qui les a faits demeurer ainsi nus, sans aucune vergogne l'un de l'autre. Combien que ceux-ci, j'entends les hommes, ne sont totalement vêtus, sinon enveloppés d'une peau pelue, en façon d'un davanteau (*tablier*) pour couvrir le devant et parties honteuses, le faisant passer entremi (*entre, au milieu de*) les jambes fermées à boutons sur les deux cuisses; puis ils se ceignent d'une large ceinture qui leur affermit tout le corps, bras et jambes nues; hormis que par-sus le tout ils portent un grand manteau

(1) Chap. LXXVIII.

de peaux cousues ensemble, si bien accoutrées comme si le plus habile pelletier y avait mis la main. Les manteaux sont faits les uns de loutre, ours, martres, panthères, renards, lièvres, rats, connins (*lapins*) et autres peaux conrayées (*corroyées, travaillées*), avec le poil ; qui a donné argument, à mon avis, à plusieurs ignorants de dire que les sauvages étaient velus. Aucuns ont écrit que Hercule de Lybie, venant en France, trouva le peuple vivant presque à la manière des sauvages, qui sont, tant aux Indes de Levant qu'en l'Amérique, sans nulle civilité ; et allaient les hommes et femmes presque tout nus ; les autres étaient vêtus de peaux de diverses espèces de bêtes. Ainsi a été la première condition du genre humain, étant au commencement rude et mal poli, jusques à ce que, par succession de temps, nécessité a contraint les hommes d'inventer plusieurs choses, pour la conservation et maintien de leur vie. Encore sont en cette rude incivilité ces pauvres sauvages, admirant notre vêtement de quelle matière et comment il est ainsi bâti, jusques à demander quels arbres portaient cette matière, comme il m'a été proposé en l'Amérique, estimant la laine croître ès arbres, comme leur coton. L'usage de laquelle a été par longtemps ignoré, et fut inventé, comme veulent plusieurs, par les Athéniens et mise en œuvre. Les autres l'ont attribué à Pallas, pource que les laines étaient en usage avant les Athéniens, que leur ville fût bâtie. Voilà pourquoi les Athéniens l'ont merveilleusement honorée et eue en grande révérence, pour avoir reçu d'elle ce grand bénéfice. Et par ainsi est vraisemblable que lesdits Athéniens et autres peuples de la Grèce se vêtaient de peaux, à la manière de nos Canadiens et à la similitude du premier homme, comme témoigne saint Jérôme, laissant exemple à la postérité d'en user ainsi et non aller tout nus. En quoi ne pouvons assez louer et reconnaître Dieu, lequel par singulière affection, sur toutes les autres parties du monde, aurait uniquement favorisé à notre Europe. Reste à parler comme ils portent les cheveux, c'est à savoir autrement que les Amériques. Tant hommes que femmes portent les cheveux noirs fort longs, et y a cette différence seulement que les hommes ont les cheveux troussés sur la tête, comme une queue de cheval, avec chevilles de bois à travers, et là-dessus une peau de tigre, d'ours ou autres bêtes, tellement qu'à les voir accoutrés en telle sorte, l'on les jugerait ainsi déguisés vouloir entrer en un théâtre, ressemblant mieux aux portraits d'Hercule, que faisaient pour récréation les anciens

Romains, et comme nous le peignons encore aujourd'hui, qu'à autre chose. Les autres se ceignent et enveloppent la tête de martres zebelines, ainsi appelées du nom de la région située au nord, où cet animal est fréquent, lesquelles nous estimons précieuses par deçà pour la rareté et pour ce telles peaux sont réservées pour l'ornement des princes et grands seigneurs, ayant la beauté conjointe avec la rareté. Les hommes ne portent aucune barbe, non plus que ceux du Brésil, pource qu'ils l'arrachent selon qu'elle (*à mesure qu'elle*) pullule. Quant aux femmes, elles s'habillent de peaux de cerfs préparées à leur mode, qui est très bonne et meilleure que celle qu'on tient en France, sans un perdre un poil seul; et ainsi enveloppées se serrent tout le corps d'une ceinture longue, à trois ou quatre tours par le corps, ayant toujours un bras et une mamelle hors de cette peau, attachée sur l'une des épaules comme une écharpe de pèlerin. Pour continuer notre propos, les femmes de Canada portent chausses (*culottes*) de cuir tanné et fort bien labouré (*travaillé*) à leur mode, enrichi de quelque teinture faite d'herbes et fruits, ou bien de quelque terre de couleur dont il y a plusieurs espèces. Le soulier est de même matière et cadeleure (*ornementation*). Ils observent le mariage avec toute foi, fuyant adultère surtout; vrai est que chacun a deux ou trois femmes, comme déjà nous avons dit en un autre lieu. Le seigneur du pays nommé agahanna en peut avoir autant que bon lui semble. Les filles ne sont désestimées pour avoir servi à quelques jeunes hommes avant qu'être mariées, ainsi qu'en l'Amérique. Et pour ce ont certaines loges en leur village, où ils se rencontrent, et communiquent les hommes avec les femmes, séparés d'avec les jeunes gens, fils et filles. Les femmes vefves (*veuves*) ne se remarient jamais, en quelque nombre qu'elles soient après la mort de leur mari, ains (*mais*) vivent en deuil le reste de leur vie, ayant le visage tout noirci de charbon pulvérisé avec huile de poisson, les cheveux toujours épars sur le visage, sans être liés ne troussés par derrière, comme portent les autres, et se maintiennent ainsi jusques à la mort. Quant au traitement de leurs petits enfants, ils les lient et enveloppent en quatre ou cinq peaux de martres cousues ensemble; puis les vous attachent et garrottent sur une planche ou ais de bois percée à l'endroit du derrière, en sorte qu'il a toujours ouverture libre, et entre les jambes comme un petit entonnoir ou gouttière faite d'écorce mollette, où ils font leur eau sans toucher ne coïnquiner (*souiller*) leur corps, soit devant ou derrière, ne les

peaux où ils sont enveloppés. Si ce peuple était plus prochain de la Turquie, j'estimerais qu'ils auraient appris cela des Turcs, ou, au contraire, avoir enseigné les autres. Non pas que je veuille dire que ces sauvages estiment être péché que leurs enfants se mouillent de leur propre urine, comme cette nation superstitieuse de Turquie, mais plutôt pour une civilité qu'ils ont pardessus les autres; par ce l'on peut estimer combien ces pauvres brutaux les surpassent en honnêteté. Ils vous plantent cette planche avec l'enfant par l'extrémité inférieure pointue en terre, et demeure ainsi l'enfant debout pour dormir, la tête pendant en bas.

NICOLAS DE NICOLAÏ

DISCOURS ET HISTOIRE VÉRITABLE DES NAVIGATIONS, PÉRÉGRINATIONS ET VOYAGES FAITS EN LA TURQUIE

Des quatre diverses religions des Turcs, leur manière de vivre, et premièrement des géomaïlers (1).

Si la croyance et la foi des religieux, ermites et pèlerins turcs et maures mahométistes était aussi bonne, sainte et véritable comme elle est en fausse apparence colorée de très évidente hypocrisie et damnable superstition, ils se pourraient beaucoup mieux assurer de leur salut qu'ils ne font. Car leur manière de vivre est si bestiale et éloignée de la vraie religion, sous couleur de leur feinte sainteté et vaine dévotion, qu'elle se peut par comparable raison plutôt appeler vie de bêtes brutes que d'hommes raisonnables. Nous discourrons donc ici quelque peu de leurs quatre hypocritiques religions et observations d'icelles... Ces quatre ordres de fausse religion mahométique sont en leur langue appelés géomailers, calenders, dervis et torlaquis.

La vie des géomailers (pour à eux premièrement commencer) n'est guère différente de celle des mondains, parce que la plupart d'eux sont beaux jeunes hommes de riches maisons, qui s'adonnent volontiers à courir par pays et pérégriner en plusieurs et diverses régions et provinces, comme la Barbarie, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, les Indes et tout le pays de la Turquie, pour voir et entendre les choses du monde avec grand plaisir et aux

(1) Liv. III, chap. xv.

dépens d'autrui, sous couverture de leur pérégrinante religion. La plupart d'eux sont bons artisans, et les autres adonnés aux lettres, et ceux-ci se délectent de décrire tous leurs voyages, les pays et contrées qu'ils ont courus et traversés. Faisant ces errantes pérégrinations ils ne portent pour tous vêtements qu'un petit saie sans manches de couleur de pourpre, fait et façonné à peu près à la mode d'une tunique de diacre, si court qu'il ne leur vient qu'au-dessus des genoux, ceint par le milieu d'une large et longue ceinture de soie et d'or de non médiocre beauté et valeur, ès bouts de laquelle sont attachées certaines cymbales d'argent mêlé avec d'autre métal clair sonnant, et en portent ordinairement chacun six ou sept tant à la ceinture qu'au-dessous des genoux. Puis sur la tunique, au lieu de manteau, sont endossés par-dessus les épaules d'une peau de lion ou de léopard, tout entière en son poil naturel, laquelle ils attachent devant la poitrine avec les deux jambes premières. Au reste, toutes les autres parties de leur corps sont nues, sinon qu'aux oreilles ils portent gros anneaux d'argent ou autre métal, et ès pieds une manière de souliers à l'apostolique, tissus de cordes: et, pour être déguisés et sembler mieux sanctifiés, laissent croître leurs cheveux fort longs et les portent épars sur les épaules, comme font les épousées en ce pays. Et pour les faire croître et apparaître plus longs, ils usent de continuel artifice de térébinthe et vernis, y appliquant encore quelquefois pour les agrandir du poil de chèvre duquel on fait le camelot. Et, en tel superstitieux habit vaguant par pays, portent en main un livre écrit en langage persien, rempli de chansons et sonnets amoureux, composés selon l'usance de leur rime. Mais, se trouvant plusieurs de compagnie, leurs sonnettes et cymbales font de près et de loin un son tant harmonieux que les écoutants y prennent assez délectable plaisir; et si de fortune ces jolis religieux d'amour rencontrent par les rues quelque bel adolescent, incontinent le mettent au milieu d'eux et, le caressant, lui font une belle et gracieuse musique de voix et sons de leurs cymbales, pour laquelle écouter chacun accourt à telle assemblée.

Vrai est que, pendant qu'ils chantent, sonnent seulement une de leurs sonnettes ou cymbales, chacun homme faisant teneur ou autre ton accordant à leur voix, et puis font sonner toutes les autres ensemble. En cette manière discourent, visitant les artisans et autres gens pour les induire à leur donner quelque pièce d'argent.

Entre ces dévots pèlerins d'amour s'en trouvent bien aucuns qui secrètement et sous prétexte de religion attirent à eux d'un ardent amour les cœurs des plus belles femmes, voire aussi des plus beaux jouvenceaux, desquels ils ne sont moins amoureux que des femelles, tant sont adonnés à l'abominable péché de luxure contre nature. Ainsi donc en tel état vont triomphant sur l'amour, la volupté et le plaisir, en se donnant du bon temps par tous pays que bon leur semble, si bien que sous cette couleur ils sont appelés d'aucuns Turcs les hommes de la religion d'amour, comme en effet ils le sont; tellement que si un tel ordre était entre nous, je crois bien que la plupart de notre jeunesse se vouerait, rendrait et ferait plutôt profession à telle religion qu'à celle de l'observance.

De la seconde secte des religieux turcs appelés calenders (1).

La religion et manière de vivre des calenders est beaucoup différente de la susdite religion d'amour, nommément en ce que les religieux et observateurs d'icelle pour la plupart, au contraire des géomailers, se disent vierges, faisant état et gloire non de lasciveté et luxure, mais de fort étroite abstinence et pure chasteté, laquelle si elle n'est sainte, pour le moins est feinte. Ceux-ci ont pour leur habitation certaines petites églises qu'ils appellent téchies, sur les portes desquelles ils écrivent telles paroles : *Caeda normac, dil ersin cusciunge, al chachec ciur*, qui est à dire en notre langue que, qui voudra entrer en leur religion, faudra qu'il fasse les mêmes œuvres qu'ils font et comme eux observer virginité et abstinence.

Ces calenders se vêtent d'une petite robe courte sans manches à la façon d'une haire tissue de laine et poil de cheval, et ne laissent croître leurs cheveux longs comme les géomailers, ains se font faire tout le poil, couvrant leur tête de certains chapeaux de feutre, comme ceux des prêtres grecs, à l'entour desquels ils ajoutent des franges pendantes la longueur d'une paume, qui sont fortes et roides parce qu'elles sont faites de poil de cheval. Aux oreilles portent gros anneaux de fer et semblablement au col et aux bras; et sous le membre viril se percent la peau où ils passent un anneau de fer ou d'argent assez gros et pesant, afin qu'étant ainsi bouclés ne puissent

(1) Liv. III, chap. XVI.

en aucune manière exercer la luxure, encore qu'ils en eussent envie et commodité. Ceux-ci vont aussi lisant quelques chants et rimes vulgaires composés par un de leur ordre nommé nerzimi, qu'ils tiennent et réputent entre eux le premier saint de leur religion, lequel, pour avoir dit aucune chose contre la loi de Mahomet fut, en Azamie, qui est Assyrie, écorché tout vif, et par ce moyen le premier martyr de leur religion.

De la tierce secte des religieux turcs appelés dervis (1).

Beaucoup plus étrange et bestiale est la vie et façon de faire des dervis, en tout diverse et autre que celle des géomailers et calenders. Car ceux-ci vont la tête nue et se font raser les cheveux et la barbe et généralement toutes les autres parties du corps ayant poil et, en outre, se brûlent et cautérisent les temples (*tempes*) avec un fer chaud ou vieil drap brûlé, ayant les oreilles cées où ils portent pendus certains gros anneaux de jaspe en diverses couleurs de très rare beauté. Pour tous habits ils ne se vêtent que de deux peaux de mouton ou de chèvre avec le poil, séchées au soleil, mettant l'une devant et l'autre derrière, embrassantes le corps en forme de ceinture. Les autres parties de leur corps restent toutes nues, soit hiver ou été. Ils habitent hors des villes par les faubourgs et villages en divers lieux de la Turquie; et tout l'été vont courant le pays d'un lieu en autre, perpétrant sous couleur de sainteté et religion infinies méchancetés et voleries. Car ils sont tous grands larrons, paillards et voleurs, ne faisant conscience de détrousser, tuer et meurtrir (s'ils se trouvent les plus forts) ceux qu'ils rencontrent en leur chemin, avec une petite hache qu'ils portent à la ceinture, et avec icelle assommer et saquementer les viateurs (*voyageurs*) étrangers, de quelque loi ou nation qu'ils soient. Outre laquelle inhumanité encore sont-ils remplis de plusieurs autres malheureux vices. Car ils sont merveilleusement adonnés au détestable péché de sodomie, se mêlant contre tout droit et honneur de nature non seulement les uns aux autres d'un même sexe, mais vilainement et dénaturellement avec les bêtes brutes; combien que, pour couvrir leur orde (*sale*) turpitude et adombrer leur hypocrisie, et pour faire apparoir en eux quelque divinité, mangent en cheminant par pays d'une herbe par eux appelée matslach,

(1) Liv. III, chap. XVII.

laquelle par sa violente opération les fait devenir maniaques, enragés et hors du sens, en tel dévoiement que par certaine fureur ils se détaillent avec un couteau ou un rasoir les bras, le col, l'estomac et les cuisses, jusques à ce qu'ils sont pleins de très horribles plaies, pour lesquelles consolider appliquent un champignon, le laissent sur la blessure tant qu'il soit du tout consumé et réduit en cendres, en tolérant ce pendant une extrême douleur avec merveilleuse patience. Et cela font-ils pour se montrer vrais imitateurs de leur prophète Mahomet, disant que, pendant qu'il était dans la caverne ou spelonque, par les grandes abstinences qu'il faisait vint un jour en telle fureur qu'il voulut se précipiter de la sommité d'icelle; et pour cette cause ils ont en grande révérence les fols, disant qu'ils sont agréables à Dieu. Ces dévots dervis vivent d'aumônes comme les autres religieux, laquelle ils mendient avec telles paroles : *Sciai mer daneschine*, qui est à dire, faites l'aumône en l'honneur de ce vaillant homme Ali, gendre de Mahomet, qui a été le premier à l'exercice des armes entre nous. Ils ont encore en la Natolie la sépulture d'un autre saint appelé par eux Scidibattal, lequel ils disent avoir été celui par lequel la plupart de la Turquie a été conquise. Et au lieu de sa sépulture il y a une habitation et convent; où demeurent de ces desvis en grand nombre, et là une fois chacun an tiennent leur chapitre général, où préside leur prieur ou supérieur qu'ils appellent assambala, nom signifiant père des pères. Ces bons religieux ne sont trop bienvenus à Constantinople, parce qu'autrefois un d'entre eux osa bien entreprendre de vouloir avec une courte épée qu'il portait cachée sous son bras tuer le grand seigneur sultan Méhémet, deuxième du nom. Toutefois à cause que les Turcs sur toutes choses ont la charité en grande recommandation, ils ne laissent de leur faire aumône pour l'amour de Dieu.

La quatrième secte des religieux turcs appelés torlaquis (1).

Les torlaquis, par autres appelés durmislars, se vêtent de peaux de mouton et de chèvre, ainsi que les dervis, et outre, par-dessus, s'affublent en mode d'un manteau d'une grande et entière dépouille d'ours avec le poil, sur le devant de l'estomac attachée par les jambes. En tête portent un haut bonnet

(1) Liv. III, chap. XVIII.

de feutre blanc plié par menues canelatures, ayant le reste du corps tout nu. Ils se stigmatisent aussi les temples (*tempes*) avec un vieil drap brûlé, pour divertir et assécher les humeurs du cerveau et empêcher qu'elles ne leur descendent sur les yeux et les privent de la vue. Les Lybiens, ainsi qu'écrit Hérodote en son quatrième livre, avaient telle coutume d'ainsi brûler les veines du cerveau ou celles des temples de leurs enfants, quand ils étaient parvenus en l'âge de quatre ans, avec laine à tout le suin, pour éviter la descente du catarrhe durant leur vie, et avaient opinion que cela les rendait beaucoup plus sains. La forme et manière de vivre de ces torlaquis est plus brutale et bestiale que celle des mêmes bêtes brutes, car ils ne savent ni ne veulent savoir n'écrire, ne faire aucun acte civil ou utile, ains ocieusement vivent d'aumônes comme les autres. Et le plus souvent vont vaguant seuls par les villes et bourgades, suivant les bains, tavernes et assemblées pour avoir la repue franche. Mais, allant en grande troupe par les déserts, s'ils trouvent quelques-uns à leur avantage garnis de bons habillements, ils les font dépouiller et les contraignent aller tout nus comme eux. Et en telle vague (*errantes*) mendicité font accroire aux simples gens des villes et villages qu'ils savent deviner et prédire la bonne ou mauvaise fortune en regardant aux linéaments des mains, comme s'ils étaient bien entendus en l'art de chiromancie. Car la bestialité de ce peuple est si lourde et grossière que ces pauvres idiots accourent de tous endroits vers tels abuseurs comme s'ils étaient prophètes, ayant en opinion et fausse persuasion qu'ils sont possédés de l'esprit prophétique; et surtout les simples femmes, pour avoir de ces gentils vaticinateurs quelque vaine prédiction ou abusive promesse de leurs désirs, ou pour le présent ou pour l'avenir, leur portent force pain, œufs, fromage, et autres viandes à eux non moins agréables que nécessaires. Mais ces imposteurs torlaquis, sous couleur et couverture de leur fausse religion, commettent encore d'autres beaucoup plus grands abus, non seulement faux et disconvenables, mais très énormes et de fort grand blasphème contre la divine providence. Parce que souventes fois ils mènent avec eux un vénérable vieillard qu'ils révèrent et adorent comme un dieu, et, arrivés qu'ils sont en quelque ville ou village, ils le logent s'ils peuvent en la meilleure et plus riche maison, eux se parquant à l'entour de lui en grande et feinte humilité et hypocrite révérence. Puis le bon hypocrite, qui n'est pas moins envieilli en malice que vieil d'ans, se feint

être ravi en esprit, prononçant de fois à autre peu de paroles et icelles pleines de gravité et spirituels commandements, et comme s'il était en extase, élève les yeux au ciel, puis peu à peu après se tournant vers ses disciples leur parle en cette manière : « Mes bien-aimés enfants, je vous prie de m'ôter et transporter incontinent hors de cette ville, car élevant les yeux au ciel j'ai vu et entendu par divine révélation grande tribulation être préparée sur icelle. » Alors ces gentils disciples, bien instruits en telles cafarderies et faits au badinage, le prient ensemblement de grande affection de faire oraison à Dieu afin d'apaiser et mitiguer l'ire qu'il a justement déterminée contre celle désolée cité et les habitants d'icelle. Le révérend vieillard, se démontrant être exoré et bien enclin à ce faire, avec sa simulée sainteté commence à faire une feinte prière à Dieu avec ostentative déprécation de sa menaçante fureur et du mal imminent. Adonc ce pauvre barbare et ignorant peuple, épouvanté de la menace divine et consolé de confiance en la déprécation de ce vénérable révélateur et intercesseur, accourt vers lui de toutes parts, ajoutant si grande foi à la masquée hypocrisie de ce vieil renard qu'ils ont ferme persuasion toutes ces abusives et diaboliques œuvres être divins miracles, dont par admiration charitable lui portent tant d'aumônes que puis après ces faux religieux au départir de ce lieu se chargent de toutes sortes de bribes comme vrais sommiers (*bêtes de somme*), et ainsi pourvus retournent en leurs maisons, triomphants de leurs impostures et faisant joyeuse et grasse chère aux dépens des trop crédules gens qui leur ont donné, de la sotte simplicité desquels ils se vont moquant entre eux. Ils mangent aussi de l'herbe appelée matslach, ainsi que les dervis, et dorment sur la terre non moins nus de vergogne que d'habillements, en usance de leur abominable et damnable luxure sodomitique les uns avec les autres, plus bestialement et dénaturellement que ne feraient les bêtes brutes et sauvages. Voilà donc comme, sous prétexte et apparence de leur sainte, mais plutôt feinte et abusive religion, ces imposteurs mendiants perpètrent tant horribles et exécrables abominations.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos I

CHAPITRE PREMIER

Généralités.

Les idées nouvelles au seizième siècle et leur diffusion 1

CHAPITRE II

Traductions de poètes.

I. Généralités. — II. Le sentiment de l'amour. — III. Remy Belleau, traducteur d'Anacréon; Louis des Masures, traducteur de Virgile; Charles Fontaine, traducteur d'Ovide; Vasquin Phillieul, traducteur de Pétrarque. — IV. Conclusion 19

REMY BELLEAU 25
Songe ou devis d'Anacréon et d'Amour, 25; — Qu'il faut boire par nécessité, 26; — L'Amour piqué d'une mouche à miel, 26.

LOUIS DES MASURES 28
Imprécations de Didon, 28.

CHARLES FONTAINE 31
Épître de Briséis à Achille (*fin*), 31.

VASQUIN PHILLIEUL 34
Sonnet IX, 34; — Sonnet X, 35; — Sonnet XIII, 35; — Sonnet XIX, 36; — Sonnet XXX, 36.

CHAPITRE III

Les traductions de prosateurs grecs et latins.

I. L'Histoire : Claude Seyssel, traducteur de Diodore de Sicile; Pierre Saliat, traducteur d'Hérodote; Blaise de Vigenère, traducteur de Chalcondyle; Jacques Amyot, traducteur de Plutarque. — II. La Morale : Jacques Amyot, traducteur de Plutarque (Œuvres morales). — III. Les œuvres d'imagination ; le roman : Jacques Amyot, traducteur d'Héliodore et de Longus. — IV. Les sciences : Claude Pinet, traducteur de Pline l'Ancien. — V. La Bible et les ouvrages des saints Pères. — VI. Ouvrages latins modernes : Jacques Grévin, traducteur de Jean Wier........ 39

CLAUDE SEYSSEL.. 51

Comme le corps d'Alexandre fut porté de Babylone à Alexandrie, 51 ; — Comme Eumène fit ensevelir les morts, et du cas merveilleux qui advint de deux femmes indiennes, 54 ; — De deux grands inconvénients qui advinrent à tous les deux camps par fortune, 56.

PIERRE SALIAT.. 59

Sottise d'un roi énamouré, 59 ; — Arion sauvé par un dauphin, 61 ; — Jeunesse de Cyrus, 63.

BLAISE DE VIGENÈRE.. 69

Facétieuse histoire d'un jeune soldat turc, 70.

JACQUES AMYOT.. 73

Les « Vies », 73 ; — Portrait de Marcus Caton, 74 ; — « Les œuvres morales », 83 ; — De la curiosité, 83 ; — « L'Histoire des pudiques amours de Théagène et Chariclée », 104 ; — Ruse de Chariclée pour échapper au chef des brigands, 104 ; — Pastorale de « Daphnis et Chloé » ; — Les plaisirs de l'été, 113.

CLAUDE DU PINET.. 119

Préface, 119.

JACQUES GRÉVIN.. 130

« De l'imposture des diables », 130 ; — Préface, 130.

CHAPITRE IV

Traductions de prosateurs italiens.

I. Les ouvrages de civilité : François de Belleforest, traducteur de Giovanni della Casa; Gabriel Chappuys, traducteur de Casti-

glione. — II. La nouvelle et ses enseignements : Le Maçon, traducteur de Boccace; Bouaystau et Belleforest, traducteurs de Bandello. — III. La politique et l'art militaire : Guillaume Cappel, traducteur de Machiavel; Jacques Gohorry, traducteur de Machiavel; Charrier, traducteur de Machiavel............. 133

FRANÇOIS DE BELLEFOREST.............................. 140

« Le Galatée », 140.

GABRIEL CHAPPUYS.............................. 143

« Le Courtisan », 143 : — Le courtisan doit être courageux, mais sans forfanterie, 143 ; — Le courtisan doit être lettré, mais sans affectation, 146 ; — Le courtisan et les bonnes manières, 148 ; — De quelques qualités nécessaires aux dames de cour, 151 ; — Comment le courtisan doit se gouverner en amour, 153.

LE MAÇON.............................. 175

« Le Décaméron », 165 ; — Histoire de Guiscard et de Sigismonde, 165 ; — Maître Albert de Boulogne fit rougir honnêtement une dame qui le voulait faire rougir pour lui dire qu'il faisait l'amoureux d'elle, 170.

BOUAYSTAU ET BELLEFOREST.............................. 175

D'une gentilfemme piémontaise qui, surprise en adultère, fut punie cruellement par son mari, 175.

GUILLAUME CAPPEL.............................. 188

« Le Prince », 188 ; — S'il vaut mieux que le prince soit aimé ou craint, 188 ; — Comme les princes doivent garder leur foi, 190.

JACQUES GOHORRY.............................. 193

« Discours sur la première décade de Tite-Live », 193 ; — Préface, 193 ; — Que l'on voit souvent pareils accidents en divers peuples, 194.

JEAN CHARRIER.............................. 197

« Traité de l'art de la guerre », 197 ; — Quelle mode d'armée est meilleure, ou l'ancienne, ou la moderne, 197.

CHAPITRE V

Traductions de prosateurs espagnols.

I. Le roman : Herberay des Essarts, traducteur de l'Amadis. — II. La philosophie morale : Guterry, traducteur de Guevara; Claude Gruget, traducteur de Messie. — III. Les histoires des

pays lointains; Martin Fumée, traducteur de Lopez de Gomara; Simon Goulard, traducteur d'Osorio et de Castaneda......... 199

HERBERAY DES ESSARTS.. 206

Lettre de la princesse Oriane à Amadis, 206; — Complainte d'Amadis, 207.

GUTERRY.. 218

« Les Épîtres dorées »; — Lettre sur l'avarice, 218; — Lettre sur l'ignorance où nous sommes de ce qui nous est avantageux ou nuisible, 222.

CLAUDE GRUGET.. 225

« Diverses leçons », 225; — De l'étrange vie de Diogène Cynique, 225; — Des variables natures des hommes contre les naturelles inclinations, 229.

MARTIN FUMÉE... 242

« Histoire générale des Indes », 242; — Des sacrifices, 242; — Département de l'or et argent d'Attabalipa, 245; — Mort d'Attabalipa, 246.

SIMON GOULARD.. 266

« Histoire du Portugal », 248; — Religion des Malabares ou Calecutiens, 249; — Privilèges étranges et infâmes de la noblesse de Calecut, 250; — Description du royaume de Narsingue, 251; — Mort tragique de Ninachétuen, 253.

CHAPITRE VI

Récits de voyages et histoires de pays lointains écrits par des Français.

I. Rareté des ouvrages originaux de ce genre. — II. André Thevet et Nicolas de Nicolaï......................... 255

ANDRÉ THEVET... 259

« Les singularités de la France antarctique », 259; — Comme ces barbares font mourir leurs prisonniers et les mangent, 259; — La religion et manière de vivre de ces pauvres Canadiens, 262; — Des habillements des Canadiens, 264.

NICOLAS DE NICOLAÏ... 268

Histoire des navigations en Turquie, 268; — Des quatre diverses religions des Turcs, 268.

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
Rue Garancière, 8

